


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Au R. P. Emery

reconnaissant et cordial hommage

Félix Klein

OUVRAGES DE L'ABBÉ FÉLIX KLEIN

L'Évêque de Metz : Vie de Mgr Dupont des Loges (1804-1886). Troisième mille. Un vol. in-8° écu, avec portrait. — Prix : 5 fr. (Librairie Poussielgue, Paris.) — Ouvrage couronné par l'Académie française.

Le Cardinal Lavigerie et ses Œuvres d'Afrique. Nouvelle édition complètement refondue. Un vol. in-8°, avec 23 illustrations. (Ouvrage traduit en allemand.) — Prix : 3 fr. 50. (A. Mame et fils, Tours.)

Le Fait religieux et la manière de l'observer. Deuxième édition. Un vol. in-12. — Prix : 2 fr. 50. (Librairie P. Lethielleux, Paris.)

Autour du dilettantisme. Troisième édition. Un vol. in-12. — Prix : 3 fr. (Librairie Lecoffre, Paris.)

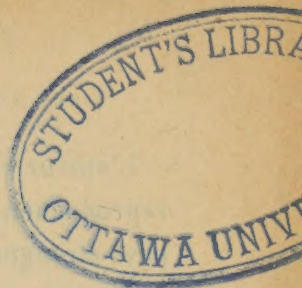
Nouvelles Tendances en religion et en littérature. Troisième édition. (Ouvrage traduit en allemand.) Un vol. in-12. — Prix : 3 fr. (Librairie Lecoffre.)

Quelques motifs d'espérer. Deuxième édition, Un vol. in-12. — Prix : 3 fr. (Librairie Lecoffre.)

Opportunité, par Mgr Spalding, évêque de Péoria, aux États-Unis. Traduit de l'anglais et augmenté d'une notice. Troisième édition. Un vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50. (Librairie P. Lethielleux.)

L'Éducation supérieure des femmes, par Mgr Spalding, évêque de Péoria. Traduit de l'anglais. Deuxième édition. Un vol. in-12. — Prix : 0 fr. 60. (Librairie Bloud et Barral. Paris.)

L'Église et le Siècle. Conférences et discours de Mgr Ireland, publiés avec une préface et des notices explicatives. Neuvième édition. — Un vol. in-18 jésus, (Ouvrage traduit en espagnol et en flamand.) Prix : 2 fr. (Librairie Lecoffre.)



AU PAYS

DE

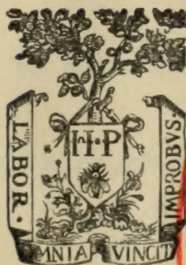
" LA VIE INTENSE "

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en octobre 1904.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 6051

ABBÉ FÉLIX KLEIN
PROFESSEUR A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

AU PAYS
DE
"LA VIE INTENSE"





PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1904

A

THÉODORE ROOSEVELT

PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

ce livre est dédié avec son agrément

par un admirateur

de ses idées et de son courage

AU PAYS DE LA VIE INTENSE

CHAPITRE PREMIER

A BORD DE LA « LORRAINE »

Départ de France. — Premier soir en mer. — Compagnons de traversée. — Ceux et celles qu'on exile. — Colons canadiens. — Enfants américains. — Un couvent qui marche.

A minuit cinq, exact comme on ne l'est pas sur l'Ouest, le train transatlantique laisse la gare Saint-Lazare. Et je m'installe dans mon coin en fermant les yeux : « Éveillez-moi quand ce sera New-York, » dis-je à l'ami qui doit faire avec moi une partie de la route, un très aimable et très savant curé de Paris, dont la paroisse fut fondée mille ans avant la découverte du pays que nous allons voir.

C'est moi qui ferme les yeux, et c'est l'autre qui dort. J'ai vite fait de recommander à Dieu le voyage, mais des réflexions aussi intéressantes qu'inutiles s'imposent de force à mon esprit et chassent le sommeil. C'est un fâcheux exercice que de penser, vers une heure du matin. Ni si tôt, ni si tard ! Pour chasser les idées, je recours au remède infaillible, la lecture des journaux ; car il fait clair, — notons cette première sensation d'exotisme, — il fait clair dans le compartiment. Des lettres énormes se détachent

en vedette : L'AFFAIRE HUMBERT, HUITIÈME AUDIENCE. Comme sous-titres : *Le verdict probable. Prochains scandales. Personnages compromis. Le secret de Thérèse.* Et c'est à la veille d'une telle fête que nous laissons le sol natal. Il est vrai que si, pour partir, on attendait la fin de tous les scandales... Le secret de Thérèse, que la France apprendra demain, nous le saurons dans huit jours, voilà tout, en arrivant en Amérique, si dans huit jours on en parle encore. Le fait est que je ne l'ai jamais su. Voilà pourtant de quoi l'on s'amuse, ou s'ennuie, chez nous, et comment l'on essaie de renouveler le pays! — Après les deux pages du procès Humbert, viennent les dépêches de Macédoine annonçant des massacres superbes, puis le récit de diverses expulsions de Sœurs, où l'on voit des populations lapider la gendarmerie qui exécute les ordres de leurs députés. En dernier lieu, il est rapporté que Pie X, par une innovation hardie, exige qu'on lui remette les journaux sans les avoir préparés. Décidément, ces nouvelles du vieux monde ne sont pas bonnes pour le sommeil, et j'arrive au Havre plutôt fatigué. Mais c'est un repos déjà, que de mettre le pied sur un navire comme celui qui nous attendait. La mer n'a rien vu encore de plus souple, de plus élégant, de plus confortable que notre *Lorraine* et sa sœur jumelle la *Savoie*. Les compagnies allemandes, anglaises, américaines peuvent avoir des paquebots plus grands, encore que 177 mètres de longueur et un tonnage de 15,000 méritent un certain respect; mais elles n'en ont point de cette perfection.

Comme, cependant, il reste trois heures avant le départ, nous allons faire un tour de ville. Le soleil n'est pas levé, ni les habitants. Une église est ouverte, où nous pénétrons, et quelques cabarets, où nous n'entrons pas. Nous nous avançons sur la jetée pour voir l'état de notre prochaine route. Les apparences, au moins, sont bonnes. Se pourrait-

il qu'on échappât au mal de mer? Nous revenons à bord quelque peu rassurés.

Le sommeil arrive quand je n'en veux plus, et, plus fort que moi après cette nuit blanche, me met au lit avant qu'on ne démarre. J'entends, entre deux rêves, hurler la sirène; et lorsque, cinq heures plus tard, je monte sur le pont, nous nous trouvons en vue de Cherbourg. J'en conclus doctement que la traversée, si elle commençait là, serait un peu plus courte. Elle le serait davantage encore si elle commençait à Brest, où l'on aurait, d'ailleurs, l'immense avantage de rencontrer un port toujours accessible, tandis que ceux de Normandie ne le sont qu'au temps de la marée. Mais voilà, il faudrait changer le point de départ; et de changer, en quoi que ce soit, c'est ce que ne fait pas une compagnie française qui se respecte, alors surtout que l'État la couvre et l'embarrasse de sa protection. Les voyageurs pressés n'ont qu'à prendre les paquebots allemands!

Cherbourg s'évanouit, et tout le Cotentin. L'île d'Aurigny s'éloigne à son tour. Est-ce enfin le grand vide? Pas encore. On devine les côtes anglaises; les feux du cap Lizard, puis des îles Sorlingues s'allument à l'horizon. Mais bientôt les phares lointains disparaissent derrière l'orbe terrestre. Nous entrons à la fois dans la nuit et dans l'Océan.

Avec la terre invisible nous continuons pourtant d'échanger des nouvelles, et j'ai vu, au dîner, des passagers qui recevaient des dépêches ou en envoyaient. La télégraphie sans fil opère son prodige, dernier mot de la science, en attendant les secrets de demain. Et il ne faut pas dire que le progrès demeure confiné à l'ordre matériel. Combien de ces télégrammes, échangés en plein Océan et en pleines ténèbres, doivent avoir pour objet de répéter de tendres adieux, de calmer de pieuses inquiétudes, d'annoncer quelque joie ou quelque douleur! Je

pense à un ami qu'il m'a fallu, hier, laisser presque mourant et dont, si je l'avais prévu, j'aurais pu ce soir obtenir des nouvelles. Et la science m'apparaît comme une lumière sacrée, semblable aux rayons de ces étoiles qui percent le ciel obscur et en présence desquelles, sur le pont solitaire, je fais sans paroles ma prière du soir.

Il est très tard lorsque je rentre dans la chambre tranquille qu'on m'a octroyée. Et cependant j'ai peine à m'endormir, agité des fatigues et des sensations de ce premier jour. Je me sens heureux d'un étrange bonheur. Au dehors les ténèbres peuvent couvrir les flots; il me semble qu'au dedans s'ouvrent des perspectives éclairées et vastes. Nous voguons d'est en ouest, suivant le cours de la lumière. Je vais me fortifier et m'instruire aux pays de jeunesse et de vie, aux pays d'avenir et de liberté. J'ai foi et j'ai confiance. Notre navire en marche me paraît un symbole du monde.



Le recueillement du premier jour ne pouvait pas durer, ou bien il y eût fallu plus d'austères apparences que n'en comportait ma joie d'être en route. Jamais la conversation ne m'a pris autant d'heures par jour que dans le temps de cette traversée. Sans parler du commandant, la distinction et l'amabilité en personne, ni du commissaire, qui est bien la plus parfaite des maîtresses de maison, ni du médecin, qu'on peut, heureusement, visiter sans être malade, le champ des relations, parmi les compagnons de voyage, se trouve d'autant plus étendu qu'aux personnes qu'on choisit soi-même il faut ajouter celles qui vous font l'honneur de s'attacher à vous tout spontanément.

Nous sommes en tout 1,027 passagers : 233 en première classe, 167 en seconde, 627 en troisième.

De ces derniers, 140 environ retournent aux États-Unis, les ayant quittés pour peu de mois, afin de revoir leurs parents d'Europe. Les autres sont des émigrants, parmi lesquels une vingtaine de Français, quelques Suisses, 70 Juifs roumains, 200 Allemands d'un peu partout et autant d'Italiens, généralement du nord. Quelques-uns voyagent seuls, mais la plupart, notamment les Juifs, se trouvent en famille.

Il y a en seconde 167 passagers, presque tous Italiens ou Allemands. En proportions à peu près égales, ils vont en Amérique pour la première fois, ou ils y retournent après avoir passé quelque temps en Europe pour affaires ou mariage. Presque tous sont des commerçants.

Les 233 passagers de première sont, pour la plupart, des Américains qui sont venus passer l'été chez nous pour leur plaisir, leur repos, ou leur instruction. C'est une moindre affaire pour eux de passer l'Océan, que pour un Parisien de faire les huit heures de voyage qui le séparent de Londres. On compte toutefois parmi nous deux Péruviens, six Allemands, trois Italiens, dont un maître de chapelle de Brooklyn qui ramène de Padoue sa jeune femme après quatre années de fiançailles, trois Canadiens, enfin, pour représenter la France, treize marchands, quatre ou cinq touristes, un jeune colon, un maître des requêtes au Conseil d'État, cinq actuaires de Compagnies d'assurance délégués à un Congrès de leur profession, un malheureux instituteur qu'on envoie à Terre-Neuve dans une école laïcisée où les élèves n'entreront que de force, quatre prêtres séculiers (deux professeurs de Montréal, mon compagnon et moi). A ces trente Français libres ajoutons-en quarante-deux autres, seize religieux et vingt-six religieuses, qui s'en vont malgré eux.

Pour être spoliés de leurs biens et moralement con-

traints de s'expatrier, qu'ont fait ces criminels? Je n'ai pas à le leur demander ; mais je m'informe du lieu où ils cherchent asile, et j'apprends qu'ils vont, — ceux qui le savent d'avance! — les uns au Canada, les autres dans le Texas, province de l'ancienne Louisiane, c'est-à-dire tous en des pays qui furent jadis nôtres et qui ne le sont plus. Où finit le nom français commence maintenant la liberté. Nos pays même de protectorat ne les recevraient point : un mois avant notre départ, le gouvernement de Paris, ne pouvant agir lui-même, a fait signer au bey musulman de Tunis la fermeture des écoles catholiques françaises dans toute la Régence. Les religieux, du reste, et les religieuses ne sont pas obligés de fuir jusqu'à nos anciennes colonies de l'Amérique du Nord l'ombre inhospitalière du drapeau français ; ils peuvent, s'il leur convient, et quelques-uns l'ont fait, se réfugier plus près de nous : en Alsace-Lorraine.

La cruauté de ce dernier trait m'est imposée, comme de force, par le spectacle, que j'ai sous les yeux, de quatre religieuses de Sainte-Chrétienne de Metz expiant aujourd'hui l'erreur d'avoir naguère opté pour la France. La maison-mère était dans le chef-lieu de la Moselle. En 1871, la congrégation se partagea en deux ; la plupart des sœurs vinrent s'établir, pour rester Françaises, à Longuyon, de ce côté de la frontière ; d'autres gardèrent le couvent et les œuvres de Metz. Les deux groupes se sont développés, depuis lors. Maintenant celles qui ont opté pour l'Allemagne jouissent de la paix et de la tolérance ; quant aux imprudentes qui se sont fiées à nous, elles sont, l'une après l'autre, chassées de leurs demeures. Et elles ne savent où aller. Les quatre dont je parle sont envoyées en Amérique à peu près au hasard, chargées de trouver où elles pourront des asiles et du travail ; leurs sœurs de France, au nombre de cinq cents, exposées chaque jour à

être mises dehors, — car cela se fait arbitrairement, et quand il plaît à nos fonctionnaires, — attendent avec anxiété le succès de cette mission. Il nous a fallu six mois pour commencer à sortir de peine et pour qu'enfin une maison pût être établie à Salem, dans le Massachusetts. J'en parle de ce ton personnel, car je me suis attaché à ces exilées, j'ai cherché avec elles, j'ai assisté à leurs angoisses, j'ai fait pour elles et avec elles des centaines d'infructueuses démarches. Je les ai suivies et les suis encore par correspondance. Une fois je les ai retrouvées qui avaient couru sans succès les longues routes des États-Unis, échouées à Montréal pour quelques semaines dans le couvent généreux des Sœurs Grises. J'aurais voulu que pour un moment leurs proscripteurs fussent là, devant ces femmes exténuées et en larmes. Elles me demandaient pourquoi M. Combes leur voulait du mal, et quand est-ce qu'on les rappellerait. Comme si elles n'étaient victimes que de l'aveuglement passager d'un homme, et tant elles sont bien informées de cette politique au nom de laquelle on les pourchasse !

Trois étaient Françaises ; on leur avait adjoint, à cause de la langue, la seule Anglaise qui fût au couvent. Et non moins que les autres, celle-là souffrait de quitter notre pays, la patrie de son âme et de son cœur, où, toute jeune, Mgr Dupont des Loges l'avait reçue catholique, et où, dans la personne de quelques élèves, de quelques sœurs, elle laissait tout son trésor d'affection. « Il faut bien accepter, me disait-elle, ce que Dieu permet. Mais c'est dur, quand même, de les perdre toutes. Et puis, voyez-vous, mon Père, quand on est catholique, on n'est bien qu'en France ! »

Les religieux, qui oserait le leur reprocher? n'avaient pas tous la résignation si douce. La plupart y arrivaient cependant; mais longtemps j'aurai l'âme troublée de ce

cri, trop naturel, par lequel me repoussa un homme réputé maître en éducation, qui avait, au prix de longs efforts, créé un collège superbe de six cents élèves, et qui, à quarante-cinq ans, s'en voyait mis dehors : « Voilà plus de deux ans, Monsieur, que je suis aux prises avec la justice de votre pays, comme un malfaiteur ; et, pour finir, ils m'ont expulsé de chez moi : ne me parlez plus de la France! » Je le laissai, en me mordant les lèvres ; jamais je n'ai mieux compris le mal qu'avait pu nous faire la révocation de l'Édit de Nantes, ni l'égarement de ceux qui recommencent aujourd'hui de telles brutalités. Sans doute le nombre est infiniment petit des nouveaux exilés qui emportent au cœur une pareille amertume, et celui-là même chez qui je l'ai constatée a dû trouver depuis, en disant sa messe, la force du pardon. Mais la diminution du prestige de la France, la désapprobation croissante du monde civilisé, l'étonnement, la colère, le mépris des catholiques de toute région, jusqu'à présent nos meilleurs amis, la fin de notre influence partout où elle reposait sur les missionnaires, voilà, pour ne parler que du dehors et sans rien dire des haines allumées au dedans pour une longue période, voilà des conséquences à peu près assurées maintenant et qui devraient, pour un temps, suffire à cette étrange folie de destruction nationale.

Sur notre paquebot se trouvent deux membres d'une des rares congrégations qu'on n'a pas encore supprimées. Ils vont à Montréal, l'un comme vicaire de Notre-Dame, l'autre comme professeur au petit séminaire. Ils appartiennent à cette société de Saint-Sulpice qui a tant fait, au Canada, pour l'établissement du catholicisme et le maintien du prestige français. C'était assurer la perpétuité de notre langue, en un pays si religieux, que de la sauvegarder, ainsi qu'ils l'ont fait depuis le commencement,

dans les prédications, les catéchismes et les séminaires. Sans les Sulpiciens et le clergé de leur formation, nos gentilshommes et nos fonctionnaires, quittant le Canada devenu anglais, en auraient emporté toute action dirigeante d'origine française, et le peuple abandonné à lui-même se serait vite assimilé aux conquérants. On ne verrait pas de nos jours un beau surgeon de race française grandir au nord de l'Amérique.

*
* *

Sur deux cent trente-trois passagers de première, il y avait *un* Français qui s'en allait coloniser. Quel pouvait être cet audacieux? J'eus à le savoir d'autant moins de peine, que lui-même vint à moi comme naturellement. C'était un jeune homme de dix-neuf ans, au corps solide, à l'esprit net, vaillant de caractère et toute l'âme dans ses yeux. Il avait un oncle officier de marine. Ce fut mon plus assidu compagnon de bord. De voir que je prenais des notes pour écrire un récit de voyage piqua vivement son intérêt; mais je ne saurai jamais ce qui l'emportait, de son désir d'y trouver place, ou de la crainte qu'on l'y reconnût; en tout cas, il m'a fait promettre de lui envoyer le volume. Voyons, ami, si je dis que vous alliez à Notre-Dame de..., près de l'importante ville de..., dans le Manitoba; que vous êtes maintenant dans une grande propriété, fondée et dirigée par un Français plein d'initiative, lequel s'associe, reçoit dans sa famille, forme au travail les jeunes gens qui lui offrent des garanties matérielles et morales; que l'été, dans votre ferme, on fait de la culture maraîchère, du beurre, du lait concentré, et que, l'hiver, on y fabrique des conserves de gibier avec les produits de la chasse aux faisans, aux canards sauvages, aux cerfs, aux élans, à des lièvres énormes, à des

lapins blancs que leur nez noir trahit seul sur les champs de neige; si j'ajoute que cette vie active, saine, aux perspectives très larges, vous plaît, vous épanouit, vous remplit de compassion pour les camarades laissés dans les grandes écoles ou déjà fixés devant des cartons verts; et si, enfin, j'exprime l'avis que vous avez pris la meilleure part, est-ce que j'aurai trahi votre chère confiance? est-ce que vous jetterez de colère mon livre dans le grand lac... Trois-Étoiles, ou dans cette jolie rivière au doux nom parisien, sur les bords de laquelle vous lisez tout haut, dans les heures de loisir, votre Alfred de Musset aux oiseaux canadiens?

La province de Manitoba vient après celles d'Ontario et de Québec; mais plus loin que le Manitoba, il y a la Saskatchewan, et plus loin que la Saskatchewan se trouve l'Alberta. Cette fois on atteint les Montagnes Rocheuses, et au delà, vers le Pacifique, il ne reste que la Colombie anglaise. Nous avons à bord un colon de l'Alberta, un homme de soixante ans, qui en avait quarante lorsqu'il laissa la France, à la suite d'insuccès. Il était avocat, il s'est fait agriculteur; et le second métier lui a réussi le mieux. Aujourd'hui qu'il a des terres au soleil, et que ses six enfants, dont trois déjà mariés, sont bien lancés dans l'existence, il tourne les yeux sans amertume vers ses rudes débuts de pionnier, vers le temps où il devait défricher le sol vierge et se construire lui-même une maison de bois. Mais il est d'avis qu'on doit commencer plus jeune.

Je lui demande des conseils qui puissent profiter à d'autres. Le mieux, dit-il, est de partir là-bas tout de suite après le mariage, ou lorsque les enfants commencent à être capables de travailler. On peut prendre à Paris son billet pour n'importe quelle station du Canada, mais il vaut peut-être mieux ne le demander que pour Montréal,

où la société de colonisation en donnera un autre pour le but dernier (1).

Le meilleur temps pour les départs est le milieu d'avril. On trouve, en arrivant, la neige fondue, le printemps dans son éclat, le travail recommencé et plus d'offres qu'il n'y a de demandes. En ménage, il est nécessaire d'apporter un petit capital. Quant au garçon qui arriverait seul, au commencement de mai, l'argent lui serait moins nécessaire ; avec la moisson, le labourage et le battage, il s'amasserait, durant l'été et l'automne, un pécule qu'il grossirait, dans les mois d'hiver, en allant travailler le bois dans la Colombie anglaise. Il se ferait, en moyenne, deux cents francs par mois, étant logé et nourri. Rien ne l'empêcherait, après un an, de s'établir à son compte. Moyennant un droit d'inscription de cinquante francs, l'État donne des concessions de 65 hectares à tout adulte de dix-huit ans. Un billet de mille francs suffirait aux dépenses de la première année, et dès la seconde on tirerait quelque chose de sa terre. Si l'on a résidé six mois chacune des trois premières années, et si l'on s'est construit une maisonnette sommaire, on devient propriétaire définitif de son lot, avec les droits afférents à ce titre, y compris celui de vente. Les concessions sont toutes d'un accès facile ; le *Pacific Canadian* traverse de bonnes terres, et il semble que le second transcontinental, le *Northern Pacific*, doive être encore plus favorisé. L'émigration, du reste, profite avec entrain de ces chances

(1) La voie la plus économique est celle de Liverpool, que l'on atteint par Dieppe et Newhaven. S'adresser à M. Fabre, commissaire du Canada, 10, rue de Rome, Paris, ou à *la Canadienne* (salle d'Hulst, 8, boulevard Montparnasse), société qui se propose de favoriser les relations de toute nature entre la France et son ancienne colonie; le président est M. Jean Lionnet. — Cf. ce qui est dit plus loin au chap. IV, p. 84.

admirables, et qui connaît l'essor économique des dernières années ne s'étonnera point de ces paroles de Wilfrid Laurier : « Tout fait pressentir que le vingtième siècle, en expansion territoriale, sera pour le Canada ce que le dix-neuvième a été pour les États-Unis. »



Quand aborderons-nous? maugrée peut-être quelque lecteur. Il ne sait pas comme on est bien sur la *Lorraine*. Et puis ne vient-on pas de faire un tour au Canada? Très volontiers, aussi, j'anticiperais sur le débarquement, pour parler des États-Unis d'après les types qu'en offre le paquebot. Heureusement, la matière me manque. Le libraire et le négociant de New-York avec lesquels j'ai fait connaissance ne sont pas des plus expansifs : tous deux s'indignent, à bon droit, de ce qu'on puisse, en France, exhiber tant d'images inconvenantes ; l'un me dit qu'à New-York il y a beaucoup trop de Juifs ; l'autre m'apprend qu'on ne vit guère, à Paris, à moins de cent francs par jour. C'est tout ce que j'en tire, avec l'offre, poliment refusée, de plusieurs *coktails*. Quant à parler de leurs affaires, ils n'en témoignent aucune envie, ayant bien le temps de s'y replonger.

Ce qui m'intéresse le plus, en fait d'Américains, c'est une joyeuse bande de garçons et de fillettes, entre douze et seize ans. Ils m'englobent assez vite dans leur intimité et même, l'avouerai-je? dans leurs courses sur le pont. Aucun d'eux, ils sont six ou sept, ne se montrera avec ses parents, qu'à l'instant de débarquer. C'est bien ce qu'on dit partout de leur indépendance ; ils en usent, du reste, sans en abuser. On n'a pas dû entendre en Amérique ce mot d'une mère distraite : « Va voir, chérie, ce que fait ta petite sœur, et dis-lui de ne plus le faire. » Pour con-

traster avec ma gentille troupe, voici un affreux bonhomme de dix ans, qui, lui aussi, paraît sans famille, et qui, le plus gravement du monde, vient nous dire qu'à notre âge on ne doit plus s'amuser. J'accueille avec intérêt cet échantillon spécial, et j'en tire tout ce qu'il peut donner : insolence, égoïsme, sérieux ridicule, tous ses défauts s'étalent à la première rencontre. Je m'ingénie à le retrouver, à l'aborder très gracieusement, pour voir s'il se tient ferme à son type ; il est d'une constance admirable, et pas une seul fois ne trompe mon attente par la moindre politesse. Indépendant et bon, l'enfant américain est une créature charmante, digne à la fois de tendresse, comme les nôtres, et que, sans inconvénient, l'on peut traiter d'égal ; indépendant et désagréable, c'est un monstre achevé.

On commençait à se faire à la nouvelle vie. Étrange vertu des facultés d'adaptation ! Il n'est pas jusqu'à ces bonnes sœurs dont on n'arrive à remonter le courage, tantôt par une plaisanterie, tantôt par un mot de confiance en Dieu. Ce qui réussit surtout, c'est de leur parler des grandes choses qu'elles pourront faire, de la tolérance qui les attend, du brillant avenir de l'Église aux États-Unis. Notamment, depuis mardi soir, depuis que nous sommes « de l'autre côté », on dirait que la seule approche d'un monde vivant et libre agit sur leurs âmes dévouées, sur leurs neuves imaginations... Je ne m'étais jamais soupçonné une telle vocation d'aumônier de couvent. Les couvents, il est vrai, ne sont pas tous sur l'Atlantique ; tous ne filent pas vingt nœuds et demi comme la *Lorraine*.

CHAPITRE II

PREMIER SÉJOUR A NEW-YORK

L'entrée dans l'Hudson. — Chez les Paulistes. — New-York vu d'un monastère. — Le P. Elliott et le P. Doyle. — Un dimanche à New-York. — L'état religieux de l'Amérique. — Importance et accroissement du catholicisme. — Dans les quartiers chinois, italien et juif. — Cosmopolitisme ; tolérance réciproque et fusion des races. — Bourse et cimetière. — *Riverside Park.* — Depuis le temps des Peaux-Rouges.

A la nuit tombante, six jours et demi après le départ, un des bateaux-pilotes qui fouillent l'horizon, en quête de bateaux à mener dans le port de New-York, nous aperçoit de loin et met le cap sur nous. La *Lorraine* s'arrête, jette l'ancre, et, à l'effroi d'un certain nombre de passagers, perd un instant son bel équilibre pour tanguer, rouler, suivant le caprice des flots. La mer était plus mauvaise que nous ne le pensions ; on le voit bien maintenant, aux fantastiques soubresauts du navire qui essaie de nous rejoindre. Il est décidé que nous n'entrerons au port que demain matin. La dernière soirée est un peu nerveuse. Les adieux aux amis d'une semaine, dont tel ou tel, qui sait? restera l'ami de toute une vie ; l'effort pour se représenter d'avance les hommes et les choses d'un monde inconnu ; la brume qui voile l'horizon et qui ne se perce, au loin, de rares et falotes lumières que pour surexciter en vain les désirs curieux : c'est plus qu'il n'en faut pour tenir en éveil malgré eux le plus grand nombre des voya-

geurs; et tout le monde se trouve prêt, le lendemain, bien avant l'heure, pourtant matinale, du débarquement.

On vante beaucoup l'entrée dans le port de New-York et dans l'estuaire majestueux de l'Hudson. Il est assez difficile d'en jouir lorsque nous y arrivons, tant la pluie fine et froide s'applique à nous défendre le pont du navire. Je n'aperçois même pas, ô douleur! la statue de la Liberté. Mais voici, tout près de nous, la ville même, et nous y pénétrons aussi facilement qu'un bateau-mouche le long du Louvre. Sur le quai, dans la buée, se détachent d'étranges constructions : des entrepôts, de hautes maisons à huit ou dix étages, puis des tours innombrables, des clochers aux silhouettes géantes et perdues dans le nuage. Quels sont ces temples, et quelle est cette ville sainte? C'est le quartier des affaires; ce sont les bureaux entassés qui s'élèvent à vingt et à trente étages. Beauté? laideur? la question serait mal posée. On est déconcerté, voilà l'impression première. Et peut-être il n'est point mauvais que, pour aborder un nouveau monde, on soit tout d'abord jeté hors des impressions usuelles.

Lorsqu'en septembre 1609, le Hollandais Hudson entra pour la première fois dans le fleuve qui devait recevoir son nom, il est rapporté que les indigènes accourus en foule s'empressèrent d'échanger leur tabac contre les couteaux et les verroteries d'Europe. Les sauvages ne me demandent aujourd'hui ni mon canif ni mon binocle, mais quelques-uns d'entre eux visitent avec curiosité le contenu de ma valise, et d'autres m'offrent de me conduire en car pour l'échange d'un peu d'or. La présence d'un ami venu au-devant de nous, et qui sait leurs coutumes pour avoir vécu chez eux depuis un an, nous facilite les opérations.



Après un dernier regard aux plus chers compagnons de traversée, nous montons dans un large landau et partons pour l'hospitalière demeure des Paulistes, 415 Ouest, 59e rue. Aperçues par un temps de pluie, en voiture fermée, toutes les villes se ressemblent. Ce qu'à travers les carreaux humides j'entrevois de la 9e avenue pourrait aussi bien être de Londres que de New-York. Mais ce que l'on constate sans peine, c'est que les chevaux sont très lents et les distances très grandes, deux faits qui ne se compensent pas. Il faut notre naïveté d'Européens pour prendre des voitures, au lieu de confier nos bagages à l'*Express Company*, et nos personnes à l'*Elevated railroad*, ou chemin de fer aérien. Presque au bout d'une heure, — car tout arrive, même un landau américain, — la voiture s'arrête et deux garçons d'une douzaine d'années accourent prendre notre bagage. Allégrement ils le déposent au parloir, et l'un deux s'échappe sans nous laisser le temps de lui dire merci, tandis que l'autre, sur ma demande, va annoncer notre arrivée. A son retour, j'essaie de lui glisser une pièce; il refuse en riant, et me dit, non sans fierté, qu'il est enfant de chœur, choriste de la grande maîtrise de Saint-Paul. J'apprends qu'il est né à New-York, et je lui dis qu'il est ma première relation d'Amérique. En deux minutes, nous voilà amis.

Mais la porte s'ouvre et je vois entrer un vieillard très grand, très fort, très doux, qui se nomme, demande mon nom, et m'ouvre ses deux bras. C'est le P. Elliott, fils spirituel et biographe d'Isaac Thomas Hecker, celui qui m'écrivait un jour, parlant de tel publiciste : « Je ne sais pas pourquoi il nous attaque; mais je sais que, depuis ses

premiers articles, je n'ai pas manqué une seule fois de prier à la messe pour lui. »

Mon compagnon présenté, et accueilli d'un gracieux compliment sur ses travaux d'histoire, qui sont appréciés jusqu'en Amérique, nous sommes conduits à nos chambres. Ce sont celles de deux missionnaires absents. Un bureau des plus simples, deux chaises, un lit de fer, une toilette de bois blanc en composent tout le mobilier; mais, en s'aidant des valises comme d'armoires, on peut tout de même s'installer. Le seul ennui sera que les souris m'éveilleront à une heure du matin en renouvelant dans mon petit bagage la visite de la douane. Ce n'était pas sous cet aspect austère que l'Amérique, j'en conviens, m'était apparue en songe.

C'est un monastère sérieux que celui de la 59e rue, et les hôtes eux-mêmes y sont traités en religieux, tout fraternellement. Vite familiarisé avec le P. Elliott, je ne tarde pas à lui reprocher son luxe; mais lui me répond gravement qu'il est moine : *I am a monk, you know.* Il l'est, en effet, par beaucoup de vénérables qualités; et ce à quoi il ressemble le moins, c'est à un homme de révolution. Ce vieux soldat à l'air très bon, ce missionnaire à longue barbe blanche, ce prêtre austère, pieux et zélé, ce cœur passionné de tradition, cette belle âme de grand enfant et de généreux fils de l'Église m'apparaît, certes, bien aussi digne d'estime que je l'espérais, mais à quelle distance de l'idée qu'en a dû laisser, dans plusieurs esprits, une certaine polémique! La bonne et douce journée que je passe en sa compagnie! Il me montre l'église des Paulistes, fort belle et pieuse en vérité, et l'une des plus vastes de toute l'Amérique. Il me conduit à la tombe d'Hecker, enseveli près du portail, et où nous prions ensemble. Puis il m'emmène, au commencement de l'après-midi, visiter New-York.

Sortis du monastère, nous prenons l'*elevated*, passant du silence et du calme au bruit et à l'agitation. Je m'en aperçois à peine, tant nous sommes absorbés dans nos entretiens. Nous les continuons même une fois descendus, et jusqu'en face du *City Hall* et du *Court House*. Mon guide m'ayant fait remarquer que ce dernier monument « remonte » jusqu'à 1867, je prends conscience du lieu où je me trouve, et je quitte, pour un moment, le domaine sans frontière des idées. On peut parler de religion partout; mais c'est ici seulement qu'on peut regarder autour de soi des maisons hautes de 110 mètres et de trente étages; c'est ici seulement qu'on peut, à travers une circulation effroyable, rejoindre un pont de 2 kilomètres, aménagé pour plusieurs tramways et des foules de piétons, surmonté d'un chemin de fer, et, sous son arche géante, livrant passage à des flottes de transatlantiques. L'Amérique, heureusement pour elle, se montre ailleurs plus charmante; au pont de Brooklyn et devant ces maisons qui déchirent les cieux, — c'est le sens du mot *sky scrapers*, — elle vous impose le sentiment de sa force et de son audace.

Je n'ai guère envie de reproduire une fois de plus la description cent fois donnée de ces spectacles extraordinaires. Le jour, du reste, n'y est pas favorable : au dehors, il pleut; au dedans, je pense à autre chose.

Ayant, comme il convenait, pris des ascenseurs express qui franchissent vingt étages d'un coup; ayant, jusqu'à la fatigue, suivi des rues étroites que bordent des édifices terminés dans les nuages, nous revenons, la conscience tranquille, à l'*elevated railroad*, qui nous met à Saint-Paul en un petit quart d'heure. Les portes du monastère se referment sur nous; et nous rentrons dans nos cellules. Pas même le prochain vacarme des chemins de fer et des tramways ne peut nous y troubler; comme le bruit du

vent et celui de la mer, il est si constant que l'on cesse très vite de le discerner. Il y a même assez longtemps que je n'ai joui d'une tranquillité semblable. Je m'abandonne aux réflexions, et, par un contraste plein de douceur, ce premier jour d'Amérique s'achève en un recueillement de Thébaïde.



Le lendemain est un dimanche, et la joie n'en est que plus vive, après huit jours d'interruption, de pouvoir célébrer la messe. Nous prenons, à Saint-Paul, une première idée de la vie catholique aux États-Unis. Libres un peu avant neuf heures, nous descendons dans la crypte des catéchismes, aussi vaste que l'église elle-même et toute remplie d'enfants dont les plus âgés semblent avoir une quinzaine d'années. Ils ne sont rangés ni par âge ni par sexe, et ostensiblement, quoique à voix basse, presque tous bavardent. Cette liberté d'allures nous aurait choqués, si nous ne les avions vus, un moment après, lorsque le célébrant s'avança vers l'autel, entrer, pour n'en plus sortir, dans un recueillement convaincu et profond. D'ailleurs, ils sont venus spontanément, sans être conduits par personne, et les vacances n'en font pas manquer un seul au devoir religieux. Il n'y a d'absents, nous assure-t-on, que le petit nombre de ceux qui ont quitté New-York pour la saison chaude.

L'assiduité n'est pas moindre chez les grandes personnes, ainsi que nous pouvons le constater aux différents offices du jour. A chaque messe, l'église est pleine d'un nombre à peu près égal d'hommes et de femmes : à chaque messe, dis-je, même à la grande, qui est chantée, suivant le mode grégorien, par une maîtrise de soixante-quinze voix. Les mauvais esprits qu'ennuierait le sermon n'au-

raient, du reste, pas le moyen d'y échapper; aux messes basses elles-mêmes, on fait les annonces essentielles et l'on prêche cinq minutes, si bien que personne n'est laissé dans l'ignorance de la vie de l'Église. Un calendrier mensuel, qui est distribué à tous, donne, de plus, avec un résumé succinct des principaux événements religieux, les informations nécessaires sur les fêtes liturgiques et sur les œuvres de la paroisse. Sauf en juillet et en août, les vêpres sont chantées à quatre heures. Le soir, à huit heures, une dernière cérémonie a lieu, où nous voyons encore l'église presque pleine, et qui se compose de cantiques en anglais, d'une instruction pratique et d'un salut du Saint-Sacrement. Il ne nous reste, après cela, qu'à visiter un florissant cercle de jeunesse, du genre de ceux qui réussissent aujourd'hui si bien dans un grand nombre de nos paroisses urbaines.

Tel nous apparaît, dès l'abord, et suivant de grandes lignes que la suite précisera, un groupement catholique dans l'Église des États-Unis. Saint-Paul compte environ quatorze mille âmes, et c'est le maximum que puissent atteindre les paroisses; au delà, et souvent même bien au-dessous de ce chiffre, on les subdivise. Impossible, sans cela, d'en assurer le service. Autant d'inscrits, en effet, autant de pratiquants, autant de fidèles individuellement connus du clergé, groupés dans quelque association, assistant à la messe chaque dimanche, se confessant et communiant à toutes les grandes fêtes, quand ce n'est point chaque mois ou même chaque semaine. On ne se représente pas ce que serait, dans ces conditions, le service d'une paroisse de soixante-dix ou quatre-vingt mille âmes, comme il en est plusieurs à Paris, mais où un dixième à peine méritent vraiment le nom de chrétiens.

Malgré le temps pluvieux et presque froid (c'est la fin d'août, époque où la chaleur, d'habitude, rend New-York

intenable, à ce qu'on dit), nous sortons tout l'après-midi avec le P. Doyle. « Que voulez-vous voir? me demande-il. — Des choses qui, entourées de vos explications, m'ouvrent quelques perspectives sur la vie religieuse et morale des Etats-Unis. — Soit. Laissez-moi faire. Ce n'est pas la matière qui manque. » Et nous montons, à notre porte, dans le car électrique.

Nous nous arrêtons d'abord à la cathédrale catholique, vouée, comme on peut s'y attendre, à saint Patrick, l'apôtre irlandais. C'est, paraît-il, le plus important édifice religieux de l'Amérique. Il a été achevé en 1879 et n'a pas coûté moins de 20 millions. Les catholiques en sont très fiers et c'est, en effet, une belle copie de nos églises gothiques. Elle fait noble figure même parmi les richesses de la 5e avenue, qui est le quartier le plus aristocratique de la ville. Mais, pour bien l'admirer, il ne faudrait pas connaître nos cathédrales d'Europe, et elle me laisse assez froid ; je ne suis pas venu à New-York pour y voir Sainte-Clotilde. Comme, du reste, les vêpres ne commenceront que dans une heure, nous n'y restons pas.

Après avoir passé devant toutes sortes d'opulentes demeures, qui appartiennent ou appartinrent à George W. Vanderbilt, à W. K. Vanderbilt, à Cornelius Vanderbilt, à W. B. Sloane, gendre de feu W. H. Vanderbilt, — nous devons en oublier, — je demande à entrer dans quelque temple protestant. Il y en a un *lot*, comme on dit en anglais, près de deux ou trois par « blocs », c'est-à-dire dans l'intervalle d'une rue à l'autre. Mais la plupart sont hermétiquement clos : « Ce n'est pas l'heure des offices? » demandé-je au P. Doyle. « Vous n'y êtes point, me répond-il en riant; ces églises-là n'ouvrent pas le dimanche, *not open on sunday*. » Et, devant mon air intrigué, il consent à donner la clé de sa plaisanterie. Fréquentés presque exclusivement par une clientèle très

riche, la plupart des temples ferment réellement pendant la belle saison; et tous les pasteurs s'en vont, aussi bien que la majorité de leurs ouailles, passer l'été dans les montagnes ou au bord de la mer.

Voici, pourtant, une église presbytérienne où le bon Dieu n'est pas en vacances. Nous y entrons à la suite de quelques personnes très élégantes, et nous payons au luxe de l'aménagement l'admiration qui lui revient. Depuis l'estrade qui porte les orgues et la tribune de l'orateur, jusqu'aux stalles sculptées où chacun trouve des livres de prières à superbe reliure, tout, dans cette salle de conférences, est d'un confortable et d'un goût parfaits. Les milliardaires du voisinage doivent s'y trouver comme chez eux; mais je ne me représente pas un ouvrier, même endimanché, osant franchir le seuil d'une pareille enceinte, bien qu'en Amérique la différence extérieure des classes soit encore moins marquée que chez nous. La prière, du reste, le chant et la lecture s'y accomplissent fort décemment, et je suis loin de prétendre que ce culte, trop aristocratique, manque pour cela de sincérité ou de profondeur.

Discrètement restés près de la porte, malgré une invitation aimable à nous avancer dans l'amphithéâtre, nous sortons pendant la seconde hymne, avant que le sermon ne commence; et tout en nous dirigeant vers des quartiers plus pauvres pour y prendre une idée de l'immigration, nous revenons aux entretiens que nous avions commencés déjà sur l'état présent de la religion aux États-Unis. Ce que j'en ai noté le soir même a été complété, tout naturellement, par la suite du voyage; rien n'en est venu contredire un seul point. N'était-ce pas une bonne fortune d'entrer en contact, dès le principe, avec quelqu'un de si bien informé? Dans une société de missionnaires qui ne compte que des hommes de zèle, le P. Doyle est des plus zélés.

Prédicateur et écrivain, homme d'œuvres et homme de pensée, il se meut, infatigable, à travers tous les champs de l'activité apostolique. Depuis San-Francisco, où il naquit voilà peut-être quarante-cinq ans, jusqu'à New-York, où il dirige aujourd'hui, de son bureau d'éditeur et de son imprimerie, quantité de publications de propagande, il sait son Amérique, son Amérique religieuse surtout, comme pas un de ses compatriotes. Ne pas l'exploiter eût été un crime, d'autant qu'il s'y prêtait de la meilleure grâce. Il n'aurait pu, du reste, m'opposer, un après-midi de dimanche, le malin avertissement que chaque jour de semaine les visiteurs trouvent à l'entrée de son bureau : *This is my busy day.* « C'est aujourd'hui mon jour pressé. »

*
* *

De mon entretien avec le P. Doyle, comme de ceux que j'ai eus, dans la suite, avec le cardinal Gibbons, Mgr Spalding, Mgr Ireland, les archevêques de Saint-Louis et de Philadelphie, l'évêque de Rochester et celui de Wichita, nombre de prêtres et de religieux, sans compter les hommes du monde catholiques ou non, j'ai gardé l'impression que, si l'on voulait s'en tenir aux grandes lignes, il faudrait voir dans l'Amérique un pays où la moitié des habitants n'appartiendrait à aucune confession religieuse, tandis que le reste se diviserait en deux groupes à peu près égaux, le moindre étant composé de catholiques, l'autre, de protestants de toutes sortes et principalement de méthodistes, de presbytériens, d'épiscopaliens et de baptistes. Le président Roosevelt, dans son livre *New-York*, daté de novembre 1890, constate (1) que les « méthodistes et les

(1) Trad. fr., chez Juven, p. 122.

baptistes forment les deux classes religieuses qui dominent dans les districts ruraux, tandis que le catholicisme s'est fait la première place dans les villes ». Cette répartition est encore exacte; peut-être aurait-on le droit de la compléter en disant que les Églises épiscopalienne et presbytérienne comptent, elles aussi, le plus grand nombre de leurs fidèles dans les villes, mais, à la différence du catholicisme, presque uniquement parmi les classes très riches. Les nègres sont protestants en forte majorité, et, la plupart, baptistes.

Ce qui frappe surtout, dans ces premières indications, c'est que les États-Unis soient pour la moitié (quelques-uns disent même davantage) *unsectarians*, c'est-à-dire étrangers à toute dénomination religieuse.

On en sera, il est vrai, moins surpris, si l'on considère qu'en Amérique nul n'est censé faire partie d'une Église à moins d'y être réellement inscrit, d'en suivre le culte, d'en supporter avec une certaine régularité les obligations d'ordre spirituel et matériel. N'est-il pas vrai qu'à ce compte nos pays d'Europe, et surtout la France, auraient peut-être de la peine à offrir une meilleure statistique? Ajoutons que cette multitude ne laisse pas de garder au fond du cœur quelques sentiments religieux. Les Américains « non confessionnels » croient en Dieu et à l'immortalité de l'âme; ils prennent sincèrement part aux hommages que la nation rend au Très-Haut dans les circonstances solennelles; bien plus, ils aiment l'Évangile, et c'est toujours sous la forme chrétienne que se manifeste, dans les phases importantes de leur vie, ce qu'on peut bien appeler leur religion naturelle. Un bon nombre même ont coutume de prier, et il est probable que fort peu ignorent ou omettent de réciter le *Pater*. L'incrédule proprement dit, et qui s'affiche comme tel, ne se rencontre guère aux États-Unis; quant à l'espèce anticléricale,

autant dire qu'elle y est inconnue. J'ai parcouru une partie notable du pays et acheté au hasard les journaux les plus différents, sans jamais entendre ou lire une seule ligne contre la religion, bien qu'il en fût souvent parlé, soit à propos d'événements ecclésiastiques, soit à propos de certains problèmes, comme celui des écoles.

Mais enfin, le fait existe, brutal et inquiétant, d'un grand pays où la moitié des citoyens se passent complètement de religion positive. Moins souvent que chez nous, ils en sont venus là pour avoir abandonné une foi et des pratiques d'enfance ; d'ordinaire, ils sont nés et ils ont été élevés dans cette condition fâcheuse. Et à certains égards, c'est une infériorité sur nos incrédules, dans l'âme desquels la piété rentre quelquefois par des sentiers mal effacés ; mais, à tout prendre, leur cas est préférable : devant la foi, qu'ils n'ont jamais connue, ils n'ont ni préjugés ni parti pris, et, s'il arrive qu'elle leur soit présentée dans sa beauté réelle, comme elle devrait toujours l'être, elle s'adapte sans oblacle au besoin inné de Dieu qui reste intact au fond de leurs âmes neuves. Autant qu'on en peut juger de l'extérieur, leur situation n'est le fait que des circonstances ; leurs parents, semble-t-il, n'eussent point cessé de croire, s'ils n'étaient arrivés en un temps et en des pays où, catholiques, ils ne trouvaient aucune organisation de leur culte ; protestants, ils voyaient leur Église, privée des appuis séculiers d'Europe et manquant tout à fait de direction spirituelle, s'émietter en groupes disparates, fantaisistes et contradictoires.

Cet état de choses persévérera-t-il, ou même ira-t-il s'aggravant? Il est difficile de répondre maintenant à une telle question ; mais on ne saurait douter de l'importance qu'elle présente pour l'avenir moral des États-Unis. Jusqu'à présent l'on a vécu et quelque temps encore on pourra continuer de vivre sur les restes de l'ancienne

religion, sur les habitudes héritées des ancêtres chrétiens par l'éducation, les livres, les coutumes, les institutions. Mais, — soit dit en modifiant un peu une image fameuse de Renan, — si nous savons nous satisfaire tant bien que mal de l'ombre d'une réalité, qu'adviendra-t-il de ceux qui, après nous, ne posséderont que l'ombre d'une ombre? Sans la crainte ni l'amour de Dieu, privée du frein qui arrête les penchants mauvais et de l'aiguillon qui encourage les passions généreuses, que deviendra l'humanité de demain, avec les étonnants pouvoirs de jouir, et de nuire, que le progrès matériel agrandit sans cesse?

Le problème, sans nul doute, est des plus graves qui se posent ; et ainsi le comprennent bien, aux États-Unis, ceux qui se sentent en quelque manière responsables du sort de la nation. Au-dessus de la richesse, du bien-être, de la force, maintenir à tout prix l'idéal religieux, « l'étendard » chrétien de la destinée, tel est le sujet que, sous toutes les formes, en présence de tous les publics, développent en chacun de leurs discours les plus puissants *leaders* du peuple américain, les âmes les plus clairvoyantes et les plus élevées, un évêque comme Spalding, un président comme Théodore Roosevelt.

Contre ce danger de l'irréligion, ce n'est pas trop de l'effort de toutes les communions chrétiennes ; et il est consolant de voir que, sans sacrifier leurs croyances propres, elles se respectent les unes les autres, elles se tolèrent, ou même, quand leurs principes particuliers ne sont pas en jeu, elles multiplient, comme dans la campagne antialcoolique, leurs efforts en les unissant. Aussi ne nous en coûte-t-il point de reconnaître le bien que font, chacune dans leur sphère, les sectes protestantes, et volontiers nous y insisterions si, par le fait de circonstances assez naturelles, nous n'avions été surtout en rapport avec nos coreligionnaires. Mais il n'est douteux pour

personne, aux États-Unis, qu'elles sont loin d'exercer sur la vie morale du pays une influence égale à celle du catholicisme. Sans compter qu'il est, à lui seul, presque aussi nombreux qu'elles toutes réunies, il agit bien plus intimement sur les cœurs et les volontés. Par ses sacrements et surtout par la confession, il combat l'intempérance, la cupidité et les autres vices avec une efficacité que les plus beaux discours des pasteurs ne sauraient atteindre. Par ses écoles, incomparablement supérieures en nombre, par les patronages, les asiles, les orphelinats, les hospices, les refuges, les œuvres de toute sorte dont l'abondance des vocations religieuses lui facilite l'entretien et la fondation, il redresse, il maintient, il élève le niveau moral des classes ouvrières qui composent encore la plus grande partie de son troupeau. Mais le principal, peut-être, de ses services civiques et celui dont les gens qui voient loin lui savent le plus de gré, c'est ce qu'il fait pour les immigrants. Presque un million d'Européens ont débarqué depuis un an aux États-Unis, et la moitié sont catholiques; rien que du sud de l'Italie, il en est venu deux cent mille, tous parmi les plus pauvres, n'ayant que les dix dollars strictement exigés. Si l'Église n'était là pour les accueillir, pour veiller sur eux, pour leur offrir une sorte d'abri moral, pour enseigner à leurs enfants la religion en même temps que la langue anglaise et les coutumes américaines, on n'imagine pas sans effroi ce qui se développerait de misère et de crime dans cette masse ignorante et abandonnée (1).

(1) C'est ce que fait très bien ressortir le *Sun* de New-York, dans son numéro du 28 octobre 1903 : « Evidently, therefore, these Italians, poor, ignorant and utter strangers to our language, would become a dangerous element in the community except for the « fostering care » of the Roman Catholic Church and the moral and religious influences it throws about them. It is therefore per-

Le sentiment qu'on a de cette utilité morale et nationale de l'Église catholique est pour beaucoup dans la considération très particulière dont elle jouit aux États-Unis et qui la place, incontestablement, au-dessus des autres dans l'opinion publique. De ce fait, qui ne laisse pas de surprendre les voyageurs même les mieux disposés, on pourrait aussi donner d'autres causes, et, par exemple, l'attribuer soit à sa constitution même, à sa discipline, à son enseignement plus net et plus logique ; soit au prestige que se sont acquis plusieurs de ses représentants, dans un pays fanatique de valeur personnelle et enthousiaste de ses grands hommes. Mais ces considérations entraîneraient trop de développements, et tout ce que nous voulons dire, c'est que l'Amérique, bien loin de nous apparaître, suivant notre attente, comme un pays protestant où le catholicisme était respecté, s'est au contraire, montrée à nous comme un pays moitié théiste et moitié chrétien, où le catholicisme est, de beaucoup, la religion qui compte le plus.



Ici se présenterait bien la question de son accroissement, et peut-être, sans la traiter à fond, est-il opportun d'en dire quelques mots, puisque, du reste, nous sommes à New-York, la ville d'Amérique, et même, si l'on excepte Paris, la ville du monde qui compte le plus de catholiques (1). Des deux diocèses entre lesquels elle est divisée et dont elle forme la plus grande partie, l'un, celui de

forming a public function in looking after their spiritual welfare, which receives the higher commendation from Protestants and even from religious infidels. » — On trouvera des declarations presque équivalentes dans le livre de Roosevelt sur *New-York*, chap. XIII.

(1) S'il ne s'agit que des catholiques pratiquants, il est probable que New-York l'emporte sur Paris, et, conséquemment, sur toutes les autres villes.

New-York même, compte 1,200,000 fidèles, 754 prêtres, 75,712 enfants élevés dans nos écoles; et l'autre, celui de Brooklyn, atteint environ la moitié de ces chiffres. Pour le dire en passant, Chicago, avec son million de catholiques, égale presque New-York.

Des chiffres divers que nous avons entendu citer et d'un certain nombre de statistiques plus précises, mais dont aucune n'atteint l'ensemble, s'il nous fallait dégager une sorte de moyenne, nous n'hésiterions pas à dire que, sans compter les nouvelles colonies (1), on ne peut pas attribuer aux États-Unis moins de 12 millions de catholiques, et l'on a beaucoup plus de chances d'être dans le vrai en parlant de 15. Il faut ajouter que ce nombre s'accroît depuis quelque temps avec une grande rapidité. L'année dernière a amené au moins trois et peut-être quatre cent mille émigrants d'origine catholique. Or, l'Église, qui perdait jadis un grand nombre des nouveaux arrivés, faute de paroisses et de prêtres pour les accueillir, suffit maintenant presque partout, excepté en de rares pays nouvellement ouverts, à l'essentiel du service religieux. Non seulement elle ne perd presque plus aucun émigrant bon catholique, mais il arrive qu'elle en convertisse de mauvais, et surtout elle fait de la plupart de leurs enfants des chétiens supérieurs à ce qu'ils eussent été dans la vieille Europe. Les Canadiens français ne s'assimilent guère aux États-Unis, mais conservent bien leur foi. Les Irlandais s'américanisent vite et gardent leur religion; ce sont eux, dans le fond, qui donnent au catholicisme son caractère de grande ferveur et

(1) Il y a 6,600,000 catholiques aux Philippines, un million à Porto-Rico, 33,000 aux îles Hawaï, 3,000 dans la portion de Samoa qui appartient à l'Amérique et 9,000 dans l'île de Guam. Nous ne disons rien de Cuba, puisqu'en principe elle jouit de son indépendance; mais en fait la religion, comme le reste, y est, pour le bien de tous, sous l'influence des États-Unis.

de générosité. Les Allemands qui appartiennent à l'Église lui demeurent, en général, fidèles et prennent peu à peu, non sans maugréer, les habitudes de leur pays d'adoption, auquel ils apportent un incontestable élément de gravité et de sérieux moral. Les Italiens, surtout du Sud, ne sont pas tous faciles à maintenir dans une religion qui ne semble avoir pénétré, souvent, que la superficie de leurs âmes ; mais leurs enfants, quand ils sont bien élevés, ajoutant la finesse latine à l'énergie saxonne, donnent, si j'ose employer ce mot, un produit que beaucoup de prêtres ont hautement célébré devant moi. Par leur formation sociale ou héréditaire et par la difficulté de leurs langues, les Slaves de diverse origine, qui deviennent de plus en plus nombreux, sont peut-être, de tous, les moins accessibles et les moins faciles à retenir dans la foi de leurs ancêtres ; avec un zèle plus dévoué on y arrive pourtant en quelque mesure, même dès la première génération, et la seconde, quand on a pu réussir auprès des parents, se trouve d'avance gagnée. Les Polonais, toutefois, étant fort nombreux et possédant des prêtres de leur race, sont préservés sans trop de peine.

Mais ce n'est pas à l'émigration seulement qu'il faut attribuer les progrès numériques du catholicisme, un changement qui l'a élevé jusqu'où l'on sait, tandis que, la première année du dix-neuvième siècle, il ne comptait que 40 prêtres, 25 églises et 100,000 fidèles. L'accroissement, pour une très grande part, lui est venu des naissances, toujours, et à son grand honneur, plus nombreuses chez ses fidèles que parmi les autres citoyens ; aujourd'hui encore, même dans l'Est, atteint sous ce rapport du mal qui nous affaiblit, les familles catholiques comptent moins de décès que de naissances.

Dans le développement de notre Église, quel état faut-il faire des conversions qu'elle opère chez les protestants ou

dans le monde incrédule? C'est ce qu'il est extrêmement difficile de déterminer. Nous ne voyons pas qu'il y ait là un élément de croissance comparable en rien aux deux que nous venons de citer, mais non plus il ne serait pas juste de n'en tenir aucun compte. Roosevelt, dans son *New-York* (1), dit que pendant la première moitié du dix-neuvième siècle « le catholicisme s'accrut en nombre par des conversions d'Américains natifs dont beaucoup occupaient une haute situation sociale » ; il ajoute, du reste, que « probablement ces gains furent compensés par la perte des immigrants catholiques qui glissaient vers le protestantisme ». Aujourd'hui les pertes sont plus rares, et le gain n'est sûrement pas moindre. Les curés de villes m'ont dit qu'une de leurs fonctions les plus laborieuses consiste dans l'instruction individuelle des adultes qui se font catholiques; et pour citer un chiffre que j'ai noté, c'est à une centaine par an que les évaluait, dans sa seule paroisse, un prêtre de Washington.

Mais le principal effort dans ce sens est celui qu'accomplissent les Pères Paulistes dans leurs « Missions aux non-catholiques ». Cette œuvre très fructueuse, où ils sont restés maîtres et dont Léon XIII les a vivement loués (2),

(1) P. 257.

(2) En 1895, le Pape, dans une lettre à Mgr Satolli, délégué apostolique à Washington, commençait par désapprouver l'idée des congrès de religions, puis il ajoutait : « En même temps que nous avons voulu remplir un devoir de notre charge apostolique en vous faisant cette communication, il nous a plu de vous recommander la pratique suivie par les prêtres Paulistes. Ceux-ci ont pour sage méthode de faire des conférences publiques pour nos frères dissidents, et d'expliquer ainsi les dogmes catholiques ou de réfuter les objections qu'on y oppose. Si chaque évêque encourageait la pratique et la fréquentation de ces conférences, nous le verrions avec joie, car nous sommes assurés qu'il en résulterait de grands avantages spirituels pour les âmes. »

commence aujourd'hui à beaucoup se répandre. Rarement il se prêche des stations, des missions ou des retraites, pour les catholiques, sans qu'une série de sermons soit en même temps donnée aux hérétiques et aux incroyants. L'église, en ces circonstances, est tellement fréquentée, qu'on est obligé de l'interdire aux fidèles et que ceux-ci n'y peuvent entrer qu'en amenant un non-catholique. On y rappelle principalement les dogmes de l'existence de Dieu et de la vie future, la divine institution de l'Église, et qu'elle est bien la continuatrice de l'œuvre de Jésus-Christ. Des *tracts* substantiels et courts sont répandus à profusion; les assistants font par écrit leurs objections, et il y est répondu en toute loyauté. Il n'y a pas d'exemple que ces missions n'aient décidé à se faire instruire un nombre plus ou moins grand de catéchumènes, quelquefois une centaine; et la plupart vont jusqu'au baptême. C'est assurément le plus efficace des modernes moyens de propagande. Peut-être (ce n'est pas prouvé, et le succès des missionnaires diocésains de Paris en des tentatives analogues indiquerait plutôt le contraire), peut-être échouerait-il en des pays moins soucieux des questions religieuses; en Amérique, il fait le plus grand bien.

*
* *

Nous devisions encore de progrès catholique, et déjà, sans que je m'en doutasse, nous étions arrivés chez les disciples de Bouddha et de Confucius. Dans la rue boueuse, des hommes se promenaient en robes de soie jaune, bleue ou verte, avec la longue natte sur le dos; les boutiques portaient des enseignes en caractères idéographiques; aux fenêtres d'un premier étage, misérablement transformé en pagode et moins propre à donner l'idée d'un

temple que celle d'un café de banlieue, pendaient des banderoles couvertes d'inscriptions et de signes sacrés. Nous étions en Chine. New-York fut dès le début et jamais elle n'a cessé d'être une des villes du monde les plus composites, les plus bariolées, les plus extravagantes ; toutes les races de la terre y abordent, ainsi que dans une sorte de colonie commune, et il est admirable qu'elles s'y juxtaposent sans conflit, qu'instinctivement elles se soumettent à la formation, à la direction des premiers arrivés, fondus, vrai métal de Corinthe, en une sorte de race spéciale et supérieure, où dominent les éléments anglais et irlandais, voire même, si l'on remonte un peu haut, l'élément hollandais. Les habitants nés à Paris sont toujours inférieurs en nombre à ceux qui y arrivent des provinces françaises ; les habitants nés à New-York disparaissent sous la multitude de ceux qui sont nés, je ne dis pas aux États-Unis ni même en Amérique, mais en Italie, en Allemagne, en Bohême, en Norvège, en Russie, en Asie-Mineure, n'importe où.

Pour en revenir aux Chinois, ils ne sont guère nombreux. Comme on ne pouvait les assimiler, qu'ils retournaient tous chez eux après fortune faite, et que, d'autre part, ingénieux et sobres au delà du possible, ils devenaient une sorte de danger pour le travail national, un acte du Congrès, en 1888, a interdit d'une façon absolue leur immigration. Aucun Chinois ne peut plus, légalement, entrer aux États-Unis ; et le nombre est infime de ceux qui y pénètrent en fraude par les moyens les moins vraisemblables, sous forme de colis (sans jeu de mots) ou cachés dans de grosses marchandises. La loi n'a pas eu d'effet rétroactif, et ceux qui se trouvaient dans le pays avant qu'elle ne fût promulguée peuvent continuer d'y vivre ; même il leur est permis d'y rentrer après une absence provisoire à condition, toutefois, de prouver leur iden-

tité. Comme ils ont amené très peu de femmes, et que les blanches ne veulent point d'eux, ils ne créent pas de famille et l'on peut prévoir leur disparition. En nous entretenant avec un groupe de gamins, nous découvrons cependant un gentil garçonnet qui est né d'un Chinois et d'une Irlandaise régulièrement mariés.

C'est par le même procédé d'enquête que le P. Doyle vérifie et illustre ses explications dans le quartier italien. Il ne manque pas d'enfants à interroger; on en voit presque autant dans la rue, sous ce ciel gris et brumeux, que sous le clair soleil de Naples. Les adultes aussi ont gardé de leur pays l'habitude de vivre au dehors. Sur la chaussée, sur les trottoirs, par les portes entr'ouvertes, on aperçoit des groupes animés, on entend des gosiers sonores qui crient de l'anglais et de l'italien; on assiste à des rixes nationales. Presque toutes les enseignes sont en italien, et il ne se vend que des journaux publiés dans cette langue. Prêtres catholiques, nous sommes bien accueillis des groupes, surtout des plus jeunes, et cela nous permet d'assister sur place au travail d'assimilation. Parmi les adultes, tous immigrés, beaucoup déjà parlent anglais et la plupart l'entendent; c'est au point que plusieurs disputes se font dans la langue de Shakespeare. Quant aux enfants, nous n'en trouvons pas, il est vrai, qui ne nous comprennent en italien; mais c'est l'anglais qu'ils parlent entre eux, c'est en anglais qu'ils préfèrent nous parler. Et comme, en dix groupes différents, je demande laquelle ils aiment mieux, de l'Italie ou de l'Amérique, huit fois j'obtiens sur un ton très fier le mot : *America!* deux fois seulement l'on me donne cette réponse indirecte et, du reste, bien juste, surtout par le temps qu'il fait : « L'Italie est plus belle! »

On sent que de tout ce petit monde, si enfermé qu'il

paraisse être dans le milieu d'origine, il ne sortira que des Américains. Tout ce que nous apprenons par la suite nous montre que le même phénomène se produit chez les Allemands, les Slaves, les très rares Français, plus aisément encore chez les Scandinaves, presque de plain-pied chez les Irlandais, qui n'ont pas à changer de langue : « Nous n'avons point mauvais estomac, me disait un jour le P. Elliott, avec un grand rire; nous avalons tout ce qui se présente et nous le convertissons en notre chair, en notre sang. » Cela est vrai, évidemment vrai; et, malgré les groupements provisoires qui maintiennent çà et là, surtout dans les campagnes et dans les mines, quelque particularisme, ceux qui redoutent pour les États-Unis des conflits de race (exception faite pour le problème nègre) confondent leur crainte, ou leur désir, avec la réalité.

D'où vient à l'Amérique ce pouvoir étrange d'assimilation? Il me semble, sans prétendre épuiser la liste des causes, que les trois suivantes sont bien efficaces : la religion, l'école, le progrès des conditions de vie. Lien avec Dieu, la religion est aussi un lien entre les hommes; par la communauté de moyens spirituels et matériels qu'elle établit entre les Américains et les nouveaux venus, doucement et insensiblement elle fond ceux-ci dans la masse de ceux-là. En second lieu l'enfant, sauf d'infimes exceptions, trouve à l'école des maîtres et une majorité de camarades qui sont Américains; dès les premières leçons et pour toute la suite des études on n'use avec lui que de l'anglais ; on lui explique la constitution, on lui fait saluer l'étendard national; toutes ses idées prennent une autre forme, une autre tournure, une autre expression que celle du pays de ses ancêtres. Enfin, et je me rappelle combien je fus frappé de cette explication si simple, quand elle me fut donnée par un homme d'affaires de Pittsburg, plein

d'expérience et à l'esprit très net, il faut admettre, d'une part, que ceux qui viennent en Amérique se sentent, pour une raison ou pour une autre, plus fortement attirés vers elle qu'attachés à leur propre nation; il faut se dire, d'autre part, que le plus grand nombre se trouvent bien du changement, à cause des grandes ressources du pays, et que le peu qui s'en trouvent mal ont l'habitude de n'y point rester. Qu'on ajoute à ces diverses causes le bonheur de se sentir plus libres et la fierté d'appartenir à un pays qui se croit le plus avancé de tous, on comprendra sans peine que, même venus tard d'Europe, et à plus forte raison nés en Amérique, les citoyens des États-Unis soient tous prêts à mourir pour le drapeau étoilé. Nous qui aimons tant la France, malgré ce qu'aujourd'hui l'on y souffre, que serait-ce donc si elle était bonne à tous ses enfants?



Le quartier italien est dix fois plus petit que le quartier juif, où nous allons finir notre après-midi.

Le nombre des juifs atteint à New-York des proportions que j'oserais à peine citer, de peur de n'être pas cru, si je ne les avais entendu donner par les gens les plus sûrs et de toute opinion. Il y en a 600,000, sept fois plus que dans toute la France! Je me hâte d'ajouter que c'est peut-être la moitié de ce qu'en contient l'ensemble des États-Unis. Ce chiffre formidable s'explique, à la réflexion, si l'on pense à la multitude de ceux qui depuis quelques années sont obligés de fuir la Russie ou la Roumanie, et si l'on tient compte de l'antipathie qui, moralement, leur interdit d'entrer en groupes compacts dans la plupart des pays d'Europe. L'antisémitisme n'existe pas aux États-Unis, du moins sous la forme politique : au pays de

Washington, l'idée ne viendrait pas plus de proposer des lois d'exception contre les Hébreux que contre les jésuites. Mais ce qui commence à se manifester, chez les New-Yorkais, c'est, dans la foule, un sentiment de surprise, qui confine au malaise, devant une augmentation si rapide du nombre des Israélites ; c'est, dans le monde commerçant, qui voit passer entre leurs mains une portion toujours plus notable des affaires, une jalousie de leur succès ; c'est, enfin, dans ce qu'on appelle la société, le refus intransigeant de leur ouvrir les premiers salons.

Nous parcourons un peu rapidement leur immense quartier, depuis les parties les plus misérables, qui, du reste, ne rappellent en rien l'aspect lépreux du ghetto classique, jusqu'aux confins où ils atteignent la ville commune, jusqu'à la pointe envahissante qu'ils poussent de plus en plus loin dans la rue principale de New-York, Broadway. A cette limite on ne devine leur présence qu'aux noms inscrits sur les maisons de commerce ; mais, à mesure qu'on s'avance dans l'autre direction, on se sent pénétrer dans un monde étrange, où l'exotisme devient de plus en plus criant, et s'affirme presque avec autant de force dans la physionomie très spéciale des gens que dans l'aspect mystérieux des annonces, des enseignes, des journaux. J'achète un « papier » de huit pages : une seule est en anglais ; les sept autres sont imprimées en lettres hébraïques, et l'on me dit que la langue est un mélange d'hébreu, d'allemand, de polonais et de plusieurs autres dialectes. Je m'essaie, en ravivant quelques souvenirs du cours de M. Vigouroux, à déchiffrer le titre de la feuille, et je trouve, au bout de plusieurs minutes, qu'il signifie « le monde juif » ; ce travail achevé, j'aperçois, au-dessus, en petites lettres, les mêmes mots en anglais, *the Jewish World*. Ce n'était pas la peine de me donner tant de mal.

L'expérience me profite, toutefois, et je laisse le long grimoire pour lire l'unique page d'anglais. Elle se compose d'un poème contre les massacres de Kishineff, d'une étude sur l'Afrique orientale anglaise que M. Chamberlain vient d'inviter les juifs à coloniser, d'un télégramme du congrès sioniste de Bâle et de diverses nouvelles, convocations et souscriptions, se rapportant toutes aux intérêts de la race. On y mentionne une décision de notre conseil municipal donnant à une rue de Paris le nom d'Eugène Manuel, « le fameux poète et pédagogue qui fut l'un des fondateurs de l'Alliance israélite ». Il me semble que l'*editorial*, au ton moitié sémite, moitié américain, mérite d'être cité :

Nous ne savons pas quels rêveurs nous sommes. Nous réclamons en pleurant un *home*, un port, un lieu de refuge contre la persécution. Tout ce qu'il nous faut, c'est un coin du monde où nos frères opprimés trouveront la sécurité et le droit à l'existence. Quand on demande où sera Sion, le fervent nationaliste s'écrie : « Palestine, ou Canada, nous voulons un *home*. »

Mais quand le chemin s'ouvre vers un lieu de sécurité et que le nom en est Afrique orientale au lieu d'être Sion, le fervent nationaliste, qui réclamait en pleurant un *home*, hésite, s'arrête, et, si même il a essayé de faire un pas, le voilà qui se retourne et qui a des regards pleins de regrets vers Sion, tandis qu'une larme coule au long de sa joue.

Nous ne savons pas quels rêveurs nous sommes, ni sur quelles réalités s'établissent nos rêves.

La Grande-Bretagne d'une main nous ouvre l'Afrique et de l'autre nous ferme l'Angleterre. Mais devant nous il y a la noire mer du doute et derrière nous il y a le Czar, avec son armée de ténèbres, et des deux côtés il y a les sauvages menaces de la barbarie, de la cruauté et de la haine.

Si le doute persiste sur la place du repos, l'effort pour la

découvrir est un fait certain et plein d'espoir. Où il y a vie, il y a espoir, et Israël est revenu à la vie.

La maison de notre peuple est encore divisée, mais elle n'est plus divisée contre elle-même.

Par le chemin de fer aérien, je retourne à la 59e rue en lisant mon journal hébreu et cette sorte de psaume où l'Israël du vingtième siècle, assis sur les bords de l'Hudson, comme ses ancêtres aux rives de l'Euphrate, se rappelle et pleure Jérusalem... On se laisserait, pour beaucoup moins, aller au fil des idées. Les miennes, une fois de plus, m'emportent vers la France lointaine; et, venant de voir de si contraires nationalités vivre en paix dans un pays libre, je me demande pourquoi mes compatriotes, qui ont même origine et tant de siècles d'épreuves ou de gloires communes, sont incapables de se supporter. « Nous ne savons pas quels rêveurs nous sommes! »



J'essayai de compléter, le lendemain, mes renseignements sur la population composite de New-York. Avant la conquête anglaise et du temps que la ville s'appelait encore Nouvelle-Amsterdam, c'est-à-dire depuis le commencement du dix-septième siècle jusqu'au milieu du dix-huitième, l'élément hollandais fut le plus nombreux, tenant groupés autour de lui des huguenots français, des Anglais et quelques Allemands. La seconde moitié du dix-huitième siècle et le début du dix-neuvième voient affluer des Anglais, des Écossais, des Allemands, surtout des Irlandais. De 1820 environ à 1860 cette dernière race devient absolument prépondérante; mais depuis quarante ans la plus grande partie de l'immigration arrive de pays très divers, parmi lesquels, si l'Irlande et l'Angleterre ne

cessent pas de compter, l'Allemagne, l'Italie, la Bohême, la Russie, la Hongrie, la Norvège, en les additionnant, donnent de beaucoup le contingent le plus fort (1). A peine un dixième des habitants actuels de New-York descendent des Américains de l'Indépendance; et les quatre cinquièmes sont étrangers de naissance ou fils d'immigrants. L'entente de ces peuples si variés est d'autant plus frappante qu'ils savent mieux discerner leurs diverses origines; je ne me suis jamais promené avec un New-Yorkais sans qu'il ait pris plaisir à me signaler, en route, l'ancienne nationalité des passants ou des voisins de railroad.

Je fis moi-même quelque progrès dans cette sorte de jeu, durant les courses de ma troisième journée. Le jeune et charmant Pauliste qui m'accompagna le lundi matin y était, du reste, fort expert. Je voulus voir avec lui les parties les plus animées de cette surprenante île Manhattan, que les Hollandais eurent tout entière pour vingt-quatre dollars, il y a moins de trois siècles, et dont un petit coin aujourd'hui compte plus de milliards qu'on n'en ose chiffrer dans les romans fous. Nous visitons le quartier des affaires, quelques magasins, des journaux, la Bourse. De la galerie qui domine le grand hall du nouveau *Stock Exchange*, nous regardons la scène sauvage. On dit que Paris, Londres et Berlin offrent des spectacles presque pareils. Je veux bien le croire, et ne fais point là-dessus de reproche à l'Amérique; mais, pour Dieu! qu'on me laisse fuir Wall Street et, tout près de là — oui, tout près de là — me réfugier dans le poétique cimetière de village qui enferme l'église anglicane de la Trinité. Autour de ce beau temple gothique, d'un style pur et sobre, quelques tombes vieilles d'un siècle et demi se cachent dans

(1) Au cours de l'année 1900, New-York a vu arriver 84,346 Italiens, 60,764 Juifs, 46,938 Polonais, 35,607 Irlandais, 32,952 Scandinaves et 29,682 Allemands.

le gazon. Là dorment paisiblement les ancêtres de la ville; et si grand est le respect dont jouit leur sommeil, que jamais les fabriciens de l'église n'ont voulu un instant prêter l'oreille aux offres des spéculateurs. Chaque pied carré de ce terrain central représente une fortune. Lui garder malgré tout sa destination pieuse, n'est-ce pas éloquemment dire qu'il y a d'autres trésors que ceux de la matière; n'est-ce pas revendiquer très haut, et juste où il convient, parmi les temples de la richesse, la souveraineté de l'idéal?

Le P. Elliott, qui s'entend au *business* à peu près comme moi et n'en a même pas la curiosité, s'offre à m'emmener, l'après-midi, de l'autre côté de la ville, près de l'Université et dans Riverside Park, sur les bords de l'Hudson.

Il faut se figurer New-York comme une très longue et étroite bande de terre, dont la pointe sud représente le maximum de trafic, de constructions, de bruit, et dont le sommet, au nord, s'élargit, s'éclaircit, se pacifie, tourne insensiblement à la cité tranquille et même aux résidences rurales. On dirait d'un sac suspendu, où le grain s'est tassé au fond et qui admet quelque vide sur les bords. Nous prenons le *car* de la Dixième Avenue, et rapidement nous traversons le quartier des « gens de couleur ». Ici, comme partout, en effet, les nègres ont leur quartier, leurs écoles, leurs temples, leurs églises. C'est la première fois que s'ébauche devant moi le plus obscur des problèmes américains. Les occasions d'y revenir ne nous manqueront pas; mais déjà le peu que me dit le P. Elliott m'en laisse assez voir la difficulté. D'autres spectacles viennent trop promptement nous en distraire. Après un défilé de résidences qui deviennent de plus en plus belles, nous nous arrêtons en face de l'Université Columbia et nous descendons pour en admirer l'entrée monumentale

ainsi que la bibliothèque. Comme c'est le temps des vacances, j'en remets l'étude à plus tard, sachant que les cours seront ouverts quand je traverserai de nouveau New-York.

Nous donnons plus de temps au tombeau du général Grant. L'extérieur, d'un grec bien classique, mais plutôt glacial, n'a pas le don de me séduire. Mon guide en est désappointé. Je le console en louant davantage l'intérieur, inspiré du tombeau de Napoléon, et en écoutant avec intérêt divers récits de la guerre de sécession. Le P. Elliott en a fait toutes les campagnes, et plusieurs de ses frères y ont trouvé la mort. C'est bien d'avoir, tout jeune, risqué sa vie pour le plus beau des motifs humains, et, ne l'ayant pas perdue sur le champ de bataille, de l'offrir ensuite, dans l'apostolat, à ses frères et à Dieu. Pour ne point laisser voir à mon P. Elliott une admiration qui serait mal reçue, je lui reproche ses tueries et son existence d'aventures.

Bientôt, du reste, nous rencontrons un terrain d'accord en déclarant splendide la vue qui s'offre à nous du haut de Riverside. De ce parc assez étroit, mais long et accidenté, l'on aperçoit constamment à ses pieds le cours très large de l'Hudson et, à l'horizon, des profondeurs interminables de collines boisées, amphithéâtre sombre, imposant, primitif, tel aujourd'hui qu'il apparut jadis aux audacieux marins de la Hollande, quand ils remontaient le fleuve pour la première fois, croyant que c'était un bras de mer et le passage enfin trouvé du nord-ouest vers les Indes. — D'autres, plus au nord, n'entraient-ils pas dans le Saint-Laurent avec l'espoir d'aborder en Chine? — Il y a de tout cela moins de trois cents ans, et ce sont les temps fabuleux de l'Amérique! Alors des chasseurs rouges s'échappaient, presque nus, de ces solitudes, et, curieux de voir des hommes si étranges, s'assemblaient sur les rives,

admiraient les cadeaux misérables qu'on leur présentait, offraient en échange des fruits inconnus, des fourrures précieuses... Deux siècles après partaient de ce pays sauvage les inventions qui ont peut-être le plus contribué au progrès matériel du monde : Robert Fulton lançait sur les eaux de l'Hudson le premier bateau à vapeur; Samuel Morse faisait entrer dans le domaine pratique la télégraphie; et l'un comme l'autre étaient nés à New-York.

CHAPITRE III

DE NEW-YORK A MONTRÉAL PAR BOSTON

Sacrifices nécessaires : l'Hudson et les lacs. — En chemin de fer. — Boston. — Une vieille ville en Amérique. — Souvenirs et modernisme. — Les monuments; les écoles; l'Université Harvard. — Culture française. — Le séminaire de M. Hogan. — Vue de nuit. — Une paroisse typique; la religion vivante. — Sur la route du Canada.

Nous sommes heureux de voir l'Amérique, mais nous venons voir les Américains. L'été les retient encore loin de chez eux. En attendant qu'ils soient rentrés de la campagne, replongés dans la vie universitaire, politique et sociale, où nous aurons chance de les mieux étudier, dirigeons-nous sur le Canada. Comment, du reste, se trouver pour la première fois de l'autre côté de l'Atlantique et ne pas s'offrir un pèlerinage, si court soit-il, à cette lointaine partie de la vieille France? Et puis, tant de gens nous disent qu'il est prudent de finir dans le nord la saison chaude!

La voie la plus pittoresque, entre New-York et Montréal, serait, à n'en pas douter, celle des lacs George et Champlain, qui remonte d'abord l'Hudson en steamer jusqu'à Albany. Sur un modeste cours de cinq cents kilomètres, cette étonnante rivière en a deux cent cinquante, non seulement de navigables, mais d'accessibles à la marée. D'un côté elle se déverse dans la rade de New-

York ; de l'autre, par les canaux Erié et Champlain, elle rejoint le système des Grands Lacs et du Saint-Laurent. Et sa beauté ne le cède point à ses avantages commerciaux. On l'a souvent comparée au Rhin ; mais, s'ils conviennent qu'elle n'en possède ni les légendes ni les ruines, les Américains aiment à faire remarquer que son cours est dix fois plus large, et les *palissades* de ses rives beaucoup plus élevées. Pour collines, disent-ils, elle a des montagnes, et elle reflète, au lieu de vignobles, des forêts vierges : le Rhin est un poème lyrique ; l'Hudson est une épopée.

J'aurais voulu vérifier jusqu'au bout l'exactitude de ce rapprochement, bien conforme, du reste, au peu que j'ai vu, dans la suite, en face de Yonkers. J'aurais voulu aussi visiter Albany, la gracieuse capitale de l'État de New-York, avec son Capitole presque aussi beau que celui de Washington ; avec ses Chambres législatives, dont les politiciens exercent, paraît-il, une grande influence sur les destinées communes de l'Union. Après cela nous aurions admiré les rives du lac George et du lac Champlain, gracieusement allongés entre les Montagnes Vertes et les Adirondacks, nids de fraîcheur et d'air pur où, chaque été, toute une partie de l'Amérique renouvelle ses forces. Mais il faut savoir, en voyage, pratiquer le renoncement et sacrifier le bien au mieux. Si c'est une faute, lorsqu'on se dirige vers le nord, de manquer les bords de l'Hudson et le lac Champlain, ce serait un crime de manquer Boston. Il est assez grave déjà de ne la voir qu'en été, sans le mouvement de ses études et de ses salons, sans la vie « athénienne » dont elle est si fière.

Le trajet en chemin de fer n'offrirait pas grand intérêt, s'il ne nous faisait connaître pour la première fois le wagon américain. Notre express ne contient que des *parlor-cars*, c'est-à-dire trois ou quatre salons de belle longueur,

meublés de confortables fauteuils en velours bleu qui se tournent au gré des voyageurs. Pas plus, du reste, que dans les trains ordinaires il n'y a de petits compartiments dans le genre des nôtres; chaque wagon forme une seule pièce. Les Français, en général, s'en plaignent, disant qu'ils n'aiment pas à vivre ainsi sous les yeux de tout le monde. En Amérique personne ne se soucie de ce communisme, chacun étant habitué à faire ce qui lui plaît sans peur d'être critiqué, sans envie de critiquer les autres. Qu'importe, au fond, ce que le voisin pense de nous, alors surtout qu'il n'en pense rien?

Cinq ou six heures durant, nous traversons une série charmante de prairies et de bois, à chaque moment interrompue d'échappées sur des baies couvertes de villas. Des parcs, des plages, voilà tout le pays. Sans doute il se rencontre aussi des espaces cultivés et quelques villes commerçantes ou industrielles, comme Bridgeport, New-Haven Hartford, Springfield et Worcester (tous ces noms indiquent assez que les premiers immigrants venaient d'Angleterre); mais, dans l'ensemble, on a le sentiment de traverser une immense région de plaisance, où les domaines ruraux absorbent plus de fortune qu'ils n'en donnent. Du reste, le sol ici coûte trop cher pour qu'on y puisse faire du blé ou de l'élevage en concurrence avec les plaines d'Ouest.



Boston, commencée en 1623 dans une minuscule presqu'île, n'a cessé, ne cesse pas de s'étendre sur l'estuaire sans profondeur de la rivière Charles, sur les îlots, les sables, les marécages de l'immense baie du Massachusetts, qui lui sert de port. Rien de plus irrégulier que cette agglomération de villes et de faubourgs, où se répartissent un million d'habitants. A quoi bon, du reste, essayer d'y

reconnaître un tracé quelconque? Chaque année, chaque mois amènent des bouleversements. Partout l'on bâtit, les intervalles se comblent; les bourgs rejoignent la cité. Nous attendrons, pour comprendre Boston, qu'elle ait fini d'évoluer. Il est vrai que ce pourra être long.

Mais, si l'ensemble est fait pour nous dérouter, le quartier central est, au contraire, plus conforme qu'en n'importe quelle ville d'Amérique à nos idées européennes. On a même le plaisir d'y trouver des édifices vieux de deux siècles, et, spectacle inouï, des rues qui sont tortueuses. Comme en Angleterre ou en France — comme en Grèce, comme en Égypte! — il y a ici des souvenirs historiques, et des grands hommes y sont venus au monde ou y ont vécu. A Boston eut lieu, en 1770, le massacre qui fut le point de départ de la guerre d'Indépendance. A Boston, en 1706, naquit Benjamin Franklin, et sans doute à pareille distance l'on n'a pu conserver sa maison familiale, mais du moins l'on a mis son buste sur le colossal *Office* qui aujourd'hui en recouvre l'emplacement (je me souviens, un peu mélancoliquement, d'avoir visité à Florence la maison de Dante, gardée depuis le treizième siècle). On montre la demeure où Lafayette logea en 1824. Les catholiques ont bâti une nouvelle cathédrale; mais ils n'ont pas détruit celle qui remonte au temps de Cheverus. Boston encore se rappelle les grands écrivains qui ont résidé chez elle, Emerson, Longfellow, Hawthorne, Bancroft, Prescott, Channing, Agassiz, Lowel, Henry James.

Tant de souvenirs authentiques des dix-huitième et dix-neuvième siècles n'empêchent, du reste, aucunement Boston d'être une ville bien moderne, avec des chemins de fer souterrains, avec des cars électriques fuyant dans tous les sens, avec toute l'intensité de la fièvre commerciale au quartier où se concentrent les affaires, avec l'élégance

la plus raffinée dans les régions paisibles et verdoyantes où s'étendent à l'infini les résidences de luxe. Des avenues, des boulevards, des parcs tout semés de villas charmantes, *homes* anglais de style renaissance et couverts de lierre ou de vigne vierge, pavillons français d'un goût simple et sobre, maisons antiques à colonnade et péristyle grecs, le tout encadré de gazons frais, d'arbres et de fleurs, sans que jamais un mur égoïste prive le passant de contempler ces merveilles, voilà, dans un désordre de description moindre que le caprice du tableau réel, ce que sont les quartiers riches de Boston, comme de beaucoup d'autres villes aux États-Unis. D'ordinaire les faubourgs ouvriers reproduisent en moins grand, en plus monotone, ces tentatives d'indépendance, ce constant effort vers le *home* personnel; et j'aime mieux, lors même qu'elle est de bois ou de briques rouges, la maisonnette parée d'un peu de verdure que nos froids et collectifs bâtiments de rapport. Les villes du nouveau monde ne souffrent évidemment pas la comparaison avec celles d'Europe pour les souvenirs et le pittoresque; Chicago ni Cincinnati ne charment le visiteur autant que Sienne, Aigues-Mortes, Stafford-on-Avon. Mais, d'un point de vue qui n'est peut-être pas à dédaigner, la cité américaine l'emporte de beaucoup comme lieu de séjour pour des hommes vivants.

Ce n'est pas Boston, du reste, qu'il faudrait prendre pour type de la ville banale. Elle garde l'ancienne Maison d'État et le Faneuil Hall, où se décidèrent, en grande partie, les destinées de la liberté américaine; et il n'est rien dont elle soit plus fière que de son *Old South Meeting House*, sorte de chapelle bâtie en 1729 sur l'emplacement de l'église où fut baptisé Franklin, aujourd'hui musée de souvenirs historiques et salle de conférences pour l'enseignement de l'histoire locale.

N'insistons pas sur ses édifices modernes, quoique plu-

sieurs aient grand air; mais rendons hommage à sa Bibliothèque et à son Musée des Beaux-Arts. En fait d'antiquités égyptiennes, grecques et romaines, Boston est aussi riche que la plupart des grandes villes d'Europe; elle les égale par sa collection de peintures flamandes, italiennes et anglaises; elle les dépasse presque toutes par la quantité des chefs-d'œuvre qu'elle a réunis des meilleurs peintres français du dix-neuvième siècle. La bibliothèque publique renferme aujourd'hui 750,000 volumes; et elle est aménagée pour en recevoir 1,200,000, sans compter ce qui se lit sur place. Et à ce propos l'on ne saurait trop louer l'idée que nous y voyons suivre d'admettre les enfants à une salle d'où sont bannis tous les ouvrages capables de leur nuire. L'édifice même, qui a coûté douze millions de francs, est d'un goût pur et sévère; mais ce qu'on y admire davantage, après une cour centrale qui rappelle toutes les grâces d'Italie, ce sont les fresques allégoriques du grand hall, peintes par Puvis de Chavannes.

Le nombre des écoles, des académies, des collèges, est à peine croyable ; et ces institutions se partagent presque également entre les deux sexes. Boston est extrêmement fière de sa réputation savante et artistique. Le proverbe est connu, qui fait demander aux gens de New-York · « Combien valez-vous? » à ceux de Philadelphie : « Quelle est votre naissance? » à ceux de Boston : « Que savez-vous? » Aujourd'hui, paraît-il, New-York n'admet plus cette suprématie intellectuelle, mais les Bostoniens la tiennent toujours pour certaine. Le voisinage de Cambridge, qui n'est séparé d'eux qu'administrativement, appuie leur prétention d'un argument peut-être décisif. Là, en effet, s'élève Harvard, la plus ancienne, la plus riche et la plus illustre des Universités de toute l'Amérique.

Par l'ampleur et la beauté de ses édifices, dispersés, à

l'anglaise, dans un immense parc ; par ses revenus énormes ; par la richesse de ses bibliothèques et de ses musées ; par l'excellence de toutes ses installations ; et, d'un autre côté, par la force de son enseignement, l'éclat de ses conférences annuelles, la réputation de ses professeurs, le prestige des grands hommes qu'elle a formés ou accueillis, Harvard laisse une impression qui ne le cède presque pas à celle qu'on emporte d'Oxford ou d'Heidelberg. C'est quelque chose de pouvoir, dans ses parcs, montrer la demeure où Longfellow a vécu un demi-siècle et l'orme sous lequel Washington, le 3 juillet 1775, reçut le commandement des troupes fédérales...

Malgré l'intérêt d'Harvard, il faut, en ce temps de vacances, nous contenter d'une visite sommaire. Nous verrons ailleurs, et dans un mois ou deux, la vie universitaire d'Amérique. Cambridge n'est-elle pas, du reste, à sept jours de Paris? et qui nous empêchera, une autre fois, de mieux choisir le moment?



En même temps que pour la ville la plus intellectuelle des États-Unis, Boston passe pour en être la plus imprégnée de culture française. On voit que sa prospérité remonte au temps où nos manières et notre littérature donnaient le ton au monde ; fidèle à son propre passé, elle se trouve l'être, du même coup, à la France. Nos revues et nos livres y sont suivis avec attention, et notre langue y est assez comprise pour que, chaque année, un nombreux auditoire se groupe autour des conférenciers français appelés à Harvard par une fondation spéciale. Il est vrai qu'on y a entendu, pour n'en citer que quelques-uns, des hommes comme MM. Brunetière, Doumic, Édouard Rod et Anatole Leroy-Beaulieu.

Le fait que le catholicisme, assez puissant à Boston pour y compter la moitié de la population (1), ait été développé et comme introduit par un saint archevêque français, Mgr de Cheverus, n'est pas étranger non plus à ce qui nous y reste d'influence et de prestige. Peut-être aussi faut-il tenir quelque compte de ce que plus récemment, il y a une vingtaine d'années, le grand séminaire diocésain fut créé par nos Sulpiciens français, ayant à leur tête ce prêtre de tant de science et de piété, de tant de sagesse et de tact, de tant de finesse, de tant de bonté, qu'était l'abbé Hogan. Né en Irlande, et, de ce chef, plus apte que d'autres à une fondation américaine, il s'était, sans renier sa propre patrie, attaché de tout cœur à la France, où il avait enseigné près de quarante ans avec un rare succès ; et l'on peut dire qu'il avait su se l'attacher elle-même dans la personne de prêtres d'élite : les d'Hulst, les de Broglie et tant d'autres, qui l'avaient eu pour maître au grand séminaire de Paris. — Que les Américains, justement jaloux de leur nationalité, se rassurent bien vite ; aujourd'hui c'est un des leurs qui remplace M. Hogan à la direction du grand séminaire de Boston, comme, du reste, à New-York et à Baltimore. Et que le clergé français ne s'alarme point du changement ; il est sûr de trouver le meilleur accueil auprès des supérieurs actuels, et ce lui sera une joie de reconnaître si loin (non, il est vrai, sans quelques adaptations) tout ce qu'ont de meilleur les traditions de Saint-Sulpice.

Le pèlerinage au séminaire de M. Hogan s'imposait à nous, avec le regret de ne l'avoir pas accompli une année plus tôt. Nous y passâmes nos quelques journées de Boston, touchés de l'admirable cordialité qui nous y recevait, et mon compagnon fort heureux d'entendre à nouveau

(1) Le maire actuel, M. Patrick A. Collins est catholique.

parler notre langue. La moitié des professeurs sont, en effet, des compatriotes. Je n'oublierai pas de longtemps la promenade que je fis avec l'un d'eux, après notre premier repas. J'étais arrivé à la nuit tombante, et sans deviner grand'chose du paysage parcouru en voiture fermée. Vers les neuf heures du soir nous traversâmes à deux le petit bois du séminaire et, par un superbe clair de lune, nous fîmes l'ascension d'une colline toute proche. A nos pieds le ciel se reflétait dans un lac formant réservoir d'eau pure ; plus loin, alternativement, des taches d'ombre dessinaient les parcs, des lumières marquaient les faubourgs ; à la fin s'étendaient, jusqu'à perte de vue, les clartés de la grande ville et les fanaux des navires sans nombre endormis sur les flots de la rade. Devant cet immense panorama, que la nuit imprégnait de mystère, nous échangions nos impressions et nos idées avec la même intimité que si nous nous étions toujours connus ; et nous nous savions un gré réciproque d'aimer tous deux, lui par expérience, et moi par suite de l'étude, ce grand et beau pays, cette terre de liberté, de foi et de tolérance, où l'on peut s'aller refaire une âme, aux heures de fatigue morale, comme sur les plages ou dans la montagne on va se refaire des muscles et du sang...

*
* *

Poésie? Je ne dis pas non ; mais réalité aussi, réalité vivante et dont j'eus, le lendemain même, la démonstration en visitant une des paroisses de la ville, dirigée par les Pères Rédemptoristes. Notons, en passant, que, si rien ne s'y oppose, le système d'accorder des paroisses aux ordres religieux semble bien préférable à celui qui leur laisse ouvrir des chapelles indépendantes dans les paroisses de prêtres séculiers.

« Notre-Dame du Perpétuel Secours » compte dans les 11,000 paroissiens. Je demande combien là-dessus font leurs Pâques. Le Rédemptoriste qui nous reçoit me répond avec étonnement que tout le monde les fait, à part des exceptions infiniment rares ; et il ajoute que les sacrements sont même unanimement fréquentés à la Pentecôte, à Noël et à la Saint-Patrick. La plupart se confessent et communient, en moyenne, une fois le mois ; et l'on est obligé de consacrer aux hommes, aux femmes, aux jeunes filles, aux garçons, des dimanches particuliers, pour rendre le ministère des prêtres un peu moins fatigant. Nous sommes le 3 septembre ; le lendemain, premier vendredi du mois, on compte sur 1,500 à 2,000 communions. La semaine suivante, me trouvant à Montréal, dans une paroisse d'égale étendue, celle de Saint-Jean-Baptiste, dirigée par des prêtres séculiers, je demandai combien de personnes avaient pratiqué la même dévotion ce jour-là, et l'on me donna un chiffre à peu près semblable.

Au risque de paraître quelque peu obtus, je continue l'enquête auprès de mon Rédemptoriste : « Combien de fidèles à la messe chaque dimanche? — Mais tout le monde, naturellement, excepté les malades et les tout petits bébés. » Cette fois je me le tiens pour dit, et je « réalise » que d'être catholique, aux États-Unis, cela veut dire qu'on pratique le catholicisme.

Chaque fidèle est atteint par l'une ou par l'autre des six associations où se groupe la paroisse. Il y en a deux pour les enfants au-dessous de douze et de seize ans, une pour les jeunes gens et une pour les jeunes filles au delà de cet âge, une pour les hommes mariés et une pour les mères de famille. Comme on possède la liste exacte de tous les paroissiens, si quelqu'un restait en dehors de cette organisation ou manquait la messe du dimanche,

les prêtres s'en apercevraient, iraient le voir et essaieraient de le remettre sur le bon chemin.

L'école catholique, qui a comme professeurs une laïque et 30 sœurs de Notre-Dame, reçoit 891 garçons et 967 filles (1) ; trois ou quatre cents enfants fréquentent l'école publique, mais font partie des associations au même titre que les dix-huit cents autres.

Les édifices paroissiaux, tous groupés en un bloc, forment une sorte de cité qui ne laisse pas d'être imposante avec sa grande et belle église, son presbytère, son école, ses cercles. Il y règne un confortable parfait, une sorte de luxe simple et solide, qui, sans recherche excessive d'élégance ni rien d'efféminé, respire la dignité, l'aisance, la joie. Partout l'électricité, le chauffage à la vapeur d'eau, produits dans les sous-sols de l'établissement et par là plus économiques. L'amphithéâtre, où se donnent les conférences et les représentations, les salles du club, la bibliothèque, l'installation des jeux, de la gymnastique, des douches, sont vraiment splendides, et je comprends qu'on aime à les fréquenter. Religion, instruction, délassements, ce qui élève la vie et ce qui la peut embellir, les catholiques rencontrent tout dans leur centre paroissial. C'est un retour au moyen âge, mais plus indépendant et sagement adapté aux conditions modernes. Et la comparaison peut se continuer sur un autre point encore : comme, aux vieux âges chrétiens, la cathédrale était bâtie par les peuples ; ainsi la construction de l'église et de toutes ses dépendances est uniquement due aux contributions volontaires des fidèles. L'ensemble n'a pas coûté moins de cinq

(1) Nous prenons nos statistiques religieuses dans le *Catholic Directory* de 1904, qui donne les chiffres réels de l'année précedente, c'est-à-dire du temps même de notre voyage. Le *Directory* de 1903 attribue à la même école 798 garçons et 915 filles. Partout le progrès.

millions de francs, et tout cela a été fait en trente années seulement; les Rédemptoristes sont venus en 1871, et l'église est de 1876. Or, je le répète, il n'y a que onze mille habitants dans la paroisse, et ce n'est pas un quartier riche. Tout a été payé par de petites offrandes. On voit ce que cela représente de sacrifices et de générosités; mais aussi on devine combien un tel peuple — à qui, du reste, l'on rend compte de l'emploi de ses deniers — est attaché à cette église, à cette école, à ses demeures communes qu'il a décidées et qu'il a payées, disons tout d'un mot, à cette religion qu'il soutient lui-même (1).



De Boston à Montréal nous prenons le chemin le plus court, qui passe par Lowell, Concord, Plymouth, Wells River et Newport. C'est onze heures de train direct, de quoi satisfaire, et au delà, des gens pressés comme nous le sommes. On nous redit bien que ce serait plus pittoresque d'aller prendre à Albany la route des lacs George et Champlain; mais le sacrifice en est déjà fait. On ajoute qu'au lac Champlain se tient un *Summer Meeting*, ou école d'été, qui réunit beaucoup de catholiques intéressants des divers États et les plus désireux de s'instruire, — ou d'enseigner. Rien n'est agréable, paraît-il, comme

(1) Les Rédemptoristes chargés de la paroisse sont au nombre de dix. Le presbytère sert aussi de point d'attache à quatre de leurs confrères voués aux missions et aux retraites. Leur congrégation comprend aux États-Unis 250 membres, presque tous Américains. On leur a confié une mission à Porto-Rico depuis la cession de cette île par l'Espagne. Arrivés à Mayaguez le 8 décembre 1902, ils y recevaient la charge de 36,000 catholiques dont presque aucun ne pratiquait sa religion. Le premier mois, ils eurent trois communions; le dernier mois, ils en ont eu 700.

la vie d'études et d'honnêtes distractions qu'on mène en commun dans ce ravissant séjour. Je le crois sans peine, ayant fait, une fois comme élève, une fois comme professeur, la même expérience à Edimbourg, et en ayant gardé le meilleur souvenir. Mais, pour jouir de l'intimité de tant de monde (l'école compte six ou sept cents membres), il faudrait bien, sans exagérer, une semaine ou deux. C'est plus que je n'en peux enlever de mon programme sans le troubler à fond; d'ailleurs la dispersion de l'école est commencée. Avis seulement aux compatriotes de France ou d'Europe qui rencontreraient ces lignes. S'ils veulent voir l'Amérique autrement qu'en touristes et s'ils n'y connaissent personne, qu'ils s'inscrivent au *Summer Meeting* catholique de Champlain; ils s'y feront des relations nombreuses, et ce leur sera ensuite un jeu de pénétrer où ils voudront dans la vie réelle des États-Unis (1).

A défaut des Adirondacks, notre route nous offre la traversée des Montagnes Blanches; et les Montagnes Vertes, que nous aurions vues de près à droite, s'aperçoivent de loin sur notre gauche. Toutes ces chaînes sont fort pittoresques, mais n'ont rien qui fasse oublier les nôtres; même au mont Washington, l'altitude n'est que de 1,918 mètres. Pour trouver des sommets sérieux et qui vaillent nos Alpes, il faut aller aux Montagnes Rocheuses, lesquelles commencent à cinq ou six cents lieues de New-York. C'est au faible relief du sol qu'une si grande part des États-Unis doit la rudesse de son climat; on n'y est protégé ni en hiver contre l'air glacé du pôle, ni en été contre les courants chauds du golfe du Mexique.

(1) La dernière session, qui était la douzième, a eu lieu du 6 juillet au 4 septembre. — S'adresser *to the Office of Catholic Summer School, Cliff Haven, near Plattsburg, N. Y. États-Unis*.

Le paysage que nous traversons, durant une journée un peu longue, reproduit en plus grand celui que nous avons vu entre New-York et Boston. Les terres cultivées ne sont guère plus fréquentes, et presque tout encore, sauf l'emplacement et le pourtour de quelques villes industrielles, semble destiné au plaisir des yeux. Seulement les collines sont devenues des montagnes ; les parcs, des forêts ; et les pièces d'eaux, de très grands lacs. On pense au trajet de Zurich à Coire. Mais les noms sonnent plus pittoresques. Voici le lac Winnipesaukee, *Sourire du Grand-Esprit*, dont les eaux limpides baignent quarante lieues de rivages couverts de charmantes villas ; voici le lac Memphremagog, *Belles Eaux*, qui s'étend plus longtemps encore entre des rochers, des bois, des collines, et qui, commencé aux États-Unis dans le Vermont, ne s'achève que très loin dans la province de Montréal. C'est un des séjours d'été les plus fréquentés de l'Amérique. Que de Yankees et de Canadiens, peut-être, n'ont jamais entendu le nom du Léman, et nous prendraient en grande pitié s'ils se doutaient que nous ignorons le Memphremagog !

La nuit arrive quand nous sortons des États-Unis, mais n'empêche point le Canada de s'affirmer à divers symptômes. Quelques stations arborent des noms français ; des voyageurs montent, qui parlent notre langue ; j'achète un journal du soir, et c'est la *Patrie*. On y annonce, en lettres énormes, la réception des « deux nations amies », c'est-à-dire de la France et de l'Angleterre. Angleterre ou France ? France ou Angleterre ? c'est bien la principale question qui se pose à nous, lorsque, en pleines ténèbres, nous franchissons le Saint-Laurent, sur un pont de trois kilomètres.

CHAPITRE IV

UNE VISITE AU CANADA

A Montréal. — Un dimanche avec les Indiens. — La langue et l'idée françaises. — Analyse du patriotisme canadien. — Les méchants Iroquois et les bons Sulpiciens. — Ottawa. — Le Parlement. — Mœurs canadiennes. — Colonisation. — Un peu de forêt vierge. — Le Saint-Laurent, les Mille-Iles et le lac Ontario. — Une journée de poésie.

Toujours d'après le principe des sacrifices nécessaires, adoucis par l'espérance de futurs voyages, nous nous résignerons à ne voir au Canada ni les gorges de la Saguenay, ni Québec, la vieille ville française, ni, à plus forte raison, les beautés lointaines des Montagnes-Rocheuses. Comme pittoresque, nous nous contenterons de la partie du Saint-Laurent qui baigne les Mille-Iles et qui, par l'Ontario, conduit au Niagara. Comme centre d'informations, nous aurons Montréal, la plus grande ville du Canada français, voire de tout le Dominion, et Ottawa, qui en est la capitale politique. Nous essaierons, mais sans succès, d'y ajouter Toronto, la principale cité anglaise. Que si cela ne devait être bien indifférent au lecteur, je dirais aussi que le désir de revoir des amis très chers fut pour beaucoup dans le choix de Montréal comme première et comme principale station. « Le cœur a ses raisons que la raison... » peut quelquefois comprendre. Le moyen de connaître un pays nouveau est de bien choisir ses premières relations, lesquelles en amènent d'autres, qui don-

nent accès sur toute une série. On regarde, on écoute, on interroge, et en peu de temps l'on bénéficie de l'expérience lentement acquise par les habitants ou les immigrés. L'appoint personnel consiste à choisir les témoignages, à les peser, à les contrôler les uns par les autres, à les vérifier, dans la mesure du possible, par l'observation directe.

Pas n'est besoin d'enquête pour se rendre compte de la beauté des sites. Gracieusement étendue entre la colline boisée d'où elle tire son nom et les flots bleus du Saint-Laurent; intéressante comme une ville d'Europe, qu'elle semble être avec son histoire de presque trois siècles; riche, aérée, vivante, confortable comme une ville, qu'elle est bien, de notre âge et du nouveau monde, Montréal constitue sans nul doute un des plus agréables séjours d'Amérique. Le climat en est délicieux et réconfortant, sec l'hiver comme l'été, à peine humide quelques semaines de printemps à cause de la fonte des neiges. Le ciel, en ce début de septembre, y sourit bleu et pur, comme au-dessus des lacs milanais, et il nous charme d'autant plus que nous sortons de l'atmosphère un peu lourde et brumeuse de la côte atlantique. Mais, de l'avis de tout le monde, la saison froide est ici la plus saine, la plus pittoresque, la plus animée; et c'est principalement de novembre au mois d'avril qu'il fait bon vivre à Montréal.

Mes amis habitent un genre de maison que connaissent bien tous ceux qui ont parcouru les villes anglaises, et leur longue rue Saint-Denis en reproduit le type à mille exemplaires. Une bande de verdure la sépare du trottoir; une porte de côté mène à un entresol et à un rez-de-chaussée qui composent un logement à part; un perron au milieu, prolongé par un escalier intérieur, conduit au premier étage qui, avec le second, forme une autre demeure. Les deux résidences sont si bien isolées que,

me trouvant dans celle d'en haut je fus tout surpris, le deuxième jour, d'apprendre qu'il y avait une famille au-dessous de nous. « Chacun chez soi », c'est la traduction du *home.* Ou la maison n'appartient qu'à un seul ménage, ou, s'il y en a deux, comme ici, ils n'ont même pas d'escalier commun. Est-ce pour cela que les Européens, se fiant à d'assez nombreux exemples de New-York, où la place fait défaut, ont pris l'habitude de dire qu'en Amérique on vit à l'hôtel? C'est si peu vrai, qu'il n'y existe même pas de maisons à appartements; ou que, du moins, elles y sont encore une rareté. Je me rappelle l'embarras qu'on eut, un jour, à m'expliquer une grande maison de cinq ou six étages qui se trouvait sur notre route, précisément à Montréal : « Ce n'est pas un hôtel, me dit-on; et pourtant il y séjourne plusieurs familles. En bas se tient un employé chargé de la porte commune et de la surveillance générale; mais, à part cela, chaque ménage vit isolément, avec un personnel distinct. Cependant un même escalier... » J'arrêtai là l'explication, ayant déjà vu, à Paris, nombre de phénomènes semblables.

On devine quelle peut être, avec ce système, l'étendue d'une ville de 350,000 habitants. Mais les distances ne comptent pas, grâce au réseau perfectionné des tramways électriques. Pour l'inévitable prix de 5 sous, appelés ici *centins*, nous arrivons en quelques minutes au pied du Mont-Royal, et un « élévateur » nous porte sans fatigue au sommet. C'est un des parcs les mieux situés du monde. De son belvédère la vue s'étend sur toute la cité, sur les détours du Saint-Laurent, sur les très vastes plaines que ferment au loin les Adirondacks et les Montagnes Vertes. Si, du parc, on se dirige, par des chemins ombragés de grands arbres, vers le cimetière, on découvre la vallée de l'Ottawa, le lac des Deux-Montagnes, le lac Saint-Louis et

l'ensemble de l'île où Montréal continue son expansion. On n'y sent point de tristesse. Les tombes forment de petits parterres; des routes serpentent, où l'on se promène à pied, en voiture, comme dans tout autre jardin public. Et, au fond, n'est-ce pas de la sagesse chrétienne? Pourquoi voir dans la mort, au lieu d'une simple phase de notre destinée, l'irrémédiable catastrophe?

Le panorama de Montréal nous en paraît plus intéressant que la visite détaillée, et de celle-ci je ferai grâce au lecteur, malgré la conscience que je mis à voir la cathédrale, Notre-Dame, le grand et le petit séminaires, l'université Laval, toute française, l'université Mac Gill, au système anglais, et divers autres monuments, églises ou institutions.

Les amis qui m'ont reçu ne manquent pas de m'offrir l'émotion classique des rapides de Lachine, les plus courts (ils n'ont que trois milles), mais les plus rudes qu'offre le Saint-Laurent. Chaque matin et chaque soir, le chemin de fer et le tramway, en canadien *char* et *petit char*, amènent au bourg de Lachine des touristes curieux de sensations. On prend le steamer qui fait le service régulier depuis Toronto, et l'on attend son petit danger. Bientôt le navire approche des rapides; il lui faut accomplir une descente de quarante-cinq pieds entre des rochers à fleur d'eau. La chute, heureusement, se partage en plusieurs tourbillons; mais le passage de l'un à l'autre ne laisse pas que d'être « excitant ». Plonger trois ou quatre fois de suite sans du tout se redresser, pendant qu'autour de soi les eaux écument sur des récifs, voilà qui pouvait autrefois donner de sérieuses inquiétudes malgré l'habileté des pilotes indiens. Mais depuis longues années cela manque d'accidents; et il y a un peu de ridicule à s'y exposer ainsi sans motif avec l'espérance qu'ils ne se produiront point. Il s'en faut, cependant, que je regrette les quelques

heures de cette expédition. Rien de plus majestueux que le coucher du soleil par où elle se termine. D'un côté, le Saint-Laurent fait une sorte de lac rouge; de l'autre, Montréal dresse en silhouettes noires les navires de son port, les murailles de ses docks, et les clochers d'innombrables églises où sonnent les *Angelus*. Le crépuscule s'emplit de beauté, de douceur, de religion, de sérénité. C'est là que je commence à aimer le Canada. Chaque pays a une âme; tant qu'on ne l'a pas sentie palpiter en soi, on ne le comprend pas. L'âme canadienne, à laquelle j'avais peur de rester réfractaire, pénètre dans mon âme ce soir. Le Canada est la région des lacs immenses, des forêts vierges et des neiges sans fin. Son fleuve est le roi des fleuves. Ses espaces sont illimités. Il touche au pôle inerte, à l'Amérique exubérante, à l'Océan qui baigne l'Europe, à l'Océan qui baigne l'Asie. Aux mondes surpeuplés il offre gratuitement ses territoires neufs, et l'avenir est sien. L'avenir est sien, et cependant c'est lui qni garde, comme un bon génie, le trésor traditionnel d'un vieux pays appelé France; que dis-je? par ses restes de peuples primitifs, il fait rêver aux siècles sans histoire. Le Canada, pour l'esprit et pour les yeux, est le pays des grands horizons.

*
* *

Si l'on voulait errer dans les glaces du Nord, dans les forêts de l'Est et du Centre, dans les montages de l'Ouest, on rencontrerait, fort nombreux encore, des Esquimaux, des Algonkins, fidèles à leurs anciennes conditions de vie. Le Canada, aujourd'hui, renferme plus de cent mille Indiens — pour leur garder ce nom, d'ailleurs très impropre, mais que l'usage impose (1). Si le plus grand

(1) Le *Statistical Year-Book of Canada for* 1902, publié à Ot-

nombre sont encore à l'état sauvage, certains groupements, bien protégés par les pouvoirs publics, s'adaptent peu à peu aux habitudes civilisées. Non loin de Montréal, dans un village nommé Caughnawaga, se trouve une importante réserve d'Iroquois. A mon désir d'y faire une visite, mes amis cèdent d'autant plus volontiers qu'eux-mêmes n'y sont jamais allés. Nous prenons le train de neuf heures un dimanche matin, et, vers les dix heures, descendus à une simple halte, nous commençons à chercher nos sauvages. Un assez mauvais chemin nous conduit, par des champs de légumes (1), aux abords d'un village banal, où s'espacent, entourées de jardinets, des maisons qui rappellent assez bien la plus vilaine banlieue de Paris. Est-ce Caughnawaga? est-ce le Bas-Meudon? Tout est fermé. Les rares enfants qui apparaissent ici ou là s'éloignent quand nous approchons. Nous supposons que c'est l'heure de l'office et pensons à demander l'église. Mais à qui, et dans quel langage? Fermement résolus, et pour cause, à ne pas dire un mot d'iroquois, nous abordons en français la première personne que nous rencontrons. Elle nous répond en anglais qu'elle ne comprend pas. On s'explique alors, et sur ses indications nous nous

tawa en 1903, donne exactement le chiffre de 108,112 Indiens, dont 20,983 pour la province d'Ontario, 10,842 pour celle de Québec, 24,676 pour le Manitoba et les terriroires du Nord-Ouest. Le chiffre était de 99,364 en 1897. Par un phénomène très remarquable et exceptionnel (s'il n'est pas simplement l'effet d'une statistique plus rigoureuse), le nombre des Indiens augmente chaque année dans des proportions assez faibles, mais constantes.

(1) Les Iroquois de Caughnawaga vivent de l'exploitation du petit domaine qui est concédé à chaque famille, de la part de jouissance qui leur revient sur ce qui reste de terres communes, enfin du salaire que gagnent quelques hommes en travaillant aux fabriques de Lachine. Ce dernier trait est fort récent et regardé comme d'un bon augure

rendons à la messe. Le prêtre en est à la préface. Nous tâchons, le plus discrètement possible, de trouver des places, et me voilà sur un banc entre deux dames fort recueillies. Leurs vêtements sont de paysannes endimanchées, mais leurs figures me semblent du plus pur iroquois. Tout heureux de cette constatation, je fais taire, pour le présent, ma curiosité, et je m'unis à la prière commune. Une fois de plus, je savoure la joie profonde, étant catholique, de retrouver partout ma religion, la seule universelle, telle ici qu'à Paris, à Cologne, à Rome, telle qu'elle renaît en Angleterre et en Norvège, qu'elle subsiste en Palestine où elle prit naissance, qu'elle se répand en Australie avec le progrès du monde. Et quand, soudain, l'assistance à demi sauvage qui m'entoure élève sa voix pour les chants liturgiques, peu m'importe le son inconnu et rude des syllabes prononcées ; je sais que les mots traduisent une pensée qui est mienne, que ces accents de louange et d'amour s'adressent au même Dieu que j'adore. Et il me plaît qu'ils chantent en leur langue incompréhensible; notre communion de prières ne m'en paraît que plus haute et plus idéale.

Nous sortons de la grand'messe mêlés à la foule. Nous la trouvons nombreuse, et cependant quelqu'un nous dit que la moitié de la paroisse est allée en pèlerinage à Sainte-Anne de Bellevue. Les costumes sont ceux qu'on porte chez nous, avec des couleurs un peu plus voyantes, des tons un peu plus criards ; mais heureusement les physionomies ne déçoivent pas notre attente. Si presque partout on devine le mélange des races, il n'est pas de figures qui ressemblent tout à fait aux Européens, et plusieurs répondent sans nulle atténuation au type classique de leur race : cheveux noirs et rudes; pommettes et nez saillants ; lèvres minces ; teint cuivré de rouge et de vert ; mais surtout, dans les yeux enfoncés sous un front étroit,

des prunelles énormes et luisantes comme des escarboucles. C'est par l'expression des yeux que volontiers je classerais les hommes. Tant que les Iroquois conserveront un tel regard, ils seront autres que nous. Dans cette foule plutôt laide, je distingue un jeune fille d'une étonnante beauté : taille harmonieuse, figure douce et fraîche, les yeux modestement baissés. Soudain elle me regarde; la voilà transformée en Indienne féroce! Combien de siècles de christianisme seront-ils encore nécessaires pour adoucir ces terribles natures, et dureront-elles assez pour se fondre en nous? Mille et mille ans de vie errante dans la forêt vierge ont incrusté jusqu'au fond de l'âme, dans toutes les fibres du corps, la sauvagerie indélébile.

Peut-être, et je le souhaite de tout cœur, peut-être me suis-je trompé. Après le repas que nous prenons chez le missionnaire en unissant nos provisions et son déjeuner, nous faisons avec lui visite à quelques familles. On nous reçoit aimablement, on nous répond avec politesse ; on nous montre les pauvres meubles, les chromos encadrés, les objets fabriqués pour vendre, et on nous laisse approcher des enfants. Cependant, je ne me sens pas à l'aise. Ce rôle de curieux est pénible et lourd ; je crains d'être indiscret ; je revois les yeux fauves.

Apercevant dans la rue une fillette d'une dizaine d'années qui mène son petit frère par la main, je laisse ma compagnie et marche pour les rejoindre. Ils se laissent aborder sans effroi ; nous échangeons quelques mots d'anglais et quelques sourires. La situation se détend.

Elle va devenir excellente, si j'en juge aux avances que me fait à l'improviste un grand diable d'Iroquois qui arrive entre trois jeunes gens des États-Unis. « Bonjour, mon savant confrère ! » s'exclame-t-il en me tendant sans façon la main. Très intéressé, j'accepte son *shake hands* et je lui retourne son étrange salut. « Moi, Big John ; ces savants

confrères, des Américains. Et toi? » Je lui réponds en me présentant comme Français de Paris, ce qui produit son petit effet.

Les jeunes gens, qui ont sans doute épuisé les conversations du grand Iroquois, m'en abandonnent la complète jouissance. « Toi Français? Moi *speak* français », commence-t-il sans souffler; et le voilà qui, dans la plus étonnante mixture de notre langue et de l'anglaise, me raconte son histoire. D'abord il a vu la *Queen of England*, et c'est vrai : « *It is true*, Big John pas blaguer. » La reine lui a donné elle-même son portrait, avec signature, sa propre signature de reine. Il a été pilote des rapides du Saint-Laurent. Il a été emmené en Angleterre, je ne comprends pas bien pourquoi, ni en quelles circonstances ; à ce qu'il me semble, quand il était jeune et comme champion de jeux ou de courses. On l'a conduit à Windsor, et ce qu'il répond à deux ou trois demandes que je lui fais à ce propos prouve que c'est réel : « Big John pas blaguer. » La reine lui a touché la main, oui, cette main! oui la reine! Aussi, quand il est revenu, lui modeste, mais lui faire grands discours aux autres Iroquois. C'est bien dommage que sa femme soit absente, retenue auprès d'une de ses filles malades; sans cela, il conduirait chez lui ses savants confrères. D'ailleurs on lui a offert 250 piastres pour le portrait de la reine, et il n'a pas voulu le donner. Ce sera pour ses enfants quand il sera en paradis, « parce que, si Big John ne va pas en paradis, il y en a bien d'autres qui n'iront pas, n'est-ce pas, mon savant confrère? — Bien sûr, mon savant confrère. » Et du coup, je perds mon sérieux. Où a-t-il pu prendre ce titre baroque? Dans quel discours, aux portes de quel congrès, l'a-t-il saisi au vol et fixé en sa tête comme la marque distinctive des gens bien élevés?

Big John, à tort, prend mon rire pour du scepticisme,

« Viens *to home*. Montre à toi portrait de la *Queen;* Big John pas blaguer. » Aucune proposition ne pouvait me plaire davantage, et je l'accepte, tout en protestant de mon entière confiance. Seulement, avec le portrait, je voudrais voir autre chose : « Tu n'es pas allé chez la reine dans ce costume-là? — *Of course*, non. — Tu avais ton costume d'Iroquois. — J'avais. — Tu l'as encore? — *I have*. — Tu vas me le montrer? — *Yes*, mon savant confrère. — Tu vas le mettre devant moi? — Si plaisir à toi. » Et ce disant, nous atteignons la maison de Big John. Je n'en ai pas vu dans tout le village qui soit si mal tenue ; mais soyons indulgents, sa femme est absente. Big John se précipite pour chercher le portrait ; il ne le trouve pas. Il fouille tout, bouleverse tout, mais inutilement Sa déconvenue fait peine : « Big John pas blaguer ! » répète-t-il à maintes reprises, et c'est tout juste s'il ne pleure pas. Je le console de mon mieux ; je lui dis que je ne mets point sa parole en doute ; je suis sûr « qu'il ne blague pas », qu'il a réellement le portrait de la reine, mais j'en ai déjà vu plusieurs et je ne regretterai rien s'il me montre son beau costume. D'un bond il monte au grenier ; au bout de deux minutes, je le vois redescendre avec son haut bonnet à plumes et son justaucorps étincelant de paillettes et d'ornements variés. Il se redresse fièrement : son regard, le mouvement de ses lèvres, tout marque les distances ; je me sens très petit garçon et je vois bien que ce n'est plus le moment de le traiter de confrère, moi pauvre « face pâle ». En vain Big John a repris son paletot et son chapeau de paille ; le courant de sympathie est interrompu ; nous nous quittons très poliment, mais ce n'est plus l'amitié de tout à l'heure.

Je rentre à l'église juste pour l'heure des vêpres. Par un privilège spécial aux missions de Caughnawaga, de Saint-Régis, d'Oka et d'Oneida, elles sont chantées en iroquois ;

mais c'est un privilège que nos oreilles n'apprécient guère. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi dur, d'aussi monotone que ce pauvre idiome; il semble n'enfermer qu'une dizaine de sons, dont les trois quarts de gutturaux et le reste en nasales.

Après les vêpres, nous visitons en détail l'église. Elle est grande, jolie, bien entretenue; on s'y croirait, dis-je au missionnaire, dans une paroisse de canton français. Il me répond qu'elle fut, en effet, bâtie par les Français au dix-septième siècle, et que le maître-autel, dont les boiseries fort belles, encore qu'un peu lourdes, attirent notre attention, fut envoyé de Paris au nom de Louis XIV. Nous ne nous attendions guère à trouver ici des souvenirs du grand roi. Un souvenir d'autre genre, mais aussi intéressant, nous est montré dans la sacristie. C'est la ceinture symbolique qui fut envoyée aux Iroquois encore païens par une tribu déjà convertie, à la fois comme un signe d'alliance et comme exhortation à embrasser le christianisme : une croix représente la doctrine véritable ; de baroques dessins en zigzags représentent les ruses du démon auxquelles on se doit soustraire.

Enfin, comme nous allions prendre congé, le missionnaire nous montre un portrait de M. et de M[me] Botrel, qui sont venus au Canada cette année même et qui, ayant d'avance annoncé leur visite à Caughnawaga, y ont été reçus en grande pompe. Les Iroquois, charmés de leurs belles voix, leur ont attribué des noms expressifs et qui se lisent au bas de la photographie : « Au cher curé de Caughnawaga et à ses braves et accueillants paroissiens. Souvenir de Rohatico et de Ouikourico (1). » A cette dédicace le poète breton a ajouté : « Vive Dieu ! vive la patrie ! » et le qua-

(1) Le premier de ces noms signifie *la Douce*, et le second, *Celui qui chante bien*.

train suivant, qui ne vaut pas ses meilleures ballades :

> Bien souvent avec ma « bourgeoise »
> Je parlerai du Canada
> Et de la Réserve Iroquoise
> Qui m'attend à Caughnawaga.

La journée s'avance. Nous passons en bac le large Saint-Laurent, et un « petit char » électrique nous reconduit à Montréal. J'arrive en retard chez les Sulpiciens de Notre-Dame, où je dois dîner. L'accueil n'en est pas moins affectueux. On s'intéresse à nos impressions de Caughnawaga, et plusieurs vicaires, d'âge respectable, me parlent du temps qu'ils ont passé jadis dans les missions d'Iroquois tout à fait sauvages. Ma rencontre de Big John rappelle à un vieux prêtre le souvenir que voici : « Vers 1860, peu de temps après une visite que le prince de Galles avait faite au Canada, j'arrivais à un campement non loin de Toronto, lorsqu'un des chefs sauvages se mit à courir au-devant de moi et à me crier avec des gestes frénétiques : « *Rakeni*, « *Queen* son garçon *raksatio*, *akwa raksatio* », c'est-à-dire : « Mon père, le garçon de la reine est un bon garçon, un « très bon garçon. » Le prince avait serré la main à ce brave sauvage. » Mais ce qui me frappa le plus, dans le récit du missionnaire, fut ce qu'il m'affirma de la profonde fierté de race qu'éprouvent les Indiens. Il voyait encore l'un d'entre eux, converti cependant au catholicisme, se dresser menaçant devant lui, un jour qu'il lui avait fait des reproches très vifs, et s'écrier d'un ton de suprême orgueil : « Tu oublies que je suis un Sauvage! » Mais, à vrai dire, où est le peuple qui ne se croie pas le premier du monde? Je ne l'ai trouvé ni chez les Arabes ni chez les Lapons; je ne l'ai trouvé ni en Allemagne ni en Italie, ni en Norvège ni en Espagne, ni en France ni en Angleterre. Je ne l'ai pas trouvé à Washington.



Si intéressants qu'ils nous apparaissent, les Iroquois ne tiennent cependant pas, au Canada, la toute première place. A qui appartient-elle? A l'élément français ou à l'élément anglais?

La question, il ne faut pas nous le dissimuler, ne se poserait même point si l'on regardait l'ensemble du Canada. Des neuf provinces, en comptant pour une les *territoires* du nord-ouest; des neuf provinces qui forment le Dominion, une seule, celle de Québec, est en majorité composée de Français; et sur les 6 millions d'habitants de la colonie totale (1), ce n'est pas plus du tiers qui parle notre langue. La fécondité justement vantée de nos compatriotes d'outre-mer ne suffit pas à lutter contre l'immigration irlandaise, anglaise et américaine. La ville de Québec et presque toutes les campagnes du bas Canada nous restent bien acquises; mais à Montréal déjà les Français ne jouissent plus que d'une faible avance; et à mesure qu'on se dirige vers l'ouest, on se sent davantage en pays anglais. Dans la province même de Québec, pour être les plus nombreux, nous ne sommes pas en toutes choses les plus influents. Si, par exemple, les carrières libérales sont nôtres, ce n'est pas nous, en général, qui sommes à la tête des plus grandes entreprises, surtout lorsqu'elles exigent d'importants capitaux. Notre langue n'est pas comprise de tout le monde, les Anglais refusant de l'apprendre, tandis que la leur est, en ville du moins, d'un usage universel. Le vieux curé de ma paroisse qui,

(1) Exactement 5,371,315 dans le recensement de 1901. Le chiffre était de 4,833,229 en 1891 et de 4,324,810 en 1881. En 1901, la province de Québec avait 1,648,898 habitants contre 1,488,535 en 1891 et 1,359,027 en 1881.

par exception, ne la sait point, convient que c'est une grande gène pour son ministère, et il s'estime fort heureux que ses vicaires ne soient pas dans le même cas. Presque tous les enfants de parents français parlent anglais sans difficulté.

Est-ce à dire que la langue française soit en danger de disparaître? Non pas; mais, ce qui est fort remarquable, elle se maintient par un effort conscient, bien plus que par le jeu des lois naturelles. La race française au Canada veut parler français; et rien, heureusement, ne fait prévoir que là-dessus elle change d'avis. On trouverait une ferme expression de cette volonté dans une poésie que publiait, il y a peu de temps, l'excellente *Revue canadienne* (1) et qui a pour titre : *Notre langue*.

Un jour, d'âpres marins, vénérés parmi nous,
L'apportèrent du sol des menhirs et des landes,
Et nos mères nous ont bercés sur leurs genoux
Aux vieux refrains dolents des ballades normandes.

Nous avons conservé l'idiome légué
Par ces héros quittant pour nos bois leurs falaises,
Et, bien que par moments on le crût subjugué,
Il est encor vainqueur sous les couleurs anglaises.

Et nul n'osera plus désormais opprimer
Ce langage aujourd'hui si ferme et si vivace.
Et les persécuteurs n'ont pu le supprimer,
Parce qu'il doit durer autant que notre race.

Le catholicisme, par le fait même qu'il groupe étroitement ses fidèles et qu'il continue à user du français dans ses relations avec eux, dans les prédications, dans les catéchismes, dans les livres de prières, dans l'éducation des séminaristes; le catholicisme favorise beaucoup cette vita-

(1) Numéro de novembre 1902, *Notre langue*, par M. Chapman.

lité de notre langue. Quand les statistiques nous disent qu'il y a au Canada deux millions de catholiques, nous pouvons, approximativement, et défalcation faite de la population irlandaise, prendre ce chiffre pour le nombre d'habitants qui parlent français. Et en même temps qu'il maintient l'idée et la langue françaises dans le Canada oriental, où elles sont établies depuis trois siècles, le catholicisme est à peu près seul à les faire pénétrer dans l'Ouest. Là encore la France est représentée par ses prêtres et ses religieux. Dans la province archiépiscopale de Saint-Boniface, qui comprend, avec le diocèse du même nom, les diocèses suffragants de New-Westminster et de Saint-Albert, puis les trois vicariats apostoliques d'Athabaska, de Mackensie et de Saskatchewan, c'est-à-dire, en somme, dans tous les territoires neufs, les six évêques sont membres d'une congrégation française, celle des Oblats de Marie-Immaculée, qui naguère desservait le sanctuaire du Vœu national à Montmartre, et qui a été dissoute par la loi de 1901. Parmi les congrégations françaises qui propagent au Canada notre influence en même temps que le catholicisme, nous citerons : les Basiliens, établis à Toronto au nombre de plus de 50 ; les Pères du Saint-Sacrement, établis à Montréal au nombre de 68 ; les Dominicains de la province de Paris, établis à Saint-Hyacinthe, à Ottawa et à Montréal ; les Eudistes, à Halifax ; les Franciscains de la province de France, à Montréal ; les Pères de la Compagnie de Marie, dans les archidiocèses de Montréal, de Kingston et d'Ottawa ; les Chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception, qui ne possèdent pas moins de 16 maisons au Canada ; les Sulpiciens, fixés à Montréal depuis 1657 et chargés de deux grandes paroisses en même temps que des séminaires, où ils instruisent 290 étudiants de théologie, 110 étudiants de philosophie, 380 élèves de l'enseigne-

ment secondaire; les Clercs de Saint-Viateur, qui ont, dans leurs divers établissements, jusqu'à 5,600 élèves; les Frères de Saint-Gabriel, avec 1,150 élèves; les Frères de Ploërmel, avec 12 établissements; les Frères de la Congrégation de Marie, qui sont à la tête d'écoles à Winnipeg et à Saint-Boniface; les Maristes, qui dirigent des collèges dans les diocèses de Montréal, Québec, Chicoutimi, Saint-Hyacinthe et Valleyfield. Nous ne parlerons pas des congrégations de femmes, encore plus nombreuses. L'énumération paraît suffisante. Si nous ajoutons que tous ces ordres, à l'exception des Sulpiciens, sont maintenant supprimés en France, où ils avaient leur maison mère, on en déduira sans peine la diminution d'influence et de prestige qui en résulte pour nous dans le Canada. Il est toujours parlé du dommage qu'une telle politique nous cause en Orient; cette fois, il s'agit de contrées bien autrement importantes, et qui, si elles présentent moins de souvenirs dans le passé, voient s'ouvrir devant elles un splendide avenir de prospérité. Nous ne perdons pas ici que de la gloire; nous y perdons de la vie.

Il est un autre point de la question que j'ose à peine toucher, tant il est délicat, tant il est douloureux. Que pense de nous, que pense de notre politique antireligieuse le Canada si catholique? Ayons le courage de le dire comme nous l'avons vu de nos yeux et entendu de nos oreilles: les Canadiens s'étonnent, s'indignent, se détachent de nous. Et quand, devant leurs blâmes, j'essayais d'excuser la France en la distinguant de son gouvernement, ils me fermaient la bouche de cette réponse, que je devais être aussi condamné à entendre de tous les catholiques des États-Unis: « Son gouvernement? La France le supporte! » Plaise à Dieu que ces sentiments d'amertume disparaissent bientôt, eux et la cause d'où ils pro-

viennent ; mais, s'ils duraient de trop longues années, c'en serait fini de l'amour des Canadiens pour « le vieux pays ». Peut-être, dans l'histoire, ils vénéreraient encore une France disparue ; mais aux Français qui leur feraient visite, ils ne poseraient plus la question touchante « Quelles nouvelles de chez nous? » et, si jamais des heures revenaient comme celles de la guerre prussienne, on ne verrait plus l'émotion s'emparer de chaque village dans la province de Québec, y susciter des souscriptions et des demandes d'engagements pour la France en péril (1).

Il faut savoir pourtant que, même s'ils nous conservent leur sympathie en ce moment bien hésitante, les Canadiens français n'en resteront pas moins de loyaux sujets de la couronne britannique. L'œuvre est accomplie, que devaient opérer le nombre, le temps, la nécessité, et, disons-le aussi, le régime libéral dont jouissent les colonies de l'Angleterre. Et si un jour, qui n'est pas proche, les Canadiens devaient rompre le lien qui les attache à ce dernier pays, ce ne serait sûrement pas dans l'idée de revenir à nous. En ce cas, paraît-il, quelques-uns s'adjoindraient volontiers aux États-Unis, qui ne s'y refuseraient

(1) Dans le même numéro de la *Revue canadienne*, où nous avons trouvé la poésie en l'honneur de la langue française, il faut lire ce début d'un grave article de M. Alph. Gagnon, *Autrefois et aujourd'hui :* « Des événements politiques qui arrivent aujourd'hui dans le vieux pays de nos ancêtres, il en est qui nous font l'effet d'un mauvais rêve, et nous nous demandons, habitants de l'Amérique, si des excès d'absolutisme comme ceux qui viennent d'avoir lieu peuvent encore se reproduire au vingtième siècle chez un peuple réputé intelligent et soi-disant libre, bien que nous sachions que nos cousins de l'autre côté de l'eau, depuis longtemps, vivent dans un malaise perpétuel, en proie à d'affligeantes luttes intestines, parlant sans cesse de liberté et d'égalité, sans doute parce qu'ils ne jouissent ni de l'une ni de l'autre. »

pas ; mais la très grande majorité, l'unanimité morale, serait pour l'indépendance. Anglais et Français, nous sommes pour eux les « deux nations amies », ainsi que j'ai eu l'occasion de le constater dans les discours, les toasts, les articles, que provoquait, à Montréal, durant mon séjour, la rencontre de représentants de nos deux marines ; et nulle part, certainement, comme le disait un important journal, le rapprochement franco-anglais n'a produit plus de joie que « sur cette terre libre du Canada où la France a laissé de si profonds souvenirs, où l'Angleterre compte de loyaux sujets (1) ». Mais les Canadiens ne confondent leur pays ni avec la France, même l'aimant comme une aïeule, ni avec la Grande-Bretagne, même s'ils la respectent comme une reine ; au-dessus de l'une et de l'autre, comme il est naturel, ils placent leur propre contrée. Il n'y a, au Canada, qu'un vrai patriotisme : le patriotisme canadien.

Si on voulait l'analyser, on le trouverait, par l'effet même des circonstances, extrêmement complexe. Les habitants d'origine anglaise, que j'ai peu observés du reste, semblent dévoués à peu près également au Canada en général et à leur province en particulier, surtout dans l'Ontario, qui a déjà certaines traditions ; ils ne sauraient, d'autre part, hésiter dans leur loyalisme envers l'Angleterre. Pour les Franco-Canadiens de la province de Québec, les plus intéressants à nos yeux, il n'est pas douteux que la patrie véritable, ce soit leur province elle-même, avec tout ce qui s'y garde de fidélité à leur langue, à leur religion, à leurs traditions. Autour de ce sentiment, le premier de beaucoup, on en remarque trois autres qui coexistent sans lui ressembler ni se ressembler entre eux. Par intérêt bien entendu et par amour de

(1) La *Patrie* de Montréal, 9 septembre 1903.

l'indépendance, nos Canadiens tiennent à leur fédération avec les autres provinces, et il leur plaît que le *Dominion* fasse figure de nation. Par devoir et raison, ils reconnaissent l'Angleterre comme suzeraine, et comme suzeraine aujourd'hui bienfaisante. Par scrupule de fidélité, par fierté de race, par poésie, par survivance plus au moins consciente de toutes sortes d'influences subtiles, généreuses et ennoblissantes, ils gardent le culte idéal de la France; de la France d'autrefois, dont ils se croient, non sans motif, autant que nous les héritiers; de la France d'aujourd'hui, qui les étonne, les inquiète, les effraie, et cependant, même pour eux, est encore la France. On dirait de ces villageois honnêtes et un peu rudes s'informant toujours avec intérêt des brillants cousins qu'ils ont à Paris, et qui, sans doute, ont plutôt mal tourné, mais restent pourtant de la famille (1).

(1) Sur les vrais sentiments des Canadiens français je ne sais si l'on trouverait un document plus sincère ni plus instructif que le discours prononcé le 27 avril 1902 par M. Henri Bourassa, et reproduit dans la *Revue canadienne* du mois de juin suivant. En voici quelques phrases :

« Nous devons fidélité à la couronne britannique... Notre fidélité à l'Angleterre ne peut et ne doit être qu'une affaire de raison... Nous devons chercher tous les terrains communs où il nous est possible de donner la main à nos concitoyens anglais sans faillir à notre dignité et à notre individualité nationale. Résistons fermement à l'absorption politique du Canada dans l'Empire et à l'extinction de notre nationalité au Canada. Respectons la foi que nous avons jurée à l'Angleterre et à la majorité anglo-canadienne. C'est le meilleur moyen de leur faire respecter leur propre parole... Devons-nous être des Français au Canada ou des Canadiens d'origine française? Je ne conçois pas qu'on puisse hésiter un instant à répondre que nous devons rester essentiellement Canadiens... Notre amour pour



La conviction que le Canada est et devient de plus en plus un pays distinct, une patrie, me confirme dans le dessein que j'avais formé d'en aller voir la capitale politique. Si je n'écoutais que les sentiments, Québec l'emporterait ; et c'est là que se dirige, pour ne me rejoindre qu'à Washington, mon compagnon de route, triste comme moi de la séparation, mais heureux de s'attarder où l'on parle français. J'estime qu'Ottawa, du reste un peu moins connue de nos compatriotes, m'instruira davantage. D'autre part, elle ne me détournera pas de la direction qu'il est temps de prendre vers le Niagara et vers les villes centrales des États-Unis.

Trois ou quatre heures sur le *Canadian Pacific* me porteraient directement de Montréal à Ottawa. Mais tout le monde me conseille de faire à mi-chemin une étape à Oka, station très pittoresque de Sulpiciens et d'Iroquois sur le lac des Deux-Montagnes. Je vais donc, en compagnie d'un

la France est légitime et naturel : il peut et doit être réel, profond et durable ; mais il doit rester platonique ; et surtout il ne doit jamais nous faire oublier nos devoirs envers nous-mêmes et ceux que les circonstances de notre histoire et de notre situation actuelle nous imposent... Nous devons être Français comme les Américains sont Anglais. Nous devons conserver et développer chez nous les instincts, les traditions et l'intellectualité que notre origine nous a légués ; mais nous devons concentrer notre allégeance politique et nos aspirations nationales sur le sol du Canada. »

Sous ce titre : *Nos Cousins d'outre-mer*, M Alph. Gagnon écrit dans la *Revue canadienne* de décembre 1901 : « Faisons notre profit du conseil que l'honorable premier ministre d'Ontario donnait, ces jours derniers, aux jeunes gens qui l'écoutaient : « Nous « nous devons d'abord à notre province, en second lieu au Canada, « et enfin au grand empire dont nous faisons partie. » Tout cet article serait à citer.

aimable professeur du petit séminaire, m'embarquer, à Lachine, sur le Saint-Laurent, un peu au-dessus des Rapides, qu'aucun bateau ne pourrait remonter (1). Par une superbe matinée, nous traversons le lac Saint-Louis, qui n'est qu'un élargissement du fleuve, et, arrivés au confluent d'un bras de l'Ottowa, nous bifurquons sur cette rivière. Elle a vite fait de nous mener au lac des Deux-Montagnes, qu'elle alimente elle-même en très grande partie, et il n'est pas onze heures lorsque nous touchons Oka. Dès avant le déjeuner, nous pouvons faire un tour dans les bois qui bordent de très près le village.

Les Sulpiciens, à qui ils appartiennent, ont renoncé à en tirer aucun parti, impuissants qu'ils se trouvent à les défendre contre les ravages des Iroquois. C'est réellement, comme on me le dit et comme je le constate, de la forêt vierge en pleine civilisation. Il faut principalement attribuer une telle négligence au peu de valeur du bois dans un pays où il surabonde; mais on doit ajouter que les Iroquois d'Oka, en dépit de leurs coutumes et de leurs logements, sont restés à demi-sauvages et professent aussi peu de respect que possible pour l'indulgence des seigneurs de l'endroit. Si jamais quelque brave Yankee s'établit dans leur voisinage, ils auront sans doute bientôt fait d'adopter d'autres manières. Aujourd'hui tout leur rêve semble être de rendre la vie dure à l'honnête congrégation. La plupart sont devenus protestants, et Saint-Sulpice a même eu, cette année, la tristesse de leur voir bâtir un temple sur un terrain lui appartenant. Il faut dire qu'à leur tête est un apostat, autrefois distingué par les prêtres à cause de son intelligence et élevé gratuitement au petit séminaire. Son cas mérite d'être cité comme exemple

(1) Les paquebots qui ont passé les Rapides reviennent à Lachine par la voie d'un canal.

d'atavisme. Jusque vers l'âge de seize ans, il avait donné à ses maîtres toute espèce de satisfaction pour le travail et la piété. Mais un jour qu'on était allé en promenade de Montréal à Caughnawaga, ayant vu à l'horizon les montagnes d'Oka, il entra dans une agitation indescriptible, laissa ses camarades, grimpa sur un arbre élevé et y resta longtemps à contempler le pays natal. Deux ou trois jours après, il quittait sans rien dire le petit séminaire et s'enfuyait chez lui, poussé par l'invincible attrait de la vie primitive. J'ai de même entendu les Norvégiens du Nord affirmer qu'ils ne réussissent pas à garder au delà de l'adolescence les petits Lapons auxquels ils ont fourni jusque-là du travail et qui semblaient d'abord s'attacher à leurs bons traitements, au bien-être, à une vie de tous points meilleure.

Les méchants Iroquois ne m'empêchent point de passer une heure des plus agréable dans la compagnie des bons Sulpiciens. Quiconque a eu le bonheur d'être élevé dans un de leurs séminaires est toujours accueilli par eux en enfant de la maison; et je me sens là bien en famille. Après le repas, une voiture nous mène par des semblants de chemins verts, et toutefois sans perdre complètement l'équilibre, jusqu'à une faible distance du Calvaire, l'une des deux montagnes d'où le lac tire son nom. Comme les arbres l'emportent décidément sur l'herbe jusqu'au milieu de la route, nous achevons notre course à pied, heureux de saluer de temps à autre quelque station du Chemin de la Croix, et bien récompensés de notre courage lorsque nous atteignons le sommet du point de vue. Devant nous, à l'infini, s'étend un splendide panorama de montagnes, d'eaux et de forêts : à nos pieds, le lac bleu; au delà, de gracieuses collines boisées; plus loin, de longs morceaux de fleuves, le Saint-Laurent, les diverses branches de l'Ottawa, que les reliefs du sol font tour à

tour apparaître, disparaître, en une suite de caprices; et, tout au fond, le mur noir des montagnes, dont on ne sait, tant elles sont distantes, si c'est encore du Canada ou si elles appartiennent déjà aux États de Vermont et de New-York.

Redescendu, par excès de prudence, un peu plus tôt qu'il n'était nécessaire, j'en profite pour faire une visite rapide à une famille d'Iroquois amis de Saint-Sulpice, juste le temps d'atténuer la fâcheuse impression que j'allais emporter de leur race. Et le fait est que ceux-là se montrent des plus affables. La connaissance n'a pas le temps d'être approfondie; mais nous échangeons quelques bonnes paroles, et lorsqu'au moment, tôt venu, de nous quitter, j'embrasse sur les deux joues, après lui avoir tracé une croix sur le front, un candide Iroquois de cinq ou six ans, il me semble que c'est là tout de même un petit élargissement d'âme. En tout cas, cela sort de la vie banale. Mais ce qui en sort presque davantage, c'est de se voir, un quart d'heure après, conduit de l'autre côté du lac par deux Sulpiciens qui rament comme feraient des champions d'Oxford. Nous avons vite atteint la petite *flag station* qui est en face d'Oka et qui se compose d'une cabane administrée par un gentleman que j'appellerais garde-barrière, si barrière il y avait. Quand le train passe, notre fonctionnaire fait signe avec un petit drapeau (*flag*) et, deux heures après, je suis à Ottawa.

*
* *

Il en est parfois des villes comme des chefs élus. Lorsque, en 1858, Ottawa devint la capitale du Dominion, rien ne l'imposait au choix de la reine, sauf la nécessité de mettre un terme aux prétentions rivales de Québec, de Montréal, de Kingston et de Toronto. La plus petite l'em-

porta (elle avait alors 10,000 habitants), et elle remplit son rôle aussi bien qu'une autre. Sa population, qui double presque tous les dix ans, est aujourd'hui de 60,000 âmes et représente assez fidèlement, par ses proportions, l'état général du pays. Plus de la moitié sont de langue anglaise, et appartiennent à diverses confessions protestantes, principalement la presbytérienne, la méthodiste et l'anglicane. Les Canadiens français et les Irlandais sont tous catholiques, les premiers avec cinq paroisses et les autres avec trois. Ces paroisses coïncident quelquefois comme circonscriptions, et l'on peut voir deux églises presque contiguës recevoir des fidèles qui ne se mélangent point, comme Saint-Joseph pour les Irlandais et le Sacré-Cœur pour les Français. Le premier ministre, sir Wilfrid Laurier, est Français et bon catholique ; les autres membres du gouvernement sont presque tous Anglais.

Ottawa donne bien l'impression d'une capitale improvisée, avec ses rues immenses, dont la moitié reste en terrains vagues, avec ses grands parcs plantés de petits arbres, avec le quartier flambant neuf de ses édifices officiels. Ces derniers ont, du reste, fort grand air dans l'élégante gravité de leur style gothique et de leur granit au ton chaud. Le parlement surtout et la bibliothèque, au bord d'une terrasse qui domine la rivière et un lointain horizon de forêts, marient fort heureusement les impressions de la richesse, de la force et de la beauté. La seule erreur, bien étrange en pays de domination anglaise, a été de faire trop petit, de ne pas assez compter sur l'avenir. On ne pensait pas, en 1860, que le Canada aurait bientôt 6 millions d'habitants. Que sera-ce lorsqu'il en aura, dans un siècle, 50 si ce n'est pas 100? L'humanité, plus longue à se mettre en marche sur le continent américain, sait maintenant y racheter le temps perdu. Quel étonnant contraste avec des siècles si peu éloignés! J'en ai la sen-

sation aiguë en regardant, sur la terrasse d'Ottawa, le tronc d'un sapin de Douglas, apporté de la Colombie anglaise, et qui mesurait 8 pieds de diamètre sur 300 de hauteur. Comme on le peut vérifier aux anneaux de croissance, il avait 183 ans lorsque Christophe Colomb découvrit l'Amérique. C'est la lenteur et le calme de la nature en face de nos progrès et de nos agitations.

La session parlementaire s'est prolongée, cette année, au delà de toute mesure, et a été, paraît-il, violente. On se passionne ici pour des questions de chemins de fer, comme chez nous pour la politique anticléricale. J'assiste, l'après-midi, à une séance de la Chambre des communes, guidé par un des rédacteurs, le savant M. Gérin, et par M. Bourassa, le brillant député de Labelle dont nous avons plus haut rappelé un discours (1). Si c'eût été la séance du matin, je l'aurais vue commencer par la prière, n'en déplaise à M. Brisson. A l'aspect austère de la salle, à l'habitude qu'ont les députés de parler de leur place, mais principalement à la langue employée, on se croirait à Londres. On a le droit de parler anglais ou français, et le compte rendu est fait dans les deux langues; mais comme tous les membres français savent l'anglais et que la réciproque n'a point lieu, c'est notre langue qui est sacrifiée. Du moins n'en ai-je pas entendu une syllabe de toute la séance.

Elle a pourtant été bien longue, et elle me l'a paru davantage encore. Il s'agissait de géographie électorale et il fallait décider si l'on accorderait un député de plus à la circonscription du ministre des douanes. Le doute venait de ce que la commission avait peut-être (Dieu me garde de prendre parti !) surfait le nombre des électeurs en y comptant les Indiens. Les arguments de part et d'autre

(1) Voy. la note de la page 76.

me touchèrent peu ; mais ils produisirent cet effet singulier, que j'aperçus au vote par assis et levé, de déterminer toute la droite, conservatrice, à rejeter la proposition, toute la gauche, libérale, à l'accepter d'accord avec les ministres. Sir Wilfrid Laurier, qui avait, au cours de la discussion, travaillé aussi calme qu'en son cabinet, releva un instant sa belle tête pour sourire à ce petit succès, et il se remit à écrire. La province d'Ontario comptera donc désormais 93 représentants au lieu de 92. Québec en a 65 ; la Nouvelle-Ecosse en a 20 ; le Nouveau-Brunswick, 14. Toutes les provinces de l'Ouest réunies n'en ont pas plus de 23 ; mais les proportions changeront avant peu (1).

Du parlement à la bibliothèque — mise au service des représentants, comme à Washington — il n'y a que quelques pas. Elle est parfaite d'élégance et de commodité, mais déjà toute remplie de volumes. A l'endroit des Revues, j'ai plaisir à trouver les meilleures de France. L'administrateur, M. Decelles, nous en fait les honneurs en érudit et en gentleman, deux qualités que nous apprécions davantage encore quelques heures plus tard, dans la soirée que nous passons chez lui.

C'est dans la conversation de ce Canadien que je comprends et que, pour mieux dire, je sens ce qu'est le Canada. Je ne m'étonne plus que ses fils l'aiment passionnément, avec la poésie et le loisir de ses longs hivers, avec le labeur entraînant et fécond de ses rapides étés, avec son bien-être solide, avec ses traditions et son honnêteté. Dans les campagnes du Canada français, il n'y a ni gendarmes ni gardes champêtres ; le curé et le *bailli* suffisent à maintenir l'ordre en cas de besoin. A en croire M. Decelles, les geôliers seuls seraient à plaindre. Il m'en cite

(1) La Chambre des communes a 215 membres ; le Sénat, 81.

un, dont la prison est assez éloignée de tout centre urbain, et qui se plaignait à lui, l'an passé, de manquer totalement de pensionnaires, malgré l'étendue de sa circonscription. « Au moins, disait-il, l'autre hiver j'en avais un pour faire ma partie de cartes. » S'il avait su l'histoire des Madrilènes et du Mançanarès, il eût sans doute demandé qu'on vendît la prison ou qu'on achetât un malfaiteur.

Ce soir-là, avec M. Decelles et mes hôtes, qui sont ses amis — quelques Oblats, professeurs à l'université — nous abordons le sujet de la colonisation. Il faut apprendre d'abord que la partie cultivable du Canada, pour ne rien dire de ses plaines glacées du Nord, est aussi grande que toute l'Europe du Centre et de l'Ouest, toute l'Europe moins la Russie. Ce que les Français ont défriché, au bord du Saint-Laurent, sur quelques lieues de large et 150 de long, en représente peut-être la centième partie. Depuis un quart de siècle, c'est-à-dire depuis l'ouverture du *Pacific Canadian*, qu'est en train de doubler parallèlement le *Northern Pacific*, c'est un espace de 6,000 kilomètres qui s'ouvre à l'initiative des colons, de l'embouchure du Saint-Laurent jusqu'aux rivages du Pacifique. La forêt, sur laquelle les colons avaient fait jusqu'en 1870 toutes leurs conquêtes, n'a pas moins de 3,000 kilomètres de long, et elle subsiste encore presque entière. Mais au delà, c'est-à-dire entre le lac Supérieur et les montagnes Rocheuses s'étend, sur 1,500 kilomètres, une plaine extrêmement fertile, et qui, sous les noms de Manitoba, de Saskatchewan, d'Assiniboia, d'Alberta, offre à l'énergie humaine des facilités d'expansion qu'aujourd'hui, croyons-nous, elle ne trouverait nulle part au monde. Pour ne parler que des jeunes colons disposant d'un petit capital et qui auraient acheté du bétail, ils feraient là de l'élevage à volonté dans des pâturages sans limites; on met en fait que, commençant de la

sorte avec 20,000 francs, ils en gagneraient 500,000 en une douzaine d'années. Tout ce qui est requis, c'est l'initiative, le courage et l'endurance du froid. Une telle perspective mérite qu'on se déplace. Avec 2,000 francs on peut aller voir et se décider en toute connaissance de cause. Cela vaut mieux (remarque importante) que de prendre de loin des engagements qu'on pourrait regretter. Que si, par grande exception, l'on n'est pas satisfait de ce qu'on trouve là-bas, on en est quitte pour revenir avec l'expérience d'un splendide voyage. Mais, encore une fois, l'insuccès est contraire à toute prévision.

A l'intérêt personnel de la fortune en perspective et de toutes les énergies à développer plus librement s'ajouterait, pour les âmes un peu hautes, la pensée de favoriser l'expansion et l'avenir de notre race, de notre langue, de notre religion. Jusqu'au dernier quart du dix-neuvième siècle, les éléments français et anglais s'étaient à peu près contre-balancés dans le Canada, le premier tirant de son extraordinaire natalité le même accroissement que le second tirait de l'émigration. Mais l'élément anglais l'emporte de plus en plus. L'année dernière, la grande plaine de l'Ouest a vu affluer près de 100,000 colons, dont 1,200 seulement étaient des nôtres, c'est-à-dire Français, Belges ou Canadiens français. Actuellement nous y sommes de 40 à 50,000 en face de 500,000 appartenant à des nationalités diverses, mais qui toutes se fondent rapidement dans l'anglaise. Si, toutefois, dans les dix ou quinze ans qui vont encore s'écouler avant la saturation de cette immense contrée, les Français arrivaient en proportion un peu moins dérisoire, ils pourraient dans la suite, grâce à leur natalité deux fois plus puissante, espérer de reprendre le dessus.

L'un des souvenirs intéressants de mon passage à

Ottawa est la visite que me fit faire le recteur de l'université au délégué apostolique, Mgr Sbaretti, autrefois secrétaire à la délégation de Washington, et quelque temps évêque de la Havane après la guerre hispano-américaine. Je ne pense pas commettre d'indiscrétion en disant qu'il se montre fort satisfait des conditions de l'Église aux États-Unis et au Canada. Sans discuter la théorie, il les juge, pratiquement, préférables à celles des pays d'Europe. A sa façon de dire : « Nous autres, Américains » on voit qu'il a passé l'Atlantique depuis dix années. Peut-être le retour à Rome de personnages ayant séjourné assez longtemps dans ces pays lointains contribuera-t-il à élargir les informations et à préciser d'utiles connaissances. L'Église est catholique, donc universelle.

Se pourrait-il qu'en parlant de tout et de tous, je ne dise rien de l'université, où j'ai reçu un si bon accueil? Depuis mon passage, un terrible incendie a détruit de fond en comble cet établissement déjà si prospère; mais l'avenir n'en a pas été compromis pour si peu. L'énergie canadienne, la générosité catholique, le zèle des Oblats qui, sous le gouvernement du recteur actuel, le Père Emery, et de son prédécesseur le Père Fallon, ont fait accomplir à l'université d'Ottawa de si rapides progrès, tout donnait à prévoir que très rapidement, comme il est arrivé, des constructions plus belles remplaceraient les anciennes. La crise momentanée n'a pas diminué le nombre des élèves. Ils savent trop bien que nulle part dans le Canada ils ne trouveraient un enseignement plus complet, ni mieux adapté aux conditions modernes. On n'y voit point, par exemple, comme en d'autres établissements, les sciences retardées jusqu'après la rhétorique, ni la philosophie enseignée en latin même aux jeunes gens qui ne se destinent pas aux ordres. S'il faut souhaiter que nos frères canadiens s'ouvrent dès maintenant à la culture moderne,

au lieu de laisser accomplir quelque jour ce progrès par des adversaires de la foi, c'est, en très grande partie, sur la jeune et florissante université d'Ottawa que l'on doit compter pour la réalisation d'un pareil désir. A plus forte raison, du reste, peuvent y travailler les deux universités Laval de Montréal et de Québec, elles qui ne sont pas obligées de faire leurs cours en anglais en même temps que dans notre langue, elles qui ont franchi la période des besoins matériels, et qui jouissent d'un si beau renom. Inférieurs, jusqu'ici, à l'élément anglais et protestant sur le terrain des affaires commerciales et industrielles, il importe que les Français et les catholiques apprécient à sa grande valeur, et toujours davantage, la supériorité qui leur appartient encore dans les différents domaines de l'esprit.



Qui n'a rêvé de la forêt vierge? qui ne s'y est, par l'imagination, aventuré en compagnie d'Indiens armés de tomahawks et porteurs de canots? qui n'en a d'avance admiré les futaies géantes, les lianes inextricables, la flore et la faune fantastiques? Et c'est ainsi, en effet, qu'elle doit se montrer non loin de l'Équateur. Il s'en faut bien qu'au nord elle présente le même pittoresque. D'Ottawa à Prescott, où je vais prendre le steamer pour remonter le Saint-Laurent, j'en parcours un matin, en chemin de fer, lentement, de notables parties, à peine interrompues de quelques clairières habitées. Je n'envie pas le sort de ceux qui doivent, quarante-huit heures durant, la traverser jusqu'au delà du lac Supérieur. Un enchevêtrement d'arbres verts, de branchages morts et de troncs pourrissants, avec des intervalles de rochers, de marécages, de landes : voilà, de près, le bois mal entretenu qu'est la forêt vierge canadienne. Mais d'un peu loin, quelle différence! et combien elle était plus

belle, vue du Calvaire des Deux-Montagnes, adoucissant l'arête des collines, comblant le creux des vallées! combien plus belle encore elle sera tout à l'heure, baignant ses ombres dans le fleuve profond!

Ils furent d'un bon conseil, ceux qui me dirent de remonter le Saint-Laurent au passage des Mille-Iles et d'aller rejoindre le Niagara par le lac Ontario. Je leur dois mon initiation à la poésie de l'Amérique.

L'Amérique sans doute n'a rien qui ressemble aux ruines de l'Egypte et de la Grèce, aux bords légendaires du Rhin, aux châteaux de la Loire, aux donjons anglais, aux palais de Venise ou de Grenade, aux musées de Florence ou de Rome; mais la nature, avec des magnificences qui lui sont tout à fait propres, supplée à la magie des antiques souvenirs et aux chefs-d'œuvre de l'art humain. Je ne parlerai point de ce que je n'ai pas vu; je ne dirai rien ni des effrayants déserts de l'Arizona, ni des montagnes du Colorado, plus élevées que les Alpes, ni des geysers du Yellowstone Park, ni des arbres étonnants de Mariposa, dans le tronc desquels on fait passer des routes, ni de certains rivages de Californie, plus doux peut-être que ceux de la côte d'Azur, plus riches en palmiers et en fleurs tropicales. Mais du peu qu'il m'a été donné de contempler, j'ai reçu des impressions qui, en leur genre, ne le cèdent point à celles que me firent éprouver l'Italie ou la Suisse, la Norvège, l'Ecosse, l'Algérie.

Et ne dût-on voir que le Saint-Laurent, il vaudrait à lui seul la traversée de l'Atlantique.

De Prescott, où je m'embarque, jusqu'à la majestueuse entrée dans l'Océan, il serait, certes, admirable à descendre, avec ses nombreux rapides (nous avons dit un mot de ceux de Lachine); avec les villes de Montréal et de Québec, la première gracieusement assise, la seconde audacieusement perchée sur ses bords; avec les gorges

sauvages de la Saguenay et le grand cap Éternité. Sur la partie que nous remontons par cette splendide journée de septembre, lentement il se déroule dans un prestige de grâce et d'immensité. Encore qu'il ait l'ampleur des lacs, ses eaux sont pures et claires comme celles des sources dans les montagnes; ses rives, confondues avec l'horizon, se défendent par des forêts sans fin contre la banalité des atteintes humaines, ou si, à de rares intervalles, quelques villes apparaissent, elles ne reflètent dans ses eaux vertes que d'élégantes villas, des hôtels de bon goût, de magnifiques parcs à l'anglaise. Des îles innombrables — ou plutôt on les a comptées, et elles sont plus de mille — barrent ici le chemin à la monotonie, cette mauvaise fée qui gâte les plus beaux dons. Elles surgissent de toutes parts, variées et inattendues, grandes et petites, simples rochers piqués de trois sapins ou prairies couvertes de maisons de plaisance. Il en est qui s'étalent mollement presque au ras de l'eau et y baignent les branches de leurs arbres, les tiges mêmes de leurs fleurs épanouies; il en est qui s'élèvent à pic, dressant au sommet des rocs les tours de leurs châteaux, et si splendides comme architecture, comme végétation, que, malgré les noms trop modernes de leurs hôtes, elles font penser au lac Majeur et aux îles Borromées.

Mais non, point de réminiscences ni de comparaisons. Ici les merveilles sont autres que celles de notre vieux monde. Je viens d'en prendre une fois de plus conscience en détachant les yeux de la feuille où mes impressions s'étaient fixées comme d'elles-mêmes — et en rêvant aux grands espaces où s'enfuit notre navire. Les eaux qui nous supportent sont celles d'un fleuve qui est le plus puissant de tous après l'Amazone. Les lacs où tout à l'heure nous entrerons forment comme autant de mers; et c'est ici, pendant six mois de chaque année, le plus grand ré-

seau de navigation intérieure qui existe au monde. Les six autres mois, un froid polaire y arrête les navires, pour ouvrir aux traîneaux une ample route de glaces et de neiges. C'est d'hier seulement que ces contrées sont ouvertes à la civilisation, et des villes y ont grandi, qui dépassent en nombre, en prospérité, la plupart des vieilles villes d'Europe ; des fortunes s'y amassent, qui nous paraissent fabuleuses, et dont les possesseurs, lorsqu'ils se mettent à encourager les beaux-arts ou la science, font en un an plus de largesses qu'un Médicis en tout son règne. Et les habitants de ce nouveau monde prétendent n'être qu'au début de leurs destinées. Vis-à-vis de l'Europe, ils ont fait une rive atlantique dont le commerce et l'industrie commencent d'écraser les nôtres ; au centre de leur continent, ils cultivent tant de céréales que nos agriculteurs en sont dans l'effroi et demandent en vain au gouvernement de les protéger contre l'impossible concurrence. Au delà, voici qu'on annonce, voici que déjà on inaugure une expansion plus grande encore de toutes ces forces entreprenantes. Un nouvel hémisphère prend part à la lutte humaine. Les bords du Pacifique font leur entrée bruyante et douloureuse dans la civilisation. Un monde s'enfante dans les cris et l'effort. Le progrès suit sa marche du côté de l'Occident ; il passe sur les chemins de fer transcontinentaux ; il va d'un isthme se faire un canal entre les Océans. On dirait qu'il veut nous laisser en arrière, dans une sorte de nouvel Orient, comme il fit pour les Indes, pour l'Assyrie et pour l'Égypte, pour la Grèce et l'empire romain... Ainsi l'on rêve entre les bords du Saint-Laurent, promenant ses regards de la rive canadienne à celle des États-Unis, avant de pénétrer dans le lac Ontario. C'est la fascination du Niagara et du Michigan ; c'est le vent qui souffle des montagnes Rocheuses après avoir traversé la plus grande des mers, l'océan Pacifique aux secrets longtemps insondables.

Tout est trop vaste ici pour nos yeux et pour nos pensées. A moi, pur écrin de la Sainte-Chapelle! A moi, courbe harmonieuse des collines de Fiesole!

Je peux croire un moment que la ville de Kingston va me ramener à la prose, malgré ce qu'on dit de l'avancement de ses collèges, et malgré ce qui apparaît de l'élégance de ses clochers. Ses *elevators* sont si laids, et la haute masse noire de ces greniers à blé, tout prêts à être déversés dans le navire, fait payer si cher aux beaux-arts les services qu'elle rend à l'agriculture! Mais bientôt le steamer entre dans le lac Ontario. Les rives du Saint-Laurent s'écartent, s'éloignent, disparaissent; et c'est, en plein continent, la mer indéfinie. Cinq heures de navigation rapide nous seront nécessaires pour atteindre le prochain port de Charlotte, dans l'État de New-York, et il en faudra près de huit pour aller de là jusqu'à Toronto sur la rive canadienne. Le soleil baisse à l'horizon. Comme sur les vrais océans, une route étincelante rejoint notre navire à son disque près de disparaître. A l'occident, le ciel s'empourpre, et le voilà bientôt qui se met à ruisseler d'or, plus riche que les milliardaires de ce nouveau monde et plus sûr qu'eux de ses lendemains. Bientôt c'est la nuit, la nuit tiède et profonde, pleine de silence et chargée d'étoiles. Cette fois, c'en est trop; il faut penser et prier seul : sans compagnon, comme en tout ce jour de solitude bénie; sans même la confidence des futurs lecteurs, uniquement avec Dieu et le souvenir de ceux qu'on aime.

CHAPITRE V

UN ÉVÊQUE RÉACTIONNAIRE AUX ÉTATS-UNIS.

Nuit agitée et changement de route. — Charlotte et Rochester. — Visite involontaire à Mgr Mac Quaid. — Mieux accueilli que je ne pensais. — École normale de religieuses. — Un séminaire modèle. — Évêque viticulteur. — Cicerone infatigable. — L'histoire d'une Église dans une seule vie d'homme. — Régime de liberté. — L'évêque de Rochester contre Mgr Ireland. — Une école primaire. — Petit séminaire d'externes. — Étrange début de lettre pastorale.

La fatigue, vers dix heures du soir, me fait quitter le pont du navire; et quand, un peu plus tard, nous touchons au petit port de Charlotte, je dors dans ma cabine. Réveillé par le bruit, j'attends avec patience le départ, qui est marqué pour onze heures et demie. A minuit, rien ne bouge, ou du moins, pas le steamer. On fait, en revanche, un bruit terrible sur le quai où nous sommes amarrés. Par ma petite fenêtre, j'aperçois des troupes de démons qui versent avec fureur des brouettées de charbon dans notre cale. Je prends un livre et achève de préparer mon séjour de Toronto. On ne part toujours pas; je me lève pour lire plus commodément et j'étudie ce qui concerne l'Ouest. C'est pour moi, qui me sens très loin, l'occasion de découvrir, non sans un peu d'humiliation, que les cinq sixièmes du Canada resteraient à parcourir pour atteindre le Pacifique : nous sommes à peine au milieu de la partie orientale et forestière; resteraient à voir toutes

les steppes du Centre et la région des montagnes Rocheuses. Il va être deux heures du matin; je commence l'histoire de la formation des Grands Lacs et même la géologie.

Tant de résignation méritait d'être récompensée. Elle ne le fut pas d'abord sous la forme la plus attrayante. Comme, de guerre lasse, je venais de me remettre au lit, les garçons se lancent dans les corridors en agitant des cloches, et ils ouvrent les cabines pour nous dire que, décidément, le steamer n'ira pas à Toronto, qu'il faut pour cela en prendre un autre, mais que nous sommes libres de finir la nuit sur le même, à condition de retourner le lendemain avec lui à Prescott, notre point de départ, pour en revenir le jour suivant : charmante perspective pour des voyageurs pressés. Quant à la raison de ce contretemps, nous avons bien autre chose à faire que de nous en informer. En moins de cinq minutes, habillé tant bien que mal et chargé de mes deux valises, j'arrive sur le quai sans savoir que faire. D'un côté, le nouveau steamer qui arrivera à Toronto Dieu sait quand, et peut-être trop tard pour la messe (nous sommes au dimanche); de l'autre, quelques maisons où luisent encore des lumières et où peut-être l'on trouverait une chambre. Je m'en informe auprès d'un débardeur qui m'en vante l'hospitalité, s'empare de mon bagage et m'entraîne tout surpris dans l'antichambre d'un bruyant cabaret. Le patron, fort aimable, mais très affairé avec les matelots du steamer en partance, m'installe provisoirement dans son modeste salon de famille et me prie d'attendre. Je me demande où je suis tombé. Peut-être ferais-je mieux d'aller prendre le bateau de Toronto. Mais suis-je sûr d'y arriver à temps, ou même de le trouver? Du reste, voilà une grande cloche qui sonne; c'est lui qui va partir. Par bonheur, les matelots qui menaient tapage dans la pièce à côté se précipitent pour le rejoindre. L'hôtelier, libéré, m'installe dans une chambre

presque propre et je me couche à demi vêtu, espérant, à défaut du sommeil qu'empêche une chaleur étouffante, goûter du moins le repos et le calme. Hélas ! nous sommes à la campagne, et chacun sait la tranquillité matinale que ce mot comporte. Une heure après mon installation, le coq célèbre sous ma fenêtre le joyeux lever du jour, et, suprême ironie, je l'entends qui chante de tout son cœur : *To-Toronto! To-Toronto!* Après le coq, ce sont d'autres bêtes et gens, tant et si bien qu'il ne reste qu'à se lever. A six heures j'explore le pays, me demandant surtout la manière d'en sortir. Il y a, par bonheur, des voies ferrées et des lignes de tramways. J'entre à l'église dès qu'elle est ouverte, et, la conscience tranquille de ce côté, je reviens à mon auberge. Deux gentlemen, qui ne me font pas très bonne impression, me regardent avec curiosité, arrêtent leurs entretiens bruyants et vont avertir l'hôtelier de mon retour. Décidé à me passer de l'inaccessible Toronto, où heureusement je n'ai pas prévenu les Basiliens qui m'avaient invité à leur collège, je demande quels sont les moyens d'atteindre au plus vite Buffalo, où je dois aller aussi et que je sais dans le voisinage. Il y aura, me dit-on, un train dans deux heures. Sur cette douce assurance, je commande le déjeuner, et, en l'attendant, je vais m'assoir dehors sur un petit monticule, regardant à mes pied le lac et jouissant de l'imprévu. Je serai donc à midi dans un collège ami, à Buffalo, et ce soir probablement je verrai le Niagara au coucher du soleil.

En rentrant à l'hôtel — disons l'hôtel — j'apprends que le train espéré ne marche pas le dimanche matin, mais que ce soir... Cela, par exemple, non ! Perdre une journée dans ce trou et dans cette fournaise, je n'y consens à aucun prix. « Où mènent, demandé-je, les tramways électriques qui passent devant l'église? — A Rochester. — Eh bien, je vais à Rochester. » On trouvera la déci-

sion brusque. Mais de Rochester, qui est une ville de 150,000 âmes, les trains pour Buffalo doivent être nombreux; on m'en signale même un que j'atteindrai peut-être et qui y arriverait à midi. Il faut dire aussi que Rochester n'est pas pour moi un nom banal. Il y a là un vieil évêque, du nom de Mac Quaid, qui passe pour l'un des plus remarquables des États-Unis et qui a, notamment, construit un grand séminaire dont la réputation s'étend par toute l'Amérique. On m'a, un peu partout, conseillé de lui faire visite. Mais comme, à cause de certains démêlés qu'il eut avec Mgr Ireland, on le donnait naguère, en France, pour très hostile au mouvement d'idées où les circonstances m'avaient impliqué, j'ai refusé toutes les introductions qui m'étaient offertes auprès de lui. Je ne serais pas fâché d'entrevoir, en passant, sa ville épiscopale.

Seulement il faut, avec mes valises, atteindre le tramway, et le pays manque de porteurs. C'est alors que les deux hommes si mal jugés, et qui m'avaient presque fait peur, s'approchent de moi respectueusement : « Vous êtes prêtre catholique? — Oui. — Nous nous en sommes doutés en vous voyant aller de si bonne heure à l'église. Voulez-vous nous donner votre bénédiction? » Et ils se mettent à genoux. « Maintenant, Père, vous allez nous permettre de porter votre bagage? » Et me voilà en route, flanqué de deux ouvriers irlandais, qui me content leurs petites affaires; j'y prendrais goût très volontiers, s'ils voulaient bien parler plus lentement et chacun à leur tour. Ils me conseillent — eux aussi! — de voir, à Rochester, le séminaire de Saint-Bernard qui est, sans aucun doute, « le meilleur dans le monde ». Au moment de les quitter, je leur serre la main très amicalement; c'est le seul pourboire qu'ils veulent accepter.

Le tramway file sur la route à une allure d'express : j'espère ne pas manquer le train de Buffalo.

Nous devons approcher de Rochester, car les villas, encore espacées, succèdent aux champs et aux prairies. Voici, sur la gauche, une construction immense, élégante, sévère, avec une tour surmontée de la croix. Ne serait-ce pas le fameux séminaire? Un prêtre vient de monter; je lui pose la question, et il me répond affirmativement. A son tour, il me demande d'où je viens, et, comme le clergé de Paris n'a pas trop l'habitude de passer ses vacances près du lac Ontario, ma réponse l'intéresse. « Il faut, dit-il, venir au séminaire. — Mais je vais à Buffalo. — Vous irez plus tard. — Mon temps est très limité. — Cependant, vous n'allez pas traverser Rochester sans faire visite à notre évêque? » Nous y voilà bien! Je fais valoir divers arguments, qui sont tous réfutés sur l'heure : « Enfin, dis-je, me croyant sauf, je n'ai pas d'introduction. — Qu'à cela ne tienne, je suis le supérieur du grand séminaire et je vous présenterai. Vous n'avez donc pas entendu parler de Mgr Mac Quaid? — Mais si, mais si, et justement... J'ai beaucoup de sympathie pour lui, mais je crains... que ce ne soit pas réciproque! Tenez, soyons francs, voici ma carte. » L'effet ne fut pas du tout celui que j'attendais : « Oh! alors, pas d'hésitation! l'évêque sera enchanté de vous voir, j'en réponds. Nous arrivons, laissez-moi prendre votre bagage. » Sitôt dit, sitôt fait et, le tramway faisant une halte, voilà mes valises descendues : il faut bien que je les suive. L'évêché est à deux pas. Le supérieur va prévenir Mgr Mac Quaid et me laisse seul dans le salon, plus qu'étonné de m'y voir.



Presque aussitôt, l'évêque arrive et me tend la main, de ce même air brusque et affable que j'aime tant chez Mgr Spalding. Je n'ai rien vu encore de si américain que

ce vieillard de quatre-vingt et quelques années, droit, trapu, vigoureux, à l'allure franche et décidée, laissant flotter, par-dessus le gilet et le pantalon corrects, sa soutane légère et entièrement déboutonnée. Loin de me permettre un mot d'excuse, il se déclare, d'un ton sans réplique, charmé de la rencontre et tout à fait à ma disposition : « Vous venez ici chercher des idées, c'est clair, des informations? — Mais oui, Monseigneur, l'exemple encourageant de ce qui se passe aux États-Unis... — Vos compatriotes, en effet, pourraient profiter de ce que nous avons de bon, au lieu de... Ils ne voient pas toujours juste, vos compatriotes. Combien de temps pouvez-vous me donner? — Mais je voulais prendre le train de Buffalo à dix heures. Y en a-t-il un à midi? » Pour toute réponse, une figure qui se renfrogne. « Y en a-t-il un à deux heures? — Rien à faire dans de pareilles conditions. Je vous demande combien de jours. — Eh bien, franchement, je resterai jusqu'à demain matin. — Je regrette que ce soit si peu. Enfin, il n'y a pas de temps à perdre. Voici votre chambre ; vous êtes chez vous. Je commande la voiture. » Dix minutes après, je roulais en landau ouvert avec le prélat qu'on donne en Europe pour le plus conservateur des États-Unis,

La conversation, que Mgr Mac Quaid mettait une certaine coquetterie à tenir en français, et qui passa très vite au ton de la confiance, ne devait pas chômer un instant de la journée. « Je vais vous montrer d'abord mon école normale de religieuses. Il faut que les sœurs, avant d'enseigner, reçoivent elles-mêmes une haute culture. Une femme d'initiative — Marie du Sacré-Cœur, n'est-ce pas? — avait compris cela chez vous : vous ne l'avez pas laissée faire. Quand j'ai fondé ce diocèse, en 1868, car vous savez que j'en suis le premier évêque, il y existait huit pauvres sœurs de Saint-Joseph. Je les ai adoptées

comme congrégation diocésaine. Aujourd'hui, elles sont quatre cents, et j'obtiens d'elles tous les services que je veux, sans recourir à des supérieurs lointains, sans me heurter à des règles faites pour d'autres conditions. Elles passent leurs examens à Albany, au bureau d'État; ce n'est pas exigé par le gouvernement, mais c'est moi qui y tiens. Vous allez voir comme elles travaillent. » Et, en effet, nous visitons les laboratoires, la bibliothèque, les salles d'études, où beaucoup de jeunes sœurs lisent ou écrivent, la grand-messe étant achevée. De tout ce que je vois, de tout ce que j'entends, se dégage l'impression d'un travail sérieux, de méthodes bien au courant, d'études intelligentes et proportionnées aux aptitudes de chacune. Celles-ci se destinent aux sciences, même du plus haut degré; celles-là, aux lettres, à l'histoire, au latin, aux diverses langues vivantes. Sœurs et novices, presque toutes sont du diocèse; un petit nombre viennent d'autres parties de l'Amérique, deux ou trois même de l'Allemagne, dont l'évêque parle aussi la langue. « Si vous connaissez, dit-il, se tournant vers moi, de jeunes Françaises qui aient une vraie vocation et ne puissent pas la suivre chez vous, envoyez-les à Rochester. » Cette invitation, très sérieuse, est fort appuyée par la sœur supérieure. Dans toutes les salles où nous passons, cuisine comprise, l'évêque est accueilli avec une joie évidente. Toujours de son même air bourru il distribue les plaisanteries, les conseils et, quand on la lui demande, sa bénédiction sommaire : *God bless you*, *God bless you*. On sent que toutes ces bonnes religieuses se jetteraient au feu sur un signe de lui, et qu'il a conscience de leur dévouement.

L'école normale se trouve maintenant à l'entrée de la ville, qui ne cesse de s'étendre. Le prix du terrain a beaucoup monté depuis que Mgr Mac Quaid a acheté ici pour les sœurs une propriété de 60 hectares; récemment,

il en a vendu 20, et cela a suffi pour couvrir non seulement le coût du lot entier, mais celui de toutes les constructions. C'est ce qu'il m'explique pendant que la voiture nous mène de là aux gorges et aux chutes de la Genesee. Nous descendons sur un pont des plus pittoresque. L'évêque me fait admirer le paysage, qui est fort gracieux : « Tout cela, me dit-il, est aussi instructif que c'est beau. Ces terrains sont très riches en espèces fossiles ; et voyez comme la rivière les a bien sectionnés, comme on y aperçoit aisément les différentes stratifications. C'est un vrai musée de géologie que la Providence a préparé là aux séminaristes de Rochester. Nous en avons tiré une belle collection et de quoi faire beaucoup d'échanges. » Il applaudit à l'offre que je fais de le mettre, pour cela, en rapport avec M. de Lapparent, qui dirige notre collection de l'Institut catholique de Paris.

« Maintenant, vous allez voir mon séminaire. » Et l'on devine, au ton de cette simple phrase, tout ce que l'idée de *son* séminaire représente pour le vieil évêque de travaux achevés, d'espoirs grandissants, de conscience satisfaite. Et certes, après l'avoir visité, on comprend qu'il s'en montre fier. J'ai peur de tomber à mon tour dans l'abus, tout américain, de la forme superlative; mais réellement je n'ai vu nulle part une meilleure entente, une plus juste application de ce qui peut matériellement, intellectuellement, moralement, favoriser la préparation des jeunes clercs à leur grande mission. Dès l'entrée, dès qu'on a passé sous les arches gothiques de la gracieuse tour qui partage l'édifice en deux, on est saisi de l'harmonie et de l'ampleur des lignes générales, comme de l'exacte adaptation de chaque détail intérieur à la fin poursuivie. Rien qui n'ait dû être, longtemps avant la construction, médité, décidé par le fondateur. Il y a dix ans que le séminaire est bâti; il y en a trente que

Mgr Mac Quaid l'a préparé. Et tout, dans l'exécution, a visé au plus simple, il est vrai, mais aussi au plus confortable et au plus distingué. Électricité, chauffage à la vapeur d'eau, aération savante, nombreuses salles de bain, commodité des meubles, des systèmes de porte ou de fenêtre, que sais-je? l'immense et saine cuisine; la boulangerie, à pétrin mécanique; l'office réfrigérant; le réfectoire, qui est une salle à manger, avec des tables séparées et des couverts d'argent; la salle de lecture, qui est un salon, avec des revues et des journaux; les cellules, qui sont des chambres, avec des meubles d'une sobre élégance; les corridors, qui sont des galeries pleines de photographies et de gravures propres à développer le sens artistique : rien qui ne sente ici la civilisation, qui ne marque le noble souci d'élever en gentlemen ces jeunes hommes sortis des entrailles du peuple et pourtant destinés à lui servir de guides en sa vie la plus haute. Dans la lettre même qu'il vient d'adresser à ses diocésains (20 août 1903) pour leur recommander son petit et son grand séminaires, Mgr Mac Quaid affirme énergiquement la nécessité d'assurer la santé et le confort des jeunes gens qu'on y élève : « Trop longtemps a prévalu cette idée fausse que des commencements rudes et pénibles affermissent le caractère. Il y a là peut-être une part de justesse, mais on n'a pas le droit d'apprécier ce système sans tenir compte des misères qu'il sème sur sa route, des estomacs ruinés, des nerfs détraqués, des maladies de poitrine, des morts prématurées, par où s'expie ce mépris des lois de la santé. »

L'évêque de Rochester peut juger de la vie que mènent ses grands séminaristes, car il la partage. Il passe parmi eux la moitié de son existence. En arrivant, sans d'ailleurs être reçus par personne, nous allons droit chez lui. *Chez lui*, ce n'est pas le solennel « appartement de Mon-

seigneur, » habité deux fois l'an ; c'est la chambre à coucher, qui a servi hier et est prête pour ce soir ou demain ; c'est le cabinet de travail, où le bureau est couvert de livres qui se lisent et de lettres qui attendent réponse. Quand nous allons à la salle à manger, l'entrée de l'évêque, bien que non annoncée, ne fait pas événement. C'est deux couverts à ajouter, voilà tout ; et non pas même, puisqu'il reste des places vides, beaucoup de professeurs allant chaque dimanche aider les prêtres de paroisse.

Le seul trait exceptionnel du repas est le nombre de vins qu'on nous sert : quatre ou cinq, si je ne me trompe pas, ce qui, en Amérique surtout, et dans un séminaire, demande explication. Il faut savoir que Mgr Mac Quaid, comme feu le cardinal Lavigerie, dont il me rappelle plus d'un caractère, est un très grand viticulteur ; il produit je ne sais combien de sortes de vins excellents, et, presque autant que de son séminaire modèle, il est fier du diplôme qu'ils lui ont valu à une exposition de Bordeaux. Un peu en traître, il m'interrogea sur ceux que nous buvions, et moi, qui m'obstinais malgré lui à les noyer d'eau, j'en goûtai une gorgée pur en me demandant ce que j'allais répondre. A tout hasard, ou plutôt, pour être sincère, après un coup d'œil jeté sur la forme oblongue des bouteilles, je déclarai d'un air connaisseur que ce pouvait être du vin de la Moselle, mais qu'il y avait beaucoup plus de chance pour qu'il fût du Rhin. C'était justement ce qu'il fallait dire, les crus de l'évêque de Rochester ayant la prétention, peut-être justifiée, de rappeler, voire d'égaler les deidesheimer et les liebfrauenmilch. Je crois bien que ce fut vers ce moment-là que le ton de Mgr Mac Quaid passa de la bienveillance à la sympathie. Quant à mes sentiments pour lui, ils avaient déjà tourné de la crainte à la curiosité, puis au respect, puis à l'admiration.

Je n'aurais même eu aucune réserve à faire sur son

compte, s'il ne m'avait, entre une heure et trois, par une chaleur terrible et à la suite d'une nuit sans sommeil, promené, malgré mes timides réserves, dans toutes les merveilles de son séminaire, depuis les caves, bien garnies, jusqu'aux combles intelligemment aménagés en gymnases et en salles de récréation pour les jours de pluie. Aussi n'ai-je gardé de beaucoup de choses fort intéressantes — de la bibliothèque, des musées, des laboratoires, de la chapelle elle-même — qu'un souvenir assez vague; et tout ce que j'en puis dire, c'est que bien des universités voudraient être équipées de la sorte. A la fin cependant, et comme l'heure approchait d'une conférence que le prélat devait faire à ses séminaristes, je déclarai nettement que je n'en pourrais pas profiter si l'on ne me permettait auparavant une petite sieste. L'infatigable vieillard me regarda avec étonnement et toutefois me conduisit près d'un sofa, où je tombai comme un plomb. Réveillé à temps et tout rafraîchi, j'écoutai avec un extrême intérêt sa causerie de cinq quarts d'heure.

Il parlait réellement à un auditoire d'élite, où l'intelligence, l'honnêteté, la franchise, la santé morale et physique se lisaient sur tous les visages. Les candidats incapables et douteux sont éliminés sans hésitation, les vocations se produisant déjà en assez grand nombre pour permettre un choix très sévère, et l'évêque ne supportant aucune médiocrité dans le sacerdoce. Sur les 145 grands séminaristes, les deux tiers environ sont envoyés là de toutes sortes de pays à cause de la force des études (1);

(1) Les maîtres, au nombre d'une quinzaine, sont presque tous docteurs dans la branche qu'ils enseignent. Outre les professeurs de sciences sacrées et de philosophie, il y en a de spéciaux pour les sciences, pour l'allemand, l'italien, le français, la littérature anglaise. Le séminaire a obtenu de Rome l'autorisation de conférer plusieurs grades canoniques. Il a été ouvert le 4 septembre 1893.

une cinquantaine appartiennent à Rochester, ce qui suffit bien pour un diocèse de 110,000 fidèles. Entre cette belle jeunesse et l'étonnant vieillard qui s'adresse à elle, pas un instant la communication ne se ralentit, ni ne cesse de se manifester. Du début à la fin de sa causerie, il reste maître de toutes ces âmes, les faisant, à l'unisson de la sienne, passer du rire à l'émotion, des grandes idées aux familières, du raisonnement à l'enthousiasme. On ne peut rien imaginer de plus vivant ni de plus pittoresque. Mais comment résumer une telle allocution? « La retraite d'entrée, disait-il en substance, était finie de la veille, et les cœurs étaient ouverts à l'amour de Dieu; maintenant il s'agissait d'ouvrir les esprits à la science. Les étudiants de Saint-Bernard étaient bien heureux d'avoir tant de moyens de travailler : les collections, les laboratoires, les livres les plus au courant, les professeurs surtout, les quinze professeurs, qu'on avait envoyés se former pour eux aux vieilles universités d'Europe. Ah! ce n'était pas ainsi de son temps. Apprendre le latin en Amérique, au commencement du dix-neuvième siècle, n'était pas chose aisée. Il avait dû, pour cela, aller en bateau et en diligence de New-York à Montréal ; et que d'aventures le long de la route! En entrant au grand séminaire, il y avait trouvé juste deux professeurs, lesquels enseignaient tout et ne savaient rien. On n'avait guère le temps d'étudier alors : il existait, l'année de sa naissance, huit prêtres dans l'État de New-York; aujourd'hui il y a neuf diocèses. » Et il ne se lassait point d'opposer ce passé obscur au brillant avenir; avec une compétence de savant, il entrait dans le détail des méthodes pour mieux mettre en évidence les opportunités du présent et les devoirs qui en découlent : ne suivant en tout cela que ce que Pascal appelle l'ordre du cœur, mais le suivant si bien que, lorsqu'il eut achevé de

parler, les étudiants continuaient de fixer sur lui leurs regards émus et fiers, comme pour me dire : « Cet homme-là, c'est notre évêque, à nous, et voilà comment chez nous on comprend, on agit, on marche ! » Pour moi, en présence d'un catholicisme si prospère, j'avais peine à croire qu'il eût pu se développer en la durée d'une seule vie d'homme ; et, quand l'évêque octogénaire parlait des humbles débuts de l'Église aux États-Unis, je me figurais les premiers apôtres de l'Eglise des Gaules assistant à l'épanouissement de notre treizième siècle,

*
* *

Après sa conférence l'évêque, réclamé par un visiteur, me confie quelque temps à un séminariste en le chargeant de me montrer les jardins, le verger, le parc, toute une vaste propriété qui s'étend de la grande route au lit encaissé et très pittoresque de la rivière Genesee. Il va sans dire que les jeunes gens, dans leurs récréations, ont la jouissance du domaine complet, sans nulle de ces défenses qui montreraient qu'on ne les traite point en hommes. Mon compagnon ajoute que deux fois par semaine ils font de longues promenades en toute indépendance, visitant leurs amis de la ville ou courant la campagne. Dès que j'ai retrouvé le prélat et que nous avons quitté le séminaire, je lui fais mes sincères compliments de tout ce que j'y ai vu, sans lui cacher que certains usages, et notamment les sorties libres, diffèrent assez de ce qui se passe chez nous. « C'est pourtant simple, me répond-il ; si j'ai confiance en nos séminaristes, je dois les laisser aller où ils veulent ; si je n'ai pas confiance en eux, je ne dois pas les ordonner. Je les traite en gentlemen ; ils le savent et n'en abusent pas. »

Il me montre, pendant que nous les longeons en voiture,

les champs et les vignobles qui appartiennent à la *corporation* du séminaire constituée par lui. Tout cela ne suffit pas encore aux frais d'entretien, bien que les constructions soient totalement payées et qu'il y ait des fondations de chaires; mais des quêtes annuelles et une souscription permanente suppléent très largement au déficit : « Nous avons reçu, en 1902, pour l'œuvre des séminaires, 14,023 dollars, sans dons exceptionnels, le tout par petites offrandes. Près de 75,000 francs pour les séminaires dans un diocèse de 110,000 âmes, qui n'existe que depuis trente-cinq ans et où l'on ne cesse de fonder de nouvelles paroisses avec églises, presbytères, écoles, le tout sans la moindre subvention du gouvernement, qu'est-ce que vous pensez de cela? » J'en pense, sans le dire, que l'évêque est un fameux homme, que le clergé a du zèle et que les fidèles sont généreux; j'en pense qu'avant de crier contre eux il faudrait se montrer capable de faire ce qu'ils font. Il est vrai que les catholiques, là-bas, sont libres, comme tout le monde. Un évêque, un prêtre, un religieux y possèdent les mêmes droits, personnellement, que l'ensemble des citoyens; et les associations religieuses sont tout à fait sur le pied d'égalité avec les civiles. La plupart même des institutions confessionnelles, comme les églises, les séminaires, les écoles, les asiles, offrant un caractère d'utilité publique, sont dispensées d'impôt. Sans pousser l'ambition jusque-là, ne pourrions-nous, nous aussi, en cas d'inique suppression du budget des cultes, lutter sur la plate-forme du droit commun et conquérir — je ne dis pas recevoir, je dis conquérir — les libertés vraiment nécessaires? Qui affirmera qu'en France les catholiques seraient toujours incapables d'un pareil effort? L'énergie naît, et le savoir-faire, lorsqu'ils deviennent indispensables.

Nous arrivons au cimetière catholique, propriété d'une autre corporation, qui paie une partie de ses frais avec la vente des fleurs qu'elle cultive près de là en jardins et en serres. Comme le cimetière de Montréal, c'est, en même temps que le séjour des morts, un lieu de repos et de promenade pour les vivants. Nous en parcourons en voiture les allées ombreuses, et nous ne descendons que pour prier dans la chapelle, où l'évêque officie le 2 novembre. Le culte des trépassés est, en Amérique, aussi fervent qu'à Paris; les tombes y sont aussi bien entretenues, mais sans offrir le même aspect de deuil. Chez ce peuple optimiste par nature et confiant en Dieu, la mort elle-même perd son air de désolation.

« Que pourrions-nous encore voir? Le dimanche n'est pas commode. » Un peu reposé par la voiture et par la fraîcheur commençante du soir, je ne proteste pas. Il faudra bien, du reste, qu'avec la nuit mon cicerone s'arrête. Je me laisse conduire à une académie de jeunes filles, c'est-à-dire à une sorte de couvent, tenu par les sœurs de Saint-Joseph. Nous y arrivons pour y assister à la bénédiction du saint-sacrement. Conversation, ensuite, avec les religieuses et les jeunes filles présentes. Nous racontons notre journée. Comme il se trouve là plusieurs maîtresses et élèves du cours de sciences, l'évêque les invite à aller visiter le musée de géologie du grand séminaire et à commencer une collection elles-mêmes, en explorant les gorges de la rivière, où elles trouveront nombre de fossiles et de coquillages.

Avec un léger retard sur l'heure du dîner, nous revenons enfin à l'évêché, non, au presbytère de la cathédrale, où le premier pasteur du diocèse vit, sans train spécial de maison, avec son secrétaire, le curé, les deux ou trois vicaires de la paroisse. C'est la même simplicité

que nous trouverons chez Mgr Spalding et chez le cardinal Gibbons. Le repas, heureusement simple et rapide, se passe à m'interroger sur la situation religieuse et politique de la France, qui leur paraît à tous absolument invraisemblable.

Mais, le dîner fini, c'est moi qui reprends l'offensive. Aussitôt seul avec mon vénérable hôte, dont je n'ai décidément plus le moindre effroi, je lui demande, sans autres précautions, la vérité sur ce qu'on raconte jusqu'en Europe de ses différends avec Mgr Ireland. Les adversaires de l'archevêque de Saint-Paul ont, en effet, souvent cité la solennelle protestation que fit entendre contre lui Mgr Mac Quaid, après son intervention contre Tammany dans les élections de New-York. Le vieil évêque, en plaine chaire de sa cathédrale, était allé, si l'on s'en rapporte à la traduction que nous avons seule sous les yeux, jusqu'à prononcer des paroles comme celles-ci, qui ne sont pas les plus violentes du discours : « Je prétends qu'en venant ainsi à New-York pour prendre part à une lutte politique, l'archevêque de Saint-Paul a commis un acte inconvenant et contraire à la dignité épiscopale et qui constitue un scandale aux yeux des catholiques bien pensants des deux partis. C'était de plus, de sa part, un acte d'intervention injustifiable que de quitter son État et de venir ici détruire toute discipline parmi les prêtres et donner à ceux qui sont hostiles l'occasion de dire que les prêtres sont des partisans et emploient leur influence pour des fins de parti... Ce n'est pas une excuse de dire que l'archevêque travaillait dans l'intérêt d'une réforme gouvernementale. Tout autre clerc aspirant aux honneurs politiques dirait la même chose. Du reste, la ville de New-York est tout à fait capable de conduire ses affaires sans aucune aide du dehors, comme la dernière élection vient de le prouver. S'il faut en croire les journaux,

la législature du Minnesota a grand besoin d'être purifiée, et Sa Grandeur y aurait pu trouver amplement de quoi exercer son zèle politique. »

Mgr Mac Quaid ne serait pas l'Américain, l'homme d'énergie et de simplicité qu'il est plus qu'aucun autre, s'il éprouvait de la gène à s'expliquer sur un fait personnel : « Il ne faut pas me prendre ,dit-il; pour un ennemi de l'archevêque Ireland. J'ai toujours admiré son zèle, et nous sommes maintenant en excellents termes. Mais, à l'époque dont vous parlez, il se mêlait par trop de choses qui ne le regardaient pas. Son intervention dans les élections de New-York jetait le trouble parmi les catholiques. C'était intolérable, pour moi surtout, qui ai toujours regardé ce pauvre archevêque Corrigan comme mon fils spirituel. Il fallait une protestation ; je m'en suis chargé, et j'ai frappé fort. A Rome, on ne fut pas content. Le cardinal Rampolla m'adressa des reproches, disant que le Saint-Siège avait seul le droit de blâmer les évêques. Mais, tout de même, Ireland ne se mêla plus des affaires de New-York et laissa Corrigan tranquille. » L'ensemble de ces souvenirs, surtout avec le trait final, ne semblait pas désagréable à Mgr Mac Quaid. Je crus donc pouvoir insister et lui demandai ce qu'il avait fait devant la démarche du Saint-Siège : « Je répondis que je regrettais d'avoir déplu au Saint-Père, mais que j'allais envoyer des explications à la Propagande et qu'on verrait bien alors que, si je méritais un blâme, je n'étais pas le seul. » Il ajouta après une pause : « Il fallait bien, vous comprenez, me reconnaître coupable. »

Tel fut l'entretien par où se termina cette journée imprévue. En me retirant de bonne heure pour dormir sous le toit hospitalier de l'évêque Mac Quaid, j'étais plus que consolé de n'avoir pas vu Toronto.

Le lendemain, de très bonne heure, mon hôte vint me

dire adieu : « Puisque vous vous obstinez, dit-il, à vous en aller ce matin, inutile que je dérange mes projets. Je pars pour un petit voyage. J'ai dit qu'après votre messe on vous montre l'école. Elle en vaut la peine. Vous serez peut-être surpris de la trouver mixte et de voir que nos sœurs font la classe aux garçons comme aux filles. Vous avez tant de préjugés en Europe ! » Je courbai la tête sous ces reproches, comme s'ils m'eussent été personnels, et je demandai sa bénédiction à ce vieux saint homme. *God bless you*, *God bless you*, dit-il presque ému, tandis que moi je l'étais tout à fait. Et il s'éloigna. La Providence m'avait fait connaître, presque malgré moi, l'un des plus admirables pionniers du catholicisme aux États-Unis.



Disposant de deux heures entre la messe et le départ du train, je visitai, avec le recteur de la cathédrale, l'école de la paroisse. Il y a dix-huit paroisses à Rochester (1) ; il y a dix-huit écoles catholiques. Celle de la cathédrale, dirigée par 24 sœurs de Saint-Joseph, compte 560 garçons et 566 filles. Toutes ne sont pas aussi nombreuses. On me montre quelques-unes des 22 classes. Comme il m'arrivera partout, je suis d'abord présenté à la sœur, qui répond par le *shake hands* et le *Very pleased* classiques ; puis aux enfants, qui attendent cette formalité pour se lever et pour faire une gracieuse inclination. Bien que ce soit une école primaire, *grammar school*, et recrutée dans le peuple, les vêtements, les manières, toute la tenue, rappellent plutôt nos pensionnats et nos collèges. Notre entretien, très court et qui varie suivant les âges, porte

(1) Douze sont de langue anglaise ; quatre sont allemandes ; une est française, et une, polonaise. Il y a, de plus, à la cathédrale, une chapelle pour les Italiens.

généralement sur l'Amérique et sur Paris, dont le nom éveille chez presque tous la curiosité. Chaque salle renferme des garçons et des filles, assis toutefois sur des bancs séparés. Je trouve dans la classe la plus avancée sept ou huit jeunes gens et jeunes filles de quinze à seize ans, à qui une sœur enseigne la sténographie et la machine à écrire. Les classes de bébés ne sont pas les moins intéressantes ; j'en remarque une surtout, destinée à de petits Italiens à qui leurs parents, tout nouveaux immigrés, n'apprennent pas l'anglais. Ils semblent moins parfaitement propres et moins bien habillés que les jeunes Américains, mais déjà sensiblement mieux qu'il ne seraient au pays d'origine. On les garde en une salle à part jusqu'à ce qu'ils comprennent l'anglais, et après cela, c'est-à-dire au bout de quelques semaines, on les déverse dans les classes communes, où ils arrivent très vite, étant d'ordinaire fort intelligents, à parler comme tout le monde. On voit fonctionner là, presque mécaniquement, un des meilleurs procédés d'assimilation.

Inutile de dire que le travail est précédé de la prière. Il en est de même, aux États-Unis, dans presque tous les établissements d'instruction, soit publics, soit privés. Jusque dans les collèges, et même les universités, la journée d'étude s'ouvre par une prière et un chant religieux, suivis la plupart du temps d'une lecture de la Bible. On se réunit, pour cette première cérémonie, dans la salle d'honneur ou dans la chapelle. Il importe de se mettre dans l'esprit que l'Amérique est un pays chrétien, et que sa *neutralité* consiste, non pas à se désintéresser de la religion, bien moins encore à la combattre, mais à témoigner une impartiale bienveillance aux différentes Églises. Ajoutons que dans toutes les écoles catholiques la classe commence, chaque jour, par une demi-heure de catéchisme. Les examens prouvent que cette pratique ne nuit

pas au reste des études ; et elle développe chez les catholiques — les seuls à posséder presque autant d'écoles que de paroisses — une instruction, une culture religieuses qu'on ne rencontre au même degré dans aucune des autres confessions.

Quant au système de réunir dans les mêmes écoles d'externes les enfants des deux sexes et de les faire tous instruire par des femmes, il n'est particulier ni au diocèse de Rochester ni à notre Église. S'il admet, aux États-Unis, quelques exceptions, je n'en ai pas, du moins, rencontré une seule dans les *grammar schools* ni les *high schools* que j'ai visitées. Quoi qu'en pense Mgr Mac Quaid, on pourrait contester que les oppositions auxquelles se heurte, en France, l'école mixte reposent uniquement sur des préjugés ; on ne réforme pas l'éducation sur un point de cette importance sans tenir compte des autres habitudes, voire même du tempérament des différents peuples. Mais ce que, pour mon compte, j'accepterais sans réserve et qu'il serait, je crois, très opportun de soumettre à l'opinion publique, c'est l'idée de confier aux femmes l'instruction des garçons beaucoup plus longtemps qu'on ne le fait chez nous, et notamment dans la durée complète de l'enseignement primaire. Partout où l'expérience en a été faite, elle a produit les meilleurs résultats, non seulement aux États-Unis, mais aussi à nos portes, dans la Suisse romande, que dis-je? en une certaine mesure, chez nous-mêmes, où les lycées et les collèges libres se trouvent si bien d'avoir donné aux femmes la direction des classes enfantines. La femme n'est-elle pas, du reste, naturellement plus apte que l'homme à l'éducation, et quoi de plus raisonnable que de lui en laisser le soin tant qu'elle est manifestement capable d'y pourvoir? Les garçons n'en seraient que mieux élevés, s'il faut en croire la seule objection recueillie en Amérique par M. de Rousiers et d'après laquelle il serait à craindre,

non pas qu'ils n'obéissent point, mais qu'ils obéissent par délicatesse chevaleresque au lieu de ne céder qu'à l'austère sentiment du devoir! La société y rencontrerait, de plus, le très grand avantage de résoudre, partiellement du moins, le problème féministe en augmentant de beaucoup le nombre des situations réellement accessibles aux femmes. Enfin ce serait un immense bienfait, d'un côté pour les écoles libres, aujourd'hui embarrassées de remplacer les Frères et qui trouveraient si facilement des institutrices chrétiennes; de l'autre, pour l'État lui-même qui, par l'organe de ses amis et de fonctionnaires autorisés, se plaint des difficultés croissantes que présente le recrutement de ses instituteurs. N'est-ce pas là, en vérité, une de ces réformes trop rares en nos pays querelleurs, sur lesquelles tout le monde pourrait se mettre d'accord, puisque tout le monde y trouverait son compte? Souhaitons seulement que les partis commencent presque ensemble à s'en occuper; sinon, ceux qui l'entendraient prôner d'abord par des adversaires ne manqueraient sûrement pas de la combattre à outrance.

En quittant Rochester, à dix heures du matin, vingt-quatre heures juste après m'y être arrêté, je n'ai pas le sentiment que mon séjour chez le prélat qu'on présente en France pour le plus conservateur d'Amérique, et autant dire pour un réactionnaire, m'ait fait précisément reculer sur beaucoup de points. Peut-être même est-il heureux que je n'y sois pas resté plus longtemps et que je n'y aie pu visiter un plus grand nombre d'institutions. Que serait-il, par exemple, advenu de mes idées sur les petits séminaires si j'avais étudié de trop près celui de Mgr Mac Quaid et que je l'eusse trouvé excellent? N'en a-t-il pas fait, de parti pris, un simple externat, et, dans une lettre pastorale, n'a-t-il pas expliqué sa conduite en ces termes audacieux?

« Beaucoup d'évêques, comme celui de Rochester, estiment que le fondement de la vie cléricale doit être posé dès le séminaire élémentaire ou préparatoire. Quelques-uns tiennent qu'il en faut faire un internat; d'autres pensent qu'il ne faut pas éloigner trop tôt les enfants de l'influence de la famille, pourvu que la famille soit chrétienne, qu'elle serve Dieu avec amour et vénération. Une expérience de trente-trois années nous a convaincu que le dernier système est le meilleur... La vie au petit séminaire est une vie anormale; c'est l'internat pendant de longues années, et un internat qui recommence encore pour six ans dans l'école supérieure où s'enseignent la philosophie et la théologie. L'effort que cela exige dépasse fréquemment ce que peuvent supporter les jeunes gens, et il y en a qui y succombent. La vie d'externe au séminaire préparatoire laisse les enfants avec leurs parents ou dans une pension de famille approuvée par les directeurs. Dans les deux cas, ils continuent de vivre parmi ceux dont ils partageront l'existence et les peines. Au séminaire préparatoire de Saint-André, qui est un externat et n'a pas de pensionnaires, les conditions et les expériences sont celles de la vie de famille. Un adolescent qui n'est pas réellement appelé à une vie de sacrifice et de privations a bientôt fait de voir ce qui lui manque, et il choisit une autre carrière. »

J'achève de lire ce document en approchant de Buffalo. Avant de l'enfermer dans mon recueil de notes, je ne puis m'empêcher d'en regarder à nouveau la toute première phrase : « Une nouvelle année de bénédictions et de succès nous invite à élever nos cœurs avec gratitude vers le Dieu de toute bonté, qui accompagne de ses faveurs chacun de nos pas, et qui répond à nos efforts par une assistance toujours plus secourable. » Heureux évêque, de pouvoir commencer ainsi ses lettres pastorales!

CHAPITRE VI

BUFFALO ET LE NIAGARA. — L'UNIVERSITÉ DE NOTRE-DAME.

Buffalo. — Une société secrète de catholiques. — Tolérance. — Où en est le Niagara? — Ville en formation : South-Bend. — Chez le Père Zahm. — Un type d'université catholique et américaine. — Enseignement varié. — Une école de journalisme. — Éducation comparée. — Liberté et sécurité. — Les origines françaises de Notre-Dame du Lac.

Buffalo est une ville charmante et prospère. Quatre cent mille habitants y travaillent tout le jour le long des quais de l'Érié, dans les manufactures, dans les colossales maisons de commerce ou d'affaires, et, le soir, se dispersent en des cottages rustiques ou élégants, qui s'élèvent, au milieu d'innombrables jardins, sur des rues, des avenues, des routes de dix et de quinze kilomètres. Plus des neuf dixièmes de la ville ressemblent ainsi à une suite indéfinie de maisons de campagne. Figurez-vous un ou deux arrondissements de Paris en magasins et en bureaux, les dix-huit autres en gracieux villages, Bois-le-Roi, Ville-d'Avray, sans les murailles qui cachent au passant l'aspect des arbres, des fleurs et des pelouses vertes.

Je ne reste à Buffalo que trois jours, chez des Oblats, tous Américains, de la Congrégation française de Marie-Immaculée — anciens Pères de Montmartre — cordialement accueilli dans la petite cité laborieuse qui comprend à la fois paroisse, école et collège. La rentrée des

classes vient d'avoir lieu, bien que nous ne soyons qu'au milieu de septembre; aussi insisté-je pour qu'on ne perde pas de temps à s'occuper de moi. J'obtiens à moitié gain de cause, et, après m'avoir fait voir, dans une grande tournée en tramway, les principaux établissements et parcs de la ville, on consent à m'abandonner. Je visite alors seul les imposants et affreux élévateurs de charbon et de blé qui se dressent près du port, puis l'*Ellicott Square Building,* la plus vaste et toutefois la plus élégante construction du centre des affaires, avec seize ascenseurs perpétuellement en marche et des bureaux pour cinq mille personnes.

Le soir mes hôtes insistent pour venir prendre avec moi le frais sous les arbres des larges avenues et aux promenades qu'on a établies sur les bords du lac Erié, là même où venaient boire jadis les troupeaux de buffles sauvages qui ont donné à la ville son nom. Puis on me conduit à un cercle catholique. Il faut ici entendre cette expression dans un sens qui tienne le milieu entre le cercle ordinaire ou mondain et une sorte de confrérie. J'en admire surtout l'importante bibliothèque : à un étage se trouvent des livres de prêt et de lecture courante ; à un autre étage, des livres de fond et les salles de travail. Un peu partout sont dispersés des étudiants ou des étudiantes d'âges très différents ; le silence est parfait, et c'est à voix basse qu'on parle aux employés ou employées chargés de guider les recherches.

Comme nous y visitons une très belle salle de conférences, on me confie que là se réunissent les chevaliers de Colomb, *Knights of Columbus*. C'est une société d'assistance mutuelle, exclusivement composée de catholiques, et dont les membres, ignorés du public, se reconnaissent entre eux à des signes conventionnels. Malgré son apparence de franc-maçonnerie, cette curieuse institution, qui

est répandue sur tout le territoire des États-Unis, a très bien su se préserver des inconvénients habituels des sociétés secrètes, plus souvent portées à combattre ceux qui ne leur appartiennent pas qu'à chercher le bien moral de leurs propres affiliés. On peut, surtout en voyant qu'ils comptent parmi eux des prêtres, espérer que les chevaliers de Colomb garderont toujours la réserve qui leur a permis jusqu'ici de n'éveiller dans le pays ni susceptibilités ni haines d'aucune sorte. Il faut, du reste, ajouter que l'existence d'une telle association chez les catholiques s'explique assez bien par le développement d'autres associations, également secrètes, et d'où ils se trouvent exclus soit par l'esprit qui y règne, soit par les défenses formelles de l'Église. Tels sont, principalement, les *Odd Fellows* et les francs-maçons, dont, si j'en crois ce qui m'a été affirmé bien souvent, les premiers restent sincèrement neutres en matière religieuse, et les derniers ne se montrent pas, sauf exception, hostiles comme chez nous au christianisme. L'atmosphère morale des États-Unis n'est décidément pas favorable au microbe de l'intolérance.

Des mœurs heureuses que crée l'absence de fanatisme, on en avait eu à Buffalo même, quinze jours avant mon arrivée, une preuve sans grande importance, mais cependant caractéristique, dans la réception solennelle du nouvel évêque, Mgr Colton (1). Depuis la gare, où l'avait déjà salué une brillante ovation, jusqu'au seuil de la cathédrale, la voiture qui l'emmenait avec l'archevêque de New-York et Mgr Mac Quaid, sous une escorte de police à cheval, traversa une suite de rues pavoisées et couvertes d'une foule enthousiaste. Après la cérémonie de l'installation, qui, commencée assez tard, ne se termina qu'à la nuit

(1) Précédemment curé de Saint-Etienne, à New-York, et successeur, à Buffalo, de Mgr Quigley, promu archevêque de Chicago.

tombée, une grande retraite aux flambeaux défila devant la cathédrale, en présence des évêques et d'une partie du clergé siégeant sur une estrade au coin des rues Swan et Erié. Au moment où le cortège quitta l'hôtel de ville, les illuminations et les feux d'artifice commencèrent pour durer autant que la « parade ». Pendant plus de deux heures et demie les prélats virent passer devant eux trente fanfares et vingt mille figurants, dant quinze cents à cheval. La procession ne se dispersa que vers minuit, après s'être déployée dans toutes les principales rues. On n'en avait point vu d'aussi belle, disaient les journaux, depuis une dizaine d'années.

Ce qui donne, pour nous, de l'intérêt à une telle manifestation, c'est qu'elle ne se produit pas dans une ville comme New-York, Chicago, Boston, où le catholicisme doive une importance spéciale au nombre de ses adeptes, puisque le diocèse entier de Buffalo n'en compte pas deux cent mille (1). Bien loin de trouver mauvais l'hommage ainsi rendu à un dignitaire de l'Église, les non-catholiques, quoiqu'ils soient la majorité, aiment à y prendre part. Ils ne connaissent pas encore l'évêque; ce n'est donc pas, ici, son prestige personnel qui leur en impose. Mais la fonction qu'il va remplir est une des plus en vue de la cité ; et l'on suppose que, comme les autres membres de l'épiscopat américain, il s'en acquittera pour le bien de tous, favorisant en chaque circonstance le progrès moral et même matériel. C'est bien ainsi, du reste, qu'il l'entend lui-même, et la preuve en est claire dans les dernières paroles du discours qu'il prononce à la cathédrale :

« Mon cœur va donc à vous, bien-aimés prêtres et fidèles, et nous serons heureux, nous réussirons dans l'œuvre que nous avons à accomplir ensemble. Mais c'est

(2) Exactement 194,797.

aussi à tous les habitants de cette ville, dont je serai désormais un humble citoyen, que s'étendent mes plus respectueuses salutations. Pour beaucoup de choses notre œuvre se fera en commun, et je veux travailler côte à côte avec les autres en tout ce qui pourra servir l'honneur et le bien de la cité dont me voilà membre. L'amour du pays et l'amour de Dieu vont de pair chez le chrétien : c'est la meilleure et plus religieuse façon de les pratiquer tous deux, que d'aimer ses compatriotes, de s'intéresser à leurs affaires, de les aider dans toutes leurs entreprises honnêtes. Pour Dieu et pour le pays, donc, pour le bien de ceux qui lui sont confiés et pour le bien de tous, telle est la profession de foi dont, à l'exemple de son prédécesseur, se réclame le nouvel évêque de Buffalo. »



La gloire de Buffalo, c'est d'être voisine du Niagara. Il est inutile, il est maladroit de vouloir décrire une merveille des milliers de fois décrite ; et, d'autre part, c'est une tristesse, un remords, une sorte d'ingratitude, pour le voyageur, que de passer sous silence le plus magnifique de tous ses souvenirs. S'il n'y avait, à vrai dire, que la brillante mais fantaisiste peinture qu'en a donnée Chateaubriand à la fin d'*Atala* et dans le *Voyage en Amérique*, on oserait s'offrir la joie insolente des rectifications. Mais qu'ajouter aux travaux exacts et parfaits de tant de voyageurs et d'écrivains illustres ; aux impressions, par exemple, d'un Ampère déclarant que, pour lui, « les deux plus grandes choses de ce monde sont, parmi les monuments élevés par la main de l'homme, les ruines du Thibet et, parmi les œuvres de la nature, les chutes du Niagara » ? Et il disait encore que tout ce qu'il avait vu de cascades en Suisse, en Écosse, en Norvège, dans les Pyrénées, se

perdraient et se noieraient ensemble dans le Niagara, « pygmées auprès d'un Titan ». Dickens, si caustique, si moqueur dans le reste de ses *American Notes*, emprunte le langage du plus élevé, du plus religieux lyrisme, pour exprimer les émotions qu'il éprouva, durant dix jours, en présence de cette force et de cette majesté : « Quand je me sentis si rapproché du Créateur, le premier effet, subit et prolongé, de ce spectacle terrifiant fut de me pénétrer de paix. Paix de l'âme, sérénité, calme souvenir des morts, grandes pensées du repos et du bonheur éternels; nulle tristesse, nul effroi. Le Niagara, instantanément, s'imprimait sur mon cœur comme une image de beauté, pour y rester le même, indélébile jusqu'à ma dernière pulsation. » Et décrivant ensuite, d'un art magistral, le bruit écrasant du fleuve qui se précipite, les nuages striés d'arcs-en-ciel qui remontent du gouffre, toutes ces splendeurs que l'âme primitive des Indiens appelait *Tonnerre des eaux* (c'est le sens du mot Niagara) et où elle croyait voir le séjour même du Grand Esprit, Dickens s'arrêtait stupéfié devant l'idée qu'un si splendide phénomène a duré depuis des siècles innombrables, et que pendant des séries de siècles encore il doive se produire, la chute, qui à chaque fois paraît complète et définitive, recommençant sans même s'interrompre, toujours aussi glorieuse.

Un de ces guides illustrés, que les compagnies de navigation et de chemins de fer distribuent à profusion pour séduire les touristes, déclare naïvement, après avoir cité les pages de Dickens, que, depuis cette mémorable visite, le cadre des chutes a été « beaucoup transformé » ; et l'on voit, à l'explication, qu'il faut entendre par là « beaucoup embelli ». Il fut une période, en réalité, vers le milieu du dix-neuvième siècle, où l'homme s'appliqua de son mieux, et non pas sans succès, à gâter le chef-d'œuvre de la nature ; à profaner de ses auberges, de ses moulins, de

ses fabriques, de ses affiches-réclames le paysage sacré du Niagara. Mais, depuis nombre d'années, les pouvoirs publics ont mis fin à ce vandalisme, et la loi intelligente a étendu ici sa protection comme elle l'a fait au Parc National. Qu'il y ait, toutefois, dans le proche voisinage — non pas sur le bord des chutes — des hôtels, des restaurants et même des magasins de souvenirs, la plupart de ceux qui s'en plaignent seraient les premiers à protester s'ils n'y en trouvaient pas.

Reste l'imperceptible saignée qu'on a faite à l'immense volume d'eau pour en tirer quelques milliers de volts électromoteurs. Mais il faut de l'imagination pour apprécier le tort qu'un si léger détournement fait à la cataracte; et quant à nous qui, si aisément et si rapidement, sommes venus de Buffalo grâce à cette force d'emprunt, il ne nous déplaît pas d'être en quelque sorte les invités du Niagara et de nous voir amenés par lui-même au milieu de ses merveilles (1). Je sais bien que sans les affreux progrès de l'industrie, sans ses chaudières noires qui meuvent les transatlantiques et les wagons de chemins de fer, l'Océan garderait mieux le secret de ses îles, l'Amérique ses forêts vierges et le Niagara sa sauvage solitude; mais je sais bien aussi que je n'en aurais jamais rien vu, et beaucoup d'autres qui murmurent seraient dans le même cas. Du reste, on se demande pourquoi les âmes sublimes qui ont en horreur ces changements condescendent à en profiter. Qui les empêche de traverser l'Atlantique en bateau à voiles,

(1) Un même billet d'un dollar et demi permet de se rendre — aller et retour — de Buffalo à la cataracte, d'en contourner les principaux aspects; de visiter les parcs, les gorges, les rapides, avec une admirable vitesse aux parties moins intéressantes, avec lenteur devant les merveilles; et l'on est libre de s'arrêter à chaque station, aussi longtemps qu'on le veut, pour prendre une des voitures suivantes.

de passer les Adirondaks par les régions, encore nombreuses, qui n'offrent pas de chemins, et de franchir à pied les sept ou huit lieues qui séparent Buffalo de Niagara-Falls? A sincèrement parler, ceux qu'une visite au Niagara ne contente point ont vraiment des âmes trop complexes, et j'avoue, pour ma part, qu'ayant admiré les chutes dans la matinée, m'étant promené l'après-midi au-dessus des rapides et des tourbillons, dans les gorges splendides qu'a creusées le fleuve bouillonnant depuis sa chute jusqu'au lac Ontario — lorsque je me suis, le soir, arrêté à nouveau devant l'immense cataracte, large de quatorze cents mètres, haute comme les tours de Notre-Dame, j'ai ressenti toute l'émotion que peut, dans le cœur de l'homme, susciter une merveille créée.

*
* *

De Buffalo à Chicago, plusieurs compagnies s'offrent à vous conduire; c'est la libre concurrence. On dit que la plus jolie route est celle de la *Lake shore and Michigan Southern Railway*, qui longe le lac Erié jusqu'à Toledo, c'est-à-dire pendant 300 milles, et qui permet de visiter le lac Chautauqua, l'une des meilleures stations d'été « qui existe au monde », comme toujours, et où se tiennent des cours de vacances extrêmement suivis. Si, du reste, je préfère cette voie, c'est parce qu'elle passe à South-Bend, où je veux faire halte pour voir le Père Zahm et l'université de Notre-Dame du Lac.

Ce que valent les bords du lac Erié, je serais bien incapable de le dire, ne les ayant traversés que de nuit, dans les délices du Pullman-car. Notre wagon avait attendu à Buffalo que l'express de New-York vînt le prendre vers onze heures du soir, et l'on avait pu, confortablement, s'y mettre au lit avant le départ. Nous ne nous arrêtons à

Toledo, à sept heures du matin, que le temps de prendre le breakfast. C'en est assez pour que le bon nègre transforme en salon notre grand dortoir. Les lits, méconnaissables, sont devenus des canapés ; les rideaux lourds qui formaient les séparations ont disparu, ainsi que les couchettes supérieures, et nous pouvons respirer maintenant dans une élégante salle de vingt mètres de long sur quatre de hauteur.

La distance augmente rapidement, qui nous éloigne de l'Atlantique. Il faut, si nous voulons garder nos montres d'accord avec le temps vrai, laisser l'heure de New-York et prendre l'heure centrale. Sur notre horizon, le soleil se lève ; à Paris, déjà, il commence à descendre. Nous avons marché assez vite pour changer de climat. A Rochester et à Buffalo, la chaleur était suffocante, même pendant la nuit ; par une différence, d'ailleurs très accidentelle, c'est tout juste, ici, s'il ne fait pas froid. Un journal, l'avant-veille, opposant la température saharienne du nord de l'État de New-York à la neige prématurée qui tombait dans le Dakota, faisait cette réflexion : « Heureuse contrée que la nôtre, où l'on peut toujours choisir son climat, pourvu qu'on possède les moyens de changer de place à volonté ! » Nous nous sommes hissés très provisoirement au rang de ces fortunés mortels, et, tandis qu'ailleurs on étouffe, c'est par une délicieuse matinée de fraîcheur que nous parcourons l'Ohio et l'Indiana. Jolis noms, sans nul doute, lorsque surtout on les prononce bien (1), et vraiment imprégnés de couleur locale ; mais les paysages, tels, du moins, qu'ils apparaissent du chemin de fer, présentent à peu près la même sauvagerie que ceux de la Beauce et du Gâtinais ; j'y découvre plus de champs de maïs que de forêts vierges, et plus de moutons que de bêtes féroces. Espérons qu'il en

(1) *Ohaïo* et *Inndiana*. L'État voisin se prononce *Illinoïce*.

sera autrement dans le Missouri, où, « de l'extrémité des avenues, on aperçoit, dit Chateaubriand, des ours enivrés de raisin, qui chancellent sur les branches des ormeaux ».

*
* *

Nous voilà donc à South-Bend, avec une heure de retard. La voiture, où montent en même temps que moi deux nouveaux étudiants (1), traverse la petite ville assez lentement pour que j'en prenne une idée sommaire. Mais, quoiqu'elle n'ait guère plus de 20,000 habitants, j'ai tort de l'appeler petite ville. C'est bien plutôt un commencement de grande ville, avec ses édifices en construction, avec ses beaux magasins voisins d'échoppes provisoires, avec l'excessive largeur de ses boulevards, avec ses rues d'hier, avec ses terrains vagues, où les maisons se montrent de plus en plus rares à mesure qu'on s'éloigne du centre. C'est un campement, et c'est une cité; tout y est neuf et en attente. On ne sait pas encore si South-Bend disparaîtra, ou si, le succès venant aux voitures qu'elle fabrique, elle sera bientôt un grand centre d'industrie. La ville de ce genre, la ville à l'état de lancement, *the boomtown*, se rencontre souvent en Amérique; presque toujours elle réussit. Si elle échoue, on la met en vente, comme il vient d'arriver à je ne sais plus quelle ville du Sud; et l'emplacement retourne au pâturage ou à la culture.

Des routes qu'une pluie récente a rendues boueuses

(1) Nous sommes au 17 septembre, et les cours sont repris depuis quinze jours. Ils finiront le 16 juin, par l'habituelle cérémonie qu'on appelle, d'un mot français qui ne semble guère fait pour ce sens, *Annual Commencement*. — Mes deux compagnons sont donc fort en retard. Je viens de voir le même fait à l'université d'Ottawa et à *Holy Angels' College* de Buffalo. Les premières semaines d'études ne peuvent que beaucoup souffrir d'une telle inexactitude.

nous mènent à Notre-Dame par des campagnes fertiles et banales. Mes deux étudiants font triste mine et ont l'air de se demander dans quel coin perdu on veut les conduire. Mais voilà qu'au bout d'une ennuyeuse demi-heure nous approchons d'une sorte de cité toute gracieuse et toute élégante, où des édifices pittoresques et variés s'élèvent du milieu des prairies, des parterres, des parcs, sur les bords de lacs ravissants. Par une large avenue d'arbres, de gazons et de fleurs, nous atteignons l'édifice central, dominé par un dôme qui rappelle le Val-de-Grâce, et voisin d'une église que je prends pour une cathédrale. Après que le Père Morissey, président de l'université, m'a cordialement souhaité la bienvenue, le Père Zahm m'emmène dans le tranquille pavillon d'où il dirige la province américaine des Pères de Sainte-Croix, et où il écrit ces ouvrages de science, d'esthétique, d'apologie qui ont rendu son nom presque aussi célèbre en Europe qu'aux États-Unis.

Avec cet homme vraiment supérieur, dont le cœur vaut l'intelligence et dont la foi égale le savoir, l'une des plus belles âmes de prêtre qui honorent aujourd'hui le catholicisme, je passerai là trois exquises journées de repos, d'intimité, de fructueux entretiens sur les sujets les plus variés, mais qui toujours se ramènent aux questions religieuses (1). Le P. Zahm semble connaître, lui cependant si simple, tout le monde et toutes choses, des deux côtés de l'Atlantique. Il est lié avec la famille de Roosevelt; il reste en correspondance avec les plus intelligents travailleurs d'Europe, qu'il a, du reste, pour la plupart, visités chez eux. Bien que ce soient les sciences naturelles qui forment sa spécialité, il est l'auteur d'un ouvrage sur l'*Évolution et*

(1) C'est au Père Zahm qu'est dû le titre de ces notes de voyage : *Au Pays de « la vie intense »*.

le Dogme, et il est passionné de Dante; c'est chez lui, dans ce petit coin de l'Indiana, que j'ai vu les éditions les plus nombreuses, les plus anciennes, les plus rares, les mieux illustrées, de la *Divine Comédie*. Le Père Zahm est un apôtre, un savant, un artiste, et — que j'aurais donc de témoignages à invoquer, si ce n'était peur de l'indiscrétion! — le plus parfait des amis. Il agit autant qu'il pense. En ce moment, je le trouve tout affairé pour placer en différents diocèses d'Amérique des sœurs exilées de France. Et, pour ne parler que de son travail habituel, ce n'est pas une sinécure que de gouverner en Amérique toute une société de religieux zélés et entreprenants. Vers Pâques, cette année, il était en Europe lorsqu'un câblogramme lui apprit qu'un incendie avait détruit de fond en comble le collège d'Austin, capitale du Texas, où les Pères de Sainte-Croix élèvent 500 jeunes gens. Il télégraphia de le reconstruire en plus grand pour la rentrée suivante. On l'a terminé au mois d'août.

Il ne manque pas, autour du Père Zahm, d'autres personnages intéressants. Plusieurs, fort distingués, ne m'apparaissent que rapidement; mais j'ai le plus grand plaisir à entretenir le Père Fitte, professeur de philosophie, un Français de Metz, dont je suis avec intérêt la classe; M. James Edwards, professeur d'histoire, qui s'est dévoué à Notre-Dame, où il fit ses études, comme à une sorte de patrie, rassemblant des trésors dans la bibliothèque confiée à ses soins et se proposant d'en faire un grand dépôt d'archives religieuses; enfin, et surtout, le Père Hudson, directeur des travaux d'imprimerie et de l'*Ave Maria*, la plus répandue, je crois, des revues catholiques de langue anglaise. Comment l'histoire entière du monde religieux de notre temps, dans ses grandes lignes et ses curieux détails, avec ce qu'en sait le public et ce qu'en savent les seuls initiés, a-t-elle pu parvenir ainsi à ce petit vieillard

perdu dans une campagne à trente lieues de Chicago? Comment peut-elle, tout entière, si exactement rester dans sa mémoire et passer avec tant d'aisance, tant de charme, en des conversations où la nuit s'écoulerait sans qu'on s'en aperçoive?



Les hommes ne doivent pas faire oublier l'œuvre.

Il est très rare qu'en Amérique les universités se bornent, comme chez nous, à l'enseignement supérieur et classique. Ce sont, en général, de vastes établissements qui reçoivent des étudiants et des collégiens, et qui, tout en accordant d'ordinaire la première place aux lettres, au droit, aux sciences, à la médecine, ne renoncent pourtant pas, suivant le milieu et les besoins, à former des ingénieurs, des commerçants, des industriels, des agriculteurs, même des théologiens.

L'université de Notre-Dame appartient éminemment à ce type complexe, et rien n'est plus varié que l'enseignement réparti entre ses neuf cents élèves. Parlons d'abord de ses cours supérieurs, *advanced standing*. Ils comprennent quatre écoles, celle des arts et des lettres, celle des sciences, celle du droit, celle où s'instruisent les ingénieurs. Ces divisions répondent assez au sens qu'elles auraient en France ; mais il y faut faire place, je ne sais trop dans quel ordre, à la pharmacie, à l'architecture, au commerce et au journalisme. Ce dernier enseignement, qui ne nous surprendra pas le moins, est strictement *post graduate*, c'est-à-dire réservé à des élèves qui aient au moins passé un baccalauréat. A l'économie politique et à l'histoire, qu'ils ont dû étudier préalablement, s'ajoutent la connaissance des journaux importants des divers pays, l'étude des lois qui régissent la presse, et même la science

matérielle des annonces, de la réclame, des questions d'imprimerie. Les étudiants se livrent, comme il est naturel, à des exercices pratiques sous la direction d'un journaliste expérimenté. La presse de Chicago et de plusieurs autres villes leur offre un terrain de manœuvres, où souvent leurs essais sont admis et même rétribués. Ai-je besoin de dire que, en de telles conditions, je devais être interviewé? L'opération, du reste, ne donna point de résultats plus inexacts qu'elle n'en avait déjà produits et n'en devait produire encore. Si elle me parut un peu plus laborieuse, ce fut parce que, disposant de peu de loisir, il me fallut être questionné du même coup par trois aimables tortionnaires, prenant tous à la fois des notes et les variant d'après leurs idées propres ou le ton de leur journal. Cela n'a pas empêché l'un des articles dus à cette collaboration de faire le tour des feuilles publiques et d'expliquer à sa façon, si ce n'est à la mienne tout à fait, ce que je pense de la crise religieuse en France.

Du *collegiate course*, qui accepte les enfants à partir de treize ans et qui les mène, inclusivement, jusqu'à la philosophie ou aux classes correspondantes, on se fera une idée assez exacte en l'assimilant à l'ensemble de notre enseignement secondaire. Il se termine à divers baccalauréats, conférés, comme les grades supérieurs, par l'établissement lui-même. C'est là un privilège que la législation de tous les États accorde généreusement aux institutions importantes. Le public est chargé d'apprécier les diplômes suivant leur origine; et les mœurs, qu'aideraient au besoin les pouvoirs publics, maintiennent un suffisant contrôle sur les abus toujours possibles d'un système aussi libéral. Notre centralisation a ses abus aussi, et qui pèsent d'un autre poids tant sur le droit des parents et des maîtres que sur les finances publiques.

Une troisième organisation est celle qui groupe, sous le

nom de *Minim Department*, les garçons de six à treize ans. Ils vivent tout à fait à part, ayant leur maison, St Edward's Hall, leur chapelle, leurs salles de jeux, leur parc, leurs champs de sport. Ils sont un peu plus d'une centaine; et, sauf deux ou trois cours réservés à des professeurs de l'université, la classe leur est faite par des sœurs de Sainte-Croix. La fixation du lever à 6 h. 40 et d'autres points analogues montrent que leur règlement est assez maternel Ils doivent écrire à la famille au moins une fois par semaine.

Il n'est pas besoin de longtemps examiner la discipline qui régit les diverses maisons de l'université Notre-Dame, pour se convaincre d'un fait important et qui marque bien, croyons-nous, l'une des différences essentielles entre l'éducation anglo-américaine et celle de nos pays : à savoir, que les collégiens y sont plus libres que chez nous, et que les étudiants le sont moins. Ce n'est pas le plus petit inconvénient de notre système, que d'enlever à l'enfant toute initiative jusqu'à la dix-huitième année et de lui conférer ensuite d'un seul coup l'indépendance la plus absolue. Il n'est pas un prisonnier de nos internats qui ne se croirait émancipé si on l'envoyait à Eton, dans un collège américain, ou seulement, en France, à l'école des Roches; il n'est pas un de nos étudiants, même parmi ceux des facultés libres, qui ne se croirait déshonoré, si on le soumettait à la même tutelle que les gradués d'Oxford, d'Harvard ou de Notre-Dame. Sans doute, il faut proportionner la surveillance aux différents âges; mais il n'est certainement pas bon de commencer par la rendre odieuse à force d'inutiles vexations, puis de brusquement la supprimer quand les dangers augmentent. Plus l'éducation se rapprochera de la vie réelle, mieux elle y préparera. Or, la vie réelle n'a pour type normal ni la

caserne, où tout se fait par ordre, ni l'hôtel, où tout relève du caprice de l'individu. La vie en famille, voilà le seul idéal ; et le meilleur des collèges est celui qui s'en éloigne le moins. L'un des traits qui nous plaisent davantage, à Notre-Dame, c'est l'existence de deux pavillons qui contiennent des chambres séparées pour un très grand nombre de jeunes gens : Sorin Hall en renferme 101, à destination des plus grands, qui y trouvent aussi une chapelle, un salon de lecture et une bibliothèque de droit ; Corby Hall en a 125, avec chapelle également et salles de récréation. Comme on ne manque ni de terrain pour bâtir des maisons nouvelles ni de maîtres éminents pour les diriger, on pourrait, semble-t-il, aller plus loin encore dans le même sens et multiplier les petits groupements. Les prix de pension, qui, d'après les âges et en tenant compte des faux frais, varient entre 1,400 et 3,000 francs, faciliteraient cette coûteuse organisation.

On a, du reste, à Notre-Dame, le sentiment que tous les obstacles sont faits pour être surmontés. Oxford possède une ville entière à son service : que deviendra, ici, l'université complètement isolée de tout centre d'habitations, et comment, loin des fournisseurs, nourrira-t-elle quinze à dix-huit cents bouches? Elle aura, non seulement le télégraphe et le téléphone, mais son propre bureau de poste ; elle aura sa boulangerie à pétrin mécanique, sa boucherie, sa glacière, ses chambres réfrigérantes, ses viviers, ses fermes. Elle produira elle-même son électricité. Et si l'on veut connaître les toutes dernières applications de la science à la vie pratique, depuis le chauffage et l'aération jusqu'au blanchissage, c'est Notre-Dame qu'il faut visiter. La buanderie et la salle de repassage sont de vraies merveilles ; les bonnes sœurs n'ont, pour ainsi dire, plus qu'à compter le linge avant l'entrée en cuve et à le recevoir quand il est plié. Elles se plaignent devant moi

au Père Zahm qu'on leur fait perdre tout mérite ; il répond, en riant, que c'est encore l'époque de la barbarie et promet de ne se tenir content que lorsque tout leur travail consistera, assises à l'aise dans un rocking-chair, à encourager les machines d'un regard bienveillant.

On devine par là ce que doivent être les laboratoires, les installations qui servent à l'enseignement de la chimie, de la physique, de la mécanique, de l'électricité ; les musées de biologie, de géologie, de minéralogie, de zoologie, de botanique, et en général tous les instruments de travail. On ne s'est même pas privé de l'observatoire astronomique avec équatorial.

Tout est construit comme pour durer et se développer sans obstacle, indéfiniment. Depuis 1842 — une antiquité en pareille région — rien de ce qui s'était établi n'a périclité, et les fondations se sont multipliées sans se nuire ; c'est tout au plus si quelque incendie a parfois fait renouveler tel ou tel édifice, en plus beau, cela va sans dire. Jamais l'ombre d'un ennui de la part des pouvoirs publics, et il est clair qu'on n'en saurait rien craindre : pour qu'une tyrannie devînt possible, il faudrait changer de fond en comble le tempérament national. En notre pays, nous ne savons plus quelle force c'est que la sécurité ; et, quand un recteur, à Paris, déplore qu'on donne si peu à l'Université, il oublie que le public se demande ce qu'en ferait demain la révolution possible, ou même le gouvernement. Voilà pourquoi nos grandes Écoles ne reçoivent pas, comme capital, ce qui est donné, comme revenu, à celles des États-Unis (1). A Notre-Dame on trouve très simple de commencer des collections en se disant qu'elles seront importantes dans deux ou trois siècles, comme celle

(1) Elles ont reçu, en 1903, une valeur approximative de 500 millions de francs.

de tous les documents, souvenirs, manuscrits, qui intéressent l'histoire du catholicisme dans les deux Amériques. On ne se contente pas de réunir, dans le *Bishop's Memorial Hall*, les portraits et les bustes des prélats célèbres; on veut posséder ici jusqu'aux morts illustres, et l'on y a transporté en 1886, pour l'ensevelir à côté des premiers missionnaires, dans la superbe église du Sacré-Cœur, le glorieux converti et fécond écrivain Orestes A. Brownson (1).

On a l'avenir pour soi, ayant la liberté. Un séminaire, un noviciat, élèvent autour de l'université ceux qui en seront les futurs maîtres ou serviteurs — ce doit être tout un dans le langage évangélique. Jamais je n'oublierai l'affectueux accueil de cette jeunesse pieuse et intelligente. Pourquoi faut-il que parmi eux j'aie rencontré une petite troupe de jeunes Français, au regard triste et étonné, qui étaient arrivés de la veille, sans savoir un seul mot d'anglais, et qui semblaient se demander avec inquiétude si là, enfin, on les laisserait libres de se donner à Dieu? Par reconnaissance envers le pays où elle fut fondée, la congrégation de Sainte-Croix, dont 372 membres, c'est-à-dire plus de la moitié, sont Américains, élisait encore, au dernier chapitre, un supérieur général français. Il a été expulsé.

Près de Notre-Dame, aussi, à une demi-lieue, s'élève la maison-mère des Sœurs de Sainte-Croix, où se forment les novices qui, plus tard, aideront les Pères dans leurs collèges ou dirigeront elles-mêmes des pensionnats de jeunes filles. Elles ont un couvent ici même, *St Mary's Academy*, qui jouit déjà d'un renom de cinquantes années et qui, utilisant le concours de l'université voisine, fut,

(1) Le *Catholic World* d'avril 1904 vient de publier sur Brownson une excellente étude de M. J. Harson. Une statue va lui être érigée à New-York dans quelques mois.

croyons-nous, le premier établissement catholique à ouvrir aux jeunes filles l'accès des hautes études. Aujourd'hui, avec Trinity College, de Washington, et Notre-Dame de Maryland, près de Baltimore — pour ne parler que de ceux que j'ai vus — il atteste avec évidence, par son magnifique succès, l'aptitude de l'Église d'Amérique à constamment s'assimiler la partie bonne des innovations.

Avant de dire adieu à Notre-Dame, avant de quitter ce magnifique centre de vie religieuse et intellectuelle, il nous est doux de rappeler que l'existence en est due, comme tant d'autres fondations utiles, au zèle de nos missionnaires. Le Père Edouard Sorin, de la petite congrégation de Sainte-Croix, était parti du Mans le 5 et du Havre le 8 août 1841, avec quatre frères et deux novices. Le 14 septembre, après plus d'un mois de traversée faite, non pas en cabine mais au régime des émigrants pauvres, il débarquait à New-York, et, comme il l'écrivait à son supérieur, « baisait avec une joie profonde cette terre d'Amérique après laquelle il avait tant soupiré ». Un an plus tard, le 26 novembre 1842, à la fin de dures pérégrinations, il se fixait à l'endroit même où s'élèvent aujourd'hui les clochers, les dômes, les édifices, les parcs de Notre-Dame. C'était là qu'il voulait, avec l'aide de Dieu, fonder un grand collège. Alors, la région n'était habitée que par des Indiens nomades. Des missionnaires y avaient passé jadis et en avaient pris possession en y dressant une cabane surmontée d'une croix. Le paysage était fait d'une clairière couverte de neige, de deux lacs pris par la glace et d'un grand cercle de forêts vierges. Il est vrai que les ressources ne faisaient pas défaut, comme on l'a sans doute deviné au luxe du voyage ! Un peu plus riche que le Père Sorin, l'évêque de Vincennes, Mgr Hailandière, de qui relevait la mission, lui écrivait ce billet révélateur : « Mon cher confrère,

vous trouverez ci-contre les 310 dollars que vous m'avez demandés, avec une lettre de crédit sur M. N. pour la somme de 231 dollars 12 sous et demi. Je crois que c'est ce qu'il me doit encore... N'oubliez pas que la taxe de cette année-ci pour la propriété du Lac n'a pas été payée. Mes espérances égalent mes désirs. » Heureusement que la foi et le courage des missionnaires n'étaient pas, non plus, inférieurs à ces espérances.

Ainsi donc, tout ce que nous venons de voir n'était rien, il y a soixante ans. A trente lieues de ce désert s'élevait une petite ville de 6,690 âmes que nous allons visiter maintenant, et qui a, depuis lors, gagné quelque renom.

CHAPITRE VII

CHICAGO

Contre Chicago. — Immensité, solitude et affaires. — Une église de nègres baptistes. — La ville gracieuse; la ville sanglante; la ville charitable. — Soirée en famille. — Un grand *settlement* — Premier centenaire de Chicago. — Ses perspectives d'avenir.

Les deux heures passées en chemin de fer de South-Bend à Chicago n'ont pas manqué de tout intérêt. Il est vrai que, jusqu'à l'approche du lac Michigan, les campagnes traversées ressemblent simplement aux nôtres; mais, à défaut du paysage, on peut regarder les voyageurs. Il y en a bien une soixantaine dans notre wagon, à peu près complet. La majorité est formée de grandes et assez élégantes jeunes filles qui voyagent seules ou deux à deux. J'en ai une à côté de moi, qui lit une traduction d'*Électre* et qui a sur les genoux le *Laocoon* de Lessing. Les autres, moins intimidantes, bavardent entre elles. De temps en temps, quelques bébés drôles amusent de leurs réflexions l'assemblée, très portée à rire.

Le train est omnibus. A chaque station il arrive du monde. En voici bientôt plus qu'il n'y a de places. Je cède la mienne à une dame et cherche un refuge sur la plate-forme, où je lie conversation avec un marchand de Chicago. Il est Allemand, né à Cologne. Venu en Amérique pour affaires, aux environs de 1880, il y a si bien réussi qu'il n'en a plus voulu partir. Cela ne l'empêche

point de parler fort sévèrement de la ville où il s'est fixé. « Elle renferme, dit-il, des parcs, des boulevards, des résidences magnifiques; mais la plus grande partie en est dans un état de saleté repoussante. Il y aurait pourtant de quoi l'entretenir, avec les 20 millions de dollars que nous payons chaque année; mais les trois quarts passent dans les poches des politiciens sans scrupule qui détiennent l'administration municipale. Il faut qu'ils satisfassent leur clientèle et aussi qu'ils rentrent dans les frais excessifs de leur élection. Démocrates ou républicains, ils se valent tous; et ce n'est pas la peine de chercher à les renverser : leurs successeurs seraient pires. Nul, ici, ne résiste à la toute-puissance de l'unique dieu, le dollar. » Il me semble que cet homme austère n'y résiste pas, en effet, plus que les autres; car, si le pays lui déplaît tant, d'où vient donc qu'il y reste? Aux appréciations de ce brave Germain, s'il fallait ajouter tout ce qui m'a été dit en Europe et au Canada contre « la ville des marchands de porcs », on verrait bien que je n'arrive pas à Chicago très prévenu en sa faveur. D'honnêtes personnes m'ont même gracieusement fait entendre qu'on n'y met pas les pieds lorsqu'on a gardé quelque sens du beau et, pour un peu, quelque sens moral.

Sans l'amabilité de l'accueil qui m'y est fait par M D. F. Riordan, curé de Sainte-Élisabeth et frère de l'archevêque de San Francisco, ma première impression ne serait pas des meilleures.

Descendu à une station qui s'appelle poétiquement Trente-et-unième Rue, je suis emmené par mon hôte dans Wabash Avenue, l'une des voies les plus importantes. L'endroit où nous nous arrêtons, n° 4049, au coin de la 41ᵉ rue, marque à peu près le point intermédiaire entre la partie achevée, riche, élégante, et la partie en construction où de pauvres maisons de bois côtoient des palais, où

des fabriques alternent avec des champs en friche. Des deux côtés la rue, le boulevard, la route — on ne sait comment dire — va se perdre en droite ligne jusqu'à l'horizon. Wabash n'est rien cependant à côté de Western Avenue, qui a 35 kilomètres de long. Les distances offrent ici quelque chose de déconcertant. Je demande à M. Riordan si je pourrais, avant la fin de la journée, faire une visite dont je lui donne l'adresse; il me répond que c'est à 15 kilomètres. Parmi mes lettres d'introduction, il en remarque une dont le destinataire lui est connu et habite un peu moins loin. Nous y allons ensemble. Comment aurais-je trouvé seul la demeure? Elle n'a pas de numéro. Celui qui est marqué sur l'enveloppe n'est cependant pas inutile; il indique au moins la situation du « bloc ». Mais en vain nous frappons, nous sonnons à toutes les portes de la maison. Personne pour répondre; ni concierges, ni domestiques, bien que ce soit une fort grande villa. Une bonne course de perdue. Sans les cars électriques et le téléphone qui, du reste, se rencontrent partout, les villes d'Amérique seraient inhabitables et paraîtraient inhabitées. Que penserait-on si j'affirmais qu'un des traits de Chicago, c'est qu'il n'y a personne dans les rues? On m'opposerait les descriptions de tous les autres voyageurs; et l'argument, certes, vaudrait pour le quartier des affaires, qui est bien, en effet, avec certaines parties de New-York, le coin du monde le plus encombré d'êtres humains circulant à pied, en automobiles, à bicyclettes, en tramways, ou juchés les uns sur les autres par six, huit ou dix mille dans des offices et des magasins titanesques. Mais loin de cet entassement la dispersion se fait chaque soir, et tous se précipitent vers quelque asile de repos. Or, quand ils sont, de la sorte, deux millions et demi à rechercher la solitude, on se figure sans peine quel espace il faut pour leur donner même une appa-

rence de satisfaction et quel aspect de désert offrent, dans le jour, les parties de la ville les plus éloignées.

*
* *

Le lendemain de mon arrivée, qui est un dimanche, après la messe, où j'ai donné la communion durant un quart d'heure, je m'en vais seul, pour suivre les offices à l'église catholique des « gens de couleur ». C'est si près de la cure que je refuse un guide. A quelques pas je rencontre un étranger complètement perdu qui me demande, sans succès, de le mettre sur la bonne route. Et moi-même, vite égaré dans ces rues qui se ressemblent toutes, je passe, sans l'apercevoir, à côté de la petite chapelle que je cherchais, et j'arrive innocemment à une grande église vers laquelle se dirigent beaucoup de nègres. Nous sommes décidément dans un quartier de couleur; il n'en était pas de même, paraît-il, autrefois — autrefois, c'est-à-dire il y a trois ans. Voyant s'installer des nègres, les blancs ont eu vite fait de leur céder la rue. Etrange et cruel préjugé, n'aurais-je pas manqué de croire avant mon voyage d'Amérique ; aujourd'hui la question, sur laquelle nous reviendrons à propros d'une *high school* de nègres visitée à Washington, nous semble autrement complexe. Les catholiques, même les plus modestes et les plus dévoués, trouvent tout naturel de bâtir des églises à part *for coloured people*. Mgr Spalding, étant jeune vicaire à Louisville et voulant se consacrer au service des noirs, créa pour eux et dirigea lui-même une paroisse séparée. L'idée ne lui serait pas venue (ou elle eût été irréalisable) de fonder à leur intention des œuvres spéciales dans la paroisse commune. Même avec les meilleurs sentiments, même avec une grande bienveillance les uns pour les autres, c'est un fait que les nègres et les blancs ne peuvent se trouver

habituellement ensemble, ni à l'école, ni à l'église, ni seulement dans le même quartier.

Il va sans dire que cette tendance à la séparation n'est pas le propre des catholiques. Tout le monde en est là. Le nègre à qui je demande le nom de l'église où je viens d'arriver me répond qu'elle est baptiste. Il ajoute que le service ne commence qu'un peu plus tard, et il s'offre à me conduire à « l'école du dimanche », qui se tient à côté. Je profite de la méprise pour m'instruire et je suis mon guide. Il m'introduit dans une salle assez longue et basse, où beaucoup d'enfants et quelques adultes chantent des cantiques sur un air de *merry go-round* (cela m'évite de dire chevaux de bois). La musique finie, un pasteur nègre explique aux assistants sa joie de leur être présenté et son admiration pour l'école du dimanche ; puis, l'on chante à nouveau. Une dame blanche prend ensuite la parole et dit à l'assemblée son admiration pour l'école du dimanche et sa joie de lui être présentée ; après quoi, la musique reprend, et je crois bien que l'école est faite. Je n'y ai pas beaucoup appris ; mais rien ne prouve que cela se passe toujours de même.

Je retourne au temple. A en juger par l'heure qui m'a été indiquée, le service devrait être commencé. On n'arrive que très lentement, et le retard est d'au moins vingt minutes quand, sur l'estrade du fond, deux dames à figure blanche et deux messieurs à figure noire commencent les chants liturgiques. Il serait disgracieux d'en parler mal. Assis dans un coin près de l'entrée, je regarde l'assistance de nègres et de négresses endimanchés, et je deviens très mélancolique à me sentir loin de toutes ces âmes. Je ne me suis jamais encore trouvé dans une réunion de gens de couleur, ni dans une église de baptistes. Que se passe-t-il en eux? Sans doute nous adorons le même Dieu ; mais que de barrières pourtant! Si j'en avais le loisir, je

voudrais connaître un peu ce peuple, entrer en relation avec lui. Et ce ne serait pas impossible. Justement, de l'estrade, à cause de mon costume de clergyman, quelqu'un vient me demander, fort aimablement, de monter plus haut. Si j'acceptais, et si, après la cérémonie, je me laissais inviter par eux? Mais on m'attend au presbytère et je ne pourrai probablement pas rester jusqu'à la fin. C'est l'excuse, très sincère, que je donne et qui est agréée. Je ne voudrais pas non plus, comme prêtre catholique, me trouver impliqué dans des cérémonies que je ne connais pas d'avance. Que va faire, par exemple, ce nègre qui se lève, probablement un ministre, tandis que les auditeurs se recueillent et inclinent la tête? A voix haute, et parfois même en poussant de vrais cris, il invoque la descente de l'Esprit divin; et quelques fidèles, de ci de-là, au moment où l'on s'y attend le moins, traduisent leur émotion par des soupirs, des exclamations, des sentences rapides. C'est une scène étrange, et que des malveillants pourraient dire navrante ou même ridicule; la sincérité de ceux qui y prennent part m'émeut, au contraire, et je suis sûr que Dieu, qui regarde aux intentions, agrée leur naïf hommage. De plus en plus je regrette de ne pouvoir, faute de temps, essayer une excursion dans ce monde inconnu. L'heure avance; tout rêveur et mal satisfait, je sors du temple au moment où la foule noire entonne avec force un nouveau cantique.



Au presbytère, je trouve des amis de Mgr Spalding et de M. Riordan, qui m'arrangent une promenade en ville pour l'après-midi. Quand ils reviennent, vers deux heures, je demande si nous ne pourrions pas voir d'abord une « parade », démonstration que, d'après les journaux, les catholiques allemands doivent commencer vers ce

moment-là en l'honneur du nouvel archevêque, Mgr Quigley. On me répond que nous arriverions trop tard, parce que c'est presque à trois lieues de distance. Cela me rappelle une fois de plus au sentiment de la réalité. Cinq heures durant nous allons nous promener au trot de deux bons chevaux et sans presque nous arrêter, pour n'arriver à voir qu'une partie de la ville. La compagnie et le trajet ne me permettent d'ailleurs pas, il s'en faut, de trouver le temps long.

A peine avançons-nous depuis dix minutes dans la direction du centre, que les avenues s'ornent de splendides résidences entourées de verdure et de fleurs. On rencontre bien quelques constructions bizarres, mais la plupart sont d'un goût parfait, tant pis pour les préjugés; et l'avenue seule du Bois de Boulogne ou la bordure de Hyde-Park auraient droit de préférence. Encore verrons-nous par la suite un ou deux boulevards qui supporteraient la comparaison. Les architectes font d'étonnants progrès aux États-Unis, et nous le constatons d'autant plus volontiers qu'un bon nombre d'entre eux se sont formés à notre école des Beaux-Arts. C'est à leur bon goût que je pense en parlant ainsi. Quant à leur science technique, elle ne doit pas être médiocre si ce sont eux (mais ce doivent être les ingénieurs) qui se chargent du transfert des maisons. Nous passons devant une très grande église qui a été changée de place il y a quelques années. Comme elle gênait un percement de rue, on la transporta 40 mètres plus loin. Il n'y paraît pas.

Pendant quelque temps, boutiques et maisons banales. Puis, la ville des affaires. Aujourd'hui dimanche, la ruche est fermée; nul bruit et presque pas de mouvement; les abeilles, en congé, flânent sur le gazon des parcs.

Voici l'*Auditorium,* type des hôtels américains, trop riche, trop vaste, et toutefois si agréable, si tranquille

— oui, tranquille — pour ceux qui en connaissent les profondeurs reposantes ! Vous pouvez y faire à l'aise votre sieste dans des coins de boudoirs orientaux ; vous pouvez y donner, ou y entendre, un concert, une conférence dans une salle de quatre mille fauteuils. Nous prenons l'ascenseur express, qui nous monte d'une traite à dix-sept étages, au commencement de la tour. Une cinquantaine de marches à gravir et nous planons au-dessus de Chicago. En bas, quelques maisons naines de huit à dix étages ; à peu de distance, et perçant le ciel, le temple des francs-maçons, plusieurs banques, et tel grand magasin où le *Bon Marché*, réuni au *Louvre*, tiendrait encore à l'aise. A l'ouest, jusqu'à l'horizon, une folle étendue de maisons qui représente la ville avec ses trois ou quatre cents kilomètres carrés ; à l'est, tout près de nous, le Michigan. O mon lac Ontario ! qu'est-ce que toute cette horreur d'entrepôts, de rails et de gares qui nous séparent des eaux bleues et qui nous les cachent ? Je me figure la désillusion de l'Européen qui, installé de bonne foi dans le quartier des plus riches hôtels, n'aperçoit que les abords souillés du grand lac. Souhaitons qu'il puisse, comme nous, en descendant de la haute tour, se faire conduire dans les ravissants parcs où Chicago, tous les dimanches, déverse par centaines et centaines de mille ses laborieux enfants, le long des pelouses fraîches, sous des ombrages improvisés et qui semblent séculaires, au bord des quais et sur les plages où clapote le lac incommensurable. On peut, dans les divers parcs et sans sortir de la ville, faire 66 milles (106 kilomètres) de promenade en voiture. Quel voyageur osera, bravant les préjugés, déclarer le premier que très peu de villes au monde réunissent autant de grâce en leurs parcs, leurs avenues, leurs boulevards, que cette prosaïque ville appelée Chicago ? Je le dirais le second ; et j'ajouterais que je n'ai guère vu ailleurs tant de monde prier dans les églises, visiter

les musées, lire dans les bibliothèques. Mais voilà ! « Chicago? *Business* et matérialisme ; abattoirs et marchands de cochons. » Que peut-on opposer à cela?

Cela existe aussi, je le sais bien ; il n'y a pas d'âme sans corps. Le corps se verra demain ; en ce dimanche heureux, l'âme seule se manifeste. Nous sommes venus, course insensée, depuis *Lincoln Park* et *Lake Shore Drive,* au nord, par les boulevards Michigan et Drexel, jusqu'aux parcs du midi, Washington et Jakson ; et nous voilà près de l'élégante université où les millions de Rockefeller essaient de drainer la science, près des souvenirs qu'on a gardés de l'Exposition colombienne, et qui consistent, heureusement, bien plus en jardins de plaisance qu'en palais de carton. Le soir est venu ; l'atmosphère est saine et rafraîchissante ; le ciel, sans fumée en ce jour de repos, brille d'un éclat digne des altitudes. Quel est donc ce charme inconnu qui se dégage de l'air et des êtres? On me le dit, et peu à peu je le comprendrai mieux, étant destiné à en jouir quelque temps encore : c'est un avant-goût de l'*Indian summer*, de cet « été indien », qui, chaque année, vers le milieu de l'automne, enchante le sol des États-Unis ; sec sans poussière, tiède sans chaleur, frais sans être froid ; un ciel d'Afrique, sur une terre douce comme la France.

Quelques étoiles sont déjà levées quand on me ramène à mon hôte indulgent. Nous allons, après le souper, visiter un couvent, je ne sais plus de quel ordre, mais qui ne compte pas moins de 100 religieuses et novices, d'où il faut conclure au nombre des élèves. Je ne peux qu'en admirer la splendide chapelle et, vaguement, du dehors, les amples constructions. Nous trouvons la communauté réunie en récréation pour une fête familiale. Tout se passe avec une dignité et avec une bonne grâce! Une seule note sombre : c'est quand on m'interroge, avec une fraternelle

anxiété, sur les religieuses de France... Ici tout marche si bien! Sait-on que Chicago, qui n'existe que d'hier, compte aujourd'hui un million de catholiques, presque tous pratiquants, et 130 paroisses fort prospères, ce qui fait le double de Paris?

A Chicago, les choses vont vite. Je n'ai pas conscience, non plus, d'y perdre mon temps, car voilà, je pense, une journée remplie. Encore bien oubliais-je de noter qu'en sortant du couvent nous sommes allés finir la soirée chez un avocat de notre voisinage, et que là nous avons trouvé, dans la vie de famille, dans l'installation même, autant de charme, de goût et de distinction qu'on a le droit d'en attendre aux vieilles villes raffinées d'Europe, à Stockholm, à Nancy, à Florence.



Florence, disais-je? Et, maintenant, ce sera la Villette. Mais nous n'y stationnerons pas. Le lendemain donc il s'agissait de voir les *packing houses*, les maisons où l'on « empaquette », pour les distribuer sur le globe, chaque jour, par dizaines et centaines de mille, bœufs, porcs et moutons. Mais pour les empaqueter, sous forme de conserve ou tout frais dans la glace, il faut leur avoir fait subir une préalable opération. Et c'est cette opération que je ne décrirai pas, tout heureux que de plus habiles, MM. de Rousiers, Bourget, de Molinari, tout dernièrement M. Jules Huret, se soient magistralement acquittés de cette tâche. C'est bien assez, sans en chercher le relent, d'avoir pendant trois heures traversé, sur des ponts de bois, les wagons et les enclos où bêle, mugit et grogne tout l'élevage de l'Ouest; d'avoir, surtout, regardé de près et en quelque sorte, touché, respiré la mort sanglante, le dépouillement, le découpage d'une infinité de pauvres corps que la méca-

nique et le bras de l'homme, également sûrs, également brutaux, se passent de l'un à l'autre avec une rapidité de vertige. Une seule fois j'ai vu la révolte de la vie triompher un instant, et ce fut pire que le régulier massacre. A force de se démener sur la tringle de fer où ils glissent jusqu'au boucher qui les tue d'un seul coup de couteau, un des porcs s'embarrassa avec le voisin par la chaîne qui le tenait pendu, et la mort de tous en fut retardée d'un quart de minute : j'en eus mieux le temps de remarquer leur affreuse terreur. Les idées se rejoignent en nous par n'importe quelles voies ; je pensai alors à ce passage de Bossuet qui m'avait fait frémir durant mon enfance : « Tous les raffinements dont nous nous servons pour couvrir nos tables suffisent à peine à nous déguiser les cadavres qu'il nous faut manger pour nous assouvir (1). »

Mais puisque enfin c'est ainsi et puisqu'ils ont disparu, les temps regrettés de Bossuet et réclamés des végétariens, où les hommes prenaient leur nourriture sans violence « dans les fruits qui tombaient d'eux-mêmes et dans les herbes qui aussi bien séchaient si vite », autant vaut-il sacrifier nos victimes par quantités et proprement, que de multiplier le nombre des tueries maladroites et plus douloureuses. Je puise en cette pensée quelque réconfort ; et lorsque, rentrés aux bureaux où nous prîmes notre guide, nous apercevons le maître de cette cité sanglante, Armour le jeune, très aimé de ses ouvriers, je ne m'étonne pas trop de lui trouver un tout autre air que celui des ogres. Et notre guide lui-même, était-il assez doux, assez complaisant ! C'est, il est vrai, le cousin du jeune vicaire qui m'accompagne. A dix-sept ans, sans études spéciales et après trois années de service, il gagne déjà, en qualité de

(1) Discours sur l'Histoire universelle, 2e part., *La Création et les premiers temps.*

clerk, 500 francs par mois. Comme il n'y a pas de conscription pour interrompre sa carrière, voilà une vie bien lancée. Tout n'est pas dans le matériel, va-t-on maugréer. J'en conviens, et j'ajoute que mon féroce petit Yankee s'approche tous les quinze jours des sacrements.

Un quart d'heure après être sorti des abattoirs, je me trouvais, heureux contraste, dans une ravissante école primaire bâtie par la ville et qui porte le nom d'Armour. Sur vingt maîtresses, treize sont catholiques, et parmi elles la directrice. Il va sans dire que, si l'enseignement n'a rien de confessionnel, la neutralité y est parfaitement observée, et une neutralité qui n'est pas précisément étrangère à toute religion, mais qui se maintient dans la limite commune aux diverses églises chrétiennes. Personne ne s'étonne de voir deux prêtres catholiques visiter les classes ; et il nous serait difficile de juger par l'accueil que nous rencontrons quels garçons, quelles fillettes, quelles institutrices sont ou ne sont pas nos coreligionnaires. Une belle photographie de la Madone du Grand-Duc, qui orne le parloir, attira cependant une fois l'attention de certain inspecteur ; mais il reconnut vite qu'un chef-d'œuvre artistique est à sa place partout. On sait que les catholiques, non satisfaits encore de cette sincère neutralité, élèvent presque toujours des écoles libres à côté de leurs églises, sans que le gouvernement en éprouve autre chose que la satisfaction de se voir déchargé d'une partie de son fardeau. Si petite que soit notre paroisse Sainte-Élisabeth, j'y visite une école où 15 sœurs de la Merci instruisent 365 filles et 247 garçons. Dans le diocèse de Chicago, pour un million de catholiques, le nombre des enfants élevés sous l'égide de l'Église, *under catholic care,* était, d'après la dernière statistique, de 93,388.

Il reste encore, dans mes notes et dans mes souvenirs, les traces de banques au luxe invraisemblable et de ma-

gasins justement qualifiés *mammouths;* il y reste la foule, les tramways surchargés, les soixante chemins de fer qui, en ronflant, s'entre-croisent dans les airs ou qui traversent les rues sans souci des passants; il y reste, en un mot, le Chicago connu de tout l'univers. Pourquoi, dès lors, m'en occuper? J'aimerais seulement, ayant un faible pour les librairies, à dire que nulle part je n'en ai vu d'aussi vaste, d'aussi complète et bien ordonnée que la maison Mac Clurg. Qu'on se figure le magasin Hachette, mais répété à dix étages. Un employé, de nos compatriotes, nous montre et fait fonctionner une machine à enseigner la prononciation française. Des leçons grammaticales, avec quantité d'exemples, se récitent devant nous avec une netteté parfaite, et nous entendons aussi quelques morceaux de littérature déclamés par de bons artistes. Plus patient que les meilleurs maîtres, l'instrument, pourvu qu'on le remonte, se répète autant qu'on le désire : il recommence ses voyelles, ses diphtongues, ses nasales, jusqu'à ce qu'elles soient entrées dans l'oreille du disciple. C'est la fin du professorat!

M. Riordan m'emmène dîner dans une famille de ses amis, et je puis dire des miens, vu les relations et les idées que nous avons de communes. Le père est médecin; et sa réputation, comme aussi sa fortune, ce qui, en pareil cas, sert parfois de témoignage, prouvent quel est son mérite. Sa femme ni ses enfants ne sont indignes de lui. Et tous d'un accueil si gracieux! L'Américain, décidément, a l'hospitalité aussi cordiale que l'Anglais, et il l'a plus joyeuse; c'est, avec le sérieux du Nord, la gaieté du Sud. La belle-sœur du médecin fait aussi partie de la famille; mais, au lieu d'être à sa charge, ainsi qu'il pourrait arriver chez nous dans un tel milieu, elle vit de son travail et, chaque matin, elle quitte cette opulente demeure pour aller faire la classe aux enfants d'une école publique,

Elle gagne, du reste, à cette fonction 7,500 francs par an, et elle compte arriver à 10,000; elle en recevrait 15,000 si elle devenait directrice. Sur ce joli denier, ayant des goûts sérieux, elle s'offre la participation à diverses bonnes œuvres et de grands voyages pendant ses vacances. Un des buts préférés de cette petite Chicagoise est le Mont-Cassin; et si jamais elle s'éprend de quelqu'un, ce sera de saint Benoît. Je lui donne une lettre que vient de m'écrire un des proches de Montalembert; elle la serre comme une relique des *Moines d'Occident*. Elle s'est beaucoup amusée à Rome, l'an passé, de l'étonnement d'une princesse polonaise apprenant qu'elle ne dépensait que l'argent de son travail. Elle a presque franchi l'âge possible du mariage; mais cela paraît lui être singulièrement égal, et elle ne songe guère à se demander, comme d'autres, ce qu'elle est venue faire en ce monde. Elle le sait de reste, et que c'est tout simplement pour y faire du bien et honorer Dieu. Y aurait-il, ô grands romanciers, d'autres Américaines que celles des plages à la mode et des hôtels cosmopolites?

Après le repas, sur la terrasse aux blanches colonnes où nous respirons le frais du jardin, comme on le ferait aux villas de la Toscane, la conversation marche son train et tous s'y intéressent; elle révèle entre nous, à notre joyeuse surprise, quantité d'opinions et de goûts semblables. Aux échanges de vues succèdent les informations. En retour de celles que je donne sur l'Europe et Paris, j'en obtiens sur l'Amérique et sur Chicago. On me parle, notamment, de Dowie, le faux prophète, qui fait ici tant de dupes; mais je ne prête pas à ce nom, qui m'arrive pour la première fois, autant de curiosité qu'il en mériterait. A New-York je retrouverai, j'entendrai ce personnage fantastique, et alors je m'occuperai de lui. Ce qui, aujourd'hui, me touche davantage est ce qu'on me dit

de *Hull House,* la plus intéressante, semble-t-il, des œuvres sociales de Chicago.

Hull-House est un *settlement*, c'est-à-dire l'effort tenté par des gens du monde, au milieu des quartiers misérables d'une grande ville, pour se rapprocher du peuple et pour lui rendre le plus de services possible. Paris et Londres en ont vu d'admirables essais. Qui ne connaît aujourd'hui, pour me borner à deux exemples, les noms de Popincourt et Toynbee-Hall? C'est à 1889 que remonte la création de Hull-House, et depuis lors, sur son modèle, les settlements se sont multipliés dans toute l'Amérique; il y en avait déjà vingt en 1895; on les compte aujourd'hui par centaines. Celui de Chicago est resté le plus en vue, tant par la supériorité de la personne qui l'a fondé et qui en est l'âme, miss Jane Addams, que par l'étendue des misères qu'il doit soulager.

Il y a donc des misérables, en Amérique? Oui, sans nul doute; il y a ceux qu'y envoie l'Europe, et ils sont nombreux dans les plus grandes villes, à New-York surtout et à Chicago. Dans cette dernière, plus de la moitié des habitants sont nés dans le vieux monde, principalement en Allemagne, en Italie, en Russie et dans les diverses provinces de l'Autriche-Hongrie. Tel quartier de Chicago représente, comme population, la troisième ville de la Bohême. Se représente-t-on un million d'étrangers débarqués, pour toute fortune, avec une moyenne de cent francs par tête, ne sachant pas la langue du pays, et s'installant, Dieu sait de quelle manière, dans les pires quartiers de la ville incommensurable? Le mal est-il, comme tout le reste ici, assez gigantesque? Le remède y sera proportionné, et son nom sera la charité des Américaines.

En attendant le passage, sinon toujours rapide, au moins presque assuré, de ces multitudes à la vie labo-

rieuse et libératrice, la douce main des femmes de la société soulagera les souffrances urgentes, dirigera les malades sur l'hôpital, procurera de l'ouvrage aux adultes, recueillera les petits enfants, attirera, adoucira, civilisera ces pauvres barbares. C'est le souci principal de la plupart de ces clubs de femmes qu'ici nous raillons, les jugeant sur des cas excentriques et exceptionnels (1). C'est tout le but que s'est proposé miss Addams en créant Hull-House et que poursuivent avec elle les femmes et les hommes d'élite qui, de tous les rangs de la société et du sein de toutes les Églises, catholiques, protestants, non chrétiens, lui ont apporté le concours de leurs bonnes volontés. Autour de la fondatrice, qui est là à demeure, ces dévoués auxiliaires viennent se fixer pour quelque temps dans la grande Maison du Peuple qu'est en réalité Hull-House, et ils se trouvent ainsi au centre des maux qu'ils cherchent à soulager. Si l'entretien des rues, le service des eaux, n'importe quel point d'hygiène publique, apparaissent défectueux, ils rappellent au devoir les officiers municipaux; ils font enlever les boues, la poussière ou la neige; ils font installer des bains. Le moral les occupe encore davantage. Au foyer, ils régularisent des unions, propagent la tempérance, aident à trouver des emplois. A Hull-House, qui reste ouvert à tous, ils ont installé des cours professionnels, des salons de lecture, des prêts de livres, des halls pour meetings absolument libres, des séances de musique et, comment dirai-je? des leçons d'idéal. Les misérables qui, ayant, au reste, tiré de Hull-House une formation plus substantielle, y entendent quelque soir un morceau de poésie, en emportent peut-être un nouveau sentiment de leur dignité. Cet enfant était éveillé au désintéressement

(1) Voir, dans le beau livre de Mme Th. Bentzon, *les Américaines chez elles*, au chapitre premier, la description de deux clubs féminins à Chicago.

et à une vie plus haute, qui, s'en allant, des larmes aux yeux, d'une causerie sur les épopées chevaleresques, déclarait qu'il n'y viendrait plus « maintenant que le prince Roland était mort ».

Voilà, certes, de nobles efforts. Ajoutés à l'action religieuse, qu'ils sont bien loin de contrarier, et qui, de son côté, multiplie les œuvres d'assistance avec un zèle inlassable, ils forment une puissance de relèvement et de moralisation qui suffit presque aux besoins sans cesse renaissants des émigrés, toujours plus nombreux.

A voir tout ce que font les Américains « arrivés » pour tirer de peine les nouveaux venus ; à considérer — encore plus que les dons royaux de quelques milliardaires — le dévouement personnel de beaucoup de gens du monde, et surtout des femmes, on oublie, on pardonne l'âpreté de la lutte pour le succès, et l'on reconnaît qu'il y a de la justice, même s'il faut l'appliquer à l'ensemble des États-Unis, dans cet éloge que faisait de Chicago un journal de cette ville : « Dans ses bras hospitaliers se sont réfugiés et se réfugieront, tant que le monde ne sera pas meilleur, les déshérités de tous les pays, les pauvres êtres écrasés qui cherchent liberté et droit à l'existence, les fugitifs du despotisme qui parlent cinquante langues diverses, mais ont tous une même cause. Et la grande cité les prend tous contre son cœur, et elle les réconforte, et elle en fait les égaux de ses propres fils. »



Le journal qui parle ainsi est le *Sunday Record Herald*, du 20 septembre 1903, dans un article de deux pages, qui a pour titre : *Chicago, l'histoire de ses cent ans,* et

dont l'illustration représente, au-dessous des splendeurs actuelles de la rue La Salle, un Indien demi-nu pagayant sa pirogue d'écorce, parmi les roseaux, dans le voisinage de quelques huttes et d'un fortin de bois. C'est la ville de 1903 en face du village naissant de 1803; et le contraste parle assez haut. On s'apprête, justement, à fêter l'étonnant centenaire; à faire, dans l'expansion vertigineuse, une sorte de halte pour se donner le temps de regarder l'espace parcouru. Quelle histoire que celle-là, et comme elle est bien représentative de la croissance américaine! En 1803, une troupe de 70 hommes construit là un fort au nom des États-Unis; en 1804, arrive la première famille de colons; en 1812, des Indiens brûlent le fort et massacrent les 110 habitants. On reconstruit le fort l'année suivante et la population s'élève à 150 âmes, en 1816; à 500, en 1830; à 1600, en 1834. Beaucoup de nos lecteurs étaient nés avant que Chicago, aujourd'hui la septième ville du monde, fût seulement érigée en cité. Elle est incorporée comme telle en 1837, avec 4,170 habitants. Elle en a 120,000 en 1861; et 334,290 en 1871. Presque détruite, cette année-là, par un incendie dont on ne trouve pas l'égal dans l'histoire, elle n'en est même pas interrompue dans son développement. Comme le feu dure plusieurs jours, on commence à rebâtir un côté de la ville pendant que le reste brûle encore. Avant que le fléau ne soit apaisé, le maire de Chicago lance cette proclamation : « Attendu que la Providence de Dieu, à la volonté duquel nous nous soumettons humblement, a fait éclater sur notre cité une calamité terrible qui réclame de nous les efforts les plus énergiques pour le maintien de l'ordre et l'assistance de ceux qui souffrent, *faisons savoir* que la foi et le crédit de la ville de Chicago sont engagés par ces présentes à couvrir les dépenses nécessaires... » Suit l'énoncé des mesures de secours et de bon ordre, grâce auxquelles

« avec l'aide de Dieu » la paix et le bien de tous seront sauvegardés; et le document se termine par ces mots qui empruntent à de si tragiques circonstances un caractère bien américain : « On croit que l'incendie perd sa violence et que prochainement tout ira bien, *all will soon be well*. »

Tout alla, en effet, si bien que la ville renaquit de ses cendres plus prospère et plus belle. En 1880, elle atteignait le chiffre de 596,358 habitants ; en 1890, celui de 1,105,540 ; en 1900, celui de 2,010,000. Le dernier chiffre, pour 1903, est de 2,231,000 ; aujourd'hui probablement il atteint 2 millions et demi, et ce n'est pas la fin. Les affaires y grandissent tous les jours, avec les progrès de l'Ouest américain et de l'Ouest canadien. Les chemins de fer s'ajoutent aux chemins de fer ; grâce aux canaux, la navigation atteint l'Atlantique par l'Hudson et le Saint-Laurent; et voici que l'élargissement de l'Illinois ouvre une nouvelle et magnifique route vers le Mississipi et le golfe du Mexique.

Assurée maintenant de la fortune, la ville géante se préoccupe de plus en plus de l'usage qu'elle en saura faire. Les meilleurs de ses habitants comprennent qu'il est un autre éclat que celui de la richesse; ils tournent leurs regards vers un idéal plus haut, et ils se répètent, en termes équivalents, l'énergique parole de Spalding : « Rien ne sert que le pays soit grand, si les hommes y sont petits. » Leurs concitoyens ne demandent qu'à les suivre, dès lors qu'il est démontré qu'il s'agit de l'honneur de la ville ; car elle est aimée de tous d'une passion étrange, pour son audace, pour son succès, pour son immensité, pour le bien qu'ils lui doivent. Sans oser méconnaître ce qu'ils appellent « les imperfections inséparables d'une rapide croissance » , ils sont orgueilleux d'elle ; ils entendent qu'elle soit la première en tout, et puisque

la science, l'esthétique, la culture morale sont nécessaires à la vraie grandeur, ils appliqueront à les acquérir cette persévérance qu'en tout le reste ils ont déployée. Et celui-là serait mal venu d'eux, qui émettrait un doute sur le succès de leur nouvel effort.

CHAPITRE VIII

UNE PETITE VILLE ET UN GRAND ÉVÊQUE : PÉORIA; MGR SPALDING.

A travers l'Illinois. — Mgr Spalding chez lui. — Ses idées. — Son prestige. — Une ville typique. — Péoria. — Ses ressources; ses préoccupations intellectuelles, morales et sociales. — Écoles; bibliothèque; œuvres d'assistance. — Jugement de Roosevelt sur le Bon-Pasteur. — Administration et initiative.

Après les journées « excitantes » de Chicago, c'est un repos véritable que de traverser les souriantes campagnes d'Illinois en se rendant à Péoria. A peine sortis de la grande ville, nous entrons dans des plaines de maïs qui semblent, comme toutes choses ici, ne pas connaître de limites. Quelques champs bien labourés et hersés, des prairies verdoyantes où paissent tranquillement les bœufs, d'épais groupes d'arbres, des fermes isolées, de petites villes ou plutôt de gros villages aux maisons en bois, interrompent cependant la monotonie du trajet. Les étranges noms que portent ces pays ! On voit que des hommes de toute nation ont passé par là et y ont librement fixé les traces de leurs souvenirs ou de leurs fantaisies : Fairburg, Chenoa, El Paso, Eureka, Washington sont les quatre stations qui précèdent Péoria, et les deux derniers noms sont répétés je ne sais dans combien d'États. Pas très loin dans la même région, je vois sur la carte : La Salle, Decatur, Berlin, Orléans, Carthage, Keokuk, Muscatine. Sur

une autre ligne, au nord-ouest, on va de Toledo à Frankfort par Durand et Cadillac.

Le paysage se fait plus intéressant. Des collines aux pentes boisées, des parcs, des résidences; et, avec le charme, aussi le bruit et la vie. Nous traversons la rivière d'Illinois et entrons dans la ville. Une émotion me prend, à l'idée de revoir chez lui, intimement et longtemps, un de ceux devant lesquels on éprouve le bonheur de se sentir très petit.

Ce n'est pas que Mgr Spalding, Dieu le sait, cherche à en imposer par aucune sorte d'apparat extérieur. Les évêques d'Amérique sont connus par leur extrême simplicité; il est le plus simple de tous. Comme les esprits vraiment supérieurs, il respecte en chacun la dignité de la personne humaine, et il traite tout le monde en égal. Je ne pense pas qu'il parle à son ami le président Roosevelt autrement qu'au plus jeune vicaire de sa cathédrale. N'importe où, et devant qui que ce soit, il se donne ou mieux il se laisse prendre exactement pour ce qu'il est, sans précaution, sans réticence, sans la moindre espèce de calcul. Lui inspire-t-on confiance, il le montre une fois pour toutes, et il faut se le tenir pour dit; dans le cas contraire, il procède de même. Je ne sais plus, ou plutôt je sais, mais je ne dirai pas, quel personnage lui demanda un jour sa collaboration pour certaine entreprise; s'étant heurté à un refus très net, il en voulut savoir l'explication : « C'est que je n'ai pas confiance en vous », répondit Spalding du ton le plus naturel du monde.

Évêque, orateur, écrivain, simple particulier, il s'occupe d'être sans jamais se soucier de paraître; il pense à ce qu'il doit faire, non à ce qu'on dira de lui.

Nulle recherche en sa vie, pas plus qu'en sa personne. Sa demeure, son langage, ses manières sont d'un honnête homme, sans luxe ni austérité. Il semble que, pour lui, ces

choses du dehors ne méritent qu'on s'y applique ni pour les agrandir, ni pour les rapetisser; c'est le portrait qui importe, et non pas le cadre. Dans cette semaine d'intimité, je n'ai pas remarqué autour de lui un seul trait saillant. Nous avons vécu en famille, dans un petit presbytère, avec les trois prêtres de la cathédrale; nous nous sommes promenés en *buggy*, le prélat, plus expert que moi, attachant lui-même notre cheval à quelque poteau lorsque nous descendions pour visiter des églises ou des maisons religieuses; nous avons eu, après le repas, de longues causeries en tête-à-tête, et ç'a été tout. Tout? Oui, sans doute, mais je n'en demandais pas davantage, et ces quelques jours laissent en mes souvenirs une trace de lumière et de sérénité. Je n'essaierai pas de rapporter le détail des conversations. Sans compter que ce ne serait pas le moyen d'être discret, ce ne serait peut-être pas non plus celui d'être exact. Elles n'avaient, en effet, rien de didactique. C'est lorsqu'on est pressé ou qu'on se connaît peu, qu'on traite *ex professo* des sujets déterminés, à la manière des interviews. Et puis, Mgr Spalding n'est pas l'homme des théories en forme. Plus encore que ses livres, ses entretiens sont faits d'aperçus profonds et inattendus, d'éclairs qui brusquement illuminent les questions obscures, de réflexions ou de confidences presque involontaires et qui vous pénètrent, comme par contagion, de calme intérieur, de bonté pour tous, de confiance en l'ordre divin.

Et, si l'on cherche à analyser le fond de ses idées ou tout au moins l'impression qu'elles laissent, un seul mot exprime tout, qui reparaît, du reste, sans cesse dans ce qu'il dit comme dans ce qu'il écrit ; c'est le mot de *vie*. La vie est tout : elle est le but, elle est le moyen. Dieu possède en lui-même la vie infinie, et, s'il crée, c'est pour donner la vie. Le Christ est venu pour augmenter la vie. Notre vie, une fois reçue, est définitive. Le tout est de la déve-

lopper et de la laisser associer à la vie divine. Il faut apprécier les idées, les actes, sur leur rapport avec la vie : ce qui grandit la vie est bon; ce qui la déprime est mauvais. Tout ce qui, en fait d'institutions humaines, contredit la vie ou seulement n'augmente pas la vie est inutile et condamné. Et pour faire disparaître les obstacles, les choses mortes, il faut compter sur la vie encore. Ce qui ne vit plus s'élimine de soi-même et sous la poussée naturelle de la vie plutôt que par une opposition directe. Pour combattre le mal, faisons le bien; pour combattre l'erreur, disons le vrai : c'est l'action positive qui est efficace, non la négative. Restons bons, quoi qu'il arrive, et montrons-nous patients. Ne nous indignons pas contre ceux qui ont des idées fausses, mais essayons de leur en donner de justes; et, s'ils ne peuvent pas comprendre, attendons que leur esprit s'ouvre ou qu'ils soient remplacés. Cette douceur, pourtant, ne doit pas être faiblesse; il faut se tenir au bien et à la vérité, même s'ils ne sont pas reconnus. L'important n'est pas qu'on soit approuvé, mais qu'on ait raison; il ne s'agit pas d'être récompensé, mais d'en être digne. Au reste, Dieu a disposé ses lois de telle sorte qu'ordinairement, même dès ce monde, celui qui est dans le vrai et celui qui fait le bien triomphent en définitive. Jamais, du moins, leur effort n'est perdu pour la cause qu'ils servent; et, même lorsqu'ils semblent vaincus, cela ne doit pas les émouvoir : la justice et la vérité, pour lesquelles ils travaillent, sont assurées de la victoire qui dure. Il n'est au pouvoir de personne de troubler dans sa paix le sage et le chrétien; ils savent que Dieu a toujours raison.

Mais j'ai scrupule à parler de la sorte. C'est ma pensée que je donne là et que j'ose attribuer à l'évêque Spalding; ma pensée, il est vrai, influencée encore par la sienne et tâchant de se retrouver telle que ses mots, ses regards, ses silences mêmes la suscitaient en mon esprit docile, mais

combien affaiblie et décolorée à côté de sa pensée directe, si forte si ardente, et à la fois si mesurée, si calme, si noblement sereine ! J'ai rencontré en beaucoup de questions des spécialistes plus compétents ; je ne sais pas s'il existe actuellement au monde quelqu'un qui comprenne mieux l'exacte position du problème religieux, social et philosophique ; je ne sais pas s'il existe un penseur plus chrétien ni un chrétien qui pense plus profondément.

Tous ceux qui connaissent ses livres ou, du moins, la traduction qu'on a donnée de ses principales œuvres (1), jugeront naturelle une pareille admiration. Comme l'abbé Planus, ils auront retrouvé « souvent, presque partout, sur les lèvres de l'évêque de Péoria, l'écho de la voix du Père Gratry et d'Ollé-Laprune », et ils auront aimé « la visible parenté de ces grands cœurs ».

Déjà mis hors de pair par ses nombreux écrits et par son rôle prépondérant dans la création de l'université de Washington, Mgr Spalding est devenu plus célèbre encore depuis la fin de 1902 par le choix qu'a fait de sa personne le Président des États-Unis comme membre de la commission d'arbitrage qui devait terminer et qui termina heureusement la terrible grève des mineurs de Pensylvanie. Un détail qu'on ignore et qui ajoute beaucoup de poids à cette nomination, c'est que la qualité des arbitres avait été déterminée d'avance impersonnellement et de telle sorte qu'on eût parmi eux un officier du génie, un ingénieur des mines, un juge, un personnage qui fît autorité en sociologie, quelqu'un qui eût été directement mêlé à l'extraction et à la vente du charbon. Mgr Spalding, sans l'avoir certes sollicité, fut nommé par le chef de l'État, accepté des patrons et des ouvriers, comme étant l'homme des

(1) La traduction, faite par l'auteur du présent livre, a paru sous ce titre : *Opportunité*. (In-12, Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris.)

États-Unis qui répondait le mieux à cet idéal : *a man of prominence eminent as a sociologist* (1).

Le cardinal Perraud ne se trompait donc pas lorsque, dans une lettre au traducteur d'*Opportunité,* après avoir loué « les pensées très originales, inspirées par une foi très vive », qu'on rencontre dans ce livre « et dont plusieurs peuvent nous suggérer d'utiles résolutions », il ajoutait que « l'évêque de Péoria paraît appelé par la Providence à exercer une grande influence sur la marche ascendante du catholicisme dans son pays ».

En dehors de cet arbitrage qui fut tant remarqué, les preuves deviennent toujours plus nombreuses du prestige moral dont il jouit auprès des intelligences d'élite, soit dans le catholicisme, où ce sont les plus éclairés qui l'admirent le plus, soit en dehors même de l'Église et notamment dans les grandes universités, qui adoptent ses ouvrages, qui l'invitent à parler dans leurs jours de fête et qui tiennent à se l'attacher par la collation honoraire de leurs premiers grades. Lorsqu'à New-York, il y a quelques années, l'aimable et savant doyen de la Faculté des lettres à l'Université de Paris était fait, solennellement, docteur de *Columbia*, son attention fut vivement excitée par les égards que tout le monde témoignait à un évêque appelé au même honneur que lui : c'était Mgr Spalding. Et j'ai rarement entendu un homme en louer un autre avec autant de chaleur que l'a fait, dans l'entrevue qu'il voulut bien m'accorder, le président Roosevelt, parlant de l'évêque de Péoria.



A l'atmosphère de clarté intellectuelle et de paix morale

(1) *Report to the President on the Anthracite Coal strike of may-october* 1902. Washington, Government printing office, in-8°, 1903, p. 11.

qu'on respire dans l'intimité de cette grande âme, correspond extérieurement, durant tout mon séjour à Péoria, une étonnante sérénité de lumière et de douce température. L'automne est décidément une saison exquise dans le centre des Etats-Unis, et je n'ai rien vu, pas même dans la Brianza, qui dépasse l'excellence de ce radieux soleil, de cet air sec et pur, de ces journées tièdes et de ces nuits fraîches. Nous en jouissons avec délices tandis que nous parcourons chaque matin, en voiture, les boulevards et les environs. Quel charme de suivre, en devisant sur la marche du progrès, les routes à peine défrichées des parcs immenses et encore sauvages que la municipalité a nouvellement reçus en don! C'est de la nature primitive, et c'est de la pensée humaine. On pose des lampes électriques dans des coins de forêt vierge. Sous ces grands arbres, les Indiens chassaient il y a un demi-siècle; aujourd'hui, le peuple le plus laborieux du monde, le plus avancé peut-être, y vient chaque dimanche prendre son repos.

Et quelle vue du haut de ces collines! A nos pieds, la cité énergique et jolie, avec sans doute les panaches fumeux de ses distilleries et de ses fabriques, mais aussi avec ses clochers, ses tours, ses villas, ses jardins, et si coquettement assise au long de sa belle rivière élargie en lac! On comprend qu'une ville soit née là et que d'héroïques Français, missionnaires comme le Père Marquette, explorateurs comme ce grand La Salle, s'y soient, il y a deux siècles, arrêtés avec complaisance; on comprend que, malgré ses malheurs, la colonie ait persévéré et que, plusieurs fois détruite par les Indiens ou les guerres entre blancs, elle ait fini par s'assurer l'avenir. Aujourd'hui, Péoria, qui ne compte pas plus de soixante mille habitants, est riche entre toutes les villes par son industrie. Ses distilleries, ses fabriques de glucose et ses autres usines, pour peu étendues qu'elles soient, paient à l'État des revenus qui ne

le cèdent qu'à ceux du district de New-York. Quatorze lignes de chemins de fer traversent la ville ou y aboutissent, et le trafic sur l'Illinois, déjà important, va singulièrement s'étendre lorsque seront achevés les travaux de canalisation qui doivent relier Chicago au Mississipi. Bientôt passeront ici les navires de fort tonnage qui feront le service des grands lacs du Nord au golfe du Mexique.

Péoria n'est pas occupée que de soins matériels. L'art et le goût se révèlent dans quelques édifices publics, et particulièrement dans la cathédrale. Elle est relativement petite, comme en général les églises aux États-Unis ; on aimera mieux, dès qu'elles seront insuffisantes, en bâtir d'autres un peu plus loin, que de s'exposer, pour les avoir faites trop grandes, à y voir des espaces vides. L'intérieur en est d'un parfait ogival, et les flèches de ses deux tours sont de l'effet le plus gracieux. Quand on pense qu'il y a soixante ans un missionnaire venait ici dire la messe dans une chambre, devant neuf ou dix personnes, une fois toutes les six semaines ! La ville possède aujourd'hui 9 églises, et le diocèse en compte 217, avec 186 prêtres et 123,500 fidèles, bien qu'il ne soit érigé que depuis vingt-cinq ans, Mgr Spalding en étant le premier évêque. L'annuaire d'où j'extrais ces chiffres en donne d'autres qui méritent aussi d'être remarqués : décès, 1,190 ; baptêmes, 3,647 ; mariages, 962. Presque autant de mariages que de morts, et trois fois plus de baptêmes. Il ne faut donc pas dire qu'en Amérique le catholicisme augmente seulement par l'immigration.

Mais cette encourageante statistique nous a détournés de la question d'art. Où les habitants de Péoria donnent peut-être la meilleure preuve de leur goût, c'est dans leur souci de faire ressembler le plus possible à des allées de parc les rues qui s'éloignent, en tous sens, du quartier des affaires et qui se répandent jusqu'au milieu de la cam-

pagne en se fondant avec elle imperceptiblement. Nous avons déjà constaté que c'est là un des caractères typiques de la ville américaine, et nous avons parlé aussi de la beauté habituelle des « résidences » ou demeures privées. Il me semble qu'ici — singulier reproche, n'est-ce pas? — on se préoccupe par trop de l'architecture et l'on oublie un peu les règles du confort. Quelle peut être cette manie de style archaïque, égyptien, je pense, qui fait construire des porches, des fenêtres, des galeries, avec des voûtes si surbaissées que l'air et la lumière n'y auront presque pas d'accès? J'aime mieux les imitations, qu'on trouve dans les autres villes, de la colonnade grecque, des loggie italiennes, surtout des cottages anglais.



Le grand luxe, à Péoria comme ailleurs, est pour ce qui favorise l'éducation du peuple. Quelques détails sur ce que fait, en cette matière, une ville d'étendue moyenne et, du reste, oubliée par les mécènes milliardaires, montrera mieux que des dissertations le besoin de s'instruire et de s'élever qui travaille l'âme américaine.

Les revenus et les impôts de la municipalité vont pour moitié à l'œuvre d'enseignement. Chaque quartier possède des écoles primaires publiques, *grammar schools*, qui sont de petits palais, pratiques et confortables à la perfection. Une *business school*, fondée par des particuliers, mais entretenue par la ville, donne l'enseignement commercial, tant la journée que le soir, à environ quatre cents jeunes gens et jeunes filles. Un institut polytechnique, où l'on professe les sciences et prépare aux divers métiers, est dû à la générosité d'une femme éclairée, Mrs Lydie Bradley. Les luthériens ont bâti cinq écoles primaires, où ils élèvent 250 enfants; les autres protes-

tants n'en ont pas. Les catholiques possèdent aussi cinq écoles, mais avec 1,500 enfants. Ils ont fondé, de plus, deux écoles supérieures : l'une pour les garçons, *Spalding Institute*, dirigée par les Frères de Marie, ceux qu'en France on a chassés de Stanislas; et une autre pour les filles, Notre-Dame du Sacré-Cœur, dirigée par vingt religieuses appartenant, elles aussi, à un ordre fondé en France, les Sœurs de Saint-Joseph, qui ont maintenant une maison-mère à Saint-Louis. On ne peut faire un pas dans le centre des États-Unis sans y trouver les traces d'un bienfait de notre pays. Ce furent des explorateurs et des missionnaires français qui jadis y portèrent la foi et la liberté. Elles y ont prospéré; elles y sont accueillantes et consolatrices.

La bibliothèque de Péoria n'a pas les royales allures de celles que j'ai admirées à Boston et à Chicago, ce qui n'empêche qu'avec son extérieur grave elle me plaît encore plus que les autres, car elle n'est pas due à la munificence de quelque roi de l'acier ou du pétrole, mais aux contributions méritoires de chaque citoyen, à la générosité spontanée d'un peuple avide de s'instruire. Les bibliothécaires ont dû calculer, épargner, aller en tout aux économies, administrer en pères de famille; ils ont dû tenir des réunions, rendre des comptes, recourir aux souscriptions privées, faire approuver des électeurs quelques subventions municipales. Il leur a fallu procéder lentement (je parle d'une lenteur américaine) et mettre vingt années à se procurer une collection de 337 périodiques et de 90,000 volumes. Le directeur de la bibliothèque semble confus de nous donner de tels chiffres, pourtant respectables. Il ajoute immédiatement qu'on a de la place pour 250,000 volumes dans le bâtiment actuel, et qu'on possède le terrain tout à côté pour en loger le double quand ce sera nécessaire.

Or, ces ouvrages sont consultés, puisque, dans le dernier exercice, on a prêté à domicile 132,760 volumes d'agrément et 50,140 volumes d'instruction, sans parler du nombre toujours très grand, surtout le soir, après le travail, des personnes qui viennent lire sur place. Pour celles-là, toute la formalité consiste à prendre elles-mêmes, sur les rayons où ils se trouvent, les livres qu'elles désirent. Néanmoins, les ouvrages qui seraient dangereux ou inutiles au plus grand nombre sont logés à part et communiqués seulement sur demande. Les livres laissés à la disposition des enfants sont aussi l'objet d'un contrôle spécial.

A part ces sages précautions, la bibliothèque de Péoria ne connaît pour ainsi dire aucun règlement, chacun y faisant ses recherches et son choix comme s'il était chez lui. Les nouveautés, par exemple, avant d'être rangées en leur ordre, sont laissées quelque temps à la portée du public, afin qu'il puisse s'en rendre compte, les manier, les lire, et prendre ainsi plus d'intérêt aux études. « Nous ne voulons pas, était-il dit dans le rapport de 1897, qu'on sente à la bibliothèque la moindre contrainte ou discipline, mais qu'on y respire l'air du *home*. Nous nous en rapportons au bon sens et aux bonnes manières du public. » Et cette année, après avoir rappelé les mêmes principes de confiance et de libéralisme, le directeur ajoute : « Nous continuerons à les appliquer et à les étendre. Quelques-uns semblaient craindre qu'en laissant tout à fait libre l'accès des volumes on s'exposât à en perdre un grand nombre par suite de vols ou de négligences. L'expérience a prouvé que les pertes résultant de cette facilité sont extrêmement rares et qu'elles sont plus que compensées par le bénéfice intellectuel qu'en tire le public. » Et c'est bien un trait caractéristique des pays de liberté, que de ne pas gêner l'usage légitime pour préve-

nir l'abus. Sacrifier l'avantage des meilleurs ou des plus capables aux précautions qu'on croit devoir prendre en faveur des sots ou contre les malhonnêtes gens est une conception qui n'est pas près d'entrer dans l'esprit des Américains, même pour la petite part qu'elle renferme de justesse. Avant que je quitte la bibliothèque, le directeur, un homme fort instruit et qui a beaucoup voyagé. me conte comme une bien bonne histoire ce qui lui arriva à Paris, après une séance de travail à la Bibliothèque nationale : « Comme je sortais, dit-il, emportant sous le bras un livre qui m'appartenait, croiriez-vous, cher Monsieur, que l'on m'obligea de demander pour cela un laissez-passer? » Et je le crus en effet.

Sur le même plan que les écoles et la bibliothèque, nous devons encore mentionner l'*Association scientifique*, instituée à Péoria en 1875, « pour accroître les connaissances scientifiques parmi ses membres et éveiller un esprit de recherche scientifique dans le peuple ». Dès sa fondation, elle a créé un musée, qui se développe rapidement, et elle a organisé des conférences presque toujours gratuites, où elle appelle des savants de tout le pays. Jamais les cours ne manquent d'auditeurs. Toutes les bonnes volontés concourent à cette œuvre éducatrice, et il ne viendrait à personne l'idée de s'y opposer, ou d'en faire une arme contre une foi quelconque.

La même largeur de vues préside aux relations des deux sociétés musicales, de la Ligue artistique, des deux clubs pour hommes et du club des femmes. Ce dernier ne compte pas moins de quatre cents membres, qui se réunissent, non point chaque soir et de façon à supprimer la vie de famille, comme l'imagineraient des esprits malveillants, mais toutes les fois qu'il est nécessaire pour promouvoir les quelques grandes fins qu'elles se sont proposées : amélioration du *home ;* éducation ; culture

littéraire, musicale et artistique; science sociale; protection des femmes et des enfants. En même temps qu'à ces associations communes, chacun peut appartenir aux nombreux groupements que, pour tous les âges et tous les besoins, ont fondés les diverses confessions religieuses.

Un mot maintenant des œuvres d'assistance. Bien que l'organisation sociale fonctionne à souhait et que le travail ne manque à personne, il reste à soulager les misères qui résultent directement de la maladie, de l'âge, de la mort et de l'inconduite. La ville possède un bon hôpital de deux cents lits. Mgr Spalding en a fondé, sous la direction de religieuses allemandes, un de même étendue et plus beau encore. Les diaconesses méthodistes en dirigent un autre, plus petit; et une femme médecin soigne les malades gratuitement dans un institut électropathique. Les Petites Sœurs des pauvres reçoivent les vieillards à *Saint-Joseph's Home*, et des dotations laïques soutiennent un établissement semblable. Un orphelinat municipal donne l'enseignement industriel aux jeunes filles abandonnées. Les sœurs de Saint-François élèvent des orphelins dans une grande ferme qui appartient à l'évêque, et il est facile, quand ils sont formés, de trouver des familles rurales qui les adoptent; on n'a jamais trop de bras dans des campagnes prospères. Nous reconnaissons là la pensée qui entraîna jadis Mgr Spalding et Mgr Ireland à fonder dans le Nébraska et le Minnesota des colonies agricoles d'Irlandais : religieusement et socialement, elles ont toutes réussi, et elles auraient donné de très larges résultats si quelques hommes à courte vue ne s'étaient opposés à ce mouvement, sous prétexte qu'en éloignant les catholiques des paroisses urbaines on mettait en danger leur persévérance.

Les sœurs du Bon-Pasteur, appelées aussi par Mgr Spalding, poursuivent à Péoria cette œuvre de relèvement

moral où, plus que nulle part ailleurs, se manifeste l'esprit miséricordieux de l'Évangile et qui fait en Amérique l'admiration constante des protestants, suscitant même chez eux — il est doux de le noter — quelques généreuses émulations. « Cette institution religieuse, a dit le président Roosevelt à propos de l'établissement qu'elles ont à Albany, est sous la direction d'une croyance qui n'est pas la mienne ; mais peu de choses m'ont donné plus de plaisir que de signer un bill accroissant son pouvoir et son utilité. »

En visitant le refuge du Bon-Pasteur, spécialement cher au cœur paternel de Mgr Spalding, je m'aperçois une fois de plus des bons rapports qui existent entre l'Eglise et le pouvoir civil : « Eh bien, ma sœur, dit l'évêque à la directrice, vous allez commencer les canalisations tant souhaitées. — Mais, Monseigneur, vous n'en pouvez payer qu'un tiers? — J'ai obtenu que la municipalité fît le reste. » Ai-je besoin d'ajouter qu'en Amérique de telles communautés, au lieu d'être grevées d'impôts surérogatoires, en sont tout à fait exemptes?

Et puisque je touche à ces questions, je dois dire que, s'il n'existe rien aux États-Unis qui ressemble au budget des cultes, cependant l'État subventionne un certain nombre de fonctions religieuses qu'il regarde comme service public, telles que les aumôneries de l'armée, de la marine, des écoles militaires. Dans je ne sais plus quel établissement de cet ordre, établi au diocèse de Péoria, le nombre des catholiques a récemment paru à Mgr Spalding s'élever assez haut pour qu'il soit raisonnable d'y attacher un prêtre. Ce fut précisément le soir de mon arrivée qu'il prit cette décision avec son auxiliaire (1) : « Faites les démarches,

(1) Le 21 septembre 1900, Mgr O'Reilly, vicaire général de Mgr Spalding et curé de la paroisse Saint-Patrik à Péoria, a reçu le caractère épiscopal, sans cesser, au reste, de remplir avec la

lui dit-il, pour obtenir un traitement de huit cents dollars. Cela ne souffrira pas de difficulté. S'il s'en élève, par hasard, dites-le moi, et j'écrirai au Président. » Les deux évêques décidèrent, au reste, trois ou quatre affaires de même importance, entre autres la création d'une nouvelle paroisse et la nomination de son titulaire, pendant les dix premières minutes que nous passâmes au salon après le dîner. Ensuite, on parla d'autre chose. La séance du conseil était terminée.

Partout, dans l'Église comme dans l'État et dans le peu de rapports qu'ils ont entre eux, les affaires se règlent avec cette absence de solennité et de complications. Tout marche le plus simplement possible. Chacun laisse aux autres toute l'initiative compatible avec le bon ordre, et les autorités civiles ou religieuses ne semblent jamais si satisfaites que lorsque les subordonnés savent se diriger eux-mêmes. « C'est votre faute, disait en un synode Mgr Spalding aux membres de son clergé, c'est votre faute si chacun de vous n'est pas évêque dans sa paroisse. » Et le clergé de Péoria, usant du principe sans en abuser, développe partout les fondations avec un zèle que l'évêque n'a d'autre souci que d'encourager et d'aider. Depuis vingt-six ans d'épiscopat, il ne s'est pas élevé un seul conflit entre lui et ses prêtres. Ce fut une désolation parmi eux lorsqu'en 1902, l'archevêché de Chicago étant devenu vacant, on apprit que Mgr Spalding était présenté en tête des deux listes soumises à Rome, l'une par les prêtres du diocèse, l'autre par les évêques de la province. Lui-même, du reste, et ses meilleurs amis avaient grand'peur qu'on

même simplicité ses deux précédentes fonctions. Notons, à propos de simplicité, que, si l'on en juge par le *Catholic Directory*, plusieurs évêques américains, comme Mgr Ireland et Mgr Spalding, ont négligé de prendre des armes. Mgr Mac Quaid en a qui sont ornées de cette devise : *Salus animarum lex suprema.*

ne l'enlevât au calme de sa vie actuelle pour lui imposer des soucis administratifs qui l'eussent empêché de travailler autant qu'il peut actuellement le faire au progrès général de l'Eglise et de l'Amérique. On sait que la congrégation de la Propagande choisit sur la liste un autre nom que le sien.

CHAPITRE IX

SAINT-LOUIS ET L'EXPOSITION

La Louisiane d'*Atala* et celle d'aujourd'hui. — Toujours l'immensité des villes. — Un jeune archevêque. — A l'Exposition de Saint-Louis : origine, édifices, idée dominante. — Inauguration des travaux ; prière publique. — Le Président Roosevelt chez les Pères Jésuites. — Un évêque pionnier. — Famille d'origine française. — Beau collège de frères. — Grand séminaire à l'européenne.

Il faut quitter Péoria, la petite ville sérieuse et prospère ; il faut quitter l'évêque aux larges vues et au cœur plus large. Malgré ma provision renouvelée de forces physiques et morales, je me sens, au départ du train pour Saint-Louis, l'âme toute mélancolique. Chaque fois que réapparaît, après de longs trajets dans les étendues de maïs, la rivière d'Illinois, je songe qu'il y a vraiment trop loin de ses bords aux rives de la Seine. Le soir est venu, très calme et tout rempli de rêve, lorsque, sans seulement avoir aperçu le Mississipi traversé sur un pont géant, nous nous arrêtons à cette immense gare de l'Union où aboutissent vingt-quatre lignes de chemin de fer. On dit — je pense que cette fois c'est vrai — on dit qu'il n'en existe pas de plus vaste au monde, et je n'en ai jamais vu qui présente une façade aussi artistique ; c'est, du dehors, un palais Renaissance, étonnant de bon goût et de fantaisie.

Celui-là serait fort déçu qui croirait, à cause du nom de Saint-Louis et parce que nous n'avons vendu la Loui-

siane que depuis cent ans, rencontrer ici une ville à moitié française. Et cet autre ne le serait pas moins qui, en approchant du Mississipi, se rappellerait le Meschacebé et les belles descriptions du prologue d'*Atala :* sur le bord occidental, des savanes se déroulant à perte de vue dans le silence et le repos ; sur le bord opposé, des forêts vierges, embaumées d'arbres en fleurs, animées de bêtes étranges et d'oiseaux de toute couleur : « Des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. »

Ce n'est pas exactement à de tels paysages que doivent s'attendre les Européens actuellement en route pour l'Exposition de Saint-Louis. Ce qu'ils trouveront, c'est, bordant le fleuve sur une étendue de 35 kilomètres, une ville industrielle et commerçante de 570,000 âmes, un moment compromise en sa prospérité pour l'adhésion qu'elle avait donnée au Sud dans la guerre de la sécession, mais aujourd'hui rendue aux plus brillantes perspectives d'avenir. Déjà si favorisée par sa position au rendez-vous de quatre grands fleuves et presque au centre des États-Unis, il n'est pas douteux qu'elle reçoive bientôt un nouvel essor du percement de Panama. Ses minoteries et ses raffineries, ses brasseries, sa fabrique de glaces, ses fonderies et autres établissements métallurgiques ont fait d'elle la quatrième ville d'Amérique en richesse et population. Son souci de culture intellectuelle et l'élégance de ses architectures la maintiennent à un rang également honorable dans le domaine proprement dit de la civilisation.

Une fois de plus je fais, et à mes dépens, l'expérience de ce qu'est l'immensité de la ville américaine. Descendu près de la gare et comme au centre de la ville, je veux de là aller dire ma messe au couvent du Sacré-Cœur, dont la supérieure est une sœur de Mgr Spalding. On me ren-

seigne, et le trajet est si simple que j'aurai seulement une fois à changer de tramway. Je pars en toute confiance, mais je n'arrive à destination qu'au bout d'une heure et demie. Je suis reçu comme en famille et invité à prendre gîte. Tout me porterait à accepter : la conversation de la Mère supérieure, l'occasion d'étudier de près un très prospère couvent de jeunes filles, la beauté même des horizons, car nous sommes aux limites de la ville, et de la terrasse on aperçoit une magnifique étendue de plaine que traverse le Mississipi. Mais, ne pouvant rester à Saint-Louis que deux ou trois jours, qu'en verrais-je de si loin, et tout mon temps ne se passerait-il pas en trajets? Il faut procéder sagement. La Mère supérieure examine l'adresse des personnes et des institutions que je désire voir; les trois quarts seront éliminés à cause de la distance et je commencerai par ce qui se trouve de ce côté de l'horizon. La chance me favorise, puisque de cette manière les premières lettres que je présenterai seront pour l'archevêque Glennon et pour le président de l'Exposition.

Une demi-heure de course rapide sur une très large route qui longe des parcs, des villas, des champs, des hôtels, et me voilà près de la maison de Mgr Glennon. Coadjuteur et administrateur du diocèse, il en est, de fait, l'archevêque. La mort de Mgr Kain lui en donnera le titre dans quelques semaines.

Je n'avais pas l'honneur de connaître Mgr Glennon. Avec la carte d'introduction que m'avait confiée pour lui le Père Zahm, je comptais sur un accueil bienveillant de quinze à vingt minutes : il ne me permit pas de le quitter jusqu'à la fin de mon séjour. Très sincèrement j'y fis des difficultés, plus désireux encore d'éviter l'indiscrétion et de voir un peu la ville, que de rester en compagnie si intéressante. Mais avec une finesse exquise l'archevêque me laissa comprendre que l'indiscrétion serait de refuser, et

il ajouta que tout ce que je désirais voir me serait aussi bien montré par lui que par un autre. Personne ne m'a donné une idée plus favorable de l'hospitalité américaine; ailleurs, sans doute, j'ai été reçu aussi aimablement, mais c'était chez d'anciens amis ou chez « les amis de mes amis », et qui m'avaient invité d'avance; ici je tombe à l'improviste, et pour quelques minutes seulement, chez un personnage que je ne connais point, qui est fort occupé et préoccupé, et le voilà qui me garde avec lui comme de force, qui me consacre pendant deux jours à peu près tout son temps.

S'il ne me déplaît pas de voir comment un archevêque américain traite un prêtre étranger, l'intérêt est plus grand encore d'observer un type de prélat que je n'avais pas rencontré « de ce côté de l'eau ». La rude bonhomie de l'évêque de Rochester, la désinvolture séduisante de Mgr Ireland, l'évidente candeur de Mgr Keane, ne sont pas le fait de Mgr Glennon. Il reste simple; mais la distinction est son trait dominant. Très jeune, très grand, très beau, très éloquent, il vous étonne d'abord, sans le vouloir, par l'ensemble de ses dons extérieurs, et c'est au point qu'au premier moment on les jugerait presque excessifs; mais bientôt l'on s'aperçoit que ses qualités d'esprit et de cœur sont proportionnées aux autres, et l'on s'abandonne au charme. Dans nos visites, je m'apercevrai qu'il produit le même effet sur tous; et ce que j'apprendrai sur lui par la suite me prouvera que l'Église d'Amérique le regarde comme une de ses prochaines gloires. J'aurais dû m'en douter à la façon dont parlaient de lui le Père Zahm et Mgr Spalding. Que le lecteur soit moins distrait et qu'il retienne le nom de John Joseph Glennon, depuis le 13 octobre 1903 archevêque de Saint-Louis.



Nous partons, après déjeuner, pour voir les travaux de l'Exposition ou « foire du monde » qui se tiendra en 1904. Comme elle doit couvrir une superficie de 485 hectares, les grands bâtiments seuls en occupant près d'une centaine, il est heureux qu'on nous laisse parcourir en voiture les chantiers. C'est deux fois exactement l'étendue qu'avait à Paris l'Exposition de 1900.

On sait d'où est venue l'idée de cette manifestation internationale. L'Exposition de Philadelphie, en 1876, a fêté le centenaire de la proclamation de l'Indépendance, et celle de Chicago, en 1892-93, le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique; ici, on veut célébrer le centenaire de l'acquisition de la Louisiane.

L'initiative de la commémoration fut prise en 1898 par la Société historique du Missouri. Sur ses démarches et en réponse au vœu public, le gouverneur de la province convoqua, pour le 10 janvier de l'année suivante, à Saint-Louis, les délégués des douze États et des deux territoires compris dans l'ancienne Louisiane (1). L'assemblée décida, à l'unanimité, qu'une Exposition était le moyen le plus solennel et le plus fructueux de célébrer le grand anniversaire. Elle nomma un comité exécutif sous la présidence de M. David Francis, anciennement maire de Saint-Louis, gouverneur du Missouri et secrétaire de l'Intérieur. Le comité s'adjoignit quinze des principaux citoyens de Saint-Louis et s'occupa immédiatement de recueillir les fonds nécessaires. La somme à réunir comme point de départ fut fixée à 15 millions de dollars; c'était (coïncidence

(1) Aujourd'hui, le nom de Louisiane est réservé à l'État qui a pour capitale la Nouvelle-Orléans.

voulue et qui ne manquait pas d'élégance) le prix payé naguère pour toute la Louisiane. Le gouvernement central et la municipalité devaient y contribuer chacun pour un tiers : ils s'exécutèrent de bonne grâce. L'autre tiers devait être donné par les habitants de Saint-Louis : dans une seule réunion tenue au Music-Hall, ils souscrivirent 4 millions de dollars ; ce fut un jeu de trouver le dernier million. Depuis, le Congrès a encore voté un million et demi de dollars pour l'exposition du gouvernement ; les différents États de l'Union et la plupart des pays étrangers ont de même ouvert des crédits pour leur participation spéciale, en sorte que les dépenses ont atteint de formidables proportions.

Le résultat répond à l'étendue de l'effort. Dans l'état même où je les vois, huit mois avant l'ouverture de l'Exposition, les édifices prouvent à eux seuls quelle en sera la magnificence. J'envie le sort de ceux qui contempleront achevées, en demi-cercle autour du bassin central et des grandes cascades imitées de Saint-Cloud, tant de merveilles architecturales. J'aimerais à trouver comme eux, dans l'immensité de Forest-Park, des palais de tous les styles et de tous les temps, celui de la France par exemple, qui reproduira le Grand-Trianon, ou le château du Rhin que bâtira l'Allemagne ; et je voudrais me promener aussi dans ce jardin idéal de cinquante mille rosiers en fleurs, où l'on promet de représenter de façon distincte chaque État de l'Union avec la forme et la couleur de ses produits, avec les vignes de la Californie, le coton du Texas, les ananas et les orangers de la Floride.

Mais l'Exposition ne tendra point principalement à éblouir, ni même à charmer les visiteurs. Elle est surtout destinée à les instruire ; elle sera éducative, *educational,* suivant l'idée qui, en Amérique, prime toutes les autres. Je ne sais si elle atteindra ce but ; il est, du moins, celui

que se sont proposé les organisateurs. Leur conversation ne laisse pas là-dessus le moindre doute. Grâce à la présence de Mgr Glennon, que tout le monde semble déjà connaître, bien qu'il ait seulement quitté depuis un an le diocèse de Kansas-City, où il était coadjuteur, j'ai l'avantage d'être présenté immédiatement, sans me servir des lettres d'introduction, au président Francis et à ses principaux collaborateurs. Tous sans exception insistent sur le caractère que je viens de signaler.

Dans l'ordre même le plus matériel, il s'agira moins de faire voir des produits manufacturés que des procédés de fabrication. On suivra, par exemple, le minerai à partir de son point d'extraction jusqu'à la fonderie, et, si l'on veut, on ne quittera qu'à l'état de lingot le rocher brut qu'une heure plus tôt, dans la galerie souterraine, on aura vu attaquer par la pioche du mineur. A la section des moyens de transport, on ne sera pas mis en face de locomotives neuves à chaudière vide et foyer froid, mais en face de machines vivantes et actives ; on en verra qui, animées d'une même force motrice, lutteront l'une contre l'autre et tireront en sens inverse sur un même câble d'acier jusqu'à ce que l'une d'elles entraîne l'autre, vaincue, au delà d'une marque fixée. A la section d'éducation, tout le matériel scolaire sera fabriqué sous les yeux du visiteur : le bois de cèdre et le graphite se transformeront en crayons devant lui; il verra commencer les livres au moment où se fondent les caractères d'imprimerie; il les verra mettre en pages, imprimer, brocher, relier.

Ce qui concerne le développement physique de l'homme, gymnastique, marche, canotage, natation, voltige, escrime, paume, balle, polo, jeux athlétiques et sports de tout genre, sera favorisé comme on peut l'attendre des Américains. Cette exposition spéciale se tiendra dans des

locaux et des stades destinés à une future université, et auxquels, par le fait même qu'ils seront conservés, on peut consacrer des sommes plus importantes. Le gymnase a 182 pieds de long sur 94 de large, et il coûte 750,000 francs; le campement réservé aux jeux olympiques a 760 pieds de long.

Le groupe de l'éducation proprement dite est le premier de la classification, conformément, nous explique-t-on, à la théorie sur laquelle est fondée l'Exposition. Le bâtiment qui lui est destiné reviendra, bien que provisoire, à 1,750,000 francs et ne couvrira pas moins de 23,000 mètres carrés. Le premier département traitera de l'éducation élémentaire publique et paroissiale, ainsi que des *high schools*. Deux autres départements comprendront l'éducation supérieure des collèges, universités, lycées, écoles normales, bibliothèques, musées, conservatoires de musique, écoles des beaux-arts et des arts et métiers. On ne négligera ni les écoles d'agriculteurs ni les fermes modèles, ni les écoles forestières; mais surtout on se préoccupera des écoles industrielles et commerciales, attendu que la suprématie d'un pays, en ce domaine de première importance, « dépend complètement des méthodes employées pour préparer un citoyen à *faire face aux nombreux changements* qui ne cessent de survenir dans les procédés de fabrication ».

Les congrès nationaux et internationaux feront, comme à Chicago et comme à Paris, l'un des attraits de l'Exposition. Tous les groupements qui veulent se réunir à Saint-Louis obtiennent gratuitement les locaux nécessaires à leurs assemblées ; et, à ce propos, je noterai aussi, comme une supériorité appréciable sur ce qui s'est passé ailleurs, que pas un des exposants ne paiera l'emplacement dont il a besoin ni la force motrice destinée au service des machines. Un dernier détail : par une coïncidence oppor-

tune, les « conventions » des divers partis ayant à choisir en 1904 leur candidat pour l'élection à la Présidence des États-Unis, on a décidé, d'un commun accord, qu'elles se tiendraient à Saint-Louis; et ainsi les visiteurs pourront suivre de près l'événement principal de la vie politique aux États-Unis.



L'Exposition doit s'ouvrir le 30 avril 1904 (1). C'est le 30 avril 1903, un siècle jour pour jour après la conclusion du fameux contrat de vente, que les travaux préparatoires en ont été inaugurés, j'allais dire bénits. La cérémonie, présidée par le chef de l'État qu'entouraient les plus hauts fonctionnaires de la République, a commencé par la prière. Et voici en quels termes le cardinal Gibbons, choisi de préférence aux représentants de tout autre culte, a invoqué le ciel au nom du peuple américain :

« Nous te prions, Dieu tout-puissant, Seigneur de justice et de sagesse, par qui seul l'autorité est correctement administrée, les lois légitimement décrétées, les jugements rendus selon l'ordre, aide de ton esprit de conseil et de force le Président de ces États-Unis, afin que son gouvernement soit toujours juste, vertueux et éminemment utile à ton peuple.

« Puisse ce vaste territoire, acquis pacifiquement il y a un siècle, être toujours la demeure tranquille et heureuse de millions et millions d'hommes éclairés, intelligents, craignant Dieu et travailleurs. De même que ce fut sans

(1) Elle s'est, en effet, ouverte à cette date, par la prière et par un discours de M. Taft, secrétaire de la Guerre. C'est M. Roosevelt qui, de Washington et en présence du corps diplomatique, a mis en mouvement les machines de Saint-Louis par la simple pression d'un bouton électrique.

luttes sanglantes que ce nouvel État fut annexé à nos possessions, ainsi puisse son sol ne voir jamais de sang répandu dans des guerres étrangères ou intestines.

« Puisse cette Exposition commémorative, à laquelle toutes les nations apportent la contribution de leurs trésors d'art et d'industrie, resserrer encore les liens de fraternité, de bonne volonté, de relations sociales et commerciales qui unissent les peuples. Puisse cette union hâter l'aurore du règne du Prince de la paix, et que les conflits nationaux soient dirimés non plus par des armées hostiles, mais par des cours permanentes d'arbitrage. »

La veille de la cérémonie, s'était passé un de ces petits faits qu'on trouve tout naturels aux États-Unis et qui, chez nous, ne laisseraient peut-être pas de produire quelque sensation. La veille donc, il y avait dans un grand collège dirigé, à Saint-Louis, par les Pères jésuites, une soutenance publique de thèses sur des questions de théologie. Le cardinal Gibbons présidait. Avant que ne fût commencée l'argumentation, un personnage fit son entrée avec une escorte d'officiers civils et militaires. C'était le Président de la République. Il s'empressa, au milieu des applaudissements, d'aller prendre place à côté du cardinal et de lui serrer les mains. Salué par un compliment du recteur, il prononça, du ton chaud et vibrant qui est le sien, la réponse que voici :

« Cardinal Gibbons, Révérends Pères et Messieurs,

« C'est un vrai plaisir pour moi d'être l'hôte de la première, de la plus ancienne université qui s'élève à l'ouest du Mississipi sur le territoire de la Louisiane. Je connais votre œuvre, j'ai été témoin de ses progrès dans l'Ouest. Je ne les ai pas constatés seulement parmi notre peuple, mais aussi au milieu des tribus indiennes.

« Je vous remercie pour ce que vous avez dit de ma

personne. Je me considérerais comme coupable contre les principes de mon devoir si je manquais aux prescriptions de notre Constitution qui enjoignent de traiter de même tous les citoyens, sans regarder à la manière que chacun choisit pour adorer le Dieu tout-puissant.

« Je crois que votre contentement de me voir au milieu de vous est dépassé par celui que j'éprouve à m'y trouver moi-même. »

Le Président écouta ensuite avec une attention marquée les développements de la thèse et la discussion. Disons cependant que lorsqu'on lui offrit, à son tour, de poser des objections, il aima mieux se récuser.

Et ce n'était point là une attitude exceptionnelle. Des faits semblables arrivent à tout moment, sans qu'on y prête seulement attention. Comme Roosevelt continuait son voyage au delà de Saint-Louis pour se rendre à Denver, dans le Colorado, le gouverneur du Kansas, qui voyageait avec lui, l'ayant averti qu'on allait passer devant un autre collège de Jésuites, Sainte-Marie, et que sa visite y était ardemment désirée, il fit arrêter le train à proximité, bien qu'il n'y eût point de station, et alla porter aux élèves et aux maîtres quelques paroles d'encourageante sympathie. Les droits sont les mêmes, aux États-Unis, pour chaque individu et pour chaque groupe de citoyens, quelle que soit leur croyance : « L'envie, la méchanceté, la haine, a dit un autre jour Roosevelt devant un public différent (1), sont tout aussi mauvaises quand elles sont dirigées contre une classe ou contre un groupe d'hommes, que si elles sont dirigées contre un individu. Ce que nous demandons à nos leaders et éducateurs, c'est de nous aider à supprimer de tels sentiments, de nous aider à éveiller et à cul-

(1) Discours prononcé à New-York devant l'Association chrétienne (protestante) de jeunes gens, le 30 décembre 1900.

tiver des sentiments tout à fait contraires. Malheur à nous, comme nation, si jamais nous suivons la direction des hommes qui cherchent, non pas à étouffer, mais à enflammer les qualités de bête fauve du cœur humain! Dans la réforme politique, nous ne pouvons faire un travail sain, un travail digne d'une république libre, digne d'une démocratie qui se gouverne elle-même, qu'en marchant sur les traces de Washington et de Franklin, d'Adams et de Patrick Henry, non sur les traces de Marat et de Robespierre. »

Les États-Unis ne sont pas mûrs (est-ce bien le mot?) pour l'éclosion des doctrines de haine.



En revenant de l'Exposition à la maison de l'archevêque, par le Washington Boulevard, nous passons devant le monastère de la Visitation. Je confie à Mgr Glennon certains liens de famille qui m'unissent à cet ordre, et nous franchissons la grille. L'accueil des religieuses est plein de cordialité, filial envers le prélat, fraternel envers moi. Nous passons là une heure très douce. J'ai vu en France le monastère où vivait ma sœur : il n'y a pas de différence appréciable. Les ordres contemplatifs sont et doivent être partout les mêmes. Les heureuses vies qui se passent en tête à tête avec Dieu n'ont pas besoin de varier; il n'y a devant lui qu'une attitude possible, qui est de l'aimer et de le lui dire. C'est pour agir au dehors qu'il est nécessaire d'adapter le travail aux circonstances diverses.

L'archevêque me renseigne, tandis que nous achevons notre course, sur la prospérité des ordres religieux au diocèse de Saint-Louis. On n'y compte pas moins de 8 maisons-mères pour congrégations de femmes, dont 5

dans la ville. Sur 442 prêtres, il y en a 174 qui appartiennent à des ordres, et parmi eux 93 Jésuites. Il n'y a, pour le clergé diocésain, qu'un séminaire avec 83 étudiants ; il y en a 6, avec 324 étudiants, pour les congrégations d'hommes, la Compagnie de Jésus possédant, à elle seule, jusqu'à 128 scolastiques. La proportion varie beaucoup suivant les diocèses. En consultant le *Catholic Directory* je trouve par exemple, à Baltimore, 158 prêtres séculiers pour 204 religieux ; à New-York, 528 pour 226 ; à Chicago, 446 pour 173 ; à Péoria, 146 pour 40 ; à Saint-Paul, 220 pour 38. Rochester compte 136 prêtres séculiers, et 6 religieux seulement.

C'est en toutes choses, du reste, excepté dans la discipline, réglée par le droit général de l'Église ou par les conciles nationaux de Baltimore ; c'est en toutes choses que peuvent différer les diocèses d'Amérique. La ressemblance, par exemple, n'est pas grande, du point de vue matériel, entre l'opulent archidiocèse de Saint-Louis et le pauvre diocèse nouvellement fondé à Wichita, dans le Kansas, par Mgr Hennessy, un simple et courageux apôtre que nous trouvons en rentrant à la maison, et avec qui nous avons le plaisir de finir la journée. Chargé de ce diocèse en 1888, un an après qu'il était institué, il a dû y créer tout. On se rappelle que Mgr Mac Quaid et Mgr Spalding étaient dans le même cas, et ainsi les circonstances font que trois sur quatre des évêques déjà rencontrés sont les fondateurs de leurs églises. Se sent-on assez en pays jeune? Le diocèse de Wichita a donc seize années d'existence ; il possède 70 prêtres et 25,450 fidèles, 112 églises, 5 hôpitaux, 29 écoles paroissiales. A côté de là, le vieux diocèse de Kansas-City, qui remonte à 1880, et en est aussi à son premier évêque, compte déjà 95 prêtres, 104 églises, 15 séminaristes, 40 écoles paroissiales, 10 pensionnats de jeunes filles et 5 hôpitaux, avec une

population catholique de 52,000 âmes. Ce n'est pas, évidemment, la prospérité des diocèses demi-séculaires de l'Est; mais on conviendra que pour créer tout cela, sans aucun secours préalable, dans des contrées où très souvent la vie civile elle-même n'est qu'en voie d'organisation, il faut une certaine dose d'initiative, d'intelligence et de zèle religieux. Mgr Hennessy veut bien, avec moi, entrer un peu dans le détail de ses travaux, de ses fondations, de ses projets, de ses espérances, et de ses difficultés; il y aurait, dans les efforts dont il me parle, de quoi écraser toute autre âme que celle d'un apôtre et d'un Américain. Et cependant combien d'évêques, combien de prêtres français envieront, à trop juste titre, le sort de ces vaillants pionniers! Ils ont tout à faire, sans doute; mais, pour tout faire, ils ont la liberté; ils ne rencontrent, pour ainsi dire, que des obstacles matériels; ils ne se sentent les mains liées ni par des lois vexatoires, ni par la suspicion, ni par les préjugés, ni par des coutumes depuis longtemps vidées de leur raison d'être. Ils font ce qu'il faut pour réussir et ils réussissent, pratiquant d'instinct et partout la devise de Mgr Mac Quaid : « *Salus animarum lex suprema*, le salut des âmes pour loi suprême. » Heureux les pays neufs! Mais heureux bien plutôt, car l'âge n'y fait rien, heureux les pays, les institutions et les hommes qui sauront se mettre ou se remettre dans la condition naturelle des choses, s'adapter simplement aux faits! Heureux quiconque se renouvellera!

Après dîner, nous allons passer la soirée chez une des rares familles d'origine française qu'il y ait encore à Saint-Louis. L'archevêque et l'évêque y sont accueillis comme des amis de la maison, avec ce mélange de respect et de familiarité, mais surtout de bonheur, que je ne manque pas une seule fois de constater, durant tout le voyage, dans les relations des catholiques américains avec leur

clergé. On veut bien me traiter en compatriote, en compatriote des ancêtres, et, pour la circonstance, tout le monde se met à parler français, depuis l'aïeule, dont le père avait vu les temps de notre domination, jusqu'au charmant petit-fils, qui ne se fait pas prier pour interrompre en notre honneur un thème latin des plus laborieux (je lui donnerai tout à l'heure un coup de main qui réparera le temps perdu). Ce gracieux souci de transmettre d'une génération à l'autre la connaissance de l'ancienne langue est aujourd'hui le seul trait qui distingue les Louisianais d'origine française; encore ne se rencontre-t-il, comme il est naturel, que dans les familles d'un rang élevé. Le mélange des deux cultures, française et américaine, leur confère, du reste, un caractère de distinction dans l'énergie qui les rend, à ce qu'il me semble, tout à fait supérieurs.

Nous parlons de France... Et nous parlons du Mexique, où ils viennent tous de faire un séjour de plusieurs mois. Des horizons me sont ouverts sur des mœurs et des paysages inconnus. L'intéressant voyage qu'on pourrait faire parmi les végétations tropicales de la « terre chaude » ou bien, sur la « terre froide », près des volcans entourés de neige qui répondent aux noms pittoresques d'Ixtaccihuati et de Popocatepetl, mais surtout dans la zone tempérée, où Mexico, à plus de deux mille mètres de hauteur, étale, sous un climat exquis, ses richesses modernes et ses souvenirs du temps des Aztèques! Et la race ne présenterait pas un intérêt moindre, avec son mélange de sang espagnol et de sang indigène, avec les Indiens demi-civilisés qui ont subsisté là plus nombreux qu'en aucune autre partie de l'Amérique et assez voisins, malgré leur baptême, de ce qu'ils étaient avant la découverte. Ce soir-là, je rêve de Cortès et de Montézuma, de volcans, de cocotiers, de bois précieux et de magnifiques brigands

dont on ne saurait, au juste, dire s'ils sont Espagnols ou Chichimecs. Et un regret absurde s'empare de moi, que comprendront tous ceux qui ont franchi de longues distances : c'est de ne pas profiter, pour voir Mexico, de ce que j'en suis à 600 lieues.



J'ai oublié de dire que le supérieur du collège des Frères, étant venu voir Mgr Glennon, s'était servi habilement de ma présence pour ménager à ses jeunes gens la visite de l'archevêque. Il fallait bien, n'est-ce pas, donner à un professeur de l'Institut catholique de Paris l'idée de ce qu'est un collège d'Amérique?

Les enfants de saint Jean-Baptiste de la Salle, d'après une statistique déjà vieille de deux ans, ont dans les deux Amériques 182 établissements, avec 923 classes, 1,414 frères et plus de 46,000 élèves. Encore ne suffisent-ils pas à toutes les demandes qu'on leur adresse. Sur cet effectif, les deux tiers appartiennent aux États-Unis. « C'est, dit le baron de Courcel, notre ancien ambassadeur à Londres, dans un rapport du 13 mars 1902 ; c'est aux États-Unis de l'Amérique du Nord principalement que l'action des Frères a été féconde et multiple. Là ils ont rencontré un terrain tout à fait propice à leur développement, des lois libérales, une population utilitaire, mais qui ne conçoit pas que la civilisation, la morale, la vraie culture intellectuelle puissent être séparées de la religion ; enfin, une république assez forte pour se montrer équitable, généreuse même envers tous, assez élevée au-dessus des passions mesquines pour ne pas craindre la rivalité des associations privées, surtout quand elle sont formées entre des hommes qui ne se réunissent que pour faire le bien. Dans ces conditions favorables, l'œuvre des Frères, dès qu'ils ont

mis le pied sur cette terre de liberté, devait prospérer. Elle s'est ramifiée en fondations nombreuses et diverses, se pliant, avec une remarquable aisance, aux besoins variables d'une nation industrieuse, inventive, acharnée au travail, âpre à la concurrence commerciale (1). »

En vertu même de l'adaptation dont parle ici M. de Courcel, les Frères s'étaient mis, chaque fois que les évêques et la population en avaient exprimé le désir, à enseigner le latin, comme on le fait, du reste, aux États-Unis, dans tous les établissements qui dépassent le niveau du primaire. Mais, il y a quelques années, malgré les démarches instantes de l'épiscopat américain, une décision de Rome et du Supérieur général de Paris leur a interdit cet enseignement.

Sous le régime antérieur, le collège que nous visitons élevait beaucoup de membres du clergé, du congrès et de l'armée; le général Merritt, qui s'est distingué dans la guerre des Philippines, y a fait son éducation. Il compte encore 475 élèves. Fondé au milieu du dix-neuvième siècle, il a reçu par charte, de l'État de Missouri, en décembre 1855, le privilège de délivrer les grades universitaires. Les constructions actuelles datent de 1882. Trois ordres d'enseignement y sont organisés : le scientifique, avec la sanction du diplôme d'ingénieur civil ; le commercial, avec la sanction du diplôme commercial ; et enfin, les humanités modernes, qui conduisent au baccalauréat ès arts. Les résultats de cet enseignement et de l'éducation qui y est jointe sont fort appréciés des catholiques de Saint-Louis et même d'un certain nombre de protestants qui y envoient sans défiance leurs fils. J'ai constaté ce dernier trait dans

(1) La plupart des Frères des écoles chrétiennes qui enseignent aux États-Unis y sont nés et y ont été formés à la vie religieuse. La Société y possède quatre provinces, ayant chacune leur noviciat : Baltimore, New-York, Saint-Louis et San-Francisco.

tous les établissements catholiques d'instruction que j'ai visités, les familles étant, du reste, prévenues qu'on ne fera pas de pression sur la conscience de leurs fils ou de leurs filles, mais qu'ils seront tenus, comme les autres, d'assister aux exercices religieux.

Le collège est magnifiquement installé à Cote-Brilliante, sur une petite hauteur, nous dirions aux portes de Saint-Louis, si les villes américaines avaient jamais eu de portes. Cote-Brilliante est un des noms, légèrement transformés, qui attestent le passé français. Mieux que par cette douteuse orthographe, notre patriotisme est flatté de retrouver chez les Frères et chez leurs élèves les meilleurs souvenirs et usages de France. Notre langue, toutefois, ne semble pas être familière à la majorité des étudiants. A la fin de la réception, un peu solennelle, qui nous est faite sous le grand dôme central, quand la fanfare à jeté ses notes de bienvenue, quand un élève a lu son compliment, quand l'archevêque a répondu par un éloquent discours, mon tour étant venu de prendre la parole, je demande timidement si je dois parler en mauvais anglais ou en français passable : l'anglais est réclamé sans hésitation. Et, à vrai dire, j'aime autant cela ; les défauts sont bien plus pardonnables dans une langue étrangère. Du reste, tout s'oublie — l'éloquence charmeuse du jeune archevêque et les solécismes de son compagnon — dans la clameur formidable qui, par trois fois, à un signal donné, part de tous les rangs et monte, assourdissante, dans la coupole, qui en devrait crouler : *Who are we? C. B. C. Who are we? C. B. C. Who are we? C. B. C.* C'est le cri du collège : « Qui sommes-nous? C. B. C. » autrement dit « le collège des Frères des écoles chrétiennes », *Christian Brothers College*. Mais cela ne se traduit pas! En France aussi, beaucoup d'établissements ont des cris analogues, et les oreilles qui en ont entendu ne sauraient les oublier.

Après le déjeuner nous regardons quelques instants, sur l'immense terrain des jeux, les élèves mettre à profit le congé que leur a valu la visite de l'archevêque; et, plus pressés que nous ne le voudrions, nous prenons le car électrique, pour nous rendre, fort loin de là, au grand séminaire. Il est à peine deux heures et demie. Nous achetons la première éditition des journaux du soir : la réception de midi s'y trouve racontée avec une analyse fort complète des allocutions. Les dames *reporters* qu'on m'avait fait voir à l'entrée du hall n'ont pas perdu de temps.

Le grand séminaire, qui comprend 83 étudiants, est dirigé par des prêtres de la Mission, la plupart Français. Mais là, non plus, ce n'est pas notre langue qui est en usage, et, dans la salle où l'on a réuni les élèves, il me faut improviser, après l'archevêque, un second discours en anglais approximatif. Celui qui redoute à fond la parole publique doit se garder à tout jamais du voyage aux États-Unis. On y est perpétuellement sous la menace d'un *speech* à « délivrer », et tout ce qu'on ferait pour s'y soustraire serait aussi mal venu que le refus de prendre un verre chez un paysan français. Comme le coup vous atteint généralement quand vous y pensez le moins, à la fin d'un repas bien tranquille, pendant votre visite à une école, ou tandis que vous regardez la bibliothèque d'un cercle, il serait presque impossible de se tirer d'affaire sans la ressource, toujours opportune, de s'excuser d'abord sur son insuffisante connaissance de la langue et de chercher pendant ce temps-là un sujet d'entretien. Je n'ai, du reste, aucune peine à trouver ce que je voudrais dire aux grands séminaristes de Saint-Louis ; et il me semble que, si j'avais pu m'exprimer sans peine, je leur aurais, à force de conviction, parlé avec éloquence de la splendide mission qui, comme futurs prêtres, les attend aux États-Unis ; des larges « possibilités » qu'ils ont de faire le bien dans cette grande et libre

contrée; de la consolation, de l'encouragement et de l'honneur qui en rejailliront sur leurs frères des pays moins favorisés.

Il me plaît de pouvoir agrémenter de quelques critiques ces pages où d'aucuns me reprocheront peut-être d'avoir été trop élogieux, oubliant que parler des choses louables pour les avoir vues, ce n'est pas nier l'existence des autres que l'on n'a point recherchées et dont l'exemple, tout négatif, n'aurait guère pu servir. Je confie donc à Mgr Glennon, en sortant du grand séminaire, la triste impression que m'a faite la vue des constructions et des salles étroites, de la cour sans verdure, de l'ensemble presque misérable où l'on élève le clergé d'un si grand diocèse, alors que tous les autres établissements s'épanouissent dans la lumière, le grand air, une joyeuse et saine prospérité. L'archevêque accueille d'autant mieux l'expression de ces regrets qu'il les éprouve lui-même et qu'il semble résolu à en supprimer la cause. Il m'explique qu'on a tant bien que mal accommodé aux besoins du grand séminaire un ancien couvent de Visitandines, mais que cet état de choses n'est pas pour durer. Maintenant en possession de toute l'autorité, je suis sûr qu'un des premiers usages qu'il en fera sera d'enlever ses futurs prêtres d'un logement tout au plus acceptable pour un des diocèses pauvres de l'antique Europe. Quitter de vieilles bâtisses pour des constructions neuves, sans changer pour si peu le fond de doctrines qu'on y enseignait, c'est ce que l'Église a fait plus d'une fois dans son existence longue; et c'est ce qu'elle fera encore. Il y a des gens, chez elle, qui n'aiment pas à en convenir; il y en a d'autres qui en sont très fiers, voyant là une bonne preuve que, grâce à son autorité vivante et obéie, elle tient le juste milieu entre le protestantisme, religion instable, et l'immobile sommeil des schismatiques d'Orient.

CHAPITRE X

CHEZ LES FORGERONS

Retour vers l'Est. — Dans les régions industrielles. — Saint Jérôme et Pittsburg. — André Carnegie : son apprentissage; ses idées sociales; son *Évangile de la Richesse*. — Un Français « bien » élevé. — L'usine de Westinghouse et les forges de Carnegie; à peu près métallurgiques. — Comment se forment les patrons et les ingénieurs. — Chez un *business man*. — Reportage nocturne. — Un club au vingt-deuxième étage. — Paysage dantesque. — La Pensylvanie en chemin de fer. — Tous les trains en retard. — Une auberge édifiante. — Invitation pour Baltimore.

Je quitte Saint-Louis à 8 heures 15 du soir pour gagner un peu de temps en voyageant la nuit. Mon prochain but, Pittsburg en Pensylvanie, est à 623 milles de distance. Demain on avancera les montres d'une heure. C'est le retour du côté de l'Europe; et il faut laisser le Colorado, l'Arizona, la Californie, les merveilles des montagnes Rocheuses et de la côte du Pacifique. Avoir fait le quart de la circonférence terrestre et prosaïquement revenir sur ses pas au lieu d'achever le tour, quand il serait si simple de continuer par l'autre Océan, le Japon, la Chine et, au choix, les Indes ou le Transsibérien!

Sans s'inquiéter de mes regrets, le bon nègre transforme en dortoir notre pullmann, et je comprends, en le regardant faire, que, pour tourner le dos à l'océan Pacifique, nous n'en restons pas moins très éloignés de la gare

d'Ouest-Ceinture. Les lits sont excellents; mais trop d'arrêts interrompent le sommeil. On parle beaucoup de la vitesse des communications aux États-Unis. En fait, les trains vraiment rapides sont tout à fait rares, et leur vitesse ne dépasse jamais celle des nôtres. Les retards, mais oui, les retards en Amérique, sont encore plus fréquents et plus considérables que chez nous ; ou bien, c'est que j'aurai joué de malchance. Nous devions atteindre Pittsburg à 3 heures 17, et l'on conviendra que mille kilomètres en dix-neuf heures, ce n'est pas excessif. A Columbus, qui se trouve aux deux tiers du chemin, nous avons un tel retard qu'on nous juge sans doute encombrants pour la circulation et qu'on supprime notre train pour nous faire prendre, quand il passera, celui qui a quitté Saint-Louis deux heures après nous. C'est d'un beau sans-gêne. L'idée me vient, dans un moment d'humeur, que peut-être on nous traiterait mieux si nous étions des marchandises. L'autre train n'est pas, du reste, plus exact, et il ne nous met à destination que vers sept heures du soir.

Je ne pense pas avoir beaucoup perdu en parcourant dans les ténèbres les paysages du Missouri, de l'Illinois, de l'Indiana. L'Ohio, que nous traversons de jour, me montre une fois de plus la plaine monotone et bien cultivée à laquelle je suis habitué depuis Buffalo. Mais l'aspect change en approchant de la Pensylvanie. La culture perd de son importance et diminue peu à peu jusqu'à disparaître. Nous pénétrons dans la grande zone industrielle. Contrairement à mon attente, le pays n'est pas laid. Exception faite pour l'emplacement même des fabriques, la campagne est couverte de verdure, accidentée de collines et de rivières, parsemée de petits cottages où il semble que chacun vive dispersé à sa fantaisie. Rien des environs du Creusot ou de Montchanin ; rien de cette terre nue et pelée

où s'alignent, d'ailleurs fort bien comprises, mais par trop semblables, les longues séries de maisons ouvrières. Autant qu'on en peut juger du chemin de fer, les petites villes noires que nous traversons ne comprennent que les usines et les magasins; nul n'habite où il travaille.

Cependant l'on croise, de plus en plus nombreux, les immenses trains de charbon ; et l'atmosphère s'épaissit, s'enfume, devient presque noire. On entrera bientôt dans la ville de Carnegie, d'Edison et de Westinghouse ; dans la cité du fer et de l'acier ; dans la plus puissante fournaise d'industrie qui existe au monde. J'achève mon bréviaire pour être libre ce soir. L'office est de saint Jérôme, le grand ermite exégète de Bethléem. Le contraste me paraît violent tout d'abord ; mais je songe que le même livre sur lequel travaillait ce solitaire, il y a seize fois cent ans, sert ici encore de règle morale et d'inspiration religieuse, idéal toujours vivant, toujours suffisant et, bien loin de défaillir, d'autant mieux adapté aux besoins de la race humaine qu'elle progresse davantage.

Pittsburg est le meilleur exemple dont puisse s'appuyer la théorie d'après laquelle, ordinairement, le lieu crée le travail, par suite la propriété et toute l'organisation de vie. La nature du sol ne pouvait pas manquer ici de produire une ville industrielle. Une pointe entre deux rivières navigables et qui, réunies, forment un canal naturel jusqu'à l'Océan ; à droite et à gauche, des montagnes de minerais ; au sud-est et à l'est, une couche régulière de houille qui s'étend sur 365 kilomètres de long et 160 de large, telle qu'elle fournit du coke aux mines du Colorado comme aux usines de la côte Atlantique, et de la houille à gaz à tout le bassin du Mississipi ; à quelque distance au nord, d'inépuisables sources de pétrole, et, au nord-est, des réserves merveilleuses de gaz naturel : voilà quelles sont les richesses souterraines de cette région privilégiée.

Il suffisait, on en conviendra, d'en approcher des Américains pour que, de là, surgissent des industries et des industriels comme jamais on n'en avait vu.

Dans un chapitre de son *Empire des affaires,* arrivant au pétrole et aux puits de gaz de la Pensylvanie occidentale, M. Carnegie célèbre ces trésors sur un ton de demi-lyrisme auquel on n'est pas loin de s'associer quand on connaît les forces étonnantes que le génie humain en a su extraire. L'auteur, toutefois, ne s'en laisse pas tellement imposer par la poésie, qu'il ne rappelle avec quelque complaisance le beau succès de sa première exploitation de pétrole : le gisement acheté 200,000 francs donna en une seule année 5 millions de dividende, *rather a good return upon an investment of* 8,000 *l.* Et, mis de bonne humeur par le souvenir de ce « placement plutôt avantageux », il s'amuse, non sans raison, aux dépens de la naïveté humaine qui, tant que le pétrole coûta 10 francs la bouteille, lui prêta de surprenantes vertus médicales, mais cessa de l'employer comme remède aussitôt que le prix en fut tombé à un sou.

M. Carnegie ne parle pas avec moins d'entrain de la découverte et de l'exploitation du gaz naturel. Il y prit, du reste, une grande part et fut des premiers à canaliser ce produit pour en éclairer la ville et en nourrir les moteurs. On s'est familiarisé, ainsi qu'il arrive toujours, avec cette force nouvelle ; mais ce fut, comme le raconte Carnegie, un étrange spectacle quand, par inadvertance, on fit brûler pour la première fois cette invisible émanation du sol ; et peut-être on n'en eût pas encore tiré parti si le hasard n'avait voulu que des ouvriers, forant un jour un puits très profond pour atteindre le pétrole, n'étaient arrivés à un réservoir de gaz qui produisit une explosion effroyable. Il ne restait qu'à apprivoiser le monstre, à le capter régulièrement en des conduits solides et à en faire

le même usage que du gaz industriel. Pour cela, comme pour bien d'autres hardiesses, on pouvait compter sur les gens de Pittsburg.

*
* *

Parler de Carnegie, citer du Carnegie, dans des pages sur Pittsburg, ce n'est en aucune façon s'écarter de son sujet. Il existe deux sommets du haut desquels il faut voir Pittsburg : c'est le mont Washington, au-dessus de la Monongahela, et André Carnegie, qui domine tous les autres *business men* de l'active cité. Je ne dis point cela seulement parce qu'il a donné à Pittsburg une bibliothèque de son nom et dont l'édifice seul a coûté plus de quatre millions de francs, ni même parce que c'est là que travaillent ses hauts fourneaux, mais pour cette autre raison, bien plus décisive, qu'il s'est formé à Pittsburg et qu'il y est devenu l'espèce de grand homme qu'il est. Il faut lire l'Introduction de *Gospel of Wealth :* « Comment j'ai fait mon apprentissage », si l'on veut prendre une exacte idée du type le plus achevé de l'homme d'affaires aux États-Unis; comme, en lisant les ouvrages de Roosevelt, et spécialement *the Strenuous Life* ou *American Ideals*, on connaîtra le meilleur exemplaire de l'homme politique, et en lisant *Opportunity* ou d'autres livres de Spalding, le meilleur interprète de la pensée religieuse.

Rien de plus intéressant ni de plus instructif que de voir ce petit Écossais amené à Pittsburg par ses parents ruinés et qui, entré à douze ans dans une manufacture de coton, se montre si fier de gagner, au prix d'un labeur excessif, ses 6 francs par semaine. A treize ans, il est chargé d'entretenir la chaudière, dans une fabrique de bobines. A quatorze ans, il entre au télégraphe comme porteur de dépêches; en arrivant au bureau avant l'heure, il

parvient à apprendre le déchiffrement et, un matin que personne n'est encore là, il reçoit tout seul un télégramme ; il ne tarde pas à passer employé à 125 francs le mois, salaire qui hantait ses rêves d'enfant parce que c'était celui qui, strictement, pouvait suffire aux besoins de la vie. Il se lie avec les reporters qui viennent au bureau et se fait avec eux 5 francs par semaine de travail supplémentaire, ce qui, note-t-il, représente sa première *affaire*, c'est-à-dire son premier gain en dehors du salaire régulier. Un inspecteur de chemin de fer, M. Scott, fait sa connaissance aux bureaux du télégraphe, l'apprécie, le prend pour secrétaire à 175 francs par mois et le décide à acheter, moyennant la réalisation de tous les biens de ses parents, pour 2,500 francs d'actions, lesquelles ne manquent pas de bien payer. La situation de Carnegie augmente en même temps que celle de son patron ; mais, à son tour, c'est lui qui devient le bienfaiteur : il devine l'avenir des *sleeping cars* bien avant que le célèbre Pullman absorbe cette affaire, et il y réalise, avec M. Scott, de superbes bénéfices. Sa fortune, toutefois, ne commence vraiment que le jour où, ayant compris que les chemins de fer ne peuvent pas continuer à se servir de ponts en bois ou en fonte, il organise à Pittsburg une compagnie pour la fabrication de ponts de fer. Il touche alors au but de ses désirs, ayant toujours souhaité « d'être son propre maître, de fabriquer quelque chose et de fournir du travail à beaucoup de monde ». Mais ce n'est pas, dit-il en terminant, qu'on puisse jamais s'en tenir au résultat obtenu : s'arrêter, c'est reculer ; quoi qu'on ait fait, il reste autant à faire. Maintenant encore, lui et ses compagnons d'enfance, les anciens boys des usines de Pittsburg, « ils continuent, année après année, d'étendre leurs entreprises, pour satisfaire les nécessités toujours croissantes et toujours changeantes de leur tant progressive patrie ».

« Faire de l'argent », ce n'est que la moitié de la tâche pour André Carnegie; il importe de s'en bien servir. De là, son livre *l'Évangile de la Richesse*. Qu'on en partage ou non les idées, il faut convenir qu'elles ne manquent pas d'une certaine noblesse; l'homme qui pense et qui parle ainsi, ayant eu à s'élever lui-même, est un homme comme il y en a peu. Ces idées, d'autre part, n'étant pas les siennes uniquement, mais celles d'une puissante élite, méritent qu'on s'arrête un moment devant elles.

Comme celle de tous les Américains, sa philosophie est à base d'optimisme : « Le bon vieux temps n'était pas un bon vieux temps. *The good old times were not good old times.* » L'organisation présente est à prendre et à utiliser telle quelle. Le communisme est absurde; il n'y a pas d'autre alternative, pour les grands chefs d'industrie, que la ruine ou l'immense fortune. Mais de cette fortune ils ne sont que les détenteurs et les administrateurs pour le bien de tous. Lorsqu'ils ont dépensé « ce qui est nécessaire à l'entretien et à l'éducation confortables de leur famille », le *surplus* doit être par eux consacré à l'intérêt social.

Il y a trois façons de disposer de son surplus : le laisser à ses descendants, le léguer à des œuvres publiques, l'administrer soi-même durant sa propre vie. Le premier mode est le pire. Les parents doivent aux enfants l'éducation; ils doivent, dans toute la mesure du possible, les mettre à même de gagner leur vie, et (concession importante) il est juste qu'ils leur assurent des ressources convenables, au cas où ils accepteraient la mission très élevée de se dévouer à des services généraux et non rétribués. En dehors de là, laisser son bien à ses enfants est ce qu'on peut faire de plus mal pour eux. D'autre part, léguer sa fortune par testament à des œuvres d'intérêt commun, c'est prouver qu'on est capable de bien agir seulement après sa mort, et qu'on ne se serait pas défait de ses richesses

si on avait pu les emporter avec soi. Quel mérite à ce détachement forcé? De tout cela, Carnegie conclut qu'il n'est rien de plus juste que l'impôt, même progressif, sur les héritages.

La troisième manière d'employer le surplus est la seule, d'après lui, qui soit digne d'un homme, d'un chrétien, d'un citoyen du monde moderne. Elle contient le remède à la haine des classes et à l'inégalité temporaire des conditions; elle mène à l'harmonie, à un idéal qui ne requiert pas, comme le socialisme, la destruction de la civilisation et de l'ordre actuels, mais seulement leur évolution régulière et pacifique. Le devoir du riche, après qu'il s'est organisé un train de vie modéré, sans ostentation ni extravagance, et qu'il a raisonnablement pourvu aux besoins légitimes de ceux qui dépendent de lui, est de considérer tous ses revenus supplémentaires comme des fonds qui lui sont simplement confiés et qu'il est strictement tenu d'administrer au mieux des avantages communs, « devenant ainsi le simple chargé d'affaires de ses frères moins fortunés, mettant à leur service la supériorité de sa prudence, de son expérience, de ses aptitudes administratives, travaillant pour eux mieux qu'ils ne sauraient le faire eux-mêmes ». Et je crois bien avoir vu quelque chose d'analogue dans les homélies de saint Jean Chrysostôme ou dans les sermons de Bossuet.

Cependant un même principe comporte, suivant les temps, des applications différentes. Tout comme les Pères de l'Église, notre milliardaire américain exalte le bonheur d'améliorer la vie de ses frères, et il rattache son idéal aux enseignements de Jésus-Christ. Mais il veut qu'on reproduise l'esprit plutôt que la lettre de l'Évangile, et qu'on adapte la manière d'exprimer cet esprit « aux conditions changées dans lesquelles nous vivons ». Les neuf dixièmes de l'argent dépensé en aumônes sont aujourd'hui, pense-t-il, simplement perdus, quand ils ne sont pas nuisibles.

Chacun, sans doute, rencontre des cas individuels où un secours temporaire est louable et utile; mais, en général, c'est la société, non pas le riche, qui a mission de nourrir les misérables proprement dits, de les vêtir, de les abriter, de les isoler de ceux qui travaillent et que démoraliserait la vue de gens tirés d'affaire par la seule charité. « L'administrateur individuel du surplus a, lui, à sa charge les capables et ceux qui veulent parvenir. » Son rôle est de soutenir les courageux, d'aider ceux qui s'aident, de tendre la main à ceux qui montent; de multiplier, pour le bénéfice de quiconque en voudra profiter, les moyens de perfectionnement physique et moral, tout ce qui favorise, au sens le plus large du mot, l'éducation du peuple, depuis les parcs, les bains publics, les écoles de médecine, surtout préventive, jusqu'aux monuments d'art, aux bibliothèques, aux musées, aux salles de réunion, aux universités, aux édifices du culte.

Le riche ne ferait pas encore tout son devoir s'il se contentait de donner son surplus pour le bien commun, même parfaitement compris. Il faut que ses largesses soient distribuées de telle sorte et à de telles conditions qu'elles ne puissent jamais nuire à l'initiative ni au développement de ceux qui les reçoivent; il faut qu'elles soient administrées de manière à produire le plus longtemps et chez le plus grand nombre possible un maximum de bien. Or cela suppose qu'il ne donnera qu'à ceux qui consentiront à supporter eux-mêmes une portion des sacrifices, et par exemple qu'il exigera des communes un fonds pour entretenir le parc acheté ou des crédits annuels pour la bibliothèque construite; cela suppose également qu'il prendra part lui-même à l'administration de son œuvre, qu'il continuera de s'y intéresser, d'y consacrer son attention, son travail et son expérience. Voilà pourquoi, soit dit en passant, il aura tendance à multiplier en divers endroits les exem-

plaires d'une même fondation, de celle où il aura acquis le plus de compétence; voilà pourquoi tels milliardaires se spécialiseront dans les universités, tels autres dans les parcs, et Carnegie dans les bibliothèques.

Si telle est en ce monde la mission de ceux qui, par le jeu régulier des lois sociales, reçoivent plus que leur part des bénéfices du travail commun, comprend-on le sens profond de cette sentence de Carnegie, au premier abord si paradoxale : « L'homme qui meurt riche meurt déshonoré » ? Et n'est-ce pas là, comme il le dit à la fin de son manifeste, une application de la mystérieuse doctrine sur les difficultés qu'éprouveraient les riches à entrer dans le royaume des cieux? « L'Évangile de la Richesse n'est que l'écho des paroles du Christ. Il invite le millionnaire à vendre tout son bien et à le donner aux pauvres sous la meilleure et la plus haute forme, qui est de l'administrer lui-même pour l'avantage de ses compagnons, avant d'être appelé à se coucher dans la tombe et à se reposer dans le sein maternel de la terre. En agissant ainsi, il n'arrivera pas au terme de sa course comme le détenteur honteux de millions sans utilité ; il y arrivera pauvre, oui, très pauvre en argent, riche, très riche, vingt fois encore millionnaire, en affection, en gratitude, en admiration de la part des hommes ses frères, et — ce qui est bien plus doux — calmé, soutenu par le tranquille murmure de la petite voix qui, au dedans de lui, affirmera que, parce qu'il a vécu, probablement une faible portion de ce grand univers en sera devenue quelque peu meilleure. Et il est sûr que des riches comme ceux-là ne trouveront pas de barrières devant eux aux portes du Paradis (1). »

(1) *The Gospel of Wealth*, p. 43 et *passim*. — On trouverait, à la librairie Flammarion, plusieurs ouvrages de Carnegie traduits par M. Arthur Maillet : *l'A B C de l'argent, l'Empire des Affaires* et *Démocratie triomphante*.

On objectera, on a objecté à M. Carnegie que son Évangile n'est guère pratiqué. Il a eu raison de répondre que (sans comparaison) l'autre Évangile non plus ne l'est pas toujours, et que cela n'en diminue pas la valeur. Assez d'exemples connus jusqu'en Europe montrent, d'ailleurs, qu'un certain nombre de milliardaires tiennent compte de cet idéal; et, pour ce qui est, notamment, des œuvres d'éducation publique, la générosité privée leur assure, aux États-Unis, des revenus bien supérieurs à ceux qui proviennent, en nos vieux pays, des budgets obligatoires de l'État. Le sénateur Stanford n'a-t-il pas donné, d'un seul coup, 100 millions pour fonder une université sur la côte du Pacifique?



Nous n'avons guère jusqu'ici fait d'excursion à Pittsburg que parmi les idées sociales de M. Carnegie. On ne peut pourtant pas traverser « la ville du fer » sans y voir de forges ni d'usines. Nous donnerons un coup d'œil aux établissements de Carnegie lui-même et à ceux de Westinghouse.

Chez ce dernier industriel, connu dans tout l'univers pour le fameux frein dont il est l'inventeur, travaille un jeune Français de vingt-quatre ans, mon ami C..., dont la présence à Pittsburg est ce qui m'y a principalement attiré. Avoir vu pour la première fois, il y a quinze ans, ce garçonnet affiné dans un manoir de province française, pour le retrouver aujourd'hui à la tête d'équipes ouvrières aux États-Unis, et on ne peut plus Américain sans nullement cesser d'être Français, aussi bon chrétien que bon travailleur et parfait homme du monde, recherché dans les salons et estimé de ses compagnons d'usine, sachant se montrer l'égal de tous et se faire appeler par tous « un de nous,

one of us », voilà une de ces rencontres qui valent bien quelque cent lieues de déplacement et qui sont de nature à donner confiance en l'avenir des petits Français *bien* élevés. A vingt ans, au sortir de la caserne, où le diplôme de l'Ecole commerciale lui avait permis de ne rester qu'une année, ce fils de famille entrait comme ouvrier à huit sous de l'heure dans une succursale européenne de Westinghouse. Bientôt après il était envoyé à la maison principale, à Pittsburg, toujours au titre d'ouvrier et menant même vie que ses compagnons de peine. Pendant plus de deux mois il fit partie, sur sa demande, de l'équipe de nuit, travaillant de 6 heures du soir à 7 heures du matin, avec seulement une demi-heure d'arrêt à minuit. Aujourd'hui, à l'usine même, chargé de la pose et de la mise en route des machines électriques, il commande plus qu'il n'exécute; et fréquemment, à la tête d'un certain nombre d'ouvriers, on l'envoie d'un bout à l'autre des États-Unis pour monter une station d'électricité. Mais il sait mettre la main au gros œuvre toutes les fois que c'est nécessaire. Le voilà pris dans le courant de « la vie intense », et ni lui-même, ni ses amis ne voudraient assigner de limites aux « possibilités » où ce courant l'entraîne.

Naturellement C... me conduit d'abord à son centre de travail. L'établissement Westinghouse se trouve à East-Pittsburg. Le train qui nous y mène traverse Braddock, Bessemer, Homestead, autant de cités industrielles sur lesquelles plane, même par le beau temps, un ciel chargé de nuées étranges et assez semblables, dans leur ton menaçant de cuivre, à celles qui annoncent la chute de la grêle. Au-dessus des hauts fourneaux d'Edgar Thomson, de larges flammes rouges feraient croire à des volcans en éruption.

Les usines Westinghouse, d'apparence plus pacifique, sont au nombre de dix environ, parmi lesquelles nous signalerons la *Westinghouse Manufactury Co*, construisant toutes

sortes de machines et appareils électriques; la *W. Air Brake Co,* construisant, ainsi que son nom l'indique, les fameux freins Westinghouse ; la *W. Machine Co*, construisant les moteurs à gaz, les turbines, les machines à vapeur. Mais la plus importante, celle où nous entrons, est la *W. Electric Co*, dont les bâtiments ne couvrent pas moins de 20 acres. Sans parler de 2,500 ingénieurs et employés de bureau, elle fait travailler 8,200 ouvriers et 1,200 ouvrières. Les femmes y sont payées au prix de 7 fr. 50 par jour, et les hommes à partir de 12 fr. 50. Nombre d'ouvriers arrivent à un salaire de 20 ou de 25 francs (1). De nombreuses succursales sont établies en Europe, notamment à Manchester, à Pétersbourg et au Havre; c'est la dernière qui a construit les moteurs électriques du chemin de fer métropolitain de Paris. Nous ne visitons que le quartier des appareils d'électricité, où se fabriquent des machines à courant alternatif dont la puissance atteint 5,500 kilowatts (7,500 chevaux). La station centrale des *New York elevated Railways* et celle du *Subway* ou métropolitain contiennent chacune dix unités de 5,000 kilowatts; ces deux stations, probablement les plus puissantes du monde, ont été équipées ici. Quelle jouissance n'éprouverait pas, à ma place, tel ingénieur de mes amis! En profane que je suis, j'admire surtout la simplicité élégante des distributeurs qui conduisent tant de forces effrayantes et l'aisance avec laquelle, au-dessus de nos têtes, une vingtaine de ponts roulants transportent des

(1) Il n'est pas exact de dire, comme on le fait souvent, que la cherté de la vie en Amérique ramène, en somme, ces hauts salaires aux mêmes proportions que chez nous. Les objets de luxe sont, en effet, très coûteux aux États-Unis ; mais les objets de première nécessité, et notamment la nourriture, ne se payent guère plus que dans nos pays. La vérité est que presque tout le monde dépense beaucoup plus qu'ici, mais c'est parce que personne ne se refuse rien.

fardeaux de 30 à 50 tonnes, amenant, au besoin, les machines-outils d'un bout de l'usine à l'autre, plutôt que de déplacer, lorsqu'elles sont par trop énormes, les pièces elles-mêmes de l'œuvre en fabrication; de là, une moindre dépense d'énergie, la machine-outil ne pesant pas autant que la pièce. J'admire, dis-je, mais sans trop comprendre, et toutefois, je sens que, plus éclairée, mon admiration n'en serait que plus profonde.

La batterie des hauts-fourneaux de Carnegie, sans être plus de ma compétence, m'impressionne davantage encore. On n'en approche pas sans ticket spécial ; mais c'est la seule précaution à l'usage des visiteurs, et je l'estime insuffisante, car il n'est guère de promenade plus dangereuse que celle qu'on fait, sans guide, au milieu de cet enfer. L'Alighieri, du moins, était conduit par Virgile. A peine entrés, nous voyons filer tout près de nous un long serpent de feu, une fine barre de fer rouge, longue de 10 à 12 mètres, qui s'échappe du laminoir. Nous nous serions trouvés sur son passage, que personne ne nous eût dérangés : *help yourself*. Ailleurs, nous voyons s'avancer plus majestueusement des blocs de fonte ardente qui semblent errer, comme au hasard, sur les rails afin de se rafraîchir. Leur seul voisinage nous envoie des bouffées d'étouffante chaleur, et nous allons pour reculer ; mais il faut prendre garde à d'autres blocs du même genre, à des chemins de fer inattendus et à des appareils de toute sorte qui accomplissent avec beaucoup de dignité leur devoir sans le moindre souci des spectateurs. Et tout cela fonctionne automatiquement avec un nombre extrêmement restreint d'ouvriers ; ici, c'est la main-d'œuvre qui coûte. Chaque machine possède en quelque sorte son métier par cœur et se passe aisément de direction. Rien de mieux combiné; mais, si mon compagnon n'avait pas plus de coup d'œil que moi, nous risquerions fort d'être, au choix,

quelque peu incendiés, écrasés ou projetés à de belles distances. Une fois cependant qu'on est habitué au bruit et qu'on a découvert des points sûrs de refuge, on commence à goûter l'extraordinaire spectacle d'un si grand ordre et d'une si grande paix dans le jeu de ces forces colossales : familiarisé avec les monstres, on en vient même à les trouver beaux ; on jouit de l'éclat des fournaises, de la transparence des barres affinées, des rapides changements de couleur qui, depuis la sortie du creuset, font passer la fonte par le blanc, le rouge, le rose, et par d'incroyables nuances de violet.



Voilà une description qui ne me fera accuser ni par Westinghouse ni par Carnegie d'avoir trahi les secrets de leur établissement. Des visiteurs compétents seraient, d'ailleurs, admis sans plus de difficulté. Si les Américains prennent beaucoup de brevets, — Westinghouse, pour son frein à air comprimé, en a enregistré dans les 200, répondant à autant de perfectionnements utiles, — il est rare qu'ils se préoccupent d'entourer de mystère leurs procédés de fabrication. L'anecdote suivante, absolument authentique, et qui m'est racontée par C... au sortir de chez Carnegie, donnera la raison de cette indifférence et éclairera un aspect curieux des aptitudes patronales aux États-Unis. Il n'y a pas bien longtemps, deux ingénieurs se présentent chez le président de la *N*** Engineering Co* et demandent la permission de visiter son usine. On leur laisse tout regarder en détail, sous la conduite d'un des principaux chefs. Revenus chez le président, ils l'en remercient avec instance : « Je n'ai rien fait que de très simple, leur répondit-il. A quoi bon garder tant de mystère? Ceux qui tiennent à découvrir des procédés secrets

y arrivent toujours; mais, tandis qu'ils s'appliquent à en faire usage, on perfectionne son propre système. Pour ce qui est de vous, tout ce que je vous demande, c'est de faire à d'autres, si jamais vous êtes à la tête d'une usine, ce que je viens de faire pour vous. » L'année suivante, nouvelle rencontre, mais cette fois aux bureaux d'un des deux visiteurs. Le président si courtois de la première compagnie demande à étudier l'usine où maintenant se fabriquent les mêmes machines que chez lui. Refus poli, mais net. Deux semaines après, le 16 du mois, à 5 h. 30 du soir, devant le guichet du caissier de la nouvelle usine, un ouvrier présente comme les autres le bulletin en échange duquel se donne le petit sac de papier jaune contenant le montant de la paie. Le *paymaster* lui tend la somme. Souriant, il salue et la refuse : « Votre patron ne me doit rien. Dites-lui seulement que le président de la *N*** Company* s'est procuré chez lui, dans ces derniers quinze jours, tous les renseignements qui l'intéressaient. »

L'énergie de volonté n'aurait sans doute pas suffi à ce patron modèle pour accomplir cet habile exploit. Il avait dû passer autrefois par tous les services de la profession, comme mon ami C... et comme la plupart des élèves ingénieurs qui achèvent leur formation chez Westinghouse, ou en d'autres compagnies. La grande commission anglaise qui, en 1902 et 1903, est allée visiter les usines et les écoles d'Amérique, pour y étudier, d'une façon générale, les systèmes d'éducation considérés comme préparation à la vie réelle, nous a donné dans un de ses rapports, qui cite justement des faits constatés à la *Westinghouse Company*, d'intéressants détails sur les relations entre l'usine et le collège ou l'université (1). La profession d'ingénieur

(1) *Reports of the Mosely educational commission to the United States of America, october-december* 1903. Cooperative printing Society, Tudor Street, London, E. C.

électricien n'est pas absolument fermée aux apprentis non techniques, et un certain nombre d'entre eux la conquièrent; mais, en général, « un élève ingénieur, dans une usine, doit avoir suivi les cours du collège, et un professeur de collège doit être engagé de façon active dans la profession qu'il enseigne ». Autrefois le fait d'avoir suivi les cours d'un collège constituait plutôt un titre d'infériorité. Maintenant, au contraire, deux des chefs du personnel de Westinghouse visitent chaque année les principales universités et écoles industrielles des États-Unis pour y choisir les étudiants qui leur paraissent les plus capables d'entrer au service de la compagnie. Ces étudiants sont admis à l'essai comme élèves ingénieurs, aux appointements de 80 centimes l'heure; les plus capables arrivent, en moins d'un an, à gagner 20 ou 30 francs par jour. Mais bien qu'ils soient payés, la compagnie se préoccupe, avant tout, de leur formation, et c'est pour la compléter qu'elle les change d'atelier tous les trois mois.

De ce que les grandes usines tiennent, de plus en plus, à confier la direction de leurs travaux à des « hommes de collège » complétés par l'enseignement de l'atelier, il ne s'ensuit pas, cependant, que l'apprenti ordinaire doive renoncer à atteindre les hautes positions. Tout petit Américain peut projeter de devenir milliardaire ou Président de la République. Les obstacles, certes, ne sont pas minces entre son rêve et la réalité, étant données la foule et l'énergie des concurrents; mais aucune difficulté ne lui viendra des institutions ou des habitudes du pays. Si le collège est souvent nécessaire, il reste, du moins, accessible à tous, et un certain nombre le fréquentent, qui ont commencé par gagner eux-mêmes les moyens de s'en ouvrir la porte. Un des personnages importants de la Westinghouse Company raconta aux enquêteurs anglais dont nous avons parlé, comment, lorsqu'il travaillait tout

jeune à la ferme, il avait été encouragé par le maître d'école du village; comment, pour suffire à ses besoins et aider sa famille, il se levait tous les jours à deux heures du matin, ayant à traire environ trente vaches; comment il arriva à gagner quelque argent dans une usine et ensuite se rendit à l'université de l'État d'Ohio, tout en continuant à travailler de ses mains; comment sept de ses huit frères étaient actuellement au service de la Westinghouse, et comment (il était pour son compte en droit de parler ainsi) c'est le dur travail des fermes qui produit la race d'où sort l'ingénieur américain.



Pittsburg ne m'a point laissé que des souvenirs de machines et de hauts fourneaux. Un soir, C... vient me prendre à l'hôtel Schenley pour faire visite à une famille amie. Schenley, situé dans le parc donné à Pittsburg par une dame de ce nom, se trouve déjà en dehors de la ville, celle-ci n'étant guère habitable avec son bruit et sa fumée. N'empêche que pour aller chez les M..., qui demeurent pourtant dans la même direction, nous devrons faire près d'une heure de tramway rapide à travers champs et bois. C'est de cette villa lointaine que M. M... se rend chaque matin à son bureau. Toute la journée, il traite d'affaires, et d'affaires qui se chiffrent quelquefois par plusieurs millions de dollars, car il occupe l'une des toutes premières places parmi les grands *business men* de Pittsburg; chaque soir et du samedi au lundi il mène, dans une campagne perdue, l'existence recueillie du père de famille, du savant et de l'artiste Excellent catholique, il a construit une église près de chez lui, afin d'avoir tous les jours la messe pour les siens et pour les gens des environs. De temps à autre il prend de longues vacances pour visiter un coin

d'Europe ou d'ailleurs, avec sa femme et avec ses filles; les fils en sont à la période du travail le plus intense. La plupart des pays que j'ai visités, les livres importants que j'ai lus, il les a lus ou visités, et combien n'en connaît-il pas, que j'ignorerai toujours! Il est au courant de ce qui intéresse la religion, l'éducation, le progrès social; il a, sur les questions vitales, des idées nettes et conformes à celles que j'ai entendu soutenir, en tous lieux, par les esprits les plus sages et les mieux informés. Or, je me doute bien que les hommes comme lui ne doivent pas être foule aux États-Unis plus qu'ailleurs; mais je dis qu'une contrée où se développent, fût-ce en petit nombre, de pareils esprits, possède la vraie civilisation, et qu'un arbre capable de produire quelques fruits de cette qualité est un arbre vigoureux et sain.

Il n'est pas loin de minuit lorsque je rentre à l'hôtel. Le portier m'y apprend qu'un journaliste m'a attendu jusqu'après onze heures et voudrait recevoir un rendez-vous. Je lui assigne une heure si matinale qu'il demande à interviewer sur-le-champ, et, *allo! allo!* me voilà sur la sellette. Ayant trop de peine à l'entendre, je recours au portier, qui me répète ses questions et lui transmet mes réponses, tout cela en... américain et par téléphone. Le lendemain, à mon réveil, j'apprends des choses renversantes sur mes projets de voyages et notamment que je dois passer un mois à Pittsburg; mais aussi l'on m'appelle — information non moins admirable — *one of the foremost savants in the world.*

Avec C..., dès qu'il m'a rejoint, nous nous moquons joyeusement de ma gloire, et nous l'emmenons à Pittsburg dans l'incognito le plus imperméable. Nous flânons dans les rues animées du centre; nous admirons le beau style roman du *Court-House* et sa tour de 107 mètres; nous allons voir le petit blockhaus qui reste du fort Duquesne, devenu

le fort Pitt ou Pittsburg lorsque les Anglais, en 1758, s'en emparèrent définitivement. Ni eux, ni les Français ne se doutaient alors de la richesse minière du pays ; mais ils appréciaient la valeur stratégique du confluent des grandes rivières que sont la Monongahela et l'Allegheny. Ces dominations étrangères représentent aujourd'hui, pour la plupart des habitants, des idées également lointaines, et jusqu'au souvenir en est effacé. Rien de moins colonial, rien de plus indépendant, rien de plus américain, dans toute l'ampleur du mot, que le Pittsburg actuel.

Deux ou trois fois encore, dans cette dernière journée, la sensation s'impose à moi de cette puissante originalité. C'est d'abord lorsque, vers une heure, nous allons rejoindre, à ses bureaux du *Frick Building*, M. M... qui nous a invités au lunch. Ce millionnaire travaille au quinzième étage. Un des dix ascenseurs qui fonctionnent à peu près sans repos ni trêve nous porte chez lui d'une seule traite. Le notaire parisien n'est pas mieux installé, plus tranquille ni plus « confortable », dans son rez-de-chaussée de la place Vendôme ou de la Concorde, que notre *lawyer* pensylvanien là-haut dans son nid d'aigle. Bientôt il nous emmène déjeuner à l'*Union*, qui est le premier club de la ville. Il n'y a pas grand chemin à faire ; c'est, dans le même *building*, sept étages au-dessus, et l'ascenseur nous y dépose. Le club occupe tout le dernier étage, soit le vingt-deuxième, de ce riche et colossal immeuble. Après le repas, on va prendre l'air sur la terrasse, ou plutôt sur les toits, qui sont de marbre blanc comme tout l'édifice, et qui feraient peut-être songer à ceux du dôme de Milan si l'on n'avait autour de soi et à ses pieds, dans ces constructions disproportionnées et qui varient de 15 à 100 mètres, dans l'étau des deux collines noires qui enserrent la ville, dans le bruit, la fumée et l'agitation des tramways, des bateaux, des usines, des chemins de fer, le moins italien de tous les panoramas.

Mais plus étrange encore nous apparaît le spectacle quand nous le contemplons des hauteurs du mont Washington où nous a portés, j'allais dire nous a jetés, un funiculaire plus rapide qu'élégant. Tout le long de l'Ohio, comme des deux fleuves qui lui donnent naissance, et aussi loin que le regard peut atteindre sous les fumées noires, on voit, on entend, on sent ; par tous les organes et toutes les facultés on saisit dans sa confusion et dans sa puissance une vie géante, une vie surhumaine qui pense et qui travaille, qui calcule, qui remue et qui forge, qui soulève et qui brasse avec une aisance de dieu toutes les forces combinées de l'esprit et de la matière. Il n'est rien de plus affreusement beau. Et tellement j'en suis frappé que le soir je retourne sur la montagne pour contempler encore le même paysage, constellé, à mes pieds, des lumières électriques de la ville, et, un peu plus loin, du côté des forges, sous le ciel bas et dans la nuit noire, infernalement éclairé de cavernes rouges.



Les compagnies de chemins de fer ont-elles, clientes ingrates ou vindicatives, boycotté la ville qui fabrique leurs ponts et leurs rails ? Comme le train que j'ai pris pour y arriver, celui que je prends pour quitter Pittsburg se distingue par de beaux retards. Deux magnifiques *pullmann vestibule cars* quittent la station d'East-Liberty à 7 heures 25 du matin et atteignent Washington à 5 heures 10 du soir. Volontiers monterais-je dans l'un ou l'autre ; mais notre premier tramway n'est pas assez matinal pour cela. Je me résigne à quelque lenteur, et des deux express qui partent à 7 heures 42 et à 8 heures 10 pour arriver un peu après 7 heures du soir, c'est le second que je choisis. Un tel horaire montre assez l'abondance

des communications. Quelques détails un peu menus en feront voir aussi l'irrégularité. J'atteins la station à 7 heures 45, alors qu'en principe il ne reste plus que le quatrième train. En fait, je vois, au bout de dix minutes, s'approcher, à peu d'intervalle, les deux premiers seulement, les *pulmann vestibule*, où je ne puis être admis, ayant pris mon billet pour l'express. A 8 heures 10, temps marqué pour le quatrième train (celui que j'attendais) c'est le troisième qui passe, et il est bondé de voyageurs. J'y monte sans trop d'humeur, n'ayant, jusqu'ici, rien perdu au changement, si ce n'est beaucoup de mon estime pour les lignes américaines. Et le reste sombrera avant peu.

Au sortir, cependant, des fumées de Pittsburg, c'est une joie pour les yeux de traverser, surtout par une belle matinée d'automne, d'aussi frais paysages que les gorges de la Conemaugh. On est tenté de plaindre ces jolies eaux vertes qui vont, sans le savoir, perdre leur innocence au contact des prochaines usines. Comme elles semblent plus heureuses dans le lit rocailleux et limpide qu'elles se sont ici creusé entre les pentes abruptes des Alleghenies, parmi les arbres de toute espèce qui y reflètent les couleurs variées de leur feuillage! La rivière, la route, la ligne du chemin de fer sont obligées de se serrer les unes contre les autres pour passer de front dans le défilé toujours plus étroit. Nous approchons de la petite ville industrielle de Johnstown, où se produisit, le 31 mai 1889, une catastrophe autrement terrible que celle de Saint-Gervais. Une digue longue de 1,000 pieds, haute de 110, large de 90 à la base, de 30 au sommet, se rompit à la suite de pluies excessives et, par une brèche de 300 pieds, jeta d'un coup dans la vallée une masse d'eau large de 800 mètres et haute de 14. Rien ne resta ni des villages environnants, ni des fabriques, ni des arbres, ni du chemin de fer, ni

de la ville de Johnstown, qui se trouvait pourtant à 7 lieues du réservoir. L'eau franchissait une lieue à la minute ; elle détruisit quatre ou cinq mille vies humaines et fit 450 millions de ruine. Il va sans dire que les traces d'un accident si ancien ont complètement disparu. Johnstown a presque deux fois plus d'habitants qu'alors, une trentaine de mille, et son aciérie, *Cambria Steel Works*, emploie 10,000 ouvriers.

Nous nous élevons encore de trois ou quatre cents mètres, et le paysage se montre de plus en plus intéressant, toutes les fois du moins qu'on ne s'en trouve pas séparé, soit d'un côté, soit de l'autre, soit des deux en même temps, par d'immenses trains de charbon ; on est toujours dans le bassin houiller de Pensylvanie, « le plus grand dans le monde ». Un tunnel nous fait traverser, à 2,160 pieds au-dessus de la mer, la ligne de partage des eaux. Nous voici sur l'autre pente des Alleghenies, et les rivières, qui jusqu'à présent se dirigeaient vers le Mississipi, pour atteindre, à 3,000 lieues de là, le golfe du Mexique, vont désormais trouver un débouché plus proche sur la côte orientale, en face de l'Europe. Décidément, nous rentrons chez nous. Cette perspective ne m'enthousiasme pas autant qu'il serait convenable.

Nous continuons pendant trois heures à descendre par des chemins ravissants, mais qui en somme ressemblent à ceux qu'on voit dans tous les pays de montagnes, et il n'y a rien de vraiment remarquable que le *Horseshoe curve,* ou « fer à cheval », une courbe si resserrée que les trains y semblent revenir sur leurs pas, comme au Saint-Gothard. Nous traversons force rivières, nous coupons force collines, et, toutes les fois que la vallée devient assez large, nous nous arrêtons dans de petites villes industrielles. Altoona, qui ne compte pas 40,000 habitants, occupe 1,500 ouvriers à fabriquer annuellement plus de 300 locomotives

et de 5,000 wagons de marchandises. Le pittoresque va décroissant à mesure qu'on approche de la plaine. Deux cours d'eau cependant relèvent un peu l'intérêt, la Tuscarora avec ses étroits défilés, et la Juniata, dont les rives gracieuses servent de thème préféré aux auteurs de romances. Enfin l'on passe un fleuve sérieux, la Susquehanna, et c'en est fait de la montagne.

Ce qu'il y aurait d'intéressant à étudier dans les pays que nous venons de parcourir, ce seraient les souvenirs des peuplades indiennes qui s'y étaient confédérées pour leurs luttes contre les blancs. Mais, sans compter que ce n'est point ici le lieu de détailler les héroïques prouesses de Logan, le grand chef des Mingos, nous avouerons ne pas les connaître mieux que ne fait le lecteur, et, par cette journée un peu longue de chemin de fer, on est plus porté à dormir qu'à lire des ouvrages d'histoire.

Entre deux sommes, je prends machinalement la *Pittsburg Gazette*, numéro du 3 octobre. J'en parcours d'un œil distrait les quatorze grandes pages (ce n'est qu'une feuille locale et un numéro sans supplément). Dans la multitude des dépêches, deux seulement attirent mon attention : l'une, datée de Philadelphie, où je compte aller bientôt, et l'autre de Paris, dont je ne sais rien depuis dix jours. J'apprends ainsi que le nouveau canal de Philadelphie à la mer, lequel aura 30 pieds de profondeur, avance très rapidement et qu'on pense l'inaugurer le 1er juillet 1906. Je n'ai sous les yeux qu'une statistique vieille de quinze ans et qu'il faut peut-être doubler ; mais dès cette époque le produit annuel des manufactures était, à Philadelphie, de 3 milliards de francs et le mouvement du port de 4,200 vaisseaux. Cela ne pouvait pas continuer ainsi. Quant à la dépêche de Paris, la seule qui vienne de France, elle annonce que le gouvernement de la République, après une résistance assez longue des villageois

bretons et de quelques moines, a fini par s'emparer du couvent d'Amanlis, dans l'Ille-et-Vilaine. Décidément, ces Américains ne savent pas s'élever au-dessus des considérations de l'ordre matériel! Et il n'y a plus guère que nous à nous battre pour nos idées — si ce n'est pas, bien plutôt, que nous cherchions à battre le voisin à cause des siennes.



Nous sommes à Harrisburg, ville de 40,000 habitants et capitale de la Pensylvanie, où se trouvent pourtant Philadelphie et Pittsburg. Comme dans la plupart des États, le gouvernement siège en dehors des grands centres de population; il est, par exemple, à Albany pour l'État de New-York, et à Springfield, ville de 30,000 habitants, pour l'Illinois, qui possède Chicago. Harrisburg serait, au reste, bien digne de son titre de capitale si j'avais le moindre motif de généraliser le trait de mœurs que j'y ai constaté. Devant attendre là une heure pour changer de train et n'ayant fait, bien que nous approchions du milieu de l'après-midi, que tromper la faim avec des bananes, je ne me résigne pas au buffet de la gare, où l'on n'a aucune chance de s'instruire, et je cherche un restaurant dans le voisinage. J'en découvre un très petit, mais de convenable apparence et qui, à l'intérieur, semble tout à fait *homelike*. A un vénérable vieillard qui vient au-devant de moi, je demande si l'on peut, à pareille heure, obtenir un repas froid : « Non seulement froid, mais chaud », me répond-il gracieusement. « Avec de la bière? » ajouté-je enhardi. Mais lui, d'un ton sévère : « On n'en vend pas ici, Monsieur. » Bien heureux suis-je encore de n'avoir pas demandé de vin! Nous prendrons donc de l'eau; avec la glace, elle est toujours potable. De lui-même cependant, l'hôte m'offre à choisir entre du thé ou du café, et cette

complaisance me remet le cœur à l'aise. Tandis qu'on achève les rapides préparatifs du repas et que s'accumulent les cinq ou six petits plats ovales que M. de Rousiers compare si justement à des baignoires d'oiseaux, j'examine la salle et, avec édification, je lis au-dessus de la porte ces paroles : *No smoking. No profane language.* Ces défenses ne me pèsent pas. Si je voulais fumer, je n'en aurais pas le temps; et, si j'avais le temps de tenir, même seul, un « langage impie », je ne le voudrais pas. A parler sérieusement, ce sont les propos contre Dieu et contre la morale qui sont ainsi ostensiblement défendus. Qu'il vienne ou non du puritanisme de Guillaume Penn et de ses compagnons, puisse subsister longtemps cet usage exempt de respect humain!

Mais, quelle que soit la vertu de la Pensylvanie, elle ne va pas jusqu'à imposer l'exactitude aux chemins de fer. Nous devons quitter Harrisburg à 3 h. 35. Le train se formant ici, tout le monde s'y installe fort exactement. A l'heure dite, on ne part pas; à 4 heures, rien ne bouge; à 4 h. 35, une heure après le moment fixé, le calme se prolonge. Cinq minutes plus tard, cependant, le conducteur traverse le wagon en annonçant avec gravité qu'il faut se tenir prêt au départ pour York, Baltimore et Washington. Les voyageurs, jusque-là silencieux et plus résignés que je ne l'aurais attendu de la part d'Américains, accueillent cette bonne nouvelle d'un immense éclat de rire qui paraît gêner le héraut de la compagnie. Et en effet, dix minutes après, à la suite de trois ou quatre faux départs qui achèvent de mettre tout le monde en gaieté, on s'ébranle pour de bon. Où donc ai-je vu des pratiques semblables? Ah! oui, c'est dans le nord de l'Espagne. Mais l'Amérique se retrouve à l'allure folle dont on essaie de compenser le temps perdu. Nous avons regagné plus d'une demi-heure en arrivant à Washington.

Les choses, alors, redeviennent souriantes, et la seule journée ennuyeuse que j'ai passée en Amérique s'achève elle-même en contentement. Le peu que j'entrevois de Washington dès ce soir m'apparaît sous des formes élégantes et nobles que je n'ai pas encore rencontrées. Au presbytère de Saint-Patrick, mon ami, le docteur Stafford, m'accueille avec la cordialité charmante qui a rendu célèbre son hospitalité. Je retrouve le cher compagnon de voyage que j'avais eu le regret de laisser au Canada, et j'apprends de lui que le cardinal Gibbons, ayant su ma prochaine arrivée, a bien voulu exprimer le désir de me voir, dès le lendemain, à Baltimore, où il doit rendre compte, en solennelle cérémonie, de l'élection du nouveau Pape. Nous voici loin des usines de Pensylvanie (1).

(1) Au moment de mettre sous presse, nous recevons les dernières statistiques de la Chambre de commerce de Pittsburg. En 1902, le tonnage du port de Pittsburg est de 86 millions, alors que ceux de Londres et de New-York sont de 17 millions. Le monde entier extrayant 884 millions de tonnes de charbon, les États-Unis en donnent 301 millions; la Grande-Bretagne, 254; l'Allemagne, 165; le district de Pittsburg, 36, et la France, 33. Sur 33 millions de tonnes de fer et d'acier, les États-Unis en produisent 13,944,120; l'Allemagne, 7,780,700; le district de Pittsburg, 5,580,600; la Grande-Bretagne, 5,102,450; la France, 1,635,300. Sur 126 millions de barils de pétrole, 68 viennent des États-Unis; 52, de la Russie; 30, du district de Pittsburg. Le côté moral n'est pas moins favorisé. En 1904, Pittsburg et Allegheny, pour 499,950 habitants, possèdent 64,455 élèves et 1,477 maîtres dans leurs écoles publiques, sans parler de 3,520 élèves dans les écoles privées, et de 2,331 dans les *high schools*. Les églises sont au nombre de 384, avec une propriété estimée 75 millions de francs, et elles ont reçu, en 1903, des contributions volontaires pour 14 millions, le tiers de notre budget des cultes. Il y a 18 hôpitaux, 37 asiles, 26 sociétés de bienfaisance. Les institutions charitables, en dehors des églises, ont dépensé, en 1903, 11,250,000 francs; leurs biens sont évalués à 101,250,000.



CHAPITRE XI

LE CARDINAL GIBBONS A SON RETOUR DU CONCLAVE

L'Amérique au conclave pour la première fois. — Le cardinal Gibbons reçu officiellement par la ville de Baltimore. — Il rend compte de son voyage. — Promenade avec le cardinal. — Rencontres et entretiens. — Sur Montalembert, M. Paul Bourget, la presse catholique, le dernier conclave. — Le cardinal Gibbons et l'élection de Pie X.

La fête à laquelle nous sommes conviés, le lecteur et moi, n'est pas la première qui ait lieu depuis que le cardinal Gibbons est revenu de Rome. Je ne parlerai pas de la bienvenue qui lui a été souhaitée à New-York même, dès son débarquement, par les délégations de plusieurs diocèses; mais la réception que lui a déjà faite, il y a dix jours, le 24 septembre, sa bonne ville de Baltimore, mérite d'être racontée. Elle montrera quels sont, aux États-Unis, les rapports de l'Église avec les pouvoirs publics et avec l'ensemble des citoyens. Pour en saisir l'importance, il faut savoir que Baltimore est une ville de 600,000 habitants, aux deux tiers protestante. Le cardinal est fort aimé de ses concitoyens, et son retour, après chaque absence prolongée, est une occasion de réjouissance; mais à cause de sa récente participation au Conclave on lui réservait, cette fois, un accueil plus démonstratif.

Au départ de New-York, la *Baltimore and Ohio* a mis gracieusement à sa disposition un wagon spécial. Il a été accompagné à la gare par des notabilités catholiques et

reçu par un haut employé de la compagnie. A la station de New-Jersey, des prêtres sont venus le saluer. Des députés de son diocèse sont allés au-devant de lui jusqu'à Wilmington. Et lorsqu'il arrive, à trois heures, en gare de Baltimore, il trouve, on peut le dire, tout un peuple pour l'acclamer. Près de trois cents sergents de ville — une armée, aux États-Unis — sont là et sur la route de la cathédrale pour rendre les honneurs et, tâche facile, pour maintenir l'ordre. Une centaine de sociétés en uniforme attendent, dans les rues voisines, le moment du défilé. La foule, amassée depuis longtemps, trompe son impatience en acclamant la délégation de trois cents hommes qui arrivent de Washington avec leur fanfare, puis le maire de Baltimore et les autorités qui prennent place au salon d'honneur.

Lorsque le cardinal, en tenue de ville, redingote et chapeau haut de forme, descend de son wagon, la figure souriante et heureuse, c'est un délire de vivats et d'acclamations. Il entre au salon, où le maire nouvellement élu, un protestant, M. Mac Lane, lui adresse le discours suivant :

« Votre Éminence, comme il était naturel, a déjà reçu, en rentrant dans ce pays, un accueil on ne peut plus cordial des membres de la Société (l'Église) à laquelle vous avez montré tant d'attachement et au succès de laquelle vous avez tant contribué. Il m'incombe l'agréable devoir de vous offrir des vœux de bienvenue plus larges encore, les vœux de tous les citoyens de Baltimore, quelles que soient leur foi et leur condition ; tous ensemble ne font qu'un pour entretenir les plus profonds sentiments de vénération envers votre grand et noble caractère. Nous avons appris la nouvelle de la mort du Pape avec une grande appréhension, craignant que le poids des responsabilités et l'épreuve d'un climat fatigant n'altérassent votre santé. Aussi étiez-vous suivi des sympathies de

toute la ville. Vous voir revenu bien portant est une grande satisfaction pour nous et, au nom de mes concitoyens de Baltimore, je vous adresse le plus cordial salut de bienvenue avec les meilleurs vœux de la commune entière pour une longue vie de parfait bonheur. »

Le juge Heuisler, un catholique, porte ensuite la parole au nom de ses coreligionnaires, dont il proclame la loyale fidélité à leur archevêque : « On n'en saurait douter, dit-il en terminant, tout le monde en Amérique vous apprécie, vous respecte et vous aime, Éminence, pour le bien que vous avez fait; et l'accueil que vous recevez ici sera sûrement ratifié par la sympathie de la nation entière. Vous voyez l'émotion de tous les cœurs, de toutes les âmes : les yeux parlent assez et nos lèvres peuvent se taire. Soyez mille et mille fois le bienvenu ! »

Le cardinal remercie en peu de mots et annonce qu'il répondra dans la cathédrale. Les voitures du maire, des fonctionnaires et des conseillers municipaux se mettent en marche les premières, précédées d'un détachement de police à cheval; puis vient la voiture du cardinal, avec une escorte de quelques agents en uniforme et de la Société amicale des fils de Saint-Patrick. Toutes les autres sociétés font la haie sur le parcours, et chacune de leurs fanfares, alternativement, salue le cardinal qui a vraiment l'air de passer son armée en revue. De toutes les fenêtres, garnies de monde, il est chaudement acclamé. Il salue sans interruption, avec un sourire plus amical pour les personnes qu'il connaît. Devant la cathédrale, une troupe de jeunes filles en blanc le reçoit en agitant de petits drapeaux, et l'une d'elles lui offre un bouquet de 69 roses, autant qu'il a d'années. Il entre un instant à la basilique, reparaît en robe rouge, suivi des prêtres en habit de chœur, et s'asseoit sous le porche, à côté du maire, pour assister au défilé, qui dure une heure, de toutes les sociétés et de

toutes les musiques. Lorsque les dernières ont passé devant lui, il se lève au milieu d'une acclamation formidable, et il rentre processionnellement, tandis que les cloches des différentes églises sonnent à toute volée. Le maire et les divers magistrats prennent place dans la nef, sur des sièges réservés, et, avant de fermer les portes de l'église, on y laisse entrer toute la foule qu'elle est capable de contenir.

De son trône, le cardinal s'adresse à l'assemblée dans le langage simple et affectueux d'un père qui retrouve les siens. Il a une parole aimable pour le maire et sa famille. Il parle de Léon XIII, de Pie X et de l'audience que le nouveau Pape, sur sa demande, a bien voulu accorder, la première de toutes, au pèlerinage américain. Il annonce que dans quelques jours il convoquera de nouveau ses concitoyens pour leur rendre compte plus complètement des grands événements auxquels il vient de prendre part. Il dit comment, fatigué par la visite de Rome, il s'est agréablement reposé chez des compatriotes, au lac de Genève et en Normandie. « Et maintenant, achève-t-il, me voici bien heureux d'être rentré chez nous. Il y a beaucoup de beaux endroits à l'étranger; mais il n'y a pas de contrée comme les Etats-Unis, pas d'État comme le Maryland, pas de ville comme Baltimore. » Il n'ajoute qu'un mot pour recommander Pie X aux prières communes et il donne, pendant que tous s'inclinent, sa bénédiction épiscopale. Un salut très solennel du Saint-Sacrement termine la cérémonie.

Les personnages officiels et quelques amis traversent ensuite la sacristie pour se rendre à la maison de l'archevêque, où la réception se continue plus familièrement, tandis que des sociétés musicales viennent encore se faire entendre devant la porte. Le prélat est obligé, à maintes reprises, d'aller remercier et saluer de nouveau la foule

qui ne se lasse pas de le revoir. « Notre cardinal » est le nom sous lequel chacun le désigne. Une preuve singulière et bien américaine de sa popularité paraîtra dans le trait suivant, que rapporte le *Sun*, premier journal de Baltimore, à la date du 25 septembre : « Un habitant de Norfolk, M. Loughran, montrait hier un billet d'un dollar : « Vous voyez ce billet? disait-il fièrement; c'est « celui que le cardinal a donné cet après-midi pour le trans- « port de ses bagages. J'ai demandé à l'employé combien « il en voulait, et il me l'a cédé pour 5 dollars. Deux « minutes après, une dame m'en a offert 20 dollars ; je les « ai refusés. »



La fête du 4 octobre aura un caractère plus exclusivement religieux. Parti de Washington à neuf heures, j'arrive à dix heures et demie chez le cardinal, qui me reçoit avec la simplicité et la cordialité que beaucoup connaissent pour en avoir joui en Europe ou chez lui. Après m'avoir, en termes qui ne permettent pas le refus, déclaré qu'à Baltimore sa maison sera la mienne, il me confie à son secrétaire, et l'on me conduit dans le chœur à la place du curé de la cathédrale, qui doit chanter la grand'messe. La stalle est à côté du trône archiépiscopal et je pourrai, de là, parfaitement voir tout, bien recueilli et à demi caché dans un petit coin des draperies rouges.

Dans la cathédrale, pas une place ne reste vide, et peut-être s'y trouve-t-il autant de protestants que de catholiques. Cette vaste église romane, avec sa coupole majestueuse, sa très large nef sans bas-côtés, les bras de son transept, son chœur et son autel visibles de partout, se prête en perfection au déploiement des pompes religieuses. Précédé des deux cent cinquante élèves du grand séminaire — et

ce chiffre à lui seul, est toute une démonstration — le cardinal, en *cappa magna,* fait le tour par la rue et entre solennellement par le grand portail. Les enfants de chœur qui, avant le départ, et sans choquer Son Éminence, s'amusaient fort de leur office de caudataires, le remplissent maintenant avec une gravité de petits pages royaux. Le séminaire et la maîtrise font produire au plain-chant tout son grand effet de religion. Jusqu'aux moindres détails, l'office s'accomplit dans un recueillement, une piété, une majesté réellement admirables. Ceux qui ont entendu, il y a quelques années, l'archevêque de Saint-Paul à un meeting du faubourg de Plaisance, et qui l'ont vu officier pontificalement, dans la même semaine, à l'église Sainte-Clotilde pour la fête patronale, savent comment les Américains les plus libres d'allures dans la vie ordinaire entendent le respect qui est dû au culte divin.

Après le chant de l'évangile, Mgr Gibbons monte en chaire, lit lui-même les annonces, l'évangile du jour en anglais, et commence son discours. L'instant offre pour moi quelque chose de grave. C'est la première fois, dans la vie du christianisme, qu'un cardinal américain a pris part à une élection de pape ; la première fois que l'Église d'Amérique est intervenue, pour cet acte souverain, dans le gouvernement de l'Église universelle. Or, voici l'heure où son représentant, un personnage marqué pour l'histoire, va rendre compte de cet événement à l'élite du peuple. Et la Providence, tendrement attentive à ce qu'elle sait bon pour l'âme de chacun de nous, a voulu que, sans y avoir pensé d'avance, j'eusse l'émotion d'être présent.

Le cardinal commence par noter lui-même, tant cette idée s'impose, que « le récent conclave marque une nouvelle et importante phase dans les annales de l'Église d'Amérique, puisque c'est pour la première fois, dans

l'histoire religieuse, que les États-Unis et même, plus généralement, l'hémisphère occidental sont associés aux autres nations pour choisir un titulaire à la chaire apostolique ». — « Je ne serais pas du tout surpris, ajoute-t-il, que dans le prochain conclave l'Église catholique des États-Unis fût représentée par plusieurs membres du Sacré-Collège; par un nombre de cardinaux proportionnel à la population, à la grandeur, à l'influence de notre pays, de même qu'à la force numérique de notre hiérarchie et de nos fidèles, à la splendeur et au progrès de nos institutions religieuses et charitables. »

Il rappelle ensuite les conditions et les règlements sévères d'un conclave. « Les cardinaux, dit-il, ne sont pas des anges, mais des hommes, soumis comme tels aux faiblesses et aux ambitions communes; de là, ces précautions. » Mais tout s'est passé, cette fois, avec une dignité, un désintéressement, une courtoisie qu'on ne rencontrerait dans nulle autre assemblée, et d'autant plus remarquables que les cardinaux représentaient jusqu'à douze nationalités diverses. Suit le récit, tel qu'on le connaît, de l'élection et des humbles refus du cardinal Sarto, qui ne céda qu'aux instances et remontrances d'un des cardinaux les plus importants. Et qu'on ne s'étonne pas, ajoute l'archevêque, de cette édifiante hésitation : « Il se voyait appelé à la plus sublime position où puisse atteindre un homme sur la terre. La Papauté est la plus ancienne des dynasties existantes. Elle a précédé, de longs siècles, la fondation des empires actuels. Il y avait déjà un Pontife sur la chaire de Pierre quand l'Angleterre était encore une colonie de Rome et que ses habitants n'étaient pas arrivés à la civilisation. Pie X est le 264e pape appelé à régir, sous le Christ, l'Église de Dieu. L'empire des Souverains Pontifes est coextensif au globe; il embrasse les peuples de tout climat, de toute race et de

toute langue ; il combine en un corps homogène les diversités nationales les plus accentuées. On a dit avec raison que le soleil ne se couche pas sur les possessions de la Grande-Bretagne ; on peut affirmer, de même, que partout où flotte le drapeau anglais se trouvent aussi des chrétiens qui s'inclinent, filialement soumis, devant la suprématie spirituelle du Pape. L'influence de la Papauté porte bien autrement loin que celle des souverains terrestres. Les rois, les empereurs et les magistrats civils imposent l'accomplissement extérieur des lois de leur pays. Le Pontife suprême, bien qu'il n'ait point d'armée pour appuyer ses commandements, fait et applique des lois qui obligent la conscience des hommes. »

Quoi de plus impressionnant, pour un prêtre catholique, que d'entendre promulguer sa foi avec une telle autorité, avec un tel prestige, devant un peuple à demi protestant et qui, sentant bien lui-même à quel point lui manque le principe de l'autorité religieuse, écoute ces paroles dans l'attitude la plus respectueuse et la plus réfléchie?

Le sermon est achevé ; et maintenant retentit le *Credo,* alternativement chanté par une puissante voix de basse et par le chœur des deux cent cinquante séminaristes auxquels se joint l'assemblée. C'est l'Église d'Amérique, en son principal sanctuaire, unissant sa profession de foi à celle du plus haut représentant de sa hiérarchie ; et je sais maintenant ce qu'il faut entendre par cette Église, avec ses diocèses qui, en moyenne, depuis un siècle, augmentent d'un par année ; avec ses paroisses fréquentées de chaque fidèle inscrit et presque toutes fortifiées d'une école qui transmet intacte la croyance de génération en génération. Or, ce *Credo* que chantent près de moi, au vingtième siècle, plusieurs milliers de citoyens des États-Unis, c'est le même qui reçut sa forme définitive de l'autre côté des mers, à

Constantinople, vers les derniers temps de l'empire romain, sous le règne de Théodose, alors qu'aucune des nations actuelles de l'Europe n'était constituée, et plus de mille ans avant que l'Amérique fût découverte. Qu'est-ce qui pourrait mieux mettre en évidence la fixité sublime et en même temps la vitalité de l'Église catholique? Jamais je n'ai senti plus profondément le réconfort de ces mots de saint Paul : « Le Christ était hier, et il est aujourd'hui ; il sera dans tous les siècles. » Toutes les visions décourageantes s'enfuient loin de mon âme, et malgré moi des larmes s'échappent de mes yeux lorsque, triomphalement, j'entends chanter que « Son règne n'aura plus de fin. *Cujus regni non erit finis.* »

La messe est suivie d'un *Te Deum* pour l'élection du Pape et de l'oraison *pro Pontifice*. Il semble qu'on mette à ces prières beaucoup de cœur et une sorte d'accent personnel. La nomination de Pie X a été bien accueillie en Amérique où, plus encore que dans les autres pays, on aime ce qui se sait de sa simplicité démocratique, de ses vertus pastorales et de son détachement des affaires terrestres



La cérémonie a duré plus de deux heures. Il est une heure et demie quand nous nous mettons à table. Le déjeuner se prend en famille. Comme à Rochester et à Péoria, le « palais épiscopal » n'est que le presbytère de la cathédrale, où le premier pasteur vit fraternellement avec le curé et les deux ou trois vicaires. Il n'y a de chanoines, honoraires ou titulaires, dans aucun diocèse d'Amérique ; mais l'on n'attend, pour en nommer, que d'avoir besoin d'eux. Les vicaires généraux (la plupart du temps il n'y en a qu'un seul) ont ordinairement charge d'une paroisse

dans la ville épiscopale. Les rouages administratifs sont, on le voit, réduits au strict nécessaire.

Deux heures après le déjeuner, je vois sortir de l'école paroissiale, en face de la cathédrale, une suite interminable de garçons et de fillettes, qui, revêtus de gracieux insignes et précédés des enfants de chœur en costume, se rendent, sur deux rangs, à l'église pour assister aux vêpres. Encore une procession ! A quoi donc songent ici les pouvoirs publics? Mais à quoi songeaient-ils, le soir du 12 novembre 1889, lorsque, parmi les illuminations et au bruit des fanfares, dans les rues de Baltimore, pavoisées de drapeaux américains et pontificaux, trente mille hommes défilaient, les uns à pied, les autres à cheval, devant le cardinal et les nombreux évêques réunis pour fêter le premier centenaire de l'épiscopat catholique aux États-Unis (1)?

A quatre heures nous partons en promenade. Le cardinal va d'ordinaire à pied ; mais aujourd'hui, pour me faire faire un plus grand tour, il a commandé une voiture. Presque tout le monde le salue en ville. Un jour qu'avec un voyageur anglais il passait près d'une église au sortir de l'office, son compagnon, voyant l'accueil général, ne put s'empêcher de lui dire : « Comme vos fidèles vous sont attachés ! — Ceux-là sont des protestants », reprit le cardinal.

Nous traversons rapidement une partie de la ville, allant vers Druid Hill Park, un vaste et ravissant rendez-vous de plaisance. Quand on arrive de l'ouest, Baltimore fait presque l'effet d'une ville européenne. C'est à celles d'Angleterre que dans l'ensemble elle fait penser ; mais c'est à Paris que très gracieusement, et très justement, ses citoyens aiment à en comparer le plus joli quartier, Mount-Vernon-

(1) Voy. l'intéressante description de ces fêtes dans *l'Église catholique et la liberté aux États-Unis*, par M. le vicomte DE MEAUX, chap. 1er. (Lecoffre éditeur.)

Place et son entourage : un square des plus élégants, la colonne de Washington, l'institut Peabody avec sa bibliothèque et sa galerie des beaux-arts, le musée Walters, riche en Corot, Troyon, Delacroix, Gérôme, Delaroche, Henner, Rosa Bonheur, Meissonier et autres chefs-d'œuvre de la peinture française. Mais la cité américaine reparaît à mesure que nous nous éloignons du centre, et voici, une fois de plus, la longue série des résidences, des villas, qui se succèdent sur la grand'route, parmi les prés, les jardins, les bois, toujours sans la laide clôture des murailles à l'européenne.

Même dans ces régions de la grande fortune, il faut songer aux misères sociales. Nous rencontrons une troupe de deux ou trois cents petites orphelines que des Sœurs de la Charité ramènent de l'église. Les fillettes n'ont point d'uniforme et, notamment, la variété des chapeaux égaie l'aspect de leur jolie troupe. Religieuses et enfants semblent si heureuses d'apercevoir le cardinal, qu'il se fait conduire à l'asile. Il se tient debout sur la porte quand arrive la bande gracieuse; elles défilent toutes devant lui avec une curiosité satisfaite, et la plupart le saluent d'un « bonjour, père! » qui me semble encore plus touchant que familier. Le temps d'entrer avec elles dans leur grande salle, de les bénir, de leur demander si elles accepteraient un jour de congé, et l'archevêque est reparti. « Nous avons là, me dit-il en sortant, plus de deux cents orphelines que les Sœurs élèvent de leur mieux. Quand elles sont grandes, nous les envoyons à l'école industrielle de la ville, et elles en sortent capables de gagner de bons gages. L'État nous accorde d'assez larges subsides. En général, il aime mieux subventionner les œuvres hospitalières des diverses confessions que d'en diriger lui-même. Il trouve que c'est moins coûteux et que cela donne de meilleurs résultats. » Est-ce de ma faute, si tout contraste avec les pratiques actuelles de la France?

Nous avons repris notre route et passons devant une ancienne résidence des descendants de Jérôme Bonaparte, ce qui met la conversation sur cette famille, une des plus catholiques des États-Unis, et qui a su, par la simplicité de ses allures comme par l'importance des services constamment rendus au bien public, porter sans embarras, au milieu du respect de tous, la charge plutôt lourde d'un nom par trop célèbre. Le chef de la famille, M. Charles Bonaparte, vit d'habitude à Baltimore, mais il n'est pas encore rentré de la campagne; je le verrai, dans deux semaines, à mon second voyage.

Nous visitons une autre famille catholique des plus riches et des plus généreuses, celle qui a reçu le cardinal au bord du lac de Genève, dans la villa *Maryland*, lorsqu'il revenait du conclave, extrêmement fatigué du climat romain. L'arrivée de l'archevêque est saluée de cris de joie et illumine tous les regards. On parle des souvenirs d'Europe et de la cérémonie du matin : « Je vous y ai aperçus, dit le cardinal. — Ah! Éminence, répond le chef de la famille, un président de plusieurs compagnies de chemins de fer et de navigation, comme on se sentait fier d'être catholique! » J'avais bien deviné, aussi, qu'il passait sur toute l'assemblée un souffle de foi et de magnanimité.

*
* *

Au retour, nous avons le temps de parler de beaucoup de personnes et de beaucoup de choses. Une partie peut être répétée sans indiscrétion. Le cardinal me fait un grand éloge de la piété du Père Hecker et de la sagesse dévouée de M. Magnien, le dernier supérieur du séminaire de Baltimore, l'homme de sa droite et de son cœur. Il me demande des nouvelles de la famille Montalembert,

avec laquelle il est personnellement lié et qui porte l'un des noms au monde qu'il admire le plus; des nouvelles aussi de M. Paul Bourget, dont la visite, il y a quelques années, l'a intéressé vivement : il est émerveillé de l'exactitude avec laquelle l'auteur d'*Outre-Mer* a pu, sans avoir pris de notes, reproduire sa conversation.

Je mets l'entretien sur le célèbre ouvrage du cardinal : « Foi de nos Pères, *the Faith of our Fathers* », et j'apprends, sans dissimuler un blâme respectueux, que l'auteur n'a rien touché sur les 3 ou 400,000 exemplaires de l'édition américaine. Il m'accorde volontiers qu'il eût mieux valu dériver sur ses œuvres diocésaines une partie des bénéfices que de les laisser entièrement aux libraires. Il n'a peut-être pas été publié au dix-neuvième siècle un ouvrage de vulgarisation qui ait réussi comme celui-là et fait autant de bien. J'ai en mains un exemplaire paru en 1883, c'est-à-dire sept ans après la première édition; c'est déjà le cent-quinzième mille. L'auteur y expose très simplement les principales doctrines et pratiques du catholicisme, en insistant davantage sur celles qui sont le plus mal connues en dehors de l'Église. L'introduction, adressée aux protestants, est des plus touchantes : « Mon cher lecteur, y est-il dit, c'est peut-être la première fois de votre vie que vous avez en mains un exposé du catholicisme fait par un enfant de l'Eglise... Je ne m'étonne pas qu'on la déteste lorsqu'on ne la connaît que par ses ennemis; il est naturel de détester une institution dont on croit l'histoire remplie de sang, de crimes et de fraude. Élevé dans ces idées, j'éprouverais les mêmes sentiments. Mais non, il n'en est pas ainsi. Je suis, autant que personne, à même de savoir ce que c'est que l'Église, et je vais vous le dire en toute sincérité. Quel intérêt aurais-je à vous tromper? Je m'attirerais la colère de Dieu, si j'essayais de faire des prosélytes aux dépens de la vérité. Mon seul

mobile, ami lecteur, c'est que je suis sûr de posséder, en la foi catholique, un trésor incomparable, et que je brûle de vous en faire part. »

Notre entretien arrive à des questions plus générales. Toutes les paroles de l'archevêque, dès qu'il s'agit de l'Amérique, respirent l'amour ardent des institutions de son pays, et ce n'est point la comparaison avec d'autres contrées qui peut refroidir ses sentiments. Il se réjouit des admirables « possibilités » que donne à l'Église et à tous les gens de bien la liberté commune. Il lui plaît que les catholiques se mêlent à la vie nationale et fassent en toute circonstance acte de bons citoyens. Lui-même en donne l'exemple et ne néglige aucune occasion de s'associer aux événements qui intéressent la patrie. On aime, du reste, à l'inviter aux cérémonies publiques, où toujours la première place lui est réservée après le chef de l'État. Nous avons cité la prière qu'il fut invité à faire, le 30 avril 1903, pour l'inauguration, à Saint-Louis, des travaux de l'Exposition.

« Les excellentes relations avec le pouvoir et avec l'opinion, me dit-il, sont favorisées, ainsi que la tranquillité intérieure de l'Église, par l'absence de journaux religieux quotidiens. Nous avons une presse hebdomadaire qui nous rend de très utiles services ; et cela nous suffit. Pour le reste, il vaut mieux que nous restions en bons termes avec les journaux de toute nuance. Je serais étonné, par exemple, que vous ne trouviez pas demain la fête de ce matin racontée partout avec sympathie et en grand détail. Cela ne vaut-il pas autant que d'être loué à l'excès par quelques-uns, blâmé ou ignoré par le plus grand nombre? » Et c'était parler d'or, mais pour un pays où la religion n'est pas l'objet d'attaques et de calomnies sans cesse renouvelées ; pour un pays de bon sens et de mœurs tolérantes, où une presse impie et haineuse, comme

l'est une partie de la nôtre, tomberait en quelques semaines sous le ridicule, sous le mépris, ou sous les pénalités de la justice publique. N'y a-t-il pas là, cependant, une idée qui mérite, à certains égards, l'attention des directeurs de journaux religieux, et ne se pourrait-il pas que notre presse quotidienne fît plus de bien, obtînt plus de succès en se plaçant sur un terrain plus général que la perpétuelle défense de la foi, en traitant les diverses questions de l'ordre temporel à la façon de tout le monde, et en se montrant catholique là seulement où le catholicisme se trouve engagé? A aucun prix, dans aucun sens, la religion ne doit être affaire de parti. Ce n'est pas uniquement, ni principalement, de l'apologie que les lecteurs, même bons chrétiens, demandent à leur journal. Bref, souhaitons-nous des journaux qui ressemblent, pour le reste, aux meilleurs des journaux profanes, mais qui parlent des choses religieuses avec plus de sympathie et de compétence; s'ils veulent en traiter à fond, qu'ils y consacrent chaque semaine un supplément. Ils auront alors l'avantage de le faire devant un plus grand nombre d'abonnés.

Enfin le cardinal me confie quelques souvenirs du conclave, auxquels je ne pensais pas d'abord pouvoir faire allusion dans ces notes. Mais des révélations récentes ayant introduit cet événement dans l'histoire plus tôt qu'on ne s'y attendait, il n'y a pas d'inconvénient à raconter le peu que j'en ai appris de la bouche même d'un des électeurs. Je sais qu'il a fait ce récit à plusieurs personnes, et il ne m'a point recommandé le secret.

Sans s'être mêlé d'aucune intrigue (rien ne serait plus opposé à son caractère personnel, et jamais, du reste, conclave ne fut plus exempt de manœuvres), le cardinal américain ne laisse pas d'avoir un peu contribué à l'élection de Pie X. Non seulement, à la joie profonde que lui inspire ce choix d'un Pape ayant occupé toutes les fonctions du

ministère sacerdotal, on devine pour qui lui-même a voté; mais certain incident montre qu'il a pu avoir dans le résultat dernier plus que sa part individuelle.

On se rappelle les détails révélés, dans la brochure *les Derniers Jours de Léon XIII et le conclave* (1), par « un témoin » bien placé pour connaître la question.

Le dimanche matin, 2 août, au troisième scrutin, qui accorde 29 voix au cardinal Rampolla, 21 au cardinal Sarto et 9 au cardinal Gotti, l'archevêque de Cracovie donne lecture du *veto* de l'Autriche. L'admirable déclaration du secrétaire d'État de Léon XIII lui vaut, le dimanche soir, une voix de plus; il en obtient 30, tandis que Gotti descend à 3 et que le cardinal Sarto monte à 24. Ce dernier avait pourtant, au début de la séance, en paroles touchantes et de l'accent le plus sincère, supplié le conclave de ne point penser à lui : « *Sono indegno! Sono incapace! Dimenticatemi*. Je suis indigne! Je suis incapable! Oubliez-moi. » Tant d'humilité ne faisait qu'augmenter la confiance du Sacré-Collège, et le lundi matin il obtenait 27 suffrages, Rampolla n'en ayant plus que 24. « Mais il restait, dit l'auteur de la brochure, à vaincre l'opposition même du cardinal Sarto, qui renouvela immédiatement sa supplication plaintive. » Il la renouvela si bien — et ici nous passons au récit de notre témoin à nous, le cardinal Gibbons — que l'assemblée se sépara convaincue qu'on ne pourrait pas le faire revenir sur sa décision et qu'il fallait chercher un autre candidat.

C'était, nous dit en substance l'archevêque de Baltimore, un fort grand embarras, les hommes les plus en vue ayant été mis à l'écart et tout se trouvant, le cinquième jour, à recommencer dans des conditions bien moins favorables qu'au début. Aussi parla-t-il dans ce sens, très énergique-

(1) In-12 chez Lecoffre, et *Rev. des Deux Mondes* du 1er avril 1904.

ment, avec le cardinal X... qui était venu, après la séance, le voir dans sa cellule pour délibérer avec lui sur le choix d'un autre nom. Il obtint de ce personnage, qui exerçait une très grande influence dans le conclave, qu'il se rendît auprès du patriarche de Venise et qu'il pressât de nouveau sur sa conscience, le plus instamment possible, jusqu'à lui faire craindre d'aller, par l'obstination de son refus, contre les indications de la Providence, contre le vœu de l'Église, contre un devoir manifeste (1). Tant d'objurgations et des motifs d'un ordre si élevé l'emportèrent à la fin, et le cardinal X... vint annoncer cette bonne nouvelle à l'archevêque de Baltimore : « Dieu soit loué! s'écria celui-ci. Mais cette résignation, il faut que tous la connaissent, tous étant restés sous l'impression des paroles de refus. Dites un mot au conclave dès le début de la prochaine séance. » Ainsi fut fait, et, au moment convenu, — cette fois nous revenons au texte de la brochure, qui met un nom propre où le cardinal Gibbons n'en avait pas mis — « le cardinal Satolli déclara que le cardinal Sarto, cédant aux instances de ses collègues, s'en remettait de son élection à la Providence. Il obtint trente-cinq voix, sept de moins que la majorité nécessaire... L'élection était assurée. »

On me croira sans peine si je dis que la promenade me sembla courte. Et cependant, il commençait à faire clair de lune quand nous rentrâmes à la maison. Un dîner simple et familial me permit de prendre le train à une heure fort convenable. Le cardinal ne me donna point congé sans m'avoir, très aimablement, fait promettre de revenir. De Baltimore à Washington, bien tranquille dans

(1) La brochure d'*Un Témoin* dit que cette démarche fut faite auprès du cardinal Sarto par « ses amis particuliers ». Le cardinal dont parle Mgr Gibbons a pu, en effet, s'en adjoindre d'autres.

mon *Royal Blue*, je repassais les faits et les paroles de cette belle journée, et il ne me semblait pas que je dusse manquer, pour la prière du soir, de sujets d'actions de grâces. Mais la Providence allait m'en offrir un de plus. En arrivant à Saint-Patrik, j'appris de mon hôte qu'il s'informerait, le lendemain, si le Président Roosevelt pouvait nous recevoir.

CHAPITRE XII

CHEZ LE PRÉSIDENT ROOSEVELT

A la Maison-Blanche. — Le Président chez lui. — L'homme de la *Vie intense*. — Conversation. — Un Américain représentatif. — Le caractère et les idées de Roosevelt. — Contre tous les abus et tous les préjugés. — Sa tolérance en théorie et en pratique. — Roosevelt chez des catholiques et chez des protestants. — Sermon de Président. — Acte de foi national. — L'État religieux et neutre. — Simple rapprochement.

La Maison-Blanche!

Dans ce palais très simple et de fine architecture grecque — ai-je dit palais? quel anachronisme! — dans cette *maison* demeure le chef élu du peuple américain, le représentant que s'est donné à elle-même une des nations les plus avancées du monde, le premier d'une des grandes élites. Et son autorité est une autorité vraie. Durant sa magistrature il a plus de pouvoir que les souverains constitutionnels d'Europe : il possède le droit de *veto;* il nomme à toutes les fonctions; ses ministres ne sont pas responsables devant le Parlement. Ses quatre-vingt millions de concitoyens lui ont en quelque sorte délégué, avec leur confiance, les droits publics de la nation. Cette année même, quand il a vu l'Angleterre et l'Allemagne pousser trop loin leurs exigences en Venezuela, au nom des États-Unis il les a invitées à retirer leurs flottes pour soumettre la question à un arbitrage; l'Angleterre et l'Allemagne se sont inclinées. Il est puissant à l'égal de l'empereur d'Allemagne et du tsar de Rus-

sie, non point par naissance, mais comme le fondé de pouvoir, librement choisi, de la plus grande démocratie que l'histoire ait vue.

Comment donc approcher un tel personnage, et de quel appareil va-t-il être entouré?

Hier, mon ami Stafford a envoyé un mot à la présidence pour demander à présenter au chef de l'État deux prêtres français, dont l'un est sur le point de quitter Washington. Le courrier nous a rapporté une invitation pour ce matin, à dix heures.

Dix minutes avant l'heure fixée, nous arrivons à la Maison-Blanche. Pas de factionnaire devant la porte, pas un soldat à l'entrée, pas un uniforme dans le vestibule, Deux ou trois journalistes, autant d'huissiers sans aucun insigne, voilà toute la cour. On nous introduit dans un petit salon d'attente, et nous faisons passer nos cartes au chef de l'État : « M. le Président est à vous dans quelques minutes », nous est-il répondu. A dix heures juste, en effet, M. Roosevelt, ouvrant lui-même la porte, vient à nous. Dès que nous lui sommes nommés par Stafford, il nous serre la main, nous souhaite la bienvenue, et nous introduit dans son cabinet. Le curé de Saint-Patrick présente alors plus longuement l'abbé N... comme un historien plusieurs fois lauréat de l'Académie, et moi comme un ami de l'Amérique, traducteur d'Ireland et de Spalding. Le président s'excuse de trop mal parler français, bien qu'il soit, dit-il, très attentif à notre littérature; et il nous montre sur sa table la dernière *Revue des Deux Mondes*. La conversation s'engage donc en anglais. Si cela ne privait mon ami N... d'y prendre part, je m'en réjouirais très fort, aimant mieux voir Roosevelt au naturel que préoccupé de grammaire et soucieux de chercher ses mots.

Nous avons bien devant nous l'homme de la *Vie intense*. Mon siège est tout près du sien; je saisis chaque mouve-

ment de sa physionomie et de tout son corps, chaque inflexion de sa voix chaude et vibrante. Un courant magnétique se dégage de tout son être; on est, à côté de lui, comme sous l'action d'un fluide moral. Je comprends ce que j'avais lu de lui dans une revue américaine, où il est comparé à une dynamo, et où l'on dit que ses paroles sortent par explosion (1). Il est de taille moyenne, mais robuste et musclé. Sa figure ronde et assez pleine, son teint frais et animé, sa fine moustache, ses cheveux châtain clair, sa vivacité d'allure, lui gardent, sous ses quarante-cinq ans, un air tout à fait jeune et que les caricatures politiques exploitent volontiers. A cet ensemble énergique, même un peu agité, des yeux bleus et très expressifs ajoutent ce je ne sais quoi sans lequel tout le reste n'est rien et qui s'appelle le charme.

Je dis au Président que je viens de passer huit jours chez Mgr Spalding et qu'il m'a chargé de lui offrir ses compliments : « J'ai tant d'admiration pour lui! me répond-il après avoir demandé de ses nouvelles. Il nous a rendu de bien grands services dans cette commission pour la grève des mineurs; ses conseils, toujours sages et écoutés des autres membres, ont été pour beaucoup dan l'heureuse solution du conflit. Et puis, quels talents littéraires! Il possède, lui, ce don du style qui trop souvent nous manque; c'est un maître écrivain. »

Stafford fait part à M. Roosevelt de l'intention où je suis d'écrire mes impressions de voyage sur l'Amérique. J'ajoute, en deux mots, que je voudrais rapporter de États-Unis à mes compatriotes quelques leçons par l'exemple, *object lessons*, quelques leçons d'énergie dans la vie privée et de tolérance dans la vie publique. Le Pré-

(1) « Mr. Roosevelt is a veritable dynamo of earnestness, force and physical and mental energy... He talks fast and seems to explode his words. » Article de M. Julian Ralph dans la *Review of Reviews*

sident m'approuve et m'encourage : « Nous ne sommes pas parfaits, dit-il, mais nous avons pour nous d'aimer la liberté et de la respecter en tous. » J'ai scrupule de rester sur une question que les circonstances rendent trop délicate, connaissant, du reste, là-dessus les sentiments de mon illustre interlocuteur et ce qu'il a déclaré à propos de l'arrivée de tant de religieuses françaises en Amérique : « Qu'on nous en envoie le plus possible; jamais nous n'aurons trop d'immigrants de cette qualité. »

« Au pays de la vie intense, *In the land of the strenuous life,* sera le titre de mon livre », me hâté-je de dire; et, franchement, comme le Père Zahm l'avait fait prévoir, il s'en montre tout à fait content. J'en profite pour ajouter qu'il devrait bien me permettre de le dédier au « Président Roosevelt », ce qu'il accepte de la meilleure grâce et avec empressement.

Il demande si j'ai vu le docteur Egan, professeur de littérature anglaise à l'université catholique, un de ses amis, dont il me fait l'éloge. Comme je réponds que je dois déjeuner avec lui demain : « Dites-lui, continue-t-il, que je suis maintenant plongé dans les études celtiques. — Comment trouvez-vous le temps de faire toutes ces lectures? interroge Stafford. — Que voulez-vous? chez moi c'est une maladie. » Et le fait est qu'il a aussi la maladie d'écrire, comme en témoignent déjà une douzaine de volumes; un homme comme lui, qu'attirent toutes les formes d'action, n'en peut pas négliger une aussi puissante que le livre. Que, du reste, il publie des recueils de discours comme l'*Idéal américain* et la *Vie intense;* l'histoire de *New-York*, de la *Conquête de l'Ouest,* de la *Guerre navale de* 1812, des *Rudes Cavaliers* de la guerre cubaine, ou même ses souvenirs de chasseur et de *cowboy,* c'est partout le même but qu'il vise ; soit par l'émulation des exemples héroïques, soit par l'attrait des œuvres

actuellement possibles, soit par la beauté des idées morales, c'est toujours l'âme de ses concitoyens qu'il se propose d'élever, d'ennoblir, d'entraîner aux actions généreuses. La théorie de l'art pour l'art ne lui semblerait certainement pas digne d'être discutée. Sa présidence achevée, et nous souhaitons qu'elle ne le soit qu'audernier terme fixé par la Constitution, on peut être assuré que Roosevelt reprendra la plume.

Les accablantes occupations de sa charge actuelle ne lui permettent que de parler ; mais, du moins, trouve-t-on en chacun de ses discours, à défaut d'une composition et d'un style auxquels il ne peut guère songer, des exhortations pénétrantes, des leçons de courage et de vertu, des idées toujours nettes et aussi éloignées que possible de la vide phraséologie où s'enferment volontairement, et, à ce qu'ils croient, par nécessité, la plupart des chefs d'État. Il fait bien, en moyenne, quatre ou cinq discours par mois ; et dans chacun il dit assez de choses importantes pour qu'ils fussent remarqués même s'ils sortaient de la bouche d'un simple citoyen.

Revenons à notre entretien. A propos de lecture et de livres, il demande, plume en main, la liste de nos ouvrages, à M. N... et à moi, pour les faire venir ; je lui réponds, naturellement, que ces ouvrages lui seront envoyés par les auteurs. Je lui raconte le succès qu'a obtenu chez nous sa *Vie intense*, et, comme je connais sa traductrice, nous parlons d'elle un peu. « Vous plairait-il, demandé-je ensuite, que je fasse traduire d'autres ouvrages de vous ? » Il y consent volontiers, mais me fait remarquer que plusieurs traductions sont déjà en cours, et il me montre un nouveau volume arrivé le matin même, *la Vie des ranches*, à ce qu'il me semble (1).

(1) Depuis lors, ont aussi paru deux traductions de l'*Idéal américain*, l'une par la princesse de Faucigny-Lucinge, traductrice de

Je ne crois pas faire acte de courtisan en lui disant, ce que chacun sait, qu'on s'intéresse beaucoup, en France, à son caractère et à ses idées. Lui-même, alors, parle de sa sympathie personnelle pour notre nation. Il rappelle les origines françaises de Mme Roosevelt, Édith Kermit Carow; et il ajoute avec un sincère sentiment de complaisance qu'il a, lui aussi, de notre sang dans ses veines. C'est pour cela, dit-il, qu'il a donné un nom français, Quentin — nom peu usité — à son sixième enfant, le plus jeune de ses quatre fils. Tout le monde sait, en effet, qu'il est d'une vieille famille hollandaise arrivée à New-York presque aux premiers temps de la ville et qui s'y est toujours distinguée soit par un succès de bon aloi dans le commerce et la banque, soit par un dévouement sans interruption dans les charges publiques; mais on ignore généralement, quoique ce ne soit pas inutile pour expliquer toutes les richesses de son tempérament, que plusieurs de ses ancêtres avaient épousé des filles de huguenots français, que sa grand'mère paternelle était Irlandaise, et que sa mère, une Bullock, de Géorgie, descendait à la fois d'Écossais et de Français. Il y a donc beaucoup du Celte dans ce Hollandais de New-York. Mais reconnaissons qu'il y a surtout deux siècles et demi d'éducation américaine.

Stafford félicite le Président d'avoir, hier encore, échappé aux tentatives d'un insensé qui s'est présenté à la Maison-Blanche et a demandé à le voir, cachant sur lui un revolver. Il fut arrêté sans peine; mais on ne pense pas sans effroi que ce misérable avait pu, la veille, en sortant de l'église, lui serrer la main. Est-ce qu'un chef d'État n'a pas, demandons-nous simultanément, Stafford

la Vie intense, et l'autre par Mlles de Rousiers avec une préface de Paul de Rousiers.

et moi, le devoir de se garder mieux? Mais notre avis, j'en conviens, semble affecter très peu M. Roosevelt, et il ne marque aucun désir de changer là-dessus ses manières de faire, ne voulant pas, dit-il, et qui l'en blâmerait? gâter à coup sûr l'ensemble de son existence pour se préserver de dangers hypothétiques : « Celui-là est un fou, ajoute-t-il en revenant à la tentative d'hier, et je ne veux pas qu'on lui fasse de mal. Mais quel plaisir j'aurais eu à tuer l'assassin de Mac-Kinley! » Un frisson de colère le secoue à ce souvenir, et l'on sent qu'en effet ce moraliste, cet écrivain, cet orateur, ce chef d'État serait capable aussi de lutter physiquement contre n'importe quel adversaire : il l'a bien fait voir, dans le cours même de sa présidence, en terrassant deux fois des agresseurs; jadis, dans ses dangereuses chasses à l'ours et aux buffles; plus récemment, dans la guerre cubaine, à la tête de son régiment des Rudes Cavaliers. C'est un homme complet, chez qui l'intelligence, le cœur et les muscles vont de pair; une âme et un corps où tout s'harmonise; l'Américain type, l'idéal réalisé de sa grande nation; celui qui, tout délicat durant son enfance, a voulu se faire et s'est fait une santé robuste dans la vie des ranches; celui qui, en politique, ne laisse jamais ignorer sa vraie opinion et attaque de face tout abus qu'il rencontre; celui qui a pu, comme d'autres, s'exagérer, en politique étrangère, les droits de son pays, mais qui, à prendre ses intentions et l'ensemble de ses actes, règle vraiment sa conduite, ainsi qu'il l'a dit, sur la devise de Lincoln : « Fais le mieux, ou sinon, le mieux possible. *Do the best; if not, then the best possible.* »

Mais les meilleurs instants s'écoulent comme les autres, et plus vite encore. Il faut quitter ce grand homme d'action, le plus intéressant, avec le cardinal Lavigerie, que j'aie jamais rencontré. Voici qu'on annonce l'arrivée

des « secrétaires » ou ministres. M. Roosevelt commande qu'on ne reçoive plus personne ce matin. Il nous reconduit au petit salon d'attente, répète, en l'accentuant plus fort, l'aimable *Delighted to see you* de l'arrivée, et l'on se sépare sur un *shake hands* des plus vigoureux. Nous croisons dans le corridor les divers membres du cabinet, venus les uns à pied, les autres en des voitures dont les cochers ne portent point de cocarde. Stafford leur serre rapidement la main, et nous sortons de la Maison-Blanche, tandis que s'assemblent en conseil le président et les ministres de la République des États-Unis.



Dans la suite de cette journée, après que j'eus écrit les notes qu'on vient de lire, nous parlâmes plus d'une fois encore, l'ami Stafford et moi, du président Roosevelt. Les lecteurs, j'en ai une sorte de pressentiment, accepteront volontiers que je fasse de même avec eux et que nous prolongions tranquillement ici l'entrevue de la Maison-Blanche. Ils savent que, suivant l'appréciation d'un excellent juge, Paul de Rousiers, M. Roosevelt « n'est pas seulement un Américain éminent », mais que « c'est aussi un Américain typique », et très représentatif (1). Il est vraiment par ses origines un enfant du pays ; toutes les races fusionnées aux États-Unis ont mis un peu de leur sang dans ses veines, et il a reçu toutes les formes de l'éducation nationale, depuis l'école publique où il fréquentait les enfants du peuple, jusqu'à l'université, jusqu'à la pratique des affaires privées et publiques, jusqu'à la vie libre et demi-sauvage des colons de grande prairie, jusqu'à la vie agitée des assemblées politiques, des luttes électorales, de la

(1) Préface à la traduction de l'*Idéal américain*.

guerre elle-même ; enfin il a exercé les magistratures les plus hautes et les plus laborieuses. Tout ce que peut faire un Américain, il l'a fait, et il l'a bien fait. Il a résolu pour son compte le grand problème qu'il pose en termes saisissants dans la préface d'*American Ideals*, à savoir que, s'il est relativement facile de respecter les principes du devoir en n'agissant pas, ou de réussir dans la vie active en méprisant les principes du devoir, ce qu'il y a de vraiment difficile, mais aussi de méritoire et de beau, c'est de « combiner la vertu avec un travail efficace », c'est de réussir en demeurant honnête. Ses adversaires, et parfois même ses amis politiques, ont pu lui reprocher de ne pas prendre assez de précautions dans la lutte contre les préjugés ; on n'a jamais pu insinuer qu'il ait une seule fois manqué, je ne dis pas d'intégrité (l'éloge serait mince), mais de droiture, d'absolue franchise, de courage à tout risquer pour l'accomplissement de n'importe quel devoir. Sans rien avoir de l'utopiste qui poursuit, aux dépens du bien qu'on peut faire, un mieux irréalisable, il s'est toujours montré fidèle à la maxime de Franklin qu'on fait copier aux petits Américains sur leurs pages d'écriture, et à laquelle, personnellement, il ajoute une foi absolue : « *Honesty best policy*, l'honnêteté est la meilleure des politiques. » Nul exemple mieux que le sien n'a mis en évidence la justesse d'une observation bien digne d'être méditée chez nous comme ailleurs, et d'après laquelle il pourrait suffire au bonheur d'un pays, que les honnêtes gens y fussent aussi courageux que les autres.

Si « une partie du peuple idolâtre l'illégalité violente et homicide », il s'élèvera, quoi qu'il en advienne, contre cette barbarie ; et les lynchages n'auront pas d'adversaire plus sévère que lui. Compliquées de torture, comme elles le sont trop souvent, les exécutions sommaires lui inspireront cette sentence tragique : « Quiconque a jamais

pris part à la mort d'un criminel par l'horrible supplice du feu doit perpétuellement, dans la suite, garder en son cerveau et dans son âme le spectacle affreux de sa propre action ; il ne peut plus jamais redevenir le même homme qu'avant. » S'il juge que la nation se trompe dans sa haine des nègres, il parlera en faveur des nègres, et il fera mieux que de parler : un jour il recevra à la Maison-Blanche le représentant le plus en vue de cette race dédaignée, et, sans tenir compte des protestations de son parti même, sans se demander s'il ne s'aliène pas tout le Sud et ne compromet pas définitivement sa réélection, il fera asseoir à sa table de chef d'État le nègre Booker Washington. De même que, préfet de police à New-York, il conduisait en personne ses agents à la recherche des criminels dans les bas-fonds les plus dangereux, on le voit aujourd'hui, président de la République, poursuivre de sa parole et de son initiative tous les vices, tous les préjugés, les corruptions de la vie privée et celles de la vie publique, les idées fausses, les doctrines funestes, l'irréligion, l'immoralité, les théories antisociales ou antipatriotiques.

On ne sait, dans le nombre, quelles énergiques déclarations extraire de ses œuvres. Celle-ci a été a été souvent reproduite : « Quand les hommes craignent le travail ou craignent la guerre juste, quand les femmes craignent la maternité, ils tremblent sur le bord de la Damnation, et il serait bien qu'ils s'évanouissent de la surface de la terre, où ils sont de simples objets de mépris pour tous les hommes et toutes les femmes qui sont eux-mêmes forts et braves. » Il dit ailleurs : « Parce qu'un courtisan est un coquin, cela ne fait pas qu'un démagogue ne soit pas un gredin. » Et encore : « Les pires ennemis de l'Amérique sont les ennemis de cette liberté ordonnée sans laquelle notre République ne saurait vivre, et l'agitateur populaire qui entraîne la foule à l'émeute est, en dernière analyse, le plus

dangereux adversaire de l'ouvrier. » Mais, continue-t-il, cet agitateur « ne peut pas faire plus de mal que le marchand ou le manufacturier étroit d'esprit, dur et égoïste, qui s'emploie délibérément à maintenir ses ouvriers dans une dépendance les rendant incapables de s'unir contre lui ». Voici encore de ses paroles : « On ne peut juger trop sévèrement les hommes riches qui sacrifient tout à l'acquisition de leurs richesses. Il n'y a pas au monde de type plus méprisable que l'Américain chercheur de millions, insensible à tout devoir, indifférent à tout principe, ne songeant qu'à amasser une fortune, et n'employant cette fortune qu'aux usages les plus bas, soit à spéculer à la Bourse, soit à ruiner des compagnies de chemins de fer, soit à permettre à son fils de mener dans la paresse une vie coûteuse et de grossière débauche, soit à acheter à sa fille quelque vaurien indigène ou étranger d'une haute situation sociale. » Il flétrit, en d'autres pages, ceux qui ne craignent pas « de décrier le patriotisme comme une vertu égoïste » ; et il déclare que, quoi qu'il en soit d'un avenir impossible à prévoir, « dans le temps présent, l'homme aimant d'autres pays autant que le sien est aussi nuisible à la société que l'homme aimant d'autres femmes autant que la sienne ».

Enfin, lorsqu'un petit nombre de fanatiques, d'ailleurs voués à un prompt échec, entreprennent de former une ligue pour combattre le catholicisme comme une religion d'étrangers — de Romains, dirait-on aujourd'hui en France — il s'élève des tout premiers et avec une admirable énergie contre ce retour à l'intolérance des siècles barbares : « Nous sommes opposés, dit-il, à toute distinction faite en faveur d'un homme, ou contre lui, à cause de ses croyances. Nous demandons que tous les citoyens, protestants ou catholiques, juifs ou païens, soient loyalement traités; que tous aient leurs droits garantis. Les

mêmes raisons qui nous font repousser formellement les écoles confessionnelles subventionnées nous conduisent à demander aux *public schools* une justice égale pour leurs membres de toute croyance : administrateurs, directeurs, professeurs ou élèves. Lorsqu'il s'agit de voter pour un homme qui doit exercer une fonction dans un État particulier ou dans la nation, il faut se demander s'il est bon Américain, et c'est une insulte de considérer sa foi religieuse. Quand une société secrète agit comme semble avoir parfois agi l'*American protective Association*, et cherche à proscrire les catholiques au double point de vue politique et social, les membres de cette société se montrent aussi antiaméricains, aussi étrangers à notre éducation politique, que les pires immigrants qui débarquent sur nos côtes. Leur conduite est également basse et méprisable. Ils sont les pires adversaires de notre plan d'éducation, parce qu'ils fortifient ses ennemis ultramontains ; ils méritent la sincère réprobation de tout patriote américain. »

*
* *

Or, les vertus qu'il recommande aux autres si éloquemment, nul ne peut dire que Théodore Roosevelt manque à les mettre lui-même en pratique. Optimiste et actif, confiant en Dieu, au devoir et dans l'avenir de son pays, il mérite, certes, et pour employer ses propres expressions, l'éloge « d'envisager l'avenir et le présent sans souci du destin qui lui est réservé, tournant les yeux vers la lumière, et jouant bravement son rôle parmi les hommes » : ce prédicateur d'énergie est le plus énergique des Américains. Il ne glorifie pas la famille sans se conduire en mari et en père modèle, et sa vie se passe assez au grand jour pour qu'on puisse vérifier chez lui la réalisation de l'idéal qu'il a tracé, voulant que « le père et la mère soient vis-à-vis

l'un de l'autre comme des amis, avec des droits égaux » ; que « les enfants soient attachés au père et à la mère par des liens d'affection, de respect et d'obéissance d'autant plus forts qu'ils sont traités comme des êtres raisonnables ayant leurs droits à eux » ; que « l'organisation de la vie de famille change avec les années, à mesure que les enfants se développent » ; que ce type, fort accessible, remplace de plus en plus le type ancien et très inférieur, de la famille gouvernée par « le bon tyran ». S'il proclame les vertus militaires et le patriotisme indispensables à la vie des peuples ; s'il dit que la guerre est un mal, mais non pas le plus grand des maux, et qu'il est certaines choses qu'on ne doit point sacrifier au désir de la paix, on a pu le voir, à l'âge de vingt-six ans et déjà député, s'engager dans le huitième régiment de la garde nationale de New-York pour devenir capable de servir son pays le jour où l'occasion s'en présenterait ; on a pu le voir, au moment de la guerre de Cuba, quitter ses fonctions importantes de secrétaire de la Marine, et, à la tête d'un libre régiment de héros comme lui, les Rudes Cavaliers, *Rough Riders*, donner l'exemple de toutes les audaces et de tous les courages. En vain lui oppose-t-on qu'il fera de plus importante besogne dans les bureaux du ministère de la Marine réorganisé par lui ; en vain lui parle-t-on de sa femme et de ses jeunes enfants : il est, répond-il, de ceux qui ont jugé nécessaire la guerre avec l'Espagne, de ceux qui l'ont préparée ; jamais il ne se résignera à réaliser sa politique les pieds devant le feu, pendant que d'autres se battront à cause d'elle.

Nous pourrions, prolongeant le parallèle entre le langage et les actes de Roosevelt, rappeler, d'une part, ses véhémentes apostrophes à l'adresse des concussionnaires et, d'autre part, l'énergie qu'il a déployée contre eux, soit en qualité de gouverneur à New-York, soit depuis qu'à la

Maison-Blanche il est le chef responsable de tous les fonctionnaires fédéraux. Mais il s'agirait là de questions personnelles et compliquées, où notre incompétence et notre caractère d'étranger nous exposeraient à plus d'erreurs encore que d'indiscrétions. La seule chose que je croie avoir assez bien comprise durant mon séjour, c'est qu'un scandale ayant compromis, dans l'administration des postes, tels ou tels membres du parti républicain, qui est celui de Roosevelt, aucune intervention de ses partisans même les plus dévoués, aucune prière, aucune menace, ne purent l'empêcher de pousser à fond l'enquête ni de frapper les coupables. A une cérémonie, que j'aurai à raconter et qui eut lieu au plus fort de l'émotion produite par cette affaire, je l'entends encore s'écrier avec une énergie presque farouche : « Nous ne pouvons pas plus tolérer un malhonnête homme dans l'administration qu'un lâche dans l'armée. L'assassin ne prend qu'une vie, le concussionnaire frappe au cœur la société. Dans les services civils comme dans l'armée il y aura toujours des agents de mal, et toujours des méfaits. Cela ne peut pas être empêché. Mais une étroite surveillance s'impose ; et, sitôt découvert, il faut que le crime soit réprimé, il faut que le coupable soit puni. »



Mais c'est sur son attitude en matière religieuse que nous voulons revenir et insister puisque, aussi bien, c'est sur ce point sensible que notre pays a le plus besoin de recevoir des exemples et de faire sa propre éducation.

La citation lue deux pages plus haut suffirait pour montrer dans le Président un fidèle observateur de ce principe mentionné avant tous les autres dans les articles

additionnels qui font partie de la Constitution : *Congress shall make no law respecting an establishment of religion, or prohibiting the free exercise thereof.* Le congrès, — le congrès lui-même, — ne peut ni faire de loi relative à un établissement de religion, ni empêcher le libre exercice d'aucun culte.

Cette tolérance paraît à Roosevelt un point essentiel du caractère national ; il la met au nombre des dispositions que sont tenus d'accepter tous les immigrants qui veulent entrer dans la famille nationale :

Nous devons les américaniser de toutes manières, en paroles, en principes, en idées politiques et dans leur façon de considérer les rapports de l'Église et de l'État... Quels que soient sa religion ou son lieu de naissance, nous accueillons sincèrement et en camarade celui qui vient ici décidé à devenir un bon citoyen des États-Unis. Nous avons en revanche le droit d'exiger qu'il n'embrouille pas les questions qui nous occupent, en introduisant parmi nous les querelles et les préjugés du Vieux Monde. Il y a certaines idées qu'il doit abandonner. Par exemple, il apprendra que la vie américaine est incompatible avec une forme quelconque d'anarchie, de société secrète ayant le meurtre pour but ici ou à l'étranger ; il apprendra aussi que nous exigeons une tolérance religieuse absolue et la séparation de l'Église et de l'État... La leçon est la même pour tous les peuples qui sont venus ici, quelle que soit leur race. Elle est la même pour toutes les Églises. Une Église qui demeure étrangère, de langage ou d'esprit, est destinée à disparaître.

La conduite et le langage de Roosevelt nous peuvent, une fois de plus, éclairer sur le véritable sentiment des Américains. Ils tiennent, c'est assez clair par ce qui précède et je dirai que c'est assez connu, ils tiennent à l'indépendance réciproque du domaine civil et du domaine religieux, à la séparation de l'Église et de l'État. Mais cela

ne signifie nullement que ces deux forces soient, chez eux, en antagonisme ni même qu'elles s'ignorent. L'État est neutre, sincèrement neutre entre les différentes confessions religieuses ; il n'est pas indifférent à la religion elle-même. L'État n'est lié à aucune Église, mais l'État est religieux ; et sa religion est faite des principes essentiels à toute espèce de culte sérieux, sa religion est faite de la croyance en Dieu et de l'observance des devoirs qu'entraîne ce dogme fondamental. Il y a plus, l'État, pratiquement, est chrétien (1). Sans rien tenter contre les juifs ni contre les représentants, d'ailleurs bien rares, des croyances plus ou moins païennes, c'est de l'Évangile, c'est de la portion de vérités commune aux différentes confessions chrétiennes, qu'il se réclame dans les circonstances publiques où il rend hommage à Dieu ; c'est à un ministre du culte chrétien, tantôt évêque ou prêtre catholique, tantôt pasteur protestant, qu'il recourt comme interprète dans les cérémonies où la nation, comme telle, accomplit des actes religieux. Nous allons entendre Roosevelt, non plus en des écrits ou des discours privés, mais Roosevelt, Président des États-Unis, parler de religion en trois circons-

(1) Les admirables études de M. James Bryce sur *la République américaine* ne l'ont pas conduit à d'autres conclusions que nous :

« La matière, déclare-t-il, peut se résumer en disant que le Christianisme est, en fait, considéré comme étant, sinon la religion légalement établie, du moins la religion nationale. Loin de regarder leur République comme impie, les Américains pensent que l'acceptation générale du Christianisme est l'une des principales sources de leur prospérité nationale, et que leur nation est l'objet tout spécial d'une faveur divine. » (T. IV, p. 264, A. Colin éditeur.)

« Six États du Sud excluent de toute fonction publique quiconque nie l'existence d'un Être suprême. Outre ces six, la Pensylvanie et le Tennessee déclarent inéligible aux emplois tout homme qui ne croit pas en Dieu et à une vie future de récompenses ou de peines. Le Maryland et l'Arkansas, même, déclarent une telle personne incapable d'être juré ou témoin. » (*Ibid.*, p. 456.)

tances caractéristiques, deux fois comme invité d'assemblées chrétiennes, une autre fois dans l'exercice régulier de sa haute magistrature et s'adressant à toute la nation.

Le 16 août 1903, deux mille membres de la Société catholique du *Saint-Nom*, qui a pour but la suppression du blasphème, s'assemblaient à Oyster Bay, dans l'État de Long-Island, où se trouve la maison de campagne des Roosevelt. Le Président fut invité à la réunion ; il accepta, et prit place sur l'estrade où siégeaient une vingtaine de prêtres. Il commença par dire combien il était heureux de se trouver à cette fête et par rappeler qu'il y avait un peu droit, ayant été le tout premier à souscrire pour l'érection d'une église catholique à Oyster Bay; puis il improvisa une allocution pleine d'entrain sur l'excellence du but poursuivi par la confrérie, sur la nécessité du courage, de la religion et de la « décence », un mot dont le sens en anglais a plus d'étendue qu'en notre langue :

Je suis particulièrement heureux, dit-il, de voir si florissante une société comme celle-ci, parce que l'avenir de la nation dépend de la manière dont nos hommes, dont nos jeunes hommes, sauront combiner la décence et la force. Justement ce matin, à un service auquel j'assistais sur le champ de bataille de Kearsarge, j'entendais développer, devant les officiers et les soldats de notre marine, l'idée qu'il n'y a pas de bon citoyen sans les vertus de l'homme privé. Et le prédicateur insistait sur ce fait qu'un homme doit être irréprochable dans ses paroles comme il doit l'être dans sa vie, que son langage comme sa conduite doit attester sa loyauté envers Dieu et le Sauveur, s'il veut remplir les conditions que nous avons droit d'attendre de ceux qui portent l'uniforme national. Et n'est-ce pas l'autorité même de l'Ecriture qui nous a dit que ce qui importe, ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme, mais les paroles qui en sortent?

Il y a toujours une tendance chez les très jeunes gens, chez

les garçons à peine adolescents, à croire qu'un peu de vice est nécessaire pour paraître distingué et pour montrer qu'on est homme. Combien souvent n'avez-vous pas entendu un bon petit jeune homme se vanter d'apprendre la vie alors qu'il allait seulement apprendre ces côtés de la vie qu'il vaut mille fois mieux ignorer! Je vous adjure de vous faire tous les gardiens de vos jeunes frères et de les arracher à une aussi fausse conception de la vie.

Rien de puissant comme l'exemple. Si l'un de vous se conduisait mal devant des garçons plus jeunes, et spécialement dans sa famille, s'il prononçait des grossièretés ou des blasphèmes, vous pouvez être sûrs qu'on suivrait son exemple plutôt que ses conseils... Je vous ai recommandé la force aussi bien que la décence. Les enfants qu'il s'agit pour vous de porter au bien n'admirent pas une vertu d'anémiques. Si vous voulez avoir de l'influence comme bons chrétiens, soyez forts et courageux, ou votre exemple ne comptera guère... Nous attendons de vous, mes amis, que vous manifestiez dans les actes et dans la pratique la foi qui est en vous.

Je supprime, dans le texte du journal qui reproduit ce discours, un grand nombre de répétitions. Évidemment, ce n'est pas là une œuvre d'art, et l'improvisation y est manifeste. Mais le chef d'État qui se rend avec cette simplicité dans une assemblée de jeunes catholiques pour les exhorter au respect du nom de Dieu et à la pratique de la chasteté relève d'une admiration plus haute que celle de la critique littéraire.

Tel il se montre chez les catholiques, tel Roosevelt se montre chez les protestants. Le 26 octobre, étant encore à New-York, je pus être renseigné sur une cérémonie qui avait eu lieu la veille, à Washington, pour la clôture d'une sorte de concile des évêques anglicans de toute l'Amérique. Un service religieux fut célébré en plein air devant une assemblée de huit mille personnes. Les musiciens de

la marine, portant des soutanes noires et des surplis blancs sur leurs uniformes, marchaient en tête de la procession, suivis de cinq cents choristes, du clergé anglican de Washington et des prélats venus au congrès. Le président Roosevelt prit place sur l'estrade au milieu des évêques.

La cérémonie s'ouvrit par le *Pater* et se continua par la récitation des prières liturgiques, L'évêque de Washington, Satterlee, salua ensuite le Président, mais, ayant ajouté à son nom le titre d'Excellence, il eut le désagrément de lui entendre déclarer, d'un ton assez distinct, qu'il n'aimait pas cela : *I do not like that; I wish he would not say that*. L'incident n'eut, du reste, pas d'autre importance ; l'évêque saisit la première occasion de nommer « le Président des États-Unis » sans autre qualification, et Roosevelt déclara que c'était bien : *That's right; I like that.* Puis lui-même prit la parole ; et, si nous ne pouvons reproduire en entier son... sermon, il importe au moins d'en donner l'exorde :

Évêque Satterlee, et vous, représentants de l'Église des États-Unis ou de l'étranger, et vous tous, mes amis et concitoyens, je vous salue ; et, en votre nom, je souhaite la bienvenue à ceux qui sont aujourd'hui les hôtes de la nation. Dans ce que je vais vous dire, je voudrais insister sur des pensées qui me sont suggérées par trois différents textes. En premier lieu : « Vous servirez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. » En second lieu : « Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes. » Enfin, et c'est le texte que vous avez lu dans la collecte, évêque Doane : « Seigneur, préparez nos cœurs et nos âmes à accomplir ce que vous commandez. »

Le discours lui-même, qui n'a guère avec ces textes qu'un lien d'inspiration morale, porte sur la nécessité de

servir Dieu et d'accomplir son devoir avec énergie et avec entrain. Il n'est pas charpenté comme un sermon de Bourdaloue, et l'embarras serait grand d'en faire l'analyse, mais deux ou trois phrases plus caractéristiques en donneront le sens général, ou du moins l'esprit :

Dans l'éternelle guerre du bien contre le mal, les amis du bien ont à se rappeler qu'il ne suffit pas d'être irréprochable, mais qu'il faut agir, que les bons sentiments ne suppléent pas le pouvoir de les mettre en pratique, qu'il faut aussi cultiver en nous la faculté de pouvoir...

Nous ne savons pas beaucoup de gré à ceux qui nous font du bien en laissant voir que c'est à contre-cœur. Il en est de même au service de Dieu. Si nous le servons, si nous servons la cause de la décence et de l'honnêteté, de manière à convaincre les autres que cela nous coûte et nous attriste, notre service perd la plus grande partie de son efficacité...

J'attire votre attention sur ce qui est mon affaire spéciale en ce temps et qui est la vôtre toujours, sans quoi vous ne seriez pas dignes d'être citoyens de cette république. Dans la septième hymne, au dernier verset, nous venons de chanter ensemble : *Dieu sauve l'État !* Vous contentez-vous de chanter cela, ou essayez-vous de le réaliser? Si vous ne faites que de le chanter, votre part sera faible dans la réalisation de ce vœu. L'État sera sauvé, si le Seigneur met dans le cœur des citoyens la volonté de vivre de telle sorte que l'État mérite d'être sauvé, et il ne le sera qu'à cette condition... Je ne vous demande pas de prendre, au nom du christianisme que vous pratiquez, tel ou tel parti dans les affaires purement politiques. Il y a quantité de questions sur lesquelles les meilleurs citoyens peuvent n'être pas d'accord... Mais il y a aussi certains grands principes où les hommes de bien ne peuvent qu'avoir la même opinion... L'honnêteté dans la vie publique et dans la vie privée doit être à la base de tout : l'honnêteté, qui ne respecte pas seulement les termes stricts de la loi, mais qui en pratique l'esprit; l'honnêteté qui est agressive, qui ne se contente pas de déplorer la corruption (cela ne

coûte guère), mais qui combat la corruption et qui l'écrase. Voilà le type d'honnêteté que je demande, l'honnêteté militante.

A la fin de la cérémonie, un évêque anglican des Indes, le Rév. Nuttal, parlant au nom de ses concitoyens anglais, salua dans le président Roosevelt « un chrétien militant », et cet éloge souleva des applaudissements unanimes. Que ce titre soit mérité et qu'il traduise exactement l'inspiration ordinaire de ses actes et de son langage, nous en donnerons une dernière preuve en citant la proclamation par laquelle il a fixé le jeudi 26 novembre 1903 comme fête nationale d'actions de grâces. Il est vrai qu'en cela il n'a fait que suivre la tradition constante de ses prédécesseurs, et c'est une constatation qu'il nous plaît d'établir. Nous n'avons pas sous les yeux le texte des proclamations antérieures, mais elles ne peuvent guère dépasser celle-ci en élévation de sentiments :

Conformément à la coutume annuelle de notre peuple, il incombe au président, à cette saison, de déterminer un jour de fête et d'actions de grâces à Dieu.

Au cours de l'année qui vient de s'écouler depuis la célébration de cette fête, Dieu nous a comblés de ses bienfaits, nous donnant la paix à l'intérieur et aussi avec l'extérieur, permettant ainsi à nos citoyens de travailler à leur bonheur sans être dérangés par la guerre, la famine ou les épidémies. Nous devons non seulement nous beaucoup réjouir de ce qui nous a été donné par lui, mais aussi accepter ses bienfaits avec le sentiment de notre responsabilité, comprenant que c'est à nous-mêmes de montrer que nous méritons de jouir avec sagesse du bien-être qui nous est accordé.

En remerciant Dieu pour les bienfaits dont il nous a comblés dans le passé, nous devons lui demander de les continuer dans l'avenir, et lui demander aussi que nos esprits ne soient

pas portés vers la guerre, mais vers le bien public et contre le mal. Nous devons prier pour qu'il nous donne la force et qu'il nous éclaire, afin que dans les années à venir, avec confiance, sans peur et avec le plus grand zèle, nous remplissions sur cette terre le rôle qu'il nous a confié, prouvant ainsi que nous ne sommes pas indignes de ses bénédictions.

Et c'est pourquoi, moi, Théodore Roosevelt, fixe par la présente, comme un jour d'actions de grâces générales, le jeudi 26 novembre prochain, et recommande que, dans tout le pays, les gens s'abstiennent de vaquer à leurs occupations habituelles, et que, dans leurs foyers ou dans les églises, ils rendent grâce au Dieu tout-puissant pour les bénédictions nombreuses qu'il nous a accordées l'année dernière.

Il vaut mieux, à l'ordinaire, laisser la leçon des faits se dégager spontanément. Mais peut-être, à la fin de ce chapitre, où l'on a vu de près comment se comporte un président des Etats-Unis à l'égard de la religion, le lecteur nous permettra d'indiquer un rapprochement qui en dirait long sur la crise actuelle de notre pays. Alors que le monde moderne semble marcher vers une situation où l'Etat, pour son compte, continuera de rendre à Dieu des hommages publics, mais se gardera d'intervenir dans la vie des diverses confessions et observera envers elles toutes la plus complète neutralité : chez nous, par un violent contraste, l'État trouve moyen à la fois de se montrer irréligieux jusqu'à l'hostilité et de garder des rapports étroits avec les Églises ; en même temps qu'il refuse d'adorer Dieu, ou seulement de le reconnaître, voire même de le nommer, il garde la prétention, il exerce le privilège d'intervenir presque en maître dans le choix des ministres du culte et il les traite comme des fonctionnaires. En deux mots, l'avenir semble être à l'État religieux et neutre ; nous avons, nous, l'État athée et interventionniste. Il n'est pas vraisemblable qu'on en reste longtemps là.

CHAPITRE XIII

QUELQUES SOUVENIRS DE WASHINGTON

Aspect de la ville fédérale. — Presbytère de grande ville. — Un curé orateur et conférencier. — Cérémonie de mariage mixte. — A l'Université catholique. — La maison des Missions. — L'enseignement supérieur des femmes chez les catholiques : collège de la Trinité. — Université baptiste. — Le bureau international des Républiques américaines. — Se formerait-il une âme panaméricaine?

En ferai-je l'aveu? Sur la ville de Washington, son aspect général, ses monuments, ses musées, il n'y a rien dans mes notes de voyage, et je trouve, en m'interrogeant, peu d'impressions à faire revivre. Peut-être cela tient-il à ce qu'étant resté plus longtemps qu'ailleurs dans la cité fédérale, je me suis familiarisé avec elle et je m'y suis suffisamment senti *at home* pour ne distinguer plus ce qu'elle offre de particulier. Mais surtout il faut dire qu'elle est pour un Européen moins déconcertante, et dès lors moins remarquable, en un sens, que les autres villes d'Amérique, moins affairée, moins bruyante, moins disproportionnée. Quelques traits démesurés apparaissent bien encore çà et là, ne serait-ce que dans le dôme trop élevé, dans les ailes trop longues du Capitole, si imposant toutefois et si majestueux; mais on peut dire que, dans l'ensemble, les caractères dominants de Washington sont plutôt le calme et l'harmonie. Il y a du Versailles dans les grandes avenues qui en tous sens

rayonnent du Capitole aux extrémités de la ville; il y a des Champs-Élysées dans les squares élégants qui précèdent la petite Maison-Blanche et ses colonnes ioniques, tandis que, derrière elle, par dessus pièces d'eaux et jardins, la vue se porte, en perspective lointaine, à l'obélisque de Washington. Presque nulle part, d'établissements industriels; de commerce, ce qu'il en faut pour l'entretien d'une ville de luxe; pas de constructions qui percent les nuages, aucune maison ne pouvant être plus haute que la largeur des rues. Et cela n'empêche pas Washington d'atteindre trois cent mille habitants : beaucoup, rattachés à la vie politique et administrative, au Congrès, à la Présidence, aux ministères fédéraux, au corps diplomatique, à la marine et à l'armée; puis, en nombre croissant, des gens du monde, des artistes, des écrivains, les divers représentants, plus ou moins actifs, des professions dites libérales; enfin le peuple, aux deux tiers blanc, noir pour un tiers, le peuple qui vit de tous ceux-là en les aidant à vivre.

Soumise politiquement à un régime spécial, — puisque le District de Colombie, formé à peu près d'elle seule, constitue une sorte d'État à part, privé de tout suffrage et sous la dépendance directe du Congrès, — Washington, ne diffère pas moins du reste des États-Unis par ses apparences dignes et un peu froides de matrone de haut parage, par ses préoccupations d'ordre général, par sa politique plus large, ses idées plus nobles, sa vie moins matérielle. De toutes les parties de l'Union les regards se tournent vers elle sans jalousie, avec fierté plutôt et avec le désir généreux d'en faire une capitale digne du pays. Le Congrès ne lésine pas sur les dépenses qui la peuvent embellir, et lorsque, par exemple, il y a quelques années, on la dota d'une Bibliothèque nationale, plus de trente millions furent consacrés au monument, sans parler de

l'achat des livres; on y prodigua même tant d'or et de marbres précieux que le luxe en paraît aujourd'hui manquer un peu de goût, et qu'il faut compter sur l'action des ans pour en amortir l'éclat. Ainsi, du reste, en est-il de presque tout aux États-Unis : ce qui leur manque, c'est d'avoir duré. Mais peut-être cela vaut-il mieux que d'avoir duré trop; peut-être le manque de passé se répare-t-il (à la longue) plus facilement que le manque de vigueur présente et de futures possibilités.



J'ai eu la bonne fortune de passer mes trois semaines de Washington au presbytère de Saint-Patrick, à « la Maison-Rouge », disent en riant les nombreux amis du docteur Stafford, voulant par ce surnom, que justifient d'ailleurs les briques du vieil édifice, suggérer un flatteur rapprochement avec la Maison-Blanche. La salle à manger y est toujours ouverte, et la chambre d'ami toujours occupée. Spalding y demeurait l'an dernier, pendant l'enquête sur la grande grève, et je trouve encore dans les tiroirs des papiers à en-tête de la Commission, avec toutes sortes de brochures techniques sur les charbonnages de Pensylvanie.

Le curé de Saint-Patrick a quarante-quatre ans. Il en paraît dix de moins. Et cependant Dieu sait la vie rude qu'il mène. La paroisse ne compte que 5,000 fidèles, et il a deux vicaires : le premier, M. Dolan, homme d'intelligence et de zèle, est là depuis longtemps et représente un très précieux collaborateur; le second, M. Guigan, très bien doué aussi, arrive de l'Université. Mais les œuvres sont nombreuses et vivantes : deux écoles paroissiales, dirigées par les sœurs de Sainte-Croix, une excellente maîtrise, deux orphelinats, l'un pour 100 garçons,

l'autre pour 150 filles; une société de Saint-Vincent de Paul et des dames de charité pour la visite des pauvres; une société pour l'entretien et l'ornementation de l'église; une ligue du Sacré-Cœur ouverte à tout le monde; une ligue eucharistique, pour célébrer très solennellement l'adoration perpétuelle au second jeudi de chaque mois; les écoles du dimanche pour les enfants de sept à dix-sept ans; un cercle pour hommes et jeunes gens, *Caroll Institute*, qui ne compte pas moins de 400 membres, splendidement installé, avec bibliothèque, salles de conférence, gymnase, choral, club dramatique, dans un édifice de 100,000 dollars. Et non seulement tout cela marche sans dette, mais une somme ronde est déjà mise de côté pour un projet de 1,250,000 francs, qui comprend l'addition d'une tour à l'église, la reconstruction des écoles et du presbytère (1). Or, nous avons dit que la paroisse ne compte que 5,000 fidèles. On entrevoit ce que cela suppose chez eux de générosité, mais aussi de confiance en leurs prêtres. Le dévouement est, du reste, réciproque; et non seulement le clergé satisfait avec zèle à tous les besoins d'âme d'une population fervente, mais il s'occupe toutes les fois qu'elle le demande, et c'est fort souvent, de ses besoins temporels. Il n'est sorte de conseil, d'appui, de démarche, qu'elle ne réclame de lui, et je ne sais s'il se passe un quart d'heure par jour sans que quelqu'un s'adresse au presbytère. Aussi la maison du prêtre, au moins dans les grandes villes, ressemble-t-elle à une sorte d'agence morale, où le téléphone, la poste, la machine à écrire, sont en perpétuel mouvement. Je me demande quand M. Stafford et ses vicaires se peuvent reposer. Même le soir, après dîner, ils font deux fois par

(1) Moins d'un an après mon passage, écoles et presbytère sont déjà rebâtis.

semaine le catéchisme aux protestants qui veulent embrasser le catholicisme ; et il n'est peut-être pas de ministère plus laborieux. Il y a toujours quelques néophytes en route vers l'Église, et les baptêmes d'adultes, en cette seule paroisse, sont en moyenne d'une centaine par an. A la dernière confirmation se sont présentés 80 convertis, dont plusieurs occupent dans la ville une situation importante. Je crois que les prêtres américains ignorent tout repos normal. Quand ils sont à bout de forces, ils partent pour quelque long voyage, et les paroissiens, en venant leur dire adieu, les forcent d'accepter ou même leur glissent sans rien dire, dans la poche du pardessus, les petits billets qui facilitent un bon emploi des vacances.

Ce que fait comme curé le docteur Stafford, je n'ai aucune raison de le croire exceptionnel, l'ayant vu, au contraire, pratiqué en plusieurs autres paroisses de grande ville. Mais ce qui lui est particulier et qui explique la réputation dont il jouit dans une bonne partie de l'Amérique, c'est son talent de prédicateur et de conférencier. Il suffit, pour remplir une église, de laisser savoir qu'il y parlera. Ses excellentes études de jeunesse et son effort pour donner à d'utiles lectures le peu de temps qu'il a de libre, assurent à ses sermons un réel fond de solidité; mais surtout il dispose d'un éclat de style, d'une séduction de voix et d'un charme extérieur, auxquels ils n'est pas d'auditoire qui puisse résister, en une contrée où l'éloquence fait tout ce qu'elle veut.

Le grand succès de Stafford, c'est la conférence. Il a plusieurs sujets qu'il traite presque tous les ans, et parfois devant le même public : le citoyen américain ; Dickens ; lutte de l'Irlande pour la vie et la liberté ; l'éloquence dans Shakespeare ; Richard III ; Macbeth ; Jules César ; Hamlet. Ces dernières conférences sont celles qu'on lui demande le plus souvent. La *Washington Post* du 9 mars 1904 nous

le montre encore qui, au profit d'œuvres charitables, explique une tragédie de Shakespeare au théâtre La Fayette, devant un auditoire où se remarquent le délégué apostolique, Mgr Falconio, et Mgr O'Connell, recteur de l'Université catholique; l'ambassadeur de France et M[me] Jusserand; presque tout le corps diplomatique; des ministres, des amiraux, des membres du Congrès; Mme Bonaparte et l'élite de la société. Il insiste, comme il convient, sur l'art du grand dramaturge, il résume avec feu la marche des événements, il déclame les passages les plus pathétiques, mais il n'oublie jamais de mettre en évidence les enseignents moraux et religieux qui découlent de l'action; et, s'il a choisi Shakespeare comme thème habituel de son éloquence, c'est parce que chez nul autre écrivain peut-être on ne trouve de si émouvants exemples de lutte contre le mal ni d'aussi terribles leçons de justice divine. De là vient sans doute que ces conférences, bien loin de nuire au prestige sacerdotal du docteur Stafford, n'ont réussi, au contraire, qu'à augmenter le respect et l'influence dont il jouit auprès de tous et que j'ai constaté maintes fois. Depuis la Maison-Blanche, inclusivement, jusqu'aux salons les plus distingués ou jusqu'aux œuvres les plus populaires, il n'existe guère, à Washington, de seuil qu'on ne puisse franchir en ami dès qu'on se présente accompagné du curé de Saint-Patrick.

Je n'entrerai pas dans le détail de toutes les rencontres que j'eus l'occasion de faire, grâce à lui, durant trois semaines de Washington. Il me plairait, si c'était possible, de raconter quelques-unes de nos visites du soir à ses paroissiens ou à ses amis personnels. Je revois, notamment, la souriante et curieuse figure d'un vieil amiral en retraite qui aimait à nous raconter, au salon et à table, ses séjours d'Europe, son passage à la cour de Napoléon III,

ses croisières du Pacifique, et jusqu'à ses voyages de jeunesse aux États-Unis, dans le temps, disait-il, où les frontières de l'Est actuel, comme Cincinnati, représentaient le Far West. Resté protestant lui-même, il avait vu sans déplaisir ses enfants se faire catholiques, et il ne tarissait pas en éloges sur *bishop* Spalding, — un nom qui me sert de talisman pour être partout bien reçu. Mais l'un de mes plus agréables souvenirs est celui d'une cérémonie nuptiale qui fut célébrée, à quelque distance de la ville, dans une jolie villa de Cleveland Park. La fiancée avait en France des parents qui sont mes amis, et la bénédiction était donnée par Stafford, intimement lié avec la famille.

Nous laissons cette fois le *car* électrique pour le landau découvert. Si le voyage est un peu plus long, je ne songe pas à m'en plaindre, tant sont charmantes les avenues qui rejoignent la cité au parc, et tant le parc lui-même offre de belles perspectives. La maison est en pleine campagne, d'un goût simple et discret, remarquable cependant par sa terrasse à colonnes ioniques d'un blanc éclatant. Une nuée de négresses et de nègres bien stylés s'empressent autour des invités et des invitées, les reçoivent à la descente des voitures, les débarrassent de leurs manteaux, les conduisent au salon où se doit faire la cérémonie. La grâce des toilettes et la couleur des domestiques me font penser, sans regret et sans que je m'y appesantisse, au temps des riches planteurs servis par des esclaves.

C'est un mariage mixte; la jeune fille est catholique et le fiancé protestant. Plusieurs des femmes à qui je suis présenté ont épousé aussi des maris protestants; toutes se félicitent de la liberté religieuse qu'ils leur laissent et ont élevé leurs enfants dans le catholicisme. Les conciles de Baltimore ne permettent pas qu'on bénisse ces mariages à l'église; on les fait à la maison, et la cérémonie ne consiste guère qu'à enregistrer les deux consentements. Le

cardinal Gibbons verrait volontiers, m'a-t-il dit, l'Église d'Amérique relâcher sur ce point un peu de sa sévérité, soit par respect pour le sacrement, soit pour éviter des froissements à la partie caholique et une occasion de rancune à la partie protestante ; mais il n'a pu, jusqu'ici, convaincre la majorité des évêques, principalement attentifs au danger, très réel, il en convient, de diminuer la force des convictions et de l'esprit de foi. C'est au prêtre qu'il appartient, suivant les circonstances, d'atténuer discrètement la dureté de la loi.

Aujourd'hui, tout se passe avec une délicatesse parfaite. D'habiles arrangements de verdure ont transformé le salon central en une sorte de chapelle ; un dôme de fleurs marque la place du prêtre et des fiancés. Le docteur Stafford, debout entre le curé de la paroisse et moi, — tous trois en clergymen, — accueille le jeune couple qui s'avance entre deux rangées de rubans, tenus par les garçons et les filles d'honneur. La future épouse est connue pour sa beauté. Au couvent de Georgetown et à l'Assomption de Paris, elle s'est acquis une dignité de reine, ou plutôt elle la tient de la nature même. Lorsqu'elle paraît, c'est elle que chacun admire, et non le superbe collier de diamants qu'elle a reçu de son fiancé, un millionnaire de Californie. Le prêtre leur adresse une touchante allocution sur les grandeurs, les joies et les devoirs de leur nouvelle vie. Il leur pose ensuite les questions du rituel, si graves et impressionnantes, mais trop courtes vraiment pour constituer à elles seules une cérémonie ; aussi y ajoute-t-il quelques mots et invite-t-il les mariés, ainsi que l'assistance, à réciter tout haut le *Pater* avec lui. A la fin, il leur dit de se mettre à genoux sur les deux prie-Dieu, et il leur donne (qui en empêcherait?) sa bénédiction personnelle. Durant l'échange des compliments et le lunch qui y fait suite, c'est un gracieux tableau que celui de tous ces

salons remplis de fleurs, de jeunes filles, d'amis recueillis encore et pleins de sympathie. Une mélancolie fait pressentir les séparations. L'Océan Pacifique a de beaux rivages, mais à quelle distance!

Avant de partir, le docteur Stafford laisse aux époux un certificat de mariage; il en enverra un autre à la Cour suprême du District, et celui-là fera loi. Tout ministre d'une confession religieuse est en même temps pour les mariages officier d'état civil. Il n'a qu'à se munir d'une feuille de pouvoirs qu'on ne lui refuse jamais sans motifs et dont voici la formule : « Le Révérend..., de l'Église..., ayant prouvé, à la satisfaction de la Cour, qu'il est dûment appointé ou ordonné comme tel, et qu'il est en communion régulière avec la Société religieuse dont il fait partie, est par les présentes, en date du..., autorisé à célébrer les rites du mariage dans le District de Colombie. » Les détails de la législation varient suivant les États : ici, par exemple, les fiancés ont à obtenir de la Cour une « licence de mariage » et à la remettre au ministre religieux, qui la renvoie dans les dix jours après la célébration; dans le Maryland, au contraire, cette licence n'est pas requise, et la publication de trois bans est regardée comme une notification suffisante. Mais ce qui est admis dans toute la République, c'est qu'il est inutile de faire double cérémonie, alors que l'État peut facilement prendre acte du mariage religieux. Il va sans dire que ceux qui ne veulent d'aucun rite font validement enregistrer leur contrat par des magistrats civils.

*
* *

L'une de mes premières visites fut, tout naturellement, pour l'université catholique. J'eus le plaisir d'y rencontrer un certain nombre de professeurs déjà vus en Europe,

non pas le recteur, Mgr O'Connell, que des affaires retenaient à Rome, mais le vice-recteur Grannan, l'abbé Yvernat, un Lyonnais fort apprécié pour sa science d'orientaliste et sa courtoisie, l'abbé Gigot, un de mes amis de Saint-Sulpice, professeur d'exégèse au séminaire de Baltimore en même temps qu'à Washington. Je liai spécialement connaissance avec le docteur Shaban, très brillant maître d'histoire, et avec Francis Egan, le professeur de littérature anglaise, pour qui M. Roosevelt m'avait chargé de compliments.

La rentrée venait d'avoir lieu, mais les étudiants étaient encore peu nombreux, et la vie universitaire à peine commencée. De là vint, sans doute, que ma principale attention se porta sur la beauté des édifices, des parcs et de toute l'installation.

Une comparaison matérielle avec les vieux bâtiments et les étroites cours de notre Institut catholique de Paris n'eût pas été de nature à flatter mon amour-propre ; mais je ne sais, en somme, si nos confrères d'Amérique ne céderaient pas volontiers leurs splendides constructions pour le nombre de nos étudiants. Le temps, il faut l'espérer, nous donnera des ressources pour bâtir, et il leur amènera plus d'élèves à enseigner. Organisés, qui sait? un peu trop à l'européenne, il leur manque de posséder, comme les autres universités des États-Unis, un collège préparatoire où se recrutent d'eux-mêmes les étudiants laïcs ; et quant au clergé, il est encore trop absorbé dans la création perpétuelle de nouvelles paroisses, pour se livrer en grand nombre aux études supérieures. La lettre que le recteur vient d'obtenir de Rome pour recommander l'œuvre à l'épiscopat et à toute l'Église d'Amérique marquera peut-être le point de départ d'une nouvelle ère de prospérité.

Bien que l'université catholique soit tout à fait en dehors

de Washington, près du bourg de Brookland, les tramways y mènent assez vite, et j'y retourne plusieurs fois. C'est déjà toute une cité. Autour des bâtiments administratifs et scolaires s'élèvent des maisons affiliées où les ordres religieux ont établi des noviciats et des scolasticats pouvant bénéficier des principaux cours : ainsi, le collège des Pères de Sainte-Croix et celui des Maristes, le collège de Terre Sainte pour les Franciscains, Saint-Austin pour les Sulpiciens, Saint-Thomas d'Aquin pour les Pères Paulistes. Cette dernière congrégation, qui forme là vingt-sept novices, sous la très intelligente conduite du Père Mac Sorley, dirige aussi, dans le voisinage, une maison, *Apostolic Mission House*, d'un caractère si intéressant et d'une telle importance, qu'il est impossible de n'en point parler avec quelque détail.

Une statistique sérieuse nous apprend qu'en 1898 il y eut 64 convertis pour 4 missions données aux non-catholiques; en 1899, 212 pour 5; en 1900, 255 pour 5; en 1901, 390 pour 9; ce qui fait une moyenne de quarante par mission. Le résultat est encourageant. Aussi a-t-on résolu de tout faire pour l'étendre. En novembre 1901, l'assemblée des archevêques approuva et promit d'aider par tous les moyens le projet qui lui était soumis, de créer une institution où des prêtres séculiers seraient spécialement formés à donner dans leurs propres diocèses des missions aux non-catholiques. La *Catholic Missionary Union*, fondée par les archevêques de Philadelphie et de New-York, fut chargée de l'œuvre et en confia la direction, sous le contrôle de la hiérarchie, au R. P. Elliot. Le P. Doyle fut invité à réunir les 250,000 dollars qu'on jugeait nécessaires pour construire la maison. Je ne sais pas combien de mois il fallut attendre pour poser la première pierre; mais j'ai vu à l'automne de 1903 l'édifice presque achevé, et la consécration en a été faite le 14 avril

1904, par le cardinal Gibbons, en présence des archevêques Ireland, Keane, Messmer, Elder, Ryan, Williams, Glennon, et de beaucoup d'autres prélats. Mgr O'Connell fit voir les avantages que peuvent tirer l'une de l'autre la nouvelle œuvre et l'université. Le P. Doyle insista sur ce que l'institution n'appartient pas aux Paulistes, mais à l'Église entière des États-Unis : l'épiscopat en garde le contrôle et il ne s'agit que de préparer dans chaque diocèse cinq ou six prêtres séculiers à convertir les non-catholiques, — ministère assez différent de la conduite ordinaire des paroisses pour réclamer un entraînement spécial, une connaissance plus approfondie des points de controverse et des réponses topiques aux objections les plus fréquentes. Le jeune archevêque de Saint-Louis, chargé du principal discours, parla avec son habituel bonheur, *in his usual felicitous vein*, de la force statique, ou principe de conservation, et de la force dynamique, ou principe d'expansion, qui sont également essentiels à la vie de l'Église.

« L'*Apostolic Mission House*, dit-il en résumé, marque le plus haut degré de la force dynamique. C'est la parfaite réalisation de l'ordre donné aux Apôtres : *Allez par toute la terre et enseignez l'Évangile à toute créature*. Allez, et, en allant, enseignez. Faites connaître sans relâche la vérité pour laquelle le Christ a vécu et est mort. Il se rencontre dans l'histoire de chaque peuple un moment psychologique où les opportunités sont mûres pour le plus haut avancement. Si l'on sait en profiter, c'est le succès ; les laisse-t-on échapper, c'est la dégénérescence et la dislocation. Un tel moment semble aujourd'hui se présenter dans l'histoire de l'Eglise en ce pays. La conversion de l'Amérique au catholicisme paraît à beaucoup tenir du rêve ; et cependant c'est une espérance à laquelle on doit s'attacher : ne fût-elle réalisée qu'en partie, les consé-

quences en seraient profondes sur l'histoire du monde moderne. Les signes sont déjà nombreux qui marquent l'aurore d'un jour plus brillant. »

A en juger par ce langage, il ne semble pas que le nouvel épiscopat des États-Unis, dont Mgr Glennon pourrait bien être la plus remarquable personnalité, s'annonce moins optimiste ni moins courageux que la génération, aujourd'hui célèbre, des Gibbons, des Ireland, des Mac Quaid, des Ryan, des Keane et des Spalding.



Mais de tous les établissements affiliés à l'université catholique de Washington, le plus original et le plus intéressant est sans nul doute *Trinity College*. Je ne crois pas que les catholiques possèdent ailleurs, ni en Europe ni en Amérique, une meilleure institution pour l'enseignement supérieur des femmes.

C'est un fait bien connu qu'aux États-Unis l'instruction des jeunes filles va de pair avec celle des jeunes gens. On peut même dire qu'assez souvent la femme américaine, bien préparée par de solides études, avide de lectures et d'informations, libre de son temps, l'emporte sur son mari en fait de culture artistique, littéraire, voire scientifique. Si cela est heureux ou non, la question n'est pas là ; et, y fût-elle, je n'hésiterais pas à dire, pour mon compte, que, si le père et la mère ne peuvent être instruits tous les deux, il vaut mieux, pour l'éducation des enfants et pour le maintien de l'idéal public, qu'un, au moins, le soit. Les catholiques, en tout cas, n'ont pas perdu leur temps, sur ce point, non plus que sur d'autres, à discuter la théorie ; ils ont constaté le fait, et s'y sont adaptés. J'ai rencontré en bien des endroits, à Notre-Dame, notamment, à Saint-Louis, et, près de Baltimore, à Notre-

Dame de Maryland, d'excellents collèges catholiques pour jeunes filles, où des religieuses de première valeur enseignent le latin, le grec, les hautes mathématiques, sans avoir du tout le sentiment d'un effort ridicule, mais, au contraire, avec la conscience d'accomplir un beau devoir pour la gloire de l'Église et le bien du pays. Nulle part je n'ai vu cette mission mieux comprise ni mieux accomplie qu'à *Trinity College*.

Trinity College n'existe pas depuis bien longtemps : c'est en janvier 1899 que Mgr Spalding en annonçait la fondation prochaine dans son fameux discours sur l'éducation supérieure des femmes (1). En octobre 1903, les élèves sont au nombre de 77, dont 57 pensionnaires; et la rentrée n'est pas complète. On appréciera la valeur de ce chiffre, atteint en trois années, si l'on considère que l'âge moyen de ces jeunes filles est de dix-huit à vingt-deux ans et qu'elles ne peuvent être admises qu'après avoir suivi, au delà des *grammar schools,* quatre ans au moins de *high school* ou de *college*. Sur le nombre, il y en a 16 qui sont déjà *graduate*; la plupart sont *undergraduate* et préparent le baccalauréat; d'autres, les *special students* et les *hearers* ou auditrices, ne cherchent pas de diplômes, mais sont toutefois soumises, les premières à un minimum de seize heures de classe par semaine, les secondes à douze heures.

Toutes doivent prouver avant l'entrée, et deux fois dans l'année scolaire, qu'elles sont capables de suivre avec fruit l'enseignement général.

Ces examens d'entrée, qui peuvent être passés dans plusieurs grandes villes des États-Unis, comportent, pour le latin, César, Cicéron, Virgile; pour le grec, du Xénophon, de l'Homère et du saint Jean Chrysostome; pour

(1) La traduction en a paru dans la collection *Science et Religion,* chez Bloud et Barral (in-12 de 64 pages : 0 fr. 60).

l'anglais, Addison, Carlyle, Newman, Tennyson, et une composition écrite; pour l'allemand, du Schiller et du Lessing; pour le français, une certaine connaissance de l'histoire littéraire et la capacité de traduire à première vue des morceaux ordinaires de prose ou de poésie. Trois de ces langues sont requises, à moins qu'on n'en remplace une par la physique, la chimie ou la botanique. L'algèbre et les cinq premiers livres de la géométrie sont obligatoires, ainsi que l'histoire de la Grèce, de Rome, de l'Angleterre et des États-Unis.

Un tel début donne l'idée des études continuées dans la suite. Inutile de reproduire le programme que j'ai sous les yeux, et qui a été réellement observé l'an dernier. Je n'exagérerai rien en disant que les cours supérieurs équivalent à l'enseignement ordinaire de nos Facultés françaises, c'est-à-dire à la préparation des licences ès lettres et ès sciences. On trouve, par exemple, au programme de grec, les trois tragiques, Platon, Aristote, Pindare, Théocrite; au latin, Pline, Tacite, Suétone, Sénèque, Lucrèce, des extraits de la comédie. Au français, l'on avait pour manuel l'histoire de la littérature de M. Brunetière; j'ai dû faire comprendre que c'était par trop élevé, et que, tout en gardant cet ouvrage comme guide pour le travail personnel, il fallait adopter quelque ouvrage plus simple, dans le genre de celui de M. Doumic ou des livres de l'Alliance. Les sciences physiques et naturelles sont enseignées complètement, avec le secours de laboratoires et de collections qui ne laissent rien à désirer. Au programme de mathémathiques, je lis : trigonométrie, géométrie analytique, calcul différentiel et intégral, théorie des équations et déterminants. Nous ne parlons point de la religion et de l'art; on s'attend assez à ce que, dans une telle institution, ils tiennent une place privilégiée.

Je vois d'ici l'étonnement de certains lecteurs, et leur

comique effroi à l'idée d'épouser de telles femmes. Qu'ils se rassurent! Les jeunes filles élevées de la sorte ne se marient qu'avec des hommes qui leur plaisent; elles sont capables, s'il le faut, de parcourir la vie toutes seules. Elles se créent un intérêt, si elles sont riches; si elles ne le sont pas, elles gagnent leur pain. Beaucoup se destinent à enseigner dans les *grammar schools* et dans les *high schools*. La sœur supérieure, qui est de Boston, me dit qu'au temps de son enfance il n'y avait pas, dans les écoles de cette ville, une seule maîtresse catholique; aujourd'hui il y en a, en moyenne, la moitié; et, dans certains cas, les deux tiers. On se rappelle qu'à Chicago nous avons trouvé des proportions analogues. Mais à celles mêmes qui resteront en dehors de l'enseignement, je ne pense pas qu'une instruction avancée doive être inutile. Une « femme savante », n'en déplaise à ce saint homme de Molière, a, pour le moins, autant de chance qu'une femme ignorante de se comporter en compagne agréable et en bonne mère de famille.

Les jeunes filles que j'ai vues à *Trinity College* n'avaient pas, tant s'en faut, l'air renfrogné ou prétentieux. La moitié se trouvaient alors à un cours de chant. Interrompues par notre visite, elles s'approchèrent lorsque j'eus été présenté, et la conversation s'engagea la plus animée du monde. L'une d'elles avait la robe ou plutôt le mantelet universitaire, bien connu des visiteurs d'Oxford; il lui manquait le *cap*, qu'elle alla chercher sur ma demande; et ce costume, porté sans affectation, ne lui enlevait rien de sa bonne grâce. Avec la Mère supérieure nous visitâmes les bibliothèques, les salles de classe, deux ou trois *rooms* composées chacune de deux pièces confortablement meublées par le collège et ornées par les pensionnaires de portraits, de fleurs, de tentures qui en faisaient des *homes* tout personnels, nids de bon goût et

d'élégance. Dans l'un de ces appartements, nous trouvâmes trois jeunes filles qui prenaient le thé ; invité par elles, j'en acceptai volontiers une tasse, et la causerie qui suivit me donna lieu de constater de plus près l'exquis mélange de sérieux et de gaieté qui m'avait paru tout d'abord la caractéristique de ce beau collège. La jeune fille digne de ce nom est la plus délicate des œuvres du Créateur. Élevée comme elle l'est en pays chrétien, c'est une reine de grâce et de dignité ; adoucie encore par la confiante piété du catholicisme, elle peut être un ange. Lorsqu'à ses autres dons elle joint, sans y rien gâter, ceux du savoir et de l'intelligence ; lorsque, ainsi achevée, elle apparaît, comme à Trinity, en groupes, et en groupes qui travaillent, qui sourient, prient ou chantent, cela dans le cadre, bien approprié, d'édifices artistiques, de jardins en fleurs, de vertes prairies et d'allées ombreuses, elle laisse une impression de poésie, de charme, de respect, qui doit toucher de bien près aux frontières de l'idéal.



Il va sans dire que les catholiques n'ont pas le monopole des universités libres. Ce serait plutôt sur ce point qu'ils seraient inférieurs aux autres confessions, alors qu'ils les dépassent de beaucoup, même toutes réunies, dans le développement des *grammar schools,* ou écoles primaires ; et, à certains égards, il ne nous déplaît pas de voir nos coreligionnaires préoccupés, avant tout le reste, de l'instruction démocratique. L'enseignement supérieur est souvent neutre, dans le sens très acceptable qu'offre cette idée en Amérique ; mais souvent aussi il se rattache plus ou moins étroitement à quelque dénomination religieuse.

Au *Cosmos Club*, où m'a présenté le docteur Egan,

je rencontre un pasteur fort aimable qui professe la philosophie à l'université colombienne et qui s'offre à me montrer cet établissement. *Columbian University* est l'une des plus anciennes institutions de Washington, puisqu'elle remonte à 1821; et l'une des plus prospères, puisque avec 165 professeurs, elle compte, gradués ou non, 1,298 élèves, un quart se recrutant dans la ville même, et les autres en différentes parties de l'Amérique ou de l'étranger. Évidemment, elle bénéficie des précieux avantages qu'offre la capitale pour les recherches scientifiques, le Congrès ayant ouvert aux étudiants, par une résolution du 12 avril 1892, l'accès de tous les musées, archives et bibliothèques. *Colombienne* fut fondée par la secte des baptistes et elle lui reste attachée, au moins de nom, dans les statistiques; mais rien n'y garde la trace des soucis confessionnels, au moins d'après ce que j'ai pu voir ou apprendre en assistant aux cours, en visitant l'hôpital, en lisant le catalogue. Ce dernier document nous dit bien que le travail commence chaque jour à neuf heures par une prière à la chapelle, mais cela est commun à toutes ou à presque toutes les institutions d'enseignement; et si l'on trouve dans le programme l'énumération complète des cours de lettres et de sciences, de médecine et de dentisterie, de droit, de jurisprudence et de diplomatie, il n'y est pas un instant question de théologie. En quoi donc est-ce baptiste?

*
* *

Au *Cosmos Club* encore, tout en causant autour d'un coktail, je fais la connaissance de M. Williams Carlton Fox, directeur du bureau international des Républiques américaines. Ses explications et l'envoi de livres qui y fait suite me mettent au courant de cette institution.

En 1889 et 1890, un Congrès des différentes nations

d'Amérique se tenait à Washington, et un autre en 1901 s'est tenu à Mexico, pour recommander l'arbitrage aux gouvernements et pour étudier les relations d'affaires entre chaque contrée. Tous les pays devaient gagner à se mieux connaître. Conditions sociales et économiques, lois, usages et besoins, ressources naturelles et produits manufacturés, statistiques, droits de douane, règlements des ports, moyens de transports, voies de communication : autant de données qu'il importait de vulgariser, si l'on voulait que les échanges de toute nature se multipliassent dans l'intérêt commun. C'est la fin que poursuit, depuis le mois d'août 1890, le bureau international, au plus grand avantage sans doute de ceux qui sont les plus capables, ainsi qu'il arrive toujours, mais à l'avantage réel, également, de quiconque en veut profiter. L'impartialité du bureau ne peut être mise en doute, puisqu'il a à sa tête un comité exécutif permanent de cinq membres, dont un est toujours le secrétaire de l'Intérieur des États-Unis, avec la qualité de président, mais dont les quatre autres sont pris à tour de rôle parmi les représentants diplomatiques des divers peuples de l'Union. On ne voit pas, du reste, en quoi ce bureau pourrait nuire à l'indépendance des États plus faibles, puisqu'il ne représente rien de plus, à vrai dire, qu'une admirable agence de renseignements commerciaux, et puisque son action se manifeste surtout par la publication, en différentes langues, de livres, de cartes et de bulletins mensuels.

J'ai sous les yeux le bulletin de septembre 1903, qui venait de paraître au moment de mon voyage. Dans une partie qui ne varie guère, il fait connaître la liste des correspondants, les membres du corps diplomatique et consulaire des républiques latines-américaines aux États-Unis, et réciproquement ; les tarifs des postes et des principaux moyens de transports ; les poids, les mesures et

les monnaies ; enfin les publications du bureau. Dans une seconde partie, qui ne comprend pas moins de 256 pages, on trouve, par portions à peu près égales, des études en espagnol, en anglais, en portugais et en français. Les matières traitées dans les diverses langues ne sont pas les mêmes. Voici, pour en donner une idée plus nette, quelques-uns des sujets de la partie française : — République Argentine : élevage des moutons ; industrie du sucre ; statistiques commerciales pour le premier trimestre de 1903 ; — Brésil : l'exportation en 1902 ; mouvement du café en 1902-3 ; alcool de café ; exportation du caoutchouc de l'État d'Amazonas ; — Chili : budget des dépenses pour 1904 ; recettes douanières en avril et mai, conditions du tarif ; développement industriel ; — Colombie : mines d'émeraudes ; trafic par l'isthme en 1901 et en 1902 ; — Cuba : situation d'ensemble ; budget pour l'année fiscale ; commerce de chaussures ; — États-Unis : commerce avec l'Amérique latine. Suivent des travaux analogues sur le Honduras, le Mexique, le Nicaragua, l'Uruguay, le Vénézuéla.

En dehors de ce bulletin périodique, des ouvrages de fond sont édités, pour chaque pays, par les soins du bureau. Il s'en faut que j'en aie rapporté la collection complète ; et cependant j'ai des listes, en plus de cent pages, des livres et articles qui ont paru sur le Brésil, le Chili et l'Amérique centrale ; une monographie du Vénézuéla en anglais, et une autre en espagnol ; un volume de 187 pages sur le Paraguay, un de 233 pages sur le Brésil, un de 376 sur le Mexique. Or, tous ces ouvrages sont accompagnés de cartes, de gravures, de tableaux statistiques.

Ne serait-ce que pour nos géographes et nos commerçants, si quelques-uns ignoraient son existence, je ne regretterais pas d'avoir parlé de ce bureau international

et de ses travaux. Nous aurons rencontré, au cours du voyage, des institutions plus intéressantes à décrire ; nous n'en avons guère vu de plus utiles à faire connaître. Peut-être aussi a-t-on le droit d'en dégager, avec prudence et avec réserve, cette idée que, malgré des rivalités souvent très violentes, il existe, il commence à se former, en face des autres parties du globe, une sorte d'âme panaméricaine, ou du moins une conscience collective des intérêts spéciaux, des relations plus étroites, qui unissent entre eux les peuples du Nouveau Monde.

CHAPITRE XIV

ÉDUCATION DE BLANCS ET DE NOIRS

Au Bureau d'Éducation. — Organisation de l'enseignement aux États-Unis. — Extraordinaire développement de l'instruction secondaire et supérieure. — Statistique de professions libérales. — Une école nègre. — L'*Énéide* expliquée par une dame « de couleur ». — La question des Noirs. — Problème insoluble. — La meilleure éducation. — Idées de Booker T. Washington.

Les heures les plus instructives de mon séjour à Washington sont peut-être celles que j'ai passées au Bureau général de l'Éducation dont le chef, M. W.-T. Harris, sur une lettre de Mgr Spalding, voulut bien m'accorder plusieurs entretiens et mettre à ma disposition les documents de son ministère. Une pareille source d'informations aurait, à elle seule, mérité plusieurs mois d'étude. Dans le peu de temps dont je disposais, j'essayai surtout de saisir un peu mieux le système, assez compliqué, des diverses sortes d'enseignement, et de préciser, à l'aide de chiffres authentiques, l'idée qui s'imposait à moi, comme elle s'impose aux autres visiteurs des Etats-Unis, d'un extraordinaire entraînement de tout le peuple vers ce qui touche à l'instruction.

L'organisation primitive des études, en Amérique, ne comprenait que des *grammar schools* semblables à nos écoles primaires, et des *colleges* répondant à notre enseignement secondaire, où l'on ne restait jamais au delà de la dix-neuvième année. Peu à peu certains collèges, les

plus riches et les plus avancés, ajoutèrent à leur programme quelques cours supérieurs, en vue des élèves *graduate,* c'est-à-dire bacheliers. Ces cours, en se développant, comme ils l'ont fait surtout depuis une trentaine d'années, devinrent vraiment universitaires au sens européen du mot, mais ils n'entraînèrent point la suppression de l'enseignement secondaire ; aujourd'hui encore, dans presque toutes les universités, la majorité des élèves inscrits sont *undergraduate*.

Harvard et Yale ont été des premières à suivre cette évolution et à joindre l'université au collège qu'elles étaient d'abord. Des universités plus récentes, comme John Hopkins à Baltimore, et Clarke à Worcester, sont arrivées au même but par un chemin contraire : spécialement fondées pour les étudiants proprement dits, elles ont été obligées de recevoir, elles aussi, des collégiens. C'est presque d'une nécessité absolue pour le recrutement ; les enfants destinés aux études supérieures entrent de bonne heure aux établissements où ils peuvent trouver le cycle complet, et ils y restent. On n'a d'étudiants que si l'on a eu des collégiens. L'université catholique de Washington est peut-être la seule qui ait résisté à ce courant, et il n'est pas dit qu'elle ne sera point obligée d'y céder quelque jour, si elle veut augmenter le nombre de ses élèves. On peut donc affirmer que, grâce à l'absolue liberté d'enseignement et à la facilité avec laquelle s'obtient le droit de conférer des grades, les collèges les plus prospères s'adjoignent des cours supérieurs dès qu'ils en possèdent le moyen et se transforment ainsi, tout naturellement, en universités.

Mais, à mesure que les collèges se développaient dans le sens d'universités, ils se sentaient, en général, portés à rendre plus difficiles leurs examens d'admission, et à relever, en quelque sorte, leur point de départ en même

temps que montait leur point d'arrivée. Aujourd'hui l'on n'y entre plus guère que vers l'âge de dix-sept ans, et l'on y passe en moyenne quatre années comme *undergraduate*, la dernière étant déjà consacrée en partie à suivre des cours supérieurs Le travail proprement universitaire, qui est celui des étudiants *graduate*, dure ensuite trois ou quatre ans.

L'admission au collège étant devenue plus difficile et plus tardive, il s'en est suivi qu'on n'y pouvait plus entrer au sortir de la *grammar school* ou école primaire, laquelle abandonne l'enfant vers la quatorzième année. De là, tout naturellement, la naissance d'une école intermédiaire, la *high school*, où l'on reste, à peu près, de la quatorzième année à la dix-septième. Les *high schools*, beaucoup plus répandues que les collèges et les universités, mettent à la portée d'un très grand nombre d'enfants un enseignement moitié primaire supérieur et moitié secondaire, qui se termine, équivalemment, au niveau de nos classes de seconde. Nous devons signaler encore, sur la même ligne que les *high schools* en ce qui regarde l'âge des élèves, mais très différentes par les programmes et ne conduisant pas à l'université, les *professional schools*, qui donnent une instruction technique et délivrent des diplômes spéciaux.

Les filles fréquentent le plus souvent les mêmes externats que les garçons, et cela à tous les degrés de l'enseignement. Les internats communs sont encore assez rares, et il ne faudrait pas croire qu'il y règne une promiscuité conforme à l'idéal de Cempuis : les deux sexes reçoivent l'instruction dans les mêmes classes et se rencontrent aux heures de récréation ; mais ils habitent, cela va sans dire, des appartements distincts, et ordinairement même des maisons tout à fait séparées. Les établissements réservés aux jeunes filles, et qui pour la plupart sont des internats,

portent d'ordinaire le nom d'*academies* lorsqu'ils correspondent aux *high schools;* avec des programmes plus élevés, ils prennent le nom de *colleges,* et ils le conservent même s'ils sont absolument dignes du nom d'universités, comme c'est le cas, par exemple, pour Bryn Mawr près de Philadelphie, Vassar à New-York, Smith et Wellesley dans le Massachusetts, les quatre collèges féminins que M. Harris me donne pour les plus importants. Nous visiterons les deux premiers. Le collège de la Trinité, que nous avons décrit au précédent chapitre, est en voie de prendre rang dans cette catégorie tout à fait supérieure.

En somme, il serait permis de diviser en quatre degrés l'enseignement américain : les *grammar schools*, équivalentes à notre primaire; les *high schools,* équivalentes à notre primaire supérieur et aux deux premiers tiers de notre secondaire; le *college,* équivalent à la fin de notre secondaire et au début de notre supérieur; l'*university*, qui correspond à l'ensemble de nos facultés et de nos grandes écoles. Le collège et l'université constituent, à eux deux, la *higher education*. Ce qui fait paraître le système plus compliqué qu'il n'est réellement, c'est l'entière liberté qui est laissée aux associations et aux chefs d'établissements de juxtaposer ou de combiner, dans une même institution, toutes les sortes d'enseignement.



C'est un fait assez connu que l'empressement des Américains à se porter vers l'instruction et à favoriser tous les moyens gratuits de la répandre. Les deniers publics et les dons privés font surgir de terre, comme par enchantement, les bibliothèques, les musées, les labo-

ratoires. Mais c'est encore le nombre des écoles et celui des écoliers qui est, en pareille matière, la preuve la plus convaincante.

Il y a, en moyenne, aux États-Unis, un habitant sur quatre à fréquenter quelque école. La statistique des écoles primaires n'étant bien complète que pour les villes au-delà de huit mille habitants, nous n'y insisterons pas. Il suffit de dire, qu'en principe, tous les enfants vont en classe; trente et un États ont rendu l'instruction obligatoire, et bientôt elle le sera partout. Ce qui est intéressant à connaître, c'est la proportion des jeunes gens qui s'élèvent au-dessus du premier degré.

Les *high schools* publiques étaient au nombre de 40 en 1860, de 60 en 1870, de 2,526 en 1890, de 6,005 en 1900; elles comptaient 203,000 élèves en 1890, et 520,000 en 1900. En même temps les *high schools* privées passaient de 1,632 en 1890 à 1,978 en 1900, et leurs élèves de 94,931 à 110,797, tandis que les écoles préparatoires d'un rang analogue voyaient leurs pupilles s'élever de 69,109 à 89,193. Au total donc, en ces dix ans, le nombre des enfants admis, sans bourse délier, à l'enseignement primaire supérieur et aux principales parties de l'enseignement secondaire montait de 367,040 à 719,920, c'est-à-dire qu'il doublait. C'est une proportion de beaucoup supérieure à l'accroissement de la population, puisque celle-ci, dans le même intervalle, n'augmentait que d'un sixième. Sur un million d'habitants, le nombre des élèves de *high schools* était de 5,872 en 1890, de 9,449 en 1900. Les nègres participent à cette augmentation, quoique plus lentement; ils avaient, par million, dans les mêmes écoles, 1,289 enfants en 1880, 2,061 en 1890, 2,517 en 1900.

Les proportions sont plus belles encore dans l'enseignement supérieur. Les chiffres par million étaient, dans le

collegiate department, de 590 en 1872, de 880 en 1890, de 1,284 en 1900; dans le *postgraduate department*, de 198 en 1872, de 1,717 en 1890, de 6,000 en 1900. Quant aux écoles scientifiques et techniques d'un ordre équivalent à celui des collèges, elles possédaient en tout dans les 15,000 élèves en 1890, dans les 30,000 en 1900. Dans un rapport officiel M. Harris, mettant ensemble les divers établissements d'instruction supérieure, arrive, par million d'habitants, au chiffre de 2,181 en 1890 et de 3,139 en 1900; lorsqu'il y ajoute l'enseignement des *high schools*, il arrive en 1890 à 8,053, en 1900 à 12,588. Ainsi donc, en dix ans, la proportion des habitants qui poussent au delà du primaire leurs études a augmenté de plus d'un tiers.

Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable, quand on pense à la réputation d'utilitarisme dont ils sont partout gratifiés, c'est que les Américains se tournent de plus en plus vers les études classiques.

La statistique prouve que, de 1890 à 1900, ce qui a le plus augmenté dans les *high schools* publiques, c'est le latin, passant de 34 à 50 pour 100 élèves, et l'histoire générale passant de 27 à 38, tandis qu'au contraire les sciences physiques et naturelles baissaient (1) de 22 à 19. Le grec a tendance à descendre de 3,05 pour 100 à 2,85; le français, au contraire, passe de 5 à 7, l'allemand de 10 à 14, l'algèbre de 45 à 56 et la géométrie de 21 à 27. Mais si, pour plus de clarté, nous prenons les chiffres absolus, les seuls qui importent, nous constaterons sur toute la ligne un très grand progrès : en dix ans et alors que la population, redisons-le, croît seulement d'un sixième, le latin passe de 70,411 élèves à 262,767, le

(1) Il ne s'agit que d'une baisse dans le pourcentage, et l'on ne doit pas oublier l'énorme augmentation du nombre des élèves.

grec de 6,202 à 14,813, le français de 11,858 à 40,395, et le reste à l'avenant.

Quant à l'enseignement supérieur des collèges, des universités et des grandes écoles, il accorde une prépondérance marquée aux études les plus libérales. Dans l'année scolaire 1900-1901, le nombre des étudiants ou étudiantes étant de 103,351, les 91,288 qu'on avait pu classer se répartissaient ainsi : cours classiques, 46,613 ; autres cours de culture générale, 17,230; sciences théoriques, 9,081 ; mécanique, électricité, chimie, art des mines, et tout ce qui se rapporte aux divers emplois d'ingénieur, 14,140; agriculture, 3,843; architecture, 391.

Avant de quitter ces statistiques fort suggestives, nous jetterons un regard curieux sur celle qui concerne le recrutement de certaines professions : de 1890 à 1901, le nombre des étudiants a augmenté, en dentisterie, de 208 pour 100 ; de 202 en droit, de 73 en médecine, de 54 en pharmacie, de 7 en théologie. Cette dernière science, la moins favorisée, comptait, en 1901, chez les catholiques, 28 écoles ou grands séminaires, 1,836 étudiants, des propriétés bâties pour 3,773,000 dollars et des dotations dour 747,300 dollars; chez les presbytériens, 29 écoles, 1,249 étudiants, 3,476,622 dollars d'immeubles, 7,905,860 dollars de dotations; chez les baptistes, 12 écoles, 1,092 étudiants, 829,631 dollars d'immeubles, 2,258,952 dollars de dotations; chez les méthodistes, divisés en cinq sectes, 18 écoles, 989 élèves, 1,430,000 dollars d'immeubles, 1,470,000 dollars de dotations. Viennent ensuite les luthériens avec 22 écoles, 953 étudiants, 1,348,650 dollars d'immeubles, 708,423 dollars de fondations; les congrégationalistes avec 10 écoles, 397 étudiants, 1,161,783 dollars d'immeubles et 3,482,325 dollars de fondations; les épiscopaliens, avec

13 écoles, 363 élèves, 2,695,197 dollars d'immeubles, 3,532,574 dollars de fondations (1).

Voilà, évidemment, une sèche nomenclature. Elle offre pourtant son intérêt, ne serait-ce que de laisser voir comment le succès d'une Église ne suit pas toujours sa richesse, ni même, directement, le nombre de ses ministres. En proportion de ce qu'il compte de fidèles aux États-Unis, il est clair que le catholicisme est bien inférieur, comme chiffre d'étudiants ecclésiastiques, et surtout comme dotations de séminaires, aux principales des églises protestantes. Et pourtant, il y fait des progrès autrement rapides. Ce n'est pas, croyons-nous, un si mauvais signe pour lui que d'obtenir, avec moins de ressources et moins de personnel, plus de résultats que ses émules. Mais où le catholicisme l'emporte, sans comparaison possible, c'est dans le nombre de ses écoles paroissiales; il n'en comptait pas moins de 4,001 en 1903, avec 986,088 enfants. Il n'existe pas de statistique analogue pour les autres confessions; mais des rapprochements que nous avons faits en plusieurs endroits il résulte avec évidence qu'elles seraient bien loin de l'égaler, sur ce point, même si on les réunissait toutes.



M. Harris ne me laisse pas quitter le Bureau d'Éducation sans me munir d'une lettre officielle qui me permette

(1) Restent encore, pour les *non-sectariens*, 3 écoles et 153 étudiants; pour les *chrétiens*, 3 écoles et 153 étudiants; pour les *disciples*, 3 écoles et 77 étudiants; pour les *juifs*, 3 écoles et 99 étudiants; pour les *universalistes*, 3 écoles et 49 étudiants. Ne possèdent qu'une école : l'Association évangélique avec 45 élèves, les frères moraves avec 27, les unitariens avec 24 et les swedenborgiens avec 6.

de visiter et d'étudier à ma convenance tous les établissements publics d'instruction. Le premier usage que j'en fais est pour pénétrer, à Washington même, dans une *high school* publique. La ville en possède quatre, sans parler d'une école de commerce ou *business school*. Des quatre, la plus intéressante à voir me parait être celle de M. Street, qui n'est fréquentée que par des nègres. Le règlement et le programme y sont exactement les mêmes qu'ailleurs, et les élèves présentent un intérêt particulier.

Pour être admis dans une *high school*, il faut avoir fréquenté avec succès les *grammar schools* publiques ou bien satisfaire à un examen d'entrée qui porte sur l'anglais (grammaire et composition), sur l'histoire et la constitution des États-Unis, sur la géographie, l'arithmétique et les éléments de l'algèbre. On n'y reçoit pas d'internes. La fréquentation en est absolument gratuite; et l'on voit l'importance de ce trait, puisqu'il met l'instruction secondaire à la portée de tous les enfants de quelque intelligence. Mais les livres, à la différence de ce qui se passe dans l'école primaire, restent à la charge des élèves. Les cours durent quatre années pour la section académique et la scientifique, deux ans pour la commerciale : quiconque a suivi complètement l'une des deux premières sections et rempli les conditions voulues de capacité peut entrer de là à une école normale et devenir instituteur, ou passer au collège et à l'université. Le programme de la section académique comprend comme obligatoires, en première année, l'anglais, l'histoire, l'algèbre et le latin, la physique ou la chimie. En troisième et en quatrième années, l'anglais et le latin sont seuls imposés; sont matières à option le français, l'allemand, l'espagnol, le grec, l'histoire, la trigonométrie, les cours supérieurs de géométrie, de chimie et de physique, l'économie politique. Comme auteurs français, en dehors des livres d'exercice, je trouve indiqués, en troi-

sième année, *Tartarin de Tarascon ;* en quatrième année, les *Contes bleus* de Laboulaye ; les *Romanesques*, de Rostand ; le *Misanthrope*, le *Cid* et *Athalie*. — Ces programmes sont, il est vrai, ceux du district de Colombie, mais ils ne doivent différer que par certains détails des programmes adoptés ailleurs.

J'arrive donc un matin, vers dix heures, à la *high school* « de couleur ». Je sonne à plusieurs reprises ; on ne répond pas. Il n'y a qu'à pousser la porte : *everything open*, comme toujours. Mais si tout est ouvert et si, à travers les fenêtres, il m'est facile d'entrevoir les classes battant leur plein, il ne se présente personne à qui parler. Je retourne à l'entrée presser le bouton électrique, mais sans succès. Heureusement, j'aperçois près d'un escalier cette indication : « Chambre du principal au 2e étage. » J'y monte, et, voyant assise dans un bureau grand ouvert une négresse encore jeune et de figure intelligente, je m'adresse à elle, lui explique l'objet de ma visite, lui montre la lettre de M. Harris et demande à voir M. le principal : « Le principal, c'est moi », dit-elle ; et elle me donne un programme des cours, répond à mes questions, se met de la meilleure grâce à ma disposition pour tout ce qui m'intéresse. L'école renferme 530 élèves, de quatorze à dix-huit ans, parmi lesquels 130 garçons et 400 filles, tous gens de couleur. Nous entrons dans différentes classes, sans interrompre le travail autrement que par une courte présentation aux professeurs. Le personnel enseignant que je rencontre ne comprend que des femmes, toutes plus ou moins noires. Plus ou moins noirs aussi, les élèves. Il y en a de toutes les teintes, depuis l'olive jusqu'à l'ébène, mais pas un seul de couleur blanche, quoique plusieurs s'en rapprochent ; il est vraisemblable que les pères n'appartiennent pas sans exception à la race nègre. Cette jeunesse paraît attentive, éveillée et intelligente ; l'impression qu'elle produit est loin d'être fâcheuse.

Je ne fais que traverser les cours de sciences, qu'on tient à me montrer pour la belle installation des laboratoires; mais je m'arrête au cours d'anglais, où l'on explique un roman de George Elliott et où j'entends des réponses satisfaisantes. Je demande ensuite à voir un cours de latin; la principale me répond qu'il y en aura un dans quelques moments, mais que c'est elle qui doit le faire : « Raison de plus pour y assister, m'empressé-je de dire, si vous n'y voyez pas d'obstacle. »

La classe comprend seize élèves, dont trois jeunes filles. Dès que je suis présenté, on se met à expliquer le début de l'*Énéide*. Ceux qu'on interroge s'en tirent si convenablement, que je soupçonne le passage d'avoir été vu depuis peu; il aura été, en tout cas, bien écouté et bien retenu. Mais ce qui est démonstratif, c'est l'excellence des explications que donne devant moi le professeur sur l'objet du poème en général, sur le dessein de Virgile, sur les rappels d'histoire et de mythologie, sur la métrique, les règles grammaticales et les particularités textuelles. J'eusse été fort incapable, pour mon compte, d'une telle précision de connaissances et de cette adresse pédagogique. Nous passâmes l'heure entière sur les onze premiers vers du poème et, sans m'en apercevoir, je restai là jusqu'à la fin, très intéressé. On n'a pas tous les jours l'occasion de chanter le héros troyen (elle recommanda bien de traduire *virum* par *hero*), ni les origines fabuleuses de Rome, en compagnie de nègres américains, sous la direction d'une dame de couleur.

En sortant de notre classe de latin, j'ai le plaisir de voir toute la troupe, qui vient des différents cours, défiler au pas, deux à deux, dans un absolu silence. Comme je parais surpris de cette allure militaire : « Avec un si grand nombre d'enfants, me dit la principale, c'est nécessaire pour le bon ordre et pour la rapidité. » Nous assis-

tous ensuite à un court exercice d'assouplissement, qui tient lieu de récréation, et pour lequel garçons et filles se trouvent séparés. Tout en les regardant, nous causons. Mon aimable guide est heureuse de me dire que, l'année dernière, elle a pu obtenir une bourse à l'université Harvard (1) pour un de ses étudiants, ce qui, pense-t-elle à bon droit, est d'un encouragement salutaire pour les autres et peut augmenter le nombre des *leaders* qui cherchent à élever sa race. J'apprends aussi que l'école n'a rien de confessionnel, admettant sur le même pied protestants et catholiques, mais qu'elle n'est pas pour cela sans religion. Chaque matin, à neuf heures, avant l'ouverture des classes, on lit un passage de la Bible, on chante une hymne et on récite le *Pater*. Invité à assister, n'importe lequel des jours suivants, à cet exercice religieux j'ai le vif regret de ne pouvoir accepter, faute de temps. Au moment de prendre congé, après avoir remercié l'intéressante directrice, j'exprime le souhait de la revoir quelque jour en France : « Il y a longtemps, me répond-elle, que je voudrais y passer mes vacances. Mais je ne l'ose point. Je n'y connais personne pour me conseiller, et l'on est moins habitué chez vous à voir des gens de couleur. » Je lui réponds qu'il existe

(1) L'université Harvard et son illustre président, M. Charles-W. Elliot, se sont toujours fait remarquer par leur libéralisme à l'endroit des nègres. En 1896, ils conféraient solennellement leur plus haut degré honoraire à Booker T. Washington. — En 1904, un autre nègre, William Pickens, a été reçu docteur ès arts à l'université de Yale. Pickens débuta dans la vie comme manœuvre sur un bac à vapeur. Il passait ses nuits à étudier. Quand il eut amassé quelques économies, il résolut d'aborder à Yale les études supérieures. Il se mit bravement à cirer les souliers des étudiants, ses condisciples, et à nettoyer les vitres. Il gagna ainsi de quoi payer les frais d'études et d'entretien de sa première année. Ses camarades et ses professeurs, remarquant bientôt ses facultés rares, se cotisèrent pour lui permettre de se consacrer exclusivement à l'étude.

des cours d'été et des associations pour les étudiants étrangers; je me fais même fort, et cela sans témérité excessive, de lui trouver, si elle le désire, à Paris ou près de Paris, quelque famille qui, volontiers, l'acceptera comme pensionnaire. Nous nous quittons très bons amis.

*
* *

A voir ces 530 jeunes nègres et négresses bien habillés, bien élevés et qui, sous des professeurs de leur race, travaillent les mêmes programmes que la moyenne de nos collégiens, qui supposerait l'existence, aux États-Unis, de la terrible question de races? Nous avons dit ailleurs que le conflit entre les diverses nationalités de la République n'a de gravité réelle que dans l'imagination charitable des Européens. Mais il n'en est pas de même de l'antagonisme entre blancs et noirs, ou plutôt de la difficulté de faire vivre côte à côte les deux peuples les plus différents que l'on puisse imaginer : des Américains, c'est-à-dire les plus modernes et les plus progressistes des hommes; des nègres, c'est-à-dire des êtres primitifs et rudimentaires, refoulés ou maintenus au plus bas degré de l'évolution par trois siècles d'esclavage et par des milliers d'ans passés dans la sauvagerie.

Socialement, le blanc éprouve une invincible répugnance à fréquenter les nègres; et ceux-ci, surtout lorsqu'ils sont nombreux, comme dans le Sud, sont obligés d'avoir leurs écoles, leurs églises, leurs lieux de réunions, leurs places réservées en chemin de fer et en omnibus. Ce serait un scandale que de les admettre à sa table, et l'acte, si simple pour nous, du Président Roosevelt invitant Booker T. Washington à la Maison-Blanche fut même traité de crime par certaine presse exaltée du Sud. — Moralement, on leur reproche la tendance au vol, à la paresse, à la vanité;

mais surtout un penchant si terrible à manquer de respect aux femmes blanches, que celles-ci sont soumises, dans certains pays, à des alarmes perpétuelles ; et de là vient la plupart du temps, soit dit sans la justifier, l'odieuse pratique du lynchage. Le docteur Du Bois, professeur à l'université « colorée » d'Atlanta et nègre lui-même, dit que sur cent de ses congénères, il y en a neuf de désespérément vicieux, dix d'intelligents, les autres étant plus ou moins dénués de ressources, d'instruction et de vraie indépendance. — Politiquement, les nègres jouissent en principe des mêmes droits que les blancs ; ils sont quelquefois devenus les arbitres des élections, et il est tels États où, dans un avenir qui n'est pas éloigné, ils pourraient posséder la majorité, s'emparer du pouvoir. Voit-on des Américains subir un gouvernement de noirs? Jusqu'ici des lois habiles, d'adroites manœuvres, et, disons-le aussi, la fraude électorale, ont écarté ce péril, cette « défaite de la civilisation ». Mais il est, dans cette voie, des limites que ne permet pas de franchir la Constitution des États-Unis ; et, d'autre part, l'on ne pourra pas toujours se tirer d'affaire en donnant des représentations gratuites à l'heure des élections, en faisant servir les cartes d'électeurs pour tickets d'un cirque, en multipliant les urnes pour empêcher les ignorants de trouver la leur, ou bien, suivant une loi louisianaise, en exigeant de tous les électeurs nés en Amérique, qu'ils paient 1500 francs de contributions, à moins que leurs ascendants n'aient possédé le droit de vote avant le 1er janvier 1867, c'est-à-dire avant l'émancipation des noirs.

Tout cela n'est guère dangereux pour le Nord, garanti par son climat ; les nègres y sont peu nombreux, et leur cause inspire plutôt de la sympathie. Dans le Centre, où l'on en voit un plus grand nombre, on les aime déjà moins, mais on ne les redoute pas encore. C'est dans le Sud qu'on

s'inquiète, qu'on s'irrite, qu'on cherche les moyens d'éviter le péril grandissant, et qu'on propose des solutions dont pas une ne semble acceptable au bon sens, à l'équité, à l'esprit chrétien, au sentiment de justice, qui l'emportent, grâce à Dieu, dans la majorité des citoyens.

Personne, bien entendu, ne parle sérieusement d'extermination ni de retour à l'esclavage. Très peu espèrent, fût-ce pour un lointain avenir, dans la fusion des races : les mariages entre blancs et noirs sont des cas très exceptionnels et il y a même des États du Sud où la loi les prohibe; on prétend, d'ailleurs, que la fécondité s'arrête chez les métis après deux ou trois générations. D'autres, en plus grand nombre, proposent la séparation absolue des races par l'éloignement des nègres; on n'aurait, disent-ils, qu'à les reconduire en Afrique, à les mener tous aux Philippines ou à leur réserver, au sud, par exemple, de la Californie, un État pour eux seuls. Si l'on trouve trop compliqué de les faire partir d'un seul coup, car enfin ils sont près de 10 millions, qu'on renvoie tous les ans 125,000 de leurs femmes. L'opération totale ne coûterait guère que 2 milliards de francs; ce ne serait pas payer trop cher l'avantage d'assurer l'avenir national et d'écarter du chemin des Anglo-Saxons l'obstacle qui peut compromettre leurs grandes destinées. Inutile de dire que, jusqu'à présent du moins, les gens de bien ou seulement de sens rassis refusent d'examiner un projet si peu praticable et si offensant pour la liberté des nègres, lesquels ne se trouvent point mal du tout aux États-Unis, et n'en sortiraient, sûrement, que contraints par la violence. Pourquoi ne pas les expédier, plutôt, dans Mars ou quelque autre planète? Et plus sérieusement, on rappelle la belle conduite des régiments noirs dans la guerre hispano-américaine; on demande si ceux-là n'ont pas le droit de vivre

dans le pays, qui ont volontairement risqué leur vie pour le pays.

Mais il est plus facile d'écarter les mauvaises solutions que d'en trouver une bonne. Je dois dire que nul, parmi les hommes éminents que j'ai interrogés sur le problème nègre, n'aperçoit la manière de sortir d'embarras. Ils comprennent bien pourquoi l'on en est arrivé là, le crime que l'on a commis en arrachant les noirs à leur patrie première ; l'erreur qu'il y eut, peut-être, à les émanciper sans préparation et, certainement, à leur conférer d'emblée tous les droits politiques. Mais comment, aujourd'hui, réparer ces fautes sans violer les principes sacrés de la Constitution? c'est ce qui n'apparaît pas. Il y aurait sans doute à élever les conditions de l'électorat ; mais cette mesure ne remédierait qu'à un petit nombre d'inconvénients, et elle devrait, pour être juste, s'appliquer aux blancs comme aux nègres ; or, il est peu vraisemblable que les blancs se laissent dépouiller de leur droit acquis. Faut-il donc s'alarmer et se décourager? Ce ne serait pas américain. Actuellement, la situation est encore supportable, et l'on se rassure en considérant que la population noire augmente moins rapidement que la blanche (1). S'il arrive, dans l'avenir, que les choses deviennent plus menaçantes, eh bien, on verra alors aux moyens de les changer. Les États-Unis ne sont-ils pas assez forts pour se tirer de toutes les difficultés? A quoi, du reste, servirait-il de se troubler d'avance?

On reconnaît là l'invincible optimisme d'un peuple qui a conscience de sa vitalité. Mais, si elle permet de les supporter mieux, la confiance en l'avenir n'est pas un remède

(1) Dans les vingt dernières années, la population noire s'est accrue de 33 pour 100, et la blanche de 56,5 pour 100. Les nègres ont plus de naissances, mais une mortalité presque double, et ils ne reçoivent rien de l'immigration.

direct aux maux du présent; ce n'est pas résoudre la difficulté nègre de dire qu'elle finira par s'arranger. Aussi les esprits les plus clairvoyants et les âmes les plus généreuses s'appliquent-ils de toutes leurs forces à l'éducation des noirs, la seule œuvre qui soit dès maintenant bonne et d'où l'on puisse attendre, à défaut d'un prompt et général relèvement de la race, tout au moins, chez un bon nombre, l'amélioration assurée des conditions matérielles et morales.

Mais quelle éducation sera la plus efficace? Nous ne croyons pas que ce soit, à vrai dire, celle dont nous avons vu, dans notre *high school*, un exemple si brillant. La haute instruction est nécessaire pour former chez les nègres des instituteurs, des médecins, des *lawyers*, des ministres du culte, une élite capable de remplir auprès d'eux les fonctions dites libérales et d'aider à leur ascension vers une vie meilleure. Mais une telle instruction ne doit être qu'exceptionnelle, si l'on ne veut pas qu'elle aboutisse à faire simplement des fonctionnaires d'un ordre inférieur et des déclassés qui se refusent au travail sérieux. Ce qu'il faut à la grande masse, c'est, avec les éléments de la lecture, de l'écriture et du calcul, une formation pratique et professionnelle; la préparation au commerce, à l'industrie, et, de préférence encore, à des métiers manuels ou à l'agriculture.

C'est bien en ce sens qne l'admirable Booker T. Washington dirige les onze cents élèves de son institut de Tuskegee, où l'on enseigne aux jeunes filles la tenue de la maison autant que la tenue des livres, et la science du ménage avec plus de soin que celle de l'histoire; où les jeunes gens ont eux-mêmes construit les bâtiments de l'école et fabriqué les meubles de leurs chambres; où, sur cinq jours de travail, il en est deux entièrement voués aux œuvres qu'on appelait jadis, mais qu'on n'a plus le droit d'appeler ser-

viles: « Je crois à l'avenir de ma race, dit ce grand éducateur, dans la mesure où elle apprendra à faire mieux que tout le monde ce que tout le monde fait, et qu'elle saura rendre des services qui seront considérés comme indispensables. » Et il cite en exemple ce qui lui arriva à l'école de Hampton, où on le conserva comme portier avec droit de suivre les classes parce qu'il avait balayé en perfection les salles qu'on lui avait confiées le premier jour (1). Les nègres peuvent faire mieux que d'autres le nettoyage; ils peuvent devenir d'excellents ouvriers en toutes sortes de professions; ils peuvent, à Tuskegee, fabriquer des briques dont la réputation se répande et qui se vendent aisément dans tout le voisinage. Mais d'ici à ce qu'ils remplissent « mieux que tout le monde » les fonctions sociales d'un ordre supérieur, il faudra laisser s'écouler bien des années encore, et peut-être bien des siècles : leur grand libérateur, Abraham Lincoln, fut charpentier et commerçant avant d'être président des États-Unis. Les races, mais bien plus lentement, suivent la même évolution que les individus.

Pascal considère « toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ». Or, il n'y a pas quarante années que « la suite » des nègres, en Amérique, a commencé « d'apprendre ». Les progrès qu'elle a accomplis dans cette courte période la laissent encore à une grande distance des autres citoyens de la République, et c'est de là que naissent les graves difficultés de la question; mais l'espace parcouru est déjà fort appréciable, et l'on peut, en une large mesure, souscrire à ce jugement de Booker T. Washington lui-même : « Il faut n'avoir pas été

(1) Voy. l'*Autobiographie d'un nègre*. Un vol. in-18, chez Plon. — Sous ce titre, *Working with the Hand*, Booker Washington a publié un nouvel ouvrage où il rend compte, en détail, des industries développées à Tuskegee. (Doubledale, éditeur, 1904.)

en contact avec les nègres pendant vingt ans comme je l'ai été, dans le cœur même du Sud, pour ne pas s'apercevoir qu'ils sont, en dépit de tout ce qu'on peut dire, en bonne voie, se développant sûrement, au point de vue matériel, moral et intellectuel. » Aujourd'hui, sans doute, il reste parmi les nègres 60 pour 100 d'illettrés; mais il n'y a pas un demi-siècle qu'ils l'étaient absolument tous et que la législation de plusieurs États, comme en Louisiane et dans la Caroline du Nord, punissait de mille francs la tentative délictueuse de leur apprendre à lire. Les moins bien tenues des maisons nègres, dans les villes actuelles d'Amérique, sont des palais de princes, comparées à l'ancienne case de l'oncle Tom et à la hutte africaine qui abrita des siècles infinis de vie sauvage (1).

(1) Nous n'avons pas eu l'occasion d'étudier de près la condition religieuse des nègres. Les documents publiés en 1903 par l'université d'Atlanta sous ce titre, *The Negro Church*, sont trop incomplets pour suppléer au manque d'informations personnelles. Il y apparaît clairement que l'Église baptiste est celle qui domine chez les nègres. Quant aux catholiques, on en cite un chiffre si faible (14,517 sur 2,673,977 recensés), que cela doit tenir, en partie, à ce qu'ils ne sont pas toujours comptés en dehors de leurs coreligionnaires blancs. Il y a à Baltimore un séminaire pour les missions nègres.

On ne lira pas sans intérêt ces déclarations d'un homme fort au courant de la matière, le pasteur Atticus C. Haygood : « J'ai vu les nègres dans toutes leurs émotions religieuses, dans leurs transes semblables à la mort et dans leurs plus sauvages excitations... J'ai absolument confiance dans le sérieux de leur religion, je n'en mets pas en doute la réalité. Leurs notions peuvent être souvent grossières, leurs idées de la vérité trop matérielles, et cela parfois jusqu'au navrant ou au grotesque; ils peuvent donner plus à la vie des sens qu'à la vie morale et montrer nombre d'imperfections en leur développement religieux : la religion n'en est pas moins chez eux le trait principal et le plus frappant. Ils y sont plus remarquables que nulle part ailleurs; et il n'est pas d'influence, en ce pays, qui ait autant contribué à l'amélioration de leur caractère, ou qui puisse agir davantage sur leur développement à venir. »



CHAPITRE XV

TROIS JOURS DE PLUS A BALTIMORE

Projets modifiés. — A Baltimore. — M. Magnien : l'influence d'un prêtre français sur l'Église d'Amérique. — Le grand rôle du cardinal Gibbons et de l'épiscopat. — Une Église adaptée. — Baltimore, centre de vie catholique. — Les conciles pléniers. — Mgr Falconio, délégué apostolique. — Comment se fonde une paroisse aux États-Unis. — Un ennemi des abus : M. Charles Bonaparte. — Ses idées sur l'école paroissiale. — Doit-elle être subventionnée? — Une situation à conserver. — Le couvent très prospère de Notre-Dame de Maryland. — Un externat de jeunes filles : Bryn Mawr School — L'université John Hopkins.

Un matin, en rentrant de promenade, j'ai l'agréable surprise de rencontrer au presbytère de Saint-Patrick l'archevêque Ireland. Il est venu dans la capitale pour assister à de grandes fêtes patriotiques et militaires où se doivent réunir les vétérans de la guerre de la sécession, et pendant lesquelles on inaugurera très solennellement la statue de Sherman, le principal lieutenant du général Grant. J'exprime le regret de ne pouvoir rester jusqu'au moment des cérémonies, ayant à revoir Baltimore, à visiter Philadelphie et à me ménager une dernière semaine pour New-York. Mais l'archevêque a bientôt fait de changer mes plans; et je suis le conseil qu'il me donne, d'aller sans retard à Baltimore pour en revenir la veille des fêtes.

Le dimanche passé dans cette grande ville auprès du cardinal Gibbons n'a pas épuisé, il s'en faut, l'intérêt qu'elle m'inspire. J'éprouve, en particulier, le besoin de

faire une sorte de pèlerinage à la demeure de M. Magnien, prêtre de Saint-Sulpice, l'un des hommes les plus admirables que j'aie connus. Celui qui l'a remplacé à la tête du grand séminaire après avoir été longtemps son fidèle collaborateur, M. Dyer, aujourd'hui vicaire général de Saint-Sulpice pour toute la province d'Amérique, m'a invité, au précédent voyage, et je suis sûr de l'accueil qui m'attend chez lui.

Ensemble donc nous parlons de M. Magnien dans le cabinet même où il travailla, et, comme le cardinal Gibbons, comme tous les membres du clergé avec qui j'ai eu la même conversation, son successeur me dit la grande influence du modeste Sulpicien; il me répète que, durant plus d'un quart de siècle, c'est ce prêtre français, plein de bon sens, de pénétration, de franchise et de simplicité, qui a le plus profondément agi sur l'Église d'Amérique. Informé de tout, mais sachant faire dans la science même le choix du plus clair et du plus pratique; ferme sur les principes et ne déviant jamais des grandes fins à atteindre, mais soucieux d'adapter aux circonstances les moyens efficaces de succès ; fidèle de cœur à son pays natal, mais dévoué corps et âme aux États-Unis, sa patrie d'adoption; en même temps Sulpicien de France et véritable Américain, il fit, en unissant les deux formations, mieux qu'on ne fait chez nous et mieux qu'on ne fait chez eux. Lorsque, pour subir une opération grave, il dut, en 1898, venir à Paris et passer près d'un an à Saint-Sulpice, les plus intelligents des séminaristes ne se lassèrent pas de le consulter, de se former auprès de lui à la connaissance des besoins modernes et aux nouvelles méthodes de faire l'éternel bien. A sa mort, survenue le 21 décembre 1902, ceux qu'il avait eus pour disciples à Baltimore durant trente années proclamèrent à l'envi leur admiration, et ce fut dans l'épiscopat, dans le clergé d'Amérique, un tribut de louanges et de

remerciements comme jamais peut-être homme d'Église n'en avait reçu là-bas.

On a recueilli en un pieux *Mémorial* les plus importants de ces témoignages. Dans la préface le cardinal Gibbons, qui depuis si longtemps s'éclairait de ses lumières et s'appuyait sur son affection, ne sait comment louer en lui l'ami, le prêtre, le citoyen, l'homme de cœur, de foi et d'action : « Pour moi, dit-il, habitué que j'étais à le consulter sur toutes les questions importantes et à le regarder en chaque circonstance comme mon meilleur soutien, sa mort me laisse tout ébranlé et il me semble que j'ai perdu mon bras droit. Il était en toute vérité *la moitié de mon âme.* » Si l'on pense au grand rôle qu'a joué l'archevêque de Baltimore et à ce qu'il a fait pour l'Église, non seulement aux États-Unis, mais, par contre-coup, dans le monde catholique, quel éloge, pour M. Magnien, de l'avoir aidé si parfaitement !

L'importance de la mission qu'a en effet remplie le cardinal m'apparaît avec plus de clarté encore qu'au premier voyage, dans les nouvelles conversations qu'il daigne m'accorder, et notamment dans la longue promenade en voiture qui de nouveau nous emmène, seuls, par les campagnes du Maryland. J'y trouve à noter moins de souvenirs précis, comme il arrive lorsqu'on se familiarise ; mais je saisis mieux encore avec quelle sagesse, quelle mesure, quel tact, ce vrai pasteur d'âmes a conduit son peuple dans les voies de la fidélité aux doctrines catholiques, et en même temps du loyalisme envers les institutions nationales, du respect pour les convictions d'autrui, de la sympathie large et active pour les aspirations généreuses des contemporains. Au commencement de mon séjour aux États-Unis, j'aurais peut-être moins facilement compris la haute valeur de cette intelligence plutôt solide et juste que rare et hardie dans ses aperçus, de cette activité plus efficace qu'ostenta-

toire, de cette éloquence plus nourrie de faits que de littérature, de ces mérites enfin plus profonds qu'éclatants et de toute cette réalité préférable à des apparences. Mieux informé maintenant sur les véritables conditions de l'Amérique, et plus pénétré de son esprit simple, pratique, franc, optimiste, libéral, je vois tout ce qu'a gagné l'Église à y être gouvernée, comme elle l'a été, par des hommes de ce caractère, comprenant et aimant leur nation, doués eux-mêmes, à un degré supérieur, des qualités qu'elle apprécie le plus.



Parmi les circonstances qui facilitèrent l'extension à tous les États-Unis de l'action exercée par le cardinal Gibbons et par M. Magnien, il faut certainement compter le caractère interdiocésain du séminaire de Baltimore. Aujourd'hui que Saint-Sulpice a fondé à Boston, à New-York, à San-Francisco, des établissements de même genre, et que le clergé séculier en dirige d'autres en plusieurs diocèses, le grand séminaire Sainte-Marie de Baltimore ne compte plus que deux cent cinquante élèves, philosophes et théologiens; il en compta naguère jusqu'à trois cents, et cela en un temps (il s'agit toujours d'un passé à l'américaine) où les prêtres étaient, dans l'ensemble du pays, deux fois moins nombreux. C'est peut-être le tiers du clergé et la moitié de l'épiscopat actuel des États-Unis qui ont reçu l'heureuse formation de M. Magnien.

Baltimore est aussi la ville où il est le plus aisé de se tenir en contact avec la hiérarchie de l'Église américaine. Le deuxième concile plénier s'y réunissait l'année même de l'arrivée de M. Magnien, 1869, et manifestait à tous les yeux l'unité du catholicisme alors que les récents souvenirs de la guerre de la sécession divisaient les autres confes-

sions religieuses en branches irréconciliables du Nord et du Sud. Le troisième concile, plus important encore par le nombre très accru des évêques, s'y assembla en 1884. Il siégea au grand séminaire, dont M. Magnien était devenu supérieur depuis sept années; et son ami, Mgr Gibbons, qui l'avait choisi comme théologien, présidait les travaux en qualité de délégué du Saint-Siège. En mainte autre circonstance encore : en 1886, pour l'élévation de l'archevêque au cardinalat; en 1889, pour le centenaire de la hiérarchie américaine; en 1891, pour son centenaire propre, le séminaire de Baltimore a offert l'hospitalité à de véritables assemblées d'évêques, et l'on peut dire que là, pour une grande part, s'est formé cet esprit, se sont échangées ces vues, s'est décidée cette politique dont aujourd'hui nous admirons les heureuses conséquences.

Que Baltimore soit, en matière religieuse, un centre d'événements, d'informations et de rencontres, j'en eus, sinon des preuves, au moins des signes, pendant les trois journées que j'y passai et qui n'étaient nullement choisies à dessein comme l'avait été le dimanche raconté plus haut. Mgr Kain, l'archevêque malade de Saint-Louis, qui était venu, quelques mois plus tôt, chercher des soins dans un hospice religieux de Baltimore, y mourait le lendemain de mon arrivée, laissant le souvenir d'un apôtre plein de foi, de courage et de sagesse. — Le troisième jour, au déjeuner chez le cardinal, je trouvais le délégué apostolique de Washington, Mgr Falconio, et je l'entendais s'exprimer avec une vive sympathie sur la condition religieuse des États-Unis. Il y a, du reste, assez longtemps vécu pour la comprendre telle qu'elle est et pour l'apprécier. Interrogé par lui sur les affaires de France, et sur ce qu'on y pensait de la séparation entre l'Église et l'État, j'eus la surprise; disons, pour parler franc, la satisfaction de voir que cette perspective était loin de l'inquiéter et qu'au con-

traire il y voyait le chemin de la délivrance, chemin très rude à la vérité, le seul pourtant qui ait des chances de nous rendre une vie réellement vivante. — Mais une conversation qui me frappa davantage encore, fut celle d'un prêtre zélé du diocèse de Columbus, descendu comme moi au grand séminaire et à qui je demandai la permission de prendre quelques notes pendant qu'il parlait, tant son exemple me parut louable et instructif. Si l'on veut s'expliquer les progrès du catholicisme aux États-Unis, qu'on médite les faits suivants :

M. Joseph Weygand, du diocèse de Columbus, fut envoyé il y a quinze ans à Brigdeport, qui appartient au canton de Belmont, un district minier de 40 milles de long sur 20 de large, dans l'État d'Ohio. C'était son premier poste, et le pays n'avait jamais eu de prêtre. En arrivant il trouva une situation nette : ni presbytère, ni chapelle, ni rien. Il vécut quelque temps dans une famille, visitant les habitants et demandant à ceux qui étaient catholiques s'ils voulaient se cotiser pour avoir une église. La tâche était d'autant plus difficile que la population appartenait à toutes sortes de nationalités. La majorité parlait anglais; mais le reste se divisait en Polonais, Magyars, Croates, Slovéniens, Italiens du Nord et du Sud, Allemands, Belges et Syriens.

Dès qu'il eut ramassé quelque argent, il bâtit, à Bridgeport même, une petite église avec un presbytère de deux chambres, le tout en bois. Deux ans après, il transformait en école cette première église et en bâtissait une autre de briques. Bientôt c'était le tour d'une maison pour trois sœurs de charité, puis d'une maison pour deux prêtres, car il avait obtenu un vicaire.

Il n'y avait encore de messe qu'au centre du district. M. Weygand créa six stations où son collègue et lui se rendaient de Bridgeport tantôt le dimanche et tantôt la

semaine. Deux d'entre elles, Maynard et Barton, ayant pris de l'extension, furent, elles aussi, dotées d'une église et d'une école. Aujourd'hui deux sœurs (il y en six en tout) prennent chaque matin le train de six heures et demie pour y aller faire la classe.

Églises et écoles, tout est déjà payé, et uniquement par les souscriptions volontaires du peuple. Comme M. Weygand me parlait de ses deux cents Italiens très fidèles à leurs devoirs religieux, je lui demandai s'il ne recevait pas quelque subvention de l'excellente œuvre des missions italiennes dirigée par l'évêque de Plaisance. « Certes non, me répondit-il. Nous avons besoin de faire entretenir le culte par les fidèles eux-mêmes. On leur met chaque année sous les yeux un compte exact de tout ce qui a été reçu et dépensé, avec la liste complète des souscripteurs. Ils donnent de bon cœur et généreusement. »

Le missionnaire a dû, pour ne laisser personne en dehors de son atteinte, savoir un peu toutes les langues. Il parle polonais, italien, magyar, allemand, français, slovénien : assez, du moins, pour prêcher et pour entendre les confessions. Les enfants, sans exception, apprennent l'anglais à l'école, et deviennent pleinement américains ; mais il est nécessaire, pour les avoir à l'église, de gagner leurs parents. Il y a quatre ans, M. Weygand alla trouver les quelques Magyars qui comprennent un peu d'allemand et d'anglais : « Il vous faut une église, leur dit-il. — Nous n'avons pas d'argent. — Si vous en bâtissez une, je vous parlerai en votre langue. — Elle est trop difficile. » Le zélé prêtre fit si bien qu'au bout de deux mois il leur lut l'évangile en magyar. Absolument ravis, ils trouvèrent l'argent et bâtirent l'église. « Mais, demandai-je, où dites-vous la messe, tant que vos stations n'ont pas de chapelle? — A l'école publique, » me fut-il répondu.

Il y a quinze ans, donc, le district de Bridgeport n'avait

ni prêtre, ni chapelle, ni école catholique. Aujourd'hui, sans avoir reçu la moindre subvention, mais par la seule initiative du curé, et par la seule générosité d'ouvriers qui sont venus, on ne doit pas l'oublier, de nos vieux pays d'Europe, le même district possède deux églises bâties, deux églises en construction, trois autres stations pour la messe et le catéchisme, trois écoles de sœurs. Or, il compte 4,000 habitants, et seulement 1,000 catholiques.



De tout ce que j'ai pu voir ou entendre au cours du voyage, c'est peut-être cette conversation avec le curé de Bridgeport qui m'a donné la plus haute idée de la vitalité catholique aux États-Unis. Nos coreligionnaires ont traversé là-bas depuis cent ans une période vraiment héroïque, et leur succès actuel n'est que la juste récompense d'efforts admirables. Bien qu'ils soient loin de prétendre au repos (chaque année voit surgir de nouvelles écoles, de nouvelles paroisses, de nouveaux diocèses), on comprend qu'ils se demandent quelquefois s'il ne serait pas possible de restreindre le champ de leurs sacrifices et, par exemple, de recevoir pour les écoles paroissiales un certain secours des deniers publics. En Angleterre, en Belgique, en Hollande, le législateur équitable subventionne les écoles gratuites, quelles qu'en soient l'origine et la croyance, proportionnellement au nombre des enfants qu'elles instruisent. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans la libre Amérique? On voit l'avantage qu'en retireraient les catholiques, avec leurs quatre mille écoles fréquentées d'un million d'élèves.

La question fut plusieurs fois agitée en ma présence, et notamment à New-York, où le Père Mac Millan, un zélé Pauliste, mène courageusement campagne en faveur des

subventions. Mais c'est à Baltimore, et de la bouche de M. Charles Bonaparte, que je l'ai entendu traiter, me semble-t-il, avec le sens le plus juste des intérêts durables de la religion.

Si le fait de descendre d'un frère de Napoléon est capable, à lui seul, de mettre quelqu'un en évidence dans un pays où l'Empereur est fort admiré pour son invraisemblable fortune et son énergie, c'est cependant à ses mérites personnels que M. Charles Bonaparte, petit-fils du roi Jérôme et de miss Paterson, doit l'importante situation morale dont il jouit auprès de tous ses concitoyens et spécialement des catholiques. Son autorité d'avocat est indiscutée au barreau de Baltimore, et de respectables honoraires augmentent chaque année ses riches revenus. Il fait partie de toutes les ligues de réforme du Maryland, et sa parole y est très redoutée des politiciens qui manquent de scrupules. Bien qu'il ait toujours refusé de briguer un mandat électoral ou une fonction publique, son influence est appréciée jusqu'à Washington. Les abus n'ont pas de plus terrible adversaire que lui, même et surtout lorsqu'ils viennent de son parti, lorsqu'ils ont pour auteurs des républicains. Il possède l'intégrité de M. Roosevelt, sans être, dit-on, aussi adroit que lui. Le Président l'a en haute estime. Récemment il l'a nommé membre de deux commissions chargées de faire la lumière, l'une sur les scandales du service des postes, l'autre sur l'administration des territoires indiens. C'est une figure que ce petit-neveu de Napoléon, devenu une sorte de puissance dans la plus libre des républiques, par l'autorité, légèrement farouche, de sa seule vertu. L'impression, quand on le voit, est d'autant plus vive qu'il a bien, physiquement, le masque des Bonaparte, et que ses traits rappellent, quoique plus mobiles et moins durs, ceux du prince Jérôme.

Je le rencontre, sans avoir eu le temps de le prévenir, à

son office de lawyer, semblable à tous les autres bureaux. Directement recommandé par sa belle-sœur, que j'avais rencontrée à Paris, et par sa nièce la comtesse de Moltke-Hwitfeld, je suis reçu d'une manière qui donne tout de suite à notre entretien le ton de la confiance. M. Bonaparte, qui n'est jamais venu en France, parle notre langue fort correctement. Il me dit que j'ai dû trouver les conditions de l'Église en Amérique bien meilleures que chez nous, et il se félicite, comme tout bon citoyen des États-Unis, des grandes libertés dont on jouit de ce côté de l'Atlantique. Je lui demande comment il se fait que les journaux américains, même religieux, parlent si peu et quelquefois si inexactement de ce qui se passe en France : « Nous n'y pouvons rien comprendre, me dit-il, et tout cela nous paraît invraisemblable. » La conversation roule un certain temps sur les confusions que les ennemis du catholicisme et quelquefois ses amis ont laissé s'établir dans notre pays entre les questions politiques et celle d'un autre ordre. Je m'aperçois que M. Bonaparte est mieux informé là-dessus que la plupart des étrangers.

« Il y a ici, ajoute-t-il, quelques-uns de nos coreligionnaires qui seraient assez disposés à courir au-devant d'une situation semblable à la vôtre. Je leur résiste, pour ma part, autant qu'il dépend de moi. » Et, sur mon air étonné, il complète sa pensée : « Ils ne cessent, dit-il, de critiquer la neutralité des écoles publiques. Ils oublient que ces écoles, si elles n'étaient pas neutres, ne pourraient qu'être protestantes. — Que réclament donc ces mécontents? — Ils voudraient que les écoles confessionnelles fussent subventionnées par le gouvernement en proportion du nombre des élèves ou des impôts que paient leurs parents, ou bien encore qu'on exemptât ceux-ci de la partie de leurs impôts qui va à l'entretien des écoles publiques. Ce n'est pas pratique. Là-dessus nous n'aurions

pas l'opinion pour nous, parce que nous serions, en fait, les seuls à bénéficier du nouveau régime, ayant incomparablement plus d'écoles que les autres. Ce serait, si l'on veut, de la stricte justice, mais paraîtrait un privilège, et, à ce titre, nous rendrait odieux. Nous devons continuer à faire le sacrifice personnel de « supporter » nos écoles. Il y a des réclamations plus justes que celle-là : par exemple, dans les établissements publics d'assistance, spécialement dans les orphelinats, il ne se trouve pas toujours autant d'aumôniers que l'exigerait le nombre des hôtes catholiques ; voilà un cas où nous faisons bien de réclamer, et l'on nous donne satisfaction. Il n'y a, en vérité, aucun lieu de nous plaindre ; la situation est excellente, et nous n'avons qu'à tâcher de la maintenir. »

Je tiens à répéter que j'ai rencontré d'autres catholiques, aux États-Unis, qui ne pensaient pas comme M. Bonaparte sur cette question des écoles religieuses, et il n'appartient, certes, pas à un étranger d'intervenir en de telles discussions ; mais il est impossible d'oublier qu'une fois déjà, en 1841, les catholiques de New-York s'étant organisés en parti pour ne soutenir que des candidats favorables à la subvention scolaire, le seul succès qu'ils obtinrent fut de fortifier pour un temps le parti nationaliste d'alors, qui combattait fanatiquement les étrangers et spécialement ceux de notre religion. M. Roosevelt, dans son livre sur *New-York* (1), traite cette tentative de folie, bien qu'il se montre fort sévère pour l'intolérance des nationalistes. Avouons-le aussi, quand on est témoin de ce qui se passe en France, forcément l'on juge difficiles ceux qui ne se contentent point de la liberté américaine. Il est si bon de ne jamais voir les questions religieuses portées sur le terrain politique !

(1) P. 264.



Tandis que l'entretien des écoles paroissiales demande aux catholiques beaucoup de sacrifices, les autres établissements d'instruction, à en juger par tous ceux que j'ai vus, sauf l'université de Washington, font largement leurs frais. C'est le cas, en particulier, pour un couvent de jeunes filles où me conduit le cardinal Gibbons, dans un site ravissant des environs de Baltimore. S'il y avait un semblant de reproche à faire à *Notre-Dame de Maryland*, ce serait presque d'être trop magnifique, soit comme construction, soit comme parc. Le couvent est tenu par la congrégation de Notre-Dame, qui fonda à Baltimore en 1848 son premier établissement des États-Unis et qui maintenant y possède 3,000 religieuses enseignant 90,000 élèves dans 253 maisons. On compte ici 30 externes et 230 pensionnaires, divisées en trois sections : le département primaire, l'académie et le collège. Cette dernière section prépare le baccalauréat, et elle a même, depuis 1876, le droit de le conférer. Certains cours supérieurs sont donnés par des professeurs de Baltimore, et le maître qui enseigne la philosophie vient deux fois par semaine de l'université catholique de Washington. Sur les programmes, je relève, pour le latin, Virgile, Cicéron, Pline, Tacite, Horace, Térence, morceaux choisis de Juvénal ; au grec, l'*Iliade, Criton*, *Antigone*, la *Guerre du Péloponèse;* au français de dernière année, la *Maison de Penarvan* de Sandeau, *Question d'argent* d'Alexandre Dumas fils, *l'Aiglon* de Rostand, *la Tache d'encre* de René Bazin, et, dans les années précédentes, à côté des chefs-d'œuvre classiques, *Mademoiselle de la Seiglière*, *Voyageuses* de Bourget, le *Voyage autour de ma chambre*, *Cyrano de Bergerac*. On n'a pas choisi les textes les plus ennuyeux.

La pension est relativement modérée : 1,375 francs; mais les cours spéciaux doivent la faire monter assez vite, le dessin, par exemple, se payant en plus 250 francs, la peinture 300 francs, le piano et l'orgue 300, la harpe 400, la sténographie 200. On peut avoir des chambres privées avec tout le confort du chez soi pour 875 francs. Je ne serais pas étonné qu'il entrât chaque année dans la caisse de la sœur économe quatre ou cinq cent mille francs; et comme la propriété est entièrement payée, comme l'État n'impose pas les établissements d'instruction, la pauvreté n'est pas aux portes. Je comprends que pour l'avenir des communautés religieuses certains évêques, et parmi eux le sage cardinal, redoutent moins le dénuement que l'excès de prospérité. L'Église, du reste, sera toujours maîtresse de poser, en temps opportun, des limites à cet accroissement de richesses, et sans doute elle aimera mieux le faire elle-même que de laisser naître chez d'autres l'envie de s'en charger. Mais le péril n'existe pas encore. Présentement, par exemple, la congrégation de Notre-Dame ne manque pas d'écoles paroissiales pour y déverser, s'il est encombrant, le bénéfice de ses collèges.



J'ai visité à Baltimore une autre école de jeunes filles, laïque celle-là et ne contenant que des externes : *Bryn Mawr School*, qu'il ne faut pas confondre avec l'établissement supérieur de *Bryn Mawr College*, près de Philadelphie, où nous irons bientôt. Elle a été fondée en 1885 pour mettre à la portée des filles les avantages de l'enseignement secondaire; mais on y a ajouté en 1894 une section primaire, qui aujourd'hui compte 80 élèves. La section secondaire en a 175, et ses programmes nous semblent assez conformes à ceux des *high schools*.

J'assistai à différentes classes, et notamment à une excellente explication de l'*Énéide;* mais je fus surtout frappé de la manière dont on enseignait la géographie aux plus jeunes enfants. Un grand pot de sable mouillé permettait de figurer, comme en jouant, toutes les notions générales, et j'appréciai d'autant plus cette manière pratique de les enseigner que j'avais eu autrefois plus de peine à me les mettre en tête, notamment à ne pas confondre les affluents avec les confluents. Ces notions générales acquises, les petites Américaines apprennent à connaître les différents pays comme on apprend des histoires, en suivant sur la carte et la mappemonde les aventures des explorateurs. J'entends encore une fillette de dix ans nous raconter avec autant de naïveté que d'exactitude la vie de Christophe Colomb, en montrant de son petit doigt les Indes où il voulait aller, les chemins qu'avant lui on prenait pour s'y rendre, la route qu'il se proposait de suivre, par l'ouest; enfin son voyage réel et son arrivée dans le Nouveau Monde (1).

Les frais de cours varient depuis 450 jusqu'à 1,000 fr. l'année. C'est plutôt cher pour un externat; mais comme il existe, à peu près sur le même rang, des *high schools* gratuites, nul n'a le droit de s'en plaindre.

A *Bryn Mawr School*, tout l'enseignement, sauf celui du travail manuel, est donné par des femmes bachelières, et deux même doctoresses. La directrice, qui a pris ce dernier titre à *Bryn Mawr College*, et qui a fréquenté les universités d'Europe, est une des femmes les plus distinguées que l'on puisse voir. Tout en visitant les classes, les laboratoires et les salles de dessin, nous échangeons quelques idées sur son récent voyage à Paris. Elle me raconte sa

(1) Des méthodes analogues ont été, fort heureusement, introduites en France.

conversation avec un des directeurs de notre enseignement public, devant qui elle s'étonnait de voir le gouvernement fermer un si grand nombre d'écoles. « Il m'expliqua, dit-elle, que c'était pour sauvegarder la liberté. Je lui répondis qu'en Amérique la liberté consiste à laisser les gens faire ce qu'ils veulent. Je crois que nous ne nous sommes pas compris. »

Je ne quittai point Baltimore sans avoir vu l'université John Hopkins, fondée en 1876, avec les 18 millions de francs légués dans ce but par un marchand de la ville, qui laissait en même temps plus de quinze millions pour un hôpital. Je ne la décrirai pas en détail, ayant encore à parler de deux autres, et craignant la monotonie. Mais il faut dire que celle-là a été spécialement réservée aux études tout à fait supérieures et aux recherches personnelles. Même comme telle, elle s'est assez développée pour qu'il soit maintenant nécessaire de lui faire quitter la partie centrale de la ville où on l'avait d'abord établie ; et l'on se dispose à l'installer, grâce à de nouvelles munificences, sur des terrains plus vastes et plus dégagés. Cependant elle a dû, comme toutes les autres, céder à l'usage d'admettre des *undergraduate* et de s'annexer un collège. Elle n'a encore personne dans les classes préparatoires ; mais déjà elle possède, d'après les statistiques de 1901-1902, 178 élèves dans le *collegiate department*, alors que le *graduate* n'en compte que 169. Les classes *professionnelles* sont suivies par 38 jeunes filles (elles sont exclues des autres cours, ce qui est tout à fait exceptionnel) et par 173 garçons. Il y a peu d'années, quelques élèves du grand séminaire, qui est voisin de l'université, y suivaient certains cours spéciaux, notamment de langues orientales ; pour des raisons que je ne connais pas, le supérieur général de Saint-Sulpice s'y est opposé.

CHAPITRE XVI

FÊTES NATIONALES

A l'armée du Cumberland. — Un major peu courtois. — Inauguration de la statue de Sherman. — Splendide solennité. — Revue. — Prière. — Discours du Président Roosevelt et de quatre généraux. — Cérémonie un peu longue. — Mgr Ireland. — Soirée militaire. — Banquet des quatre armées. — Prière, discours et chants nationaux. — Sur la tombe de Washington.

Suivant la promesse faite à Mgr Ireland, je rentre à Washington le soir du 14 octobre pour assister, le lendemain, à l'inauguration de la statue de Sherman, et le surlendemain au banquet des quatre grandes armées.

Comme l'armée du Cumberland (les autres sont celles du Potomac, de l'Ohio et du Tennessee) tient sa trente et unième réunion annuelle tout en face de chez nous, dans une église *congrégationnelle* qui représente une belle salle de réunion, nous y allons vers les neuf heures, alors qu'on a déjà fini la prière et le premier discours. Stafford n'est pas plus tôt aperçu, que l'on nous invite à monter sur l'estrade auprès de toutes sortes de généraux. Bien nous en prend de refuser cet honneur, car il eût fallu rester jusqu'au bout et entendre, sans compter la musique, un discours, une lecture et jusqu'à dix « remarques » des glorieux officiers de jadis. L'heure que nous passons là n'est cependant pas tout entière ennuyeuse. Sans doute on y rappelle beaucoup d'actions militaires, et, par un étrange effet qui se reproduira les deux jours suivants,

ceux-là y prennent intérêt qui les ont entendues maintes fois, tandis que moi, qui ne les connais pas, j'en attends la fin ; mais il s'y mêle par instants des réflexions à la portée des profanes qui ignorent, avec les principes de la stratégie, la géographie détaillée de la Caroline du Sud, C'est ainsi qu'un vénérable major, oubliant (je l'espère) la présence du général Jan Hamilton, un des rares officiers anglais qui brillèrent au Transvaal, met en relief la difficulté qu'avaient les armées du Nord à combattre les Sudistes chez eux, et, comparant la situation de ceux-ci à celle des Boers, déclare que les Anglais ne l'ont emporté qu'à demi, très lentement et à force de supériorité numérique. Un des principaux chefs en activité, le major général Corbin, dont c'est heureusement le tour de parole, et qui est justement chargé de recevoir le général Hamilton, trouve moyen de réparer cette maladresse en faisant aux mérites de son hôte une allusion qui soulève des applaudissements convenables. Le général anglais, sous prétexte de remerciement, achève de sauver la situation par une improvisation pleine de verve et de bonne humeur, où il annonce, au milieu des rires, que Tommy-Hatkins (c'est le nom familier du soldat anglais) fera mieux une autre fois, et qu'en attendant on peut se rassurer, il se trouve *all right.*



« Les chefs élus d'une puissante nation ont aujourd'hui fait trêve aux devoirs de leur charge pour dédier aux siècles futurs le monument de granit et de bronze qui perpétuera le nom de William Tecumseh Sherman, général de l'armée des États-Unis, le premier des grands chefs de la guerre de la sécession appelé à recevoir des honneurs immortels dans la capitale du peuple qu'il contribua à sauver. » C'est sur ce ton très solennel que commence,

dans l'*Evening Star* de ce soir même, jeudi 15 octobre, le récit de l'inauguration à laquelle nous venons d'assister ; et tout le monde est d'accord pour dire qu'en effet Washington a rarement vu des cérémonies plus impressionnantes.

Le monument se dresse, haut de vingt mètres, sur l'un des plus beaux emplacements de la capitale, entre l'immense édifice du Trésor et les jardins de la Maison-Blanche, à l'extrémité de cette belle avenue de Pensylvanie où Sherman, après une terrible guerre de quatre ans, fit défiler devant le Président et un peuple enthousiaste les restes de son armée victorieuse. Aux pieds de la statue de leur ancien chef, deux cents vétérans sont fiers de monter la garde; et, souvenir encore plus glorieux, le service d'honneur est confié à ce beau régiment de choix qui conserve le costume du temps de Washington, analogue à celui des anciennes gardes françaises. Dans ce pays où les spectacles militaires sont si rares, plusieurs milliers de soldats, représentants de toutes les armes, sont réunis pour glorifier la mémoire d'un héros et se faire passer en revue par le chef de l'État. Sur de vastes tribunes, où flottent les bannières étoilées, siègent, avec l'élite de la nation, presque tous les survivants de la grande guerre : d'un côté, ceux du Potomac et de l'Ohio ; de l'autre, ceux du Tennessee et du Cumberland. Au centre, dans la tribune présidentielle, se trouvent les ministres, les chefs de l'armée et de la marine en grand uniforme, les représentants des nations étrangères, quelques invités plus favorisés. Comme c'est mon ami Stafford qui est chargé de la prière, je dois à cette circonstance une place à laquelle je n'eusse guère pensé. Lui-même est introduit dans le petit cercle des dix à douze sièges qui entourent celui de Roosevelt, et mon rang m'est indiqué non loin de là, dans le voisinage de Mgr Ireland, qui veut bien venir me nommer les personnages présents.

Peu de minutes avant l'heure fixée pour le début de la cérémonie, les fanfares lancent un air national ; le Président de la République a paru au seuil de la Maison-Blanche et, entouré de son escorte, il vient à pied vers la tribune. Il n'y est pas plus tòt monté que la revue commence. Devant Roosevelt debout, très martial, et qui semble penser à ses *Rough Riders,* les détachements des diverses troupes défilent à une belle allure, la plupart suivant des drapeaux qui ont vu le feu dans la guerre cubaine : cavaliers, artilleurs, marins, maints autres que je ne connais pas, et un splendide bataillon de nègres. La revue terminée, l'emplacement où elle avait lieu est en quelques minutes livré à d'autres invités, et, tout se trouvant prêt, le général Dodge, qui dirige la cérémonie, présente le docteur Stafford pour faire la prière. L'immense assemblée, debout, et dans un absolu recueillement, écoute ces paroles prononcées d'une voix très émue et très pénétrante, mais assez forte pour être entendue de tous :

Dieu tout-puissant et éternel, Père de toutes les nations, abaisse tes regards sur nous et daigne nous bénir! En cet heureux jour, nous élevons nos cœurs vers toi avec reconnaissance. Nous te remercions du progrès sans égal par lequel, durant plus de cent années, tu nous as distingués parmi les nations de la terre. Nous te remercions de notre glorieuse histoire, de nos ressources sans limites, de nos richesses, de nos trésors, de notre grande liberté. Nous te remercions de ce qu'à l'heure de l'épreuve tu as suscité des chefs à ton peuple; des chefs qui, par leur courage, leur intelligence et leur esprit de sacrifice, ont sauvé la nation. Accorde-nous la grâce de perpétuer la mémoire des grands hommes, non seulement en monuments de pierre ou d'airain, mais encore bien plus dans nos cœurs par l'émulation de leur exemple et l'imitation de leurs vertus. Par eux tu as sauvé l'Union, l'Union indissoluble, et, par ta protection, invincible à jamais.

Accorde-nous la grâce, ô Dieu, par-dessus toutes les autres, de te connaître et de t'aimer (1).

Ayant commencé ainsi par payer au Dieu des nations leur tribut de louange et d'actions de grâces, ceux qui parlaient au nom de la République exprimèrent l'admiration et la reconnaissance du peuple pour l'homme de devoir qu'ils voulaient honorer. Et d'abord, le général Dodge, qui avait commandé sous les ordres de Sherman, donna, en termes fort simples, l'explication du monument. On avait représenté le héros dans l'attitude fièrement satisfaite avec laquelle, en cet endroit même, il avait assisté au retour triomphant de ses troupes. Deux figures allégoriques, la Guerre et la Paix, rappelaient qu'il avait par celle-là consolidé celle-ci. Les bas-reliefs le montraient conduisant la fameuse « marche à la mer » ; menant l'attaque aux batailles de Chattanooga et d'Atlanta ; seul, la nuit, devant les bivouacs, méditant ses plans de cam-

(1) Peut-être on nous saura gré de reproduire ce beau texte. Il traduit à la perfection les sentiments fondamentaux de la religion nationale :

« Almighty and everlasting God, father of all nations, look down upon us and bless us! Upon this happy day we lift our hearts to thee in gratitude. We thank thee for the unparalleled progress of more than a hundred years, by which thou hast distinguished us among the nations of the earth. We thank thee for our glorious history, our boundless resources, our riches, our treasures, our great liberty. We thank thee that in the hour of trial thou didst raise up able leaders for thy people, — leaders who by courage, ability and sacrifice saved the nation. Give us the grace to perpetuate the memory of great men not only in monuments of stone and brass, but still more in our hearts by the emulation of their example and the imitation of their virtues. By them thou didst save the Union, the Union one and indissoluble, and by thy protection invincible for ever.

« Give us the grace, o God! above all to know thee and love thee! »

pagne. Des médaillons représentaient les traits des généraux et la tenue des soldats de son armée du Tennessee. Le sculpteur, Carl Rohl-Smith, étant mort pendant l'exécution de son ouvrage, c'était sa femme qui avait achevé le monument : le général Dodge l'en remercia au milieu des applaudissements.

Ce discours achevé, l'on procéda au « dévoilement ». Un petit-fils du général Sherman tira légèrement la corde qui rattachait les deux drapeaux dont la statue entière était enveloppée. Lorsque, écartés avec lenteur comme un écrin qui s'ouvre, ils firent apparaître le fier cavalier sur son haut piédestal, l'émotion s'empara de tous les cœurs; elle grandit encore, tout le temps que les deux bannières, tendues comme des draperies, demeurèrent immobiles derrière le monument, formant sur le ciel bleu un splendide fond de tableau, tandis que les soldats présentaient les armes, que les canons tonnaient et que les fanfares jetaient aux échos les notes entraînantes du *Star spangled Banner*. Les quatre soldats de bronze debout aux angles du piédestal furent ensuite dépouillés des étendards qui les cachaient, et les bannières s'écartèrent de chaque côté du monument avec une lenteur majestueuse, laissant à découvert, au fond de l'horizon, la gigantesque pyramide de George Washington. Ce fut un moment inoubliable. On eût dit que devant Dieu, pieusement invoqué, et devant les chefs de la nation, réunis en cette assemblée, les gloires de la patrie s'étaient toutes donné rendez-vous et apparaissaient. Alors Théodore Roosevelt, Président des États-Unis, rappela à ses concitoyens les vertus qui font un grand peuple :

Ceux qui vivent, dit-il après avoir loué en quelques mots caratéristiques chacun des chefs de la guerre; ceux qui vivent montrent comme il convient leur respect pour les morts illustres s'ils prennent à cœur, et s'ils suivent en leurs actes

les leçons qu'a enseignées la vie des morts illustres. Notre présent hommage à la mémoire de Sherman part des profondeurs de notre être. Nous serions des citoyens indignes si nous n'éprouvions pas une intime reconnaissance pour lui et pour ceux qui, comme lui, sous ses ordres, ayant entendu l'appel anxieux de la patrie, se levèrent avec zèle pour y répondre comme il convenait. Leur sang et leur peine, leur endurance et leur patriotisme, ont fait de nous et de nos descendants leurs débiteurs pour jamais. Non seulement ils ont maintenu l'union du pays, mais ils l'ont fait plus grand et plus riche en lui léguant les actes mêmes par lesquels ils ont accompli ce grand œuvre. Et en même temps que de l'héroïsme victorieux des soldats bleus du Nord, notre peuple a grandi de la vaillance des soldats gris du Sud, de leur dévouement à ce qu'ils croyaient juste; car c'est le propre de cette guerre, trois fois heureuse entre les guerres dans ses résultats, que de nous laisser à tous le droit de saluer également des frères dans les courageux vainqueurs et dans les courageux vaincus.

Nous devons entretenir entre nous, pour être fidèles au passé, l'esprit qui a fait les hommes de la guerre civile ce qu'ils ont été; l'esprit qui produisit les leaders comme Sherman; l'esprit qui donnait à la moyenne des soldats cette indomptable ténacité et cette générosité, grâce auxquelles les armées de Grant et de Sherman se montrèrent égales aux plus formidables machines de combat que le monde eût jamais vues. Il nous faut leur rudesse de corps, leur pénétration et vigueur d'esprit, et, par-dessus tout, ce qui faisait leur qualité dominante : la force du caractère. Leurs vies nous enseignent à dépenser les nôtres dans la poursuite, non de ce qui est agréable, mais de ce que le devoir ordonne. La vie de devoir, non la vie d'aise ou de plaisir, voilà le genre de vie qui fait le grand homme et qui fait le grand peuple.

Plus pressant encore que le devoir de maintenir l'honneur acquis par nos ancêtres dans la guerre, s'impose à nous le devoir de déployer le même patriotisme qu'eux dans les affaires de la paix. Les devoirs de la paix sont la règle de tous les jours, ceux de la guerre ne sont que l'exception; or, pour

les peuples comme pour les individus, la dignité de la vie dépend de la manière dont s'accomplissent les devoirs quotidiens.

Bien peu, dans chaque génération, peuvent rendre les services que Sherman a rendus ; mais chacun de nous, suivant ses moyens, peut reproduire quelque chose de ces qualités de caractère dont la réunion fait la grandeur de Sherman : son courage, sa bonté, son honnêteté, sa simplicité, son ferme bon sens, son humanité et sa tendresse dans les relations intimes de la vie; enfin, son inflexible droiture d'âme et son loyal dévouement à tout ce qui, dans cette République libre, est consacré et symbolisé par le drapeau de la nation (1).

Je ne m'étonne pas, après avoir entendu Roosevelt, de ce que ses discours, qui nous paraissent admirables sans doute comme inspiration, mais si étrangement composés, exercent une telle influence sur ceux qui les écoutent. Absolument insoucieux de l'art, et peut-être par là même artiste comme on doit l'être, il ne se montre préoccupé que de faire entrer, à tout prix, dans l'âme de ses auditeurs les idées et les sentiments qui lui paraissent de nature à les rendre meilleurs. Que lui importent — s'il en devient plus convaincant — l'extrême simplicité des mots ou les répétitions d'idées? Que lui importe même l'absence de nouveauté? Il sera original à force de concevoir et d'exprimer plus naïvement, plus fortement, les vérités qu'on appelle convenues et que trop souvent nous oublions de mettre en pratique. On ne voit pas, du reste, comment il serait possible de l'écouter sans attention. Il y a, dans le ton saccadé et pourtant ému de sa puissante voix, dans la mobilité de son regard et de ses traits, dans l'énergie expressive de ses gestes, un tel mouvement, une

(1) Nous avons cité de ce même discours le passage où Roosevelt, sans crainte de faire allusion à un scandale où se trouvaient alors compromis des hommes de son propre parti, flétrissait avec force les fonctionnaires qui sacrifient le bien public à leur propre intérêt. (V. p. 248.)

telle vie, qu'il faut absolument le suivre comme on suivrait de force le torrent où l'on serait tombé. J'étais à quelques pas derrière lui, un peu sur la gauche, et cependant je ne cessai presque pas de voir le jeu de sa physionomie, tant il trouvait, je ne sais comment, le moyen de se tourner toujours en face de tout le monde et de parler spécialement pour chacun de ses auditeurs. Si Roosevelt n'est pas un grand écrivain, il est sans nul doute un grand orateur.

Avec le discours du Président de la République, la plus intéressante partie de la fête était terminée. Quatre généraux, représentant chacune des armées, allaient cependant prendre encore la parole. Il ne fallait rien moins que le courage de ces braves pour pérorer sans faiblir devant une assemblée distraite et qui se dissolvait de quart en quart d'heure. Ajoutez qu'à grand'peine on pouvait entendre leur voix, couverte par la rumeur lointaine de la foule et par les fanfares qui accompagnaient les troupes rentrant au quartier. Aussi vaillants que sur le champ de bataille, les quatre vieux généraux se souvenaient peut-être du temps où ils mettaient l'ennemi en fuite. A la fin, il ne resta guère devant eux que les personnages officiels et un petit nombre d'invités héroïques. Les gestes suppliants de Mgr Ireland me donnèrent la force de persévérer, même lorsque je n'entendis plus rien que, çà et là, quelques noms de batailles inconnues et quelques : « Je me rappelle ». C'est incroyable, le nombre de faits qu'on se rappelle, à quarante ans de distance, dans les armées du Potomac et du Cumberland. Bientôt la fraîcheur du soir s'ajouta, symbolique, à la durée des discours ; et j'eus pour distraction de voir Roosevelt, plein de miséricorde, aider un de ses voisins à mettre le pardessus. Ma suprême ressource fut de me faire présenter par la générale Corbin, une excellente catholique, au général Jan Hamilton

et de rire avec lui du petit incident de la veille.

Je dois avouer que, le lendemain, en lisant dans le journal ce qu'avaient dit les quatre généraux, j'éprouvai quelque remords de mon irrévérence ; et le lecteur peut-être m'en ferait lui-même des reproches si j'avais le temps de lui soumettre de longues citations. Le général Handerson, de l'armée du Tennessee, n'était point, par exemple, si banal lorsque, après avoir rappelé que Dieu fait les nations, *God is a nation maker,* il analysait en philosophe, en historien et en poète, les éléments constitutifs des grands peuples. Les autres discours, également, supportent très bien la lecture. Mais la cérémonie était tellement longue qu'elle avait fini par en perdre son caractère de solennité. Il reparut toutefois au dernier moment, quand l'évêque anglican de Washington, le Révérend Henry Satterlee, se leva pour prononcer une courte formule de bénédiction. Debout et tête nue, les rares survivants de la journée, parmi lesquels le Président et les ministres, s'associèrent avec recueillement à cette conclusion religieuse de la fête.



Une heure plus tard je dînais en tête à tête avec Mgr Ireland, à l'hôtel où l'armée du Potomac devait donner réception : « Venez, m'avait-il dit, vous me remettrez au courant des affaires de là-bas et je vous présenterai à nos vétérans. » Par ces affaires, je m'empresse de le dire, il entendait surtout le mouvement intellectuel et apologétique. Je n'avais point de notes à consulter avant cet entretien, mais j'avais rassemblé au mieux mes souvenirs, et je croyais naïvement avoir certaines choses à apprendre à un homme qui venait de passer six mois en tournées pastorales sur les bords du Mississipi. Or, il avait lu à peu près

tout ce que j'avais lu, et suivi très attentivement les mêmes controverses. Je découvris ce soir-là un nouvel archevêque de Saint-Paul, autant ou plus admirable que l'homme d'action publique; et, comme je n'essayais pas de dissimuler mon étonnement : « Au fond, me dit-il, je suis un *scholar*. Mon rêve serait d'étudier; mais on n'a pas le temps. » Et il me parla de son grand séminaire, des livres, des programmes, des professeurs, avec une compétence et une prédilection qui me rappelèrent son vieil ami, l'évêque de Rochester. En philosophie, en exégèse, en théologie, Mgr Ireland est un homme de foi et un clairvoyant; c'est aussi un sage et un homme pratique.

Nous commencions à oublier que, ce soir-là, le vent n'était pas à l'apologie. Il fallut quitter ces régions sereines — pas tellement — pour nous rendre à la réception. L'archevêque faisait place à l'ancien aumônier du 5e Volontaires de Minnesota. Les vieux compagnons d'armes s'empressèrent autour de lui, et l'on parla de souvenirs auxquels je n'entendais rien; tout ce que je sais, c'est que, de ma vie, je n'ai été présenté à tant de généraux et de colonels (quelques-uns avaient eu la modestie de rester colonels).

L'armée du Potomac, c'est-à-dire la nôtre, avait résolu de faire sa jonction, dès cette nuit, avec l'armée du Tennessee, bivouaquée dans un autre hôtel. Sur les neuf heures et demie, aux sons d'une musique militaire qui joue les airs nationaux, nous nous mettons en marche deux à deux, le plus gravement du monde. Ireland et un vieil officier vont en tête, marquant le pas, l'air très belliqueux. Les autres vétérans suivent, accompagnés de leur femme ou de leur fille et, pour la plupart, armés d'honnêtes parapluies. Stafford, qui nous a rejoints au sortir de l'hôtel, et qui porte une canne, a vraiment belle allure; je suis fier de marcher à ses côtés : nous sommes les plus jeunes de l'armée,

étant nés vers l'époque où elle faisait la guerre. Un moment l'on put craindre de voir s'arrêter notre marche victorieuse ; la rue était barrée par des réparations de conduits. Mais l'hésitation ne fut pas longue, et, avec un grand ensemble, nous passâmes sur le trottoir. Je recommande la tactique, en temps de révolutions, pour les rues barricadées. Bref, les opérations furent si bien conduites que nous ralliâmes, sur les dix heures, l'armée du Tennessee, sans avoir perdu un homme, ni une femme.

Si la confraternité des armes n'avait pas déjà pénétré mon âme, j'aurais été, comme Potomac, jaloux des Tennessee. Leur réception dépassait de beaucoup la nôtre en éclat ; et ils ne devaient qu'en partie cette supériorité au renfort de notre présence. Toute l'élite de Washington se pressait en leurs vastes salons, et la beauté des fleurs, des illuminations, des toilettes elle-mêmes et de celles qui les portaient, adoucissait, non sans bonheur, le caractère « vétéran » de la soirée. Ireland et Stafford furent des plus entourés : le premier, plein d'entrain et de belle humeur, portant avec fierté sa médaille militaire ; le second, abordé par toutes sortes de personnages qui tenaient à le féliciter, à le remercier, du beau texte de sa prière : « Vous êtes un grand Américain », lui dit-on à maintes reprises, et c'était le suprême éloge. Un mot fort aimable de M. Mac Farland, le premier magistrat de Washington (1), me permit de constater le prestige du curé de Saint-Patrick : « Je vous prie, me dit-il, de me regarder comme à votre entière disposition pour tout ce qu'il vous serait agréable d'étudier durant votre séjour à Washington. Mais je crains que vous n'ayez pas besoin de moi : ami du docteur Stafford, on n'a que faire d'autres influences. »

(1) La cité fédérale est gouvernée par trois commissaires que nomme le président des États-Unis. M. Mac Farland est le premier d'entre eux.



Nul préjugé n'empêche les prêtres, en Amérique, de prendre aux événements de la vie nationale la part qui sied à leur fonction ou qui revient à leur mérite personnel. J'en eus de nouvelles preuves, le lendemain soir, 16 octobre, au banquet de cinq cents couverts qui réunit les sociétés des quatre armées dans la grande salle de l'hôtel Arlington, magnifiquement décorée de drapeaux, de roses et de guirlandes en feuilles de chêne. Le général Brooke, le capitaine J. Mac Cook, le major Mac Elroy portèrent des toasts applaudis au nom des armées du Potomac, du Cumberland et de l'Ohio, et la veuve du général Logan fut écoutée avec plus de faveur encore. Mais le triomphe de la soirée fut pour celui qui s'exprima au nom de l'armée du Tennessee. Un enthousiasme indescriptible souleva l'assemblée lorsque le président eut annoncé que la parole était au Père Thomas E. Sherman, et l'ovation qui salua la fin de son discours dura plus de cinq minutes. Ce n'était pas qu'il se fût montré plus éloquent que ses devanciers; mais il était, pour tous ces braves, le fils de leur glorieux chef; et pas un d'eux ne songeait à se demander, comme peut-être on l'eût fait ailleurs, s'il convenait d'acclamer de la sorte un prêtre catholique, un membre de la Compagnie de Jésus.

C'est trop peu d'affirmer que la religion n'était pas, à leurs yeux, une marque de déchéance. Ils avaient chargé l'un des leurs, l'archevêque Ireland, d'invoquer Dieu en leur nom au commencement du repas; et voici la prière qu'ils avaient tous écoutée avec un recueillement parfait :

Notre Père, qui es dans les cieux, que ton nom soit sanctifié; que ton règne arrive; que ta volonté soit faite.

Tu es maître et souverain de la terre et des cieux, des hommes

et des nations. Nous nous inclinons devant toi en hommage et en prière.

Nous t'adorons, ô Dieu; entre tes mains, nous nous remettons, nous, tes créatures, tes enfants. Que ta loi soit le guide constant de nos pas; ton amour, la constante inspiration de nos pensées et de nos actes.

De toi découlent toutes les bénédictions : sois toujours, nous t'en supplions, notre protecteur, notre père. Accorde-nous la force et la santé de l'âme, comme la santé et la force du corps. Laisse ta droite étendue sur nous en signe de pitié et de grâce.

Verse tes faveurs sur notre patrie. Accorde-lui paix et prospérité; dote ses chefs de prudence; ses défenseurs, de vaillance; tout son peuple, de vérité et de droiture.

Conserve, Seigneur, à l'Amérique ses libertés et l'union de ses États, en même temps que les bienfaits sociaux et nationaux pour lesquels, aux jours d'épreuve et de souffrance, ses fidèles enfants offrirent généreusement sur l'autel sacré du patriotisme le sang vif de leurs cœurs.

Ta gracieuse Providence nous a fait survivre à des marches accablantes et à de meurtrières batailles. En notre nom, au nom de nos défunts amis et compagnons d'armes, dont l'esprit, nous le sentons, s'unit à nous ce soir en ces fêtes fraternelles, nous t'en supplions tous : bénis la République des États-Unis.

O Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, nous t'adorons, nous te louons, nous te prions de nous bénir.

Et ce même soir, dans l'intervalle des discours patriotiques, on chanta les hymnes nationaux dont le texte nous avait été distribué. On chanta *Colombia, perle de l'Océan*, la *Bannière étoilée*, le *Campement du soir*, la *Marche de Géorgie*, avec son refrain électrisant : « Hurrah! hurrah! le drapeau qui vous rend libres, *the flag that makes you free!* » Mais je ne trouvai rien de plus beau que le *Chant de combat de la République :* « Mes yeux ont vu la gloire du Seigneur qui approche... », si ce n'est peut-être les deux

petites strophes d'*America*, le chant national par excellence :

My country, 'tis of thee,
Sweet land of liberty,
Of thee I sing.
Land where our fathers died,
Land of the Pilgrim's pride,
From every mountain side
Let freedom ring.

Our fathers' God, to thee,
Author of liberty,
To thee we sing.
Long may our land be bright,
With freedom's holy light,
Protect us by thy might,
Great God our King.

« Ma patrie, c'est de toi, — douce terre de liberté, — de toi que mon chant parle. — Terre où nos pères sont morts, — terre des fiers Pèlerins (1), — dans tous les coins des montagnes — fais qu'on sonne la liberté.

« Dieu de nos Pères, à toi, — qui fis la liberté, — à toi nos chants. — Que longtemps notre terre brille, — du saint éclat de la liberté ; — protège-nous par ta puissance, — grand Dieu, notre Roi. »

Ce fut bercé de ces airs généreux que je m'endormis pour la dernière fois dans la capitale des États-Unis. Ma mémoire cependant, pour les écouter, me reportait ailleurs que dans la salle du banquet d'Arlington. Étant allé, ce même jour, faire, avant de partir, mon pèlerinage à Mount-Vernon, je revoyais, parmi les arbres séculaires,

(1) Nom spécialement donné aux cent deux émigrants puritains qui, partis de Plymouth le 6 septembre 1620 sur le *May Flower*, débarquèrent au cap Cod le 11 novembre, fondèrent la colonie de New-Plymouth, et devinrent, peut-on dire, le premier noyau de la démocratie dans la Nouvelle-Angleterre.

au sommet des prairies qui s'inclinent vers le Potomac, la résidence pieusement entretenue du fondateur de la République, les chambres où il vécut et celle où il est mort, les objets qui lui appartinrent et, en particulier, cette clef de la Bastille que La Fayette eut la belle inspiration de lui confier. Je revoyais, surtout, cette tombe majestueusement simple, où l'on a bien fait de n'écrire qu'un seul mot : WASHINGTON. « Le nom de Washington, a dit Chateaubriand opposant l'œuvre de ce grand homme à celle de Napoléon, le nom de Washington se répandra avec la liberté d'âge en âge, et il marquera le commencement d'une nouvelle ère pour le genre humain. »

CHAPITRE XVII

PHILADELPHIE

Départ de Washington. — Une ville distinguée. — Philadelphie. — Souvenirs historiques. — La Maison de l'Indépendance. — Réunion ecclésiastique. — Finances paroissiales. — Influence de l'Irlande sur le catholicisme des États-Unis. — L'archevêque Ryan. — Commission indienne. — Une fondation anticléricale : le collège Girard. — *High School* centrale de Philadelphie. — L'université de Pensylvanie. — Principaux dons reçus par les établissements d'instruction en une seule année. — Un grand collège de filles : Bryn Mawr. — Toujours la tolérance. — « Restez en Amérique. »

Il faut prendre la route qui mène vers l'Est; et ce n'est plus, cette fois, comme après les deux visites de Baltimore, pour bientôt revenir sur nos pas. Le départ est définitif. Je quitte Washington par une des rares journées de pluie qu'ait subies mon voyage. On ne voit rien, et je ne veux rien voir. Baltimore elle-même, étant traversée en chemin de fer, ne m'intéresse pas. Je pense au presbytère de Saint-Patrick, au Capitole, à la Maison-Blanche. Mais voici que le train, en ralentissant sa marche, dissipe ma rêverie. Sur un pont étroit, d'une infinie longueur, nous traversons la Susquehannah à son entrée dans la baie de Chesapeake. Le fleuve paraît dormir comme un lac entre les collines en pente qui y reflètent leur manteau d'arbres. Accoudé seul sur la plate-forme, je me croirais dans le désert. Malgré les arches de fer qui nous supportent et

que, du reste, je n'aperçois pas, la nature apparaît aussi grande, aussi primitive qu'elle pouvait l'être il y a trois cents ans. L'Est américain ne saurait passer pour l'un des pays pittoresques du monde; cependant il a ses fleuves démesurés et des forêts encore sauvages. C'est aux fleuves tellement larges pour leur longueur, et terminés en vastes baies, qu'il est en grande partie redevable de sa belle fortune. L'Hudson a fait New-York; la Susquehannah, Baltimore; la Delaware, Philadelphie.

Philadelphie : deux siècles d'existence; un million et demi d'habitants. Il est vrai que Chicago, deux fois moins ancienne, en a presque le double. Mais Philadelphie a grandi normalement; elle a son histoire et ses traditions; elle se pique de bonnes manières et même de noblesse. Elle fabrique des tableaux, des tapis, de la laine, du sucre, du fer, des locomotives; ses trois cent mille ouvriers travaillent en des manufactures qui valent plus de trois milliards de francs; sept mille navires entrent chaque année dans ses ports : mais de tout cela elle est bien moins fière que de sa science, de sa distinction, de sa beauté, de ses grands souvenirs. D'autres villes sont parvenues; Philadelphie est arrivée.

On l'appelle la cité des *homes,* parce qu'elle compte autant de demeures que de familles. La moyenne des habitants par maison y est inférieure à six. Petite ou grande, chaque ménage a la sienne, ordinairement de deux étages, en briques rouges et à perrons de marbre blanc. Il en résulte quelque monotonie; mais dans les principales rues et avenues, c'est une charmante diversité de villas pittoresques. — Les Américains, dit-on en Europe, sont des gens qui ignorent les bienfaits du chez-soi et qui vivent à l'hôtel.

Ce n'est pas qu'à Philadelphie manque l'habituel quartier des affaires. Il y est, au contraire, des plus important,

et j'y retrouve sans enthousiasme les hauts buildings que Washington m'avait fait oublier, les immeubles « mammouths » des compagnies d'assurance, les magasins de quatre mille employés. Presque au milieu se dresse *City Hall*, ou l'hôtel de ville, grand comme Saint-Pierre de Rome, avec une tour de 170 mètres, que surmonte la colossale statue de Guillaume Penn. *City Hall* fut commencé en 1874; il possède 750 pièces; il a été construit de marbre et de granit, en style de la Renaissance française, pour 135 millions.

A ses richesses et à ses géantes proportions je préfère le modeste édifice de briques, bâti en 1732 pour servir de « Maison d'État » et qui porte maintenant le nom d'*Independance Hall*. Ici siégea, de 1775 à 1781, le Congrès continental qui fut l'âme de la Révolution; ici, à la date inoubliable du 4 juillet 1776, fut signée la Déclaration de l'Indépendance. Ici encore, le 3 novembre 1781, comme je le lis avec fierté sur les inscriptions commémoratives, les 24 étendards pris à Yorktown furent « mis aux pieds du Congrès et de l'Ambassadeur de France ». Ici, le 17 septembre 1787, fut adoptée et signée la Constitution des États-Unis. En 1793 Washington et en 1797 John Adams y furent installés présidents de la République. Comment regarder sans émotion la table authentique sur laquelle les délégués des divers États signèrent la Déclaration de l'Indépendance? Comment, lorsqu'on vous montre *Liberty Bell*, la cloche fameuse qui la première sonna pour annoncer ce grand acte, ne pas songer au branle qui est parti de là? Je n'ai rapporté de mon voyage qu'un seul souvenir matériel; c'est une médaille de bronze, qui reproduit la cloche avec cet exergue : « *Proclaim liberty throughout the land unto all the inhabitants*. A tous les habitants d'un bout à l'autre du pays annonce la liberté. » Continuez de sonner, cloche libératrice! Ce n'est pas assez que l'Amé-

rique vous ait entendue. Sonnez pour ce qui reste d'opprimés dans le monde. Sonnez, faut-il le dire? pour la nation qui accourut si généreuse à votre appel ; et puissent, en vous écoutant, les représentants de la France se souvenir qu'autrefois les peuples affranchis déposaient leurs trophées devant elle !



Que de changements depuis que, il y a deux siècles, Guillaume Penn recevait sur ces rives la première colonie de quakers ! La très grave et naïve secte est encore prospère à Philadelphie, et bien d'autres églises protestantes ont pris place à côté d'elle ; mais nulle confession ne s'y est développée autant que le catholicisme. Ses fidèles, à eux seuls, forment au moins le quart de la population. Ils sont 475,000 dans le diocèse, avec 374 prètres séculiers et 103 réguliers, 106 grands séminaristes, 98 frères des écoles chrétiennes, 2,135 religieuses réparties en 19 congrégations. Sans parler des sept collèges ni des deux écoles industrielles qui leur appartiennent, ils élèvent 3,213 enfants dans leurs orphelinats et 45,353 dans leurs écoles paroissiales. Ils ont dans la ville même de Philadelphie 84 paroisses, 14 de plus que n'en compte Paris. Et que de vie dans chacune ! Je suis descendu au presbytère de Notre-Dame de la Merci, dans North Broad street. La paroisse, qui n'a pas quinze ans d'existence, possède une des églises les plus artistiques et les plus pieuses que l'on puisse rèver, un presbytère assez grand et confortable, une école où les sœurs intruisent 510 enfants ; et le tout a coûté dans les trois millions. En Amérique, dès qu'il se bâtit une ville nouvelle, ou un quartier neuf dans une ville ancienne, ou bien encore dès qu'une paroisse est devenue

trop populeuse pour être suivie de près, l'évêque fait venir un jeune prêtre et lui assigne comme champ d'action tel ou tel territoire : « Vous êtes curé de tel pays, ou curé de telle rue à telle autre. Allez et faites de votre mieux. » De constructions ou d'argent, il n'est pas question. Il s'agit de se débrouiller. En quelques années, tout est créé, organisé, à peu près payé ; l'évêque peut venir consacrer l'église, bénir l'école, féliciter le curé et ses paroissiens. On devine si le prêtre, pour mener à bien pareille tâche, doit être actif et en bons termes avec sa paroisse.

Ce n'est pas mon hôte, M. Coghlan, qui aura manqué à ce double devoir. Il me reçoit un samedi, veille de l'inauguration de nouvelles orgues. Tout le monde est sur pied, dans le presbytère et dans la paroisse. Je n'ai jamais vu ruche si affairée. Il s'agit de réussir le concert sacré de demain soir, pour l'honneur de la paroisse et de la maîtrise, pour le paiement aussi de ce qui manque aux cinquante mille francs que l'orgue a coûtés. Les billets sont tarifés un dollar ; mais ceux-là même envoient leur offrande, qui ne pourront y assister, et d'autres tiennent à payer deux, trois, dix fois le prix demandé. Tous frais soldés, la soirée rapportera mille dollars ; la société qu'on a fondée pour s'occuper de l'orgue n'aura pas à se plaindre. De samedi midi, heure de mon arrivée, jusqu'à dimanche minuit, le curé, ses vicaires, son neveu récemment ordonné, sa nièce, qui tient les comptes, n'ont pas une minute de repos. Je me demande comment on résiste à une pareille vie. On n'y résiste pas toujours ; le lundi matin, M. Coghlan est obligé de prendre le lit aussitôt après sa messe. Notez bien que ce travail matériel n'a pas empêché les prêtres d'être quatre fois l'heure demandés au parloir ou au confessionnal. C'est encore la nièce qui est la moins à plaindre : elle peut, au moins, expédier ou compter en paix ses monceaux de tickets et de dollars.

Tout le monde a trouvé le concert superbe. Si je n'en dis rien, c'est à cause uniquement de mon incompétence. J'aurais autant aimé qu'elle fût admise de M. Coghlan, et qu'il ne tînt pas tant à avoir mon avis sur chaque morceau d'orgue et sur chaque solo. Malgré toute ma bonne volonté, il aura pensé, ce soir-là, que mon anglais manquait de richesse et de précision.

C'est une honte, mais j'avouerai que je pris plus d'intérêt au dîner de confrères qui précéda la fête musicale. Ils étaient là une douzaine des principaux curés de Philadelphie ; et justement l'un d'entre eux venait d'être nommé, dans les conditions que j'ai dites, à la tête d'une paroisse à créer. Presque tous avaient fait le voyage de France plusieurs fois, ce qui suppose de l'ouverture d'esprit et quelque argent de poche. Leur traitement, qu'ils reçoivent de la fabrique, est (tous frais payés, sauf le vêtement et la nourriture) de 800 dollars par an, sans compter un casuel de 400 à 500 ; le traitement des vicaires est de 600 dollars. Il en est de même dans le diocèse de New-York ; dans celui de Baltimore, les curés touchent un traitement de 1000 dollars (1). Évidemment, c'est la grande aisance ; mais ils ne thésaurisent pas, et ne regardent à aucune dépense généreuse. Un peu comme en Irlande, les fidèles tiennent à ce que leur clergé ne manque de rien, sachant, du reste, qu'ils peuvent recourir à lui dans tous leurs besoins.

Les ressources viennent principalement de la location annuelle des bancs, et des quêtes du dimanche. La propriété et l'administration des biens appartiennent à la

(1) Les pasteurs protestants reçoivent, en général, deux à trois fois plus que les prêtres catholiques. D'après M. Bryce (*la République Américaine*, t. IV, p. 472), les ministres presbytériens et congrégationalistes sont les mieux rétribués; ils touchent, dans les grandes villes, entre 8,000 et 15,000 dollars.

paroisse considérée comme personne civile et représentée par le conseil de fabrique, dont le curé est le principal membre ; c'est l'évêque, président de droit, qui choisit à son gré les autres. Dans quelques provinces, la personnalité civile réside dans le diocèse représenté par l'évêque seul, et celui-ci délègue, en chaque paroisse, ses pouvoirs au curé assisté de deux paroissiens. Les deux régimes, dans le fond, reviennent au même, et laissent le pouvoir spirituel complètement maître de la gestion de ses biens. Il a fallu, pour en arriver là, soutenir, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, des luttes assez vives contre les délégués laïcs de la paroisse. Mais le système fonctionne maintenant sans difficulté, et les fidèles se contentent du compte rendu, d'ailleurs exact et complet, qu'on leur fait tous les ans de l'emploi de leurs deniers.

Comme il n'est pas impossible que l'Église de France, après des années plus ou moins longues de luttes et de tâtonnements, finisse par en venir à un régime analogue, on ne lira pas sans intérêt ce qu'en pensait un des principaux évêques d'Amérique, plus apprécié pour la sagesse de son administration que pour la hardiesse de ses vues. Voici ce que Mgr Corrigan, archevêque de New-York, écrivait au vicomte de Meaux en lui envoyant le tableau des recettes et dépenses de plusieurs paroisses : « Nous dépendons, pour notre pain quotidien, de semaine en semaine, de la charité des fidèles. Jusqu'à présent la Providence de Dieu et la générosité du peuple ne nous ont jamais fait défaut, Ce système a ses avantages, sans doute ; mais il est précaire. Son grand avantage, à mon sens, c'est qu'il unit étroitement ensemble le prêtre et le peuple; c'est que, grâce à lui, tous prennent intérêt au progrès de la religion. Quand un homme fait des sacrifices pour sa religion, il s'y attache, il est plus disposé à y conformer sa vie. A ce point de vue, notre système est

incontestablement bon. De plus, il rend le clergé, jusqu'à un certain point, dépendant du peuple, et dès lors crée un nouveau lien entre l'un et l'autre. Il en résulte un bien spirituel pour les prêtres; ils deviennent plus circonspects et plus attentifs envers ceux de qui ils reçoivent leur subsistance. Nous sommes absolument libres vis-à-vis du gouvernement, et, par conséquent, rien ne nous empêche de donner nos soins sans partage à la santé des âmes dans notre troupeau (1). »

Nous avons tout à l'heure, pour expliquer les sentiments des catholiques envers leurs prêtres, fait allusion à ce qui se passe en Irlande. En donnant plus de place au rapprochement; en le faisant, à bien dire, porter sur presque tous les points, on aurait peut-être le secret de la prospérité actuelle de l'Église américaine, de sa générosité, de sa ferveur, du dévouement réciproque des fidèles et du clergé. Sans méconnaître les grands services qu'elle a reçus du clergé français, surtout à ses débuts et jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, on peut dire que l'Église américaine est essentiellement une Église irlandaise. Beaucoup de ses prêtres sont nés en Irlande; presque tous sont fils d'Irlandais. C'est d'Irlande aussi qu'est venue la très grande majorité de ses fidèles; et si d'autres contrées, comme l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche, lui envoient aujourd'hui un nombre égal d'émigrants, on ne doit pas oublier qu'ils sont reçus et qu'ils se fondent dans des communautés déjà toutes formées. Or, le caractère de celles-ci est sans aucun doute à base de zèle irlandais et de patriotisme américain; elles ont gardé les élans de cœur du pays d'origine et elles y ont joint, sinon peut-être toute l'indépendance, au moins le sens pratique du pays d'adoption. Mes douze curés de Philadelphie parlent

(1) *L'Église catholique et la liberté aux États-Unis*, p. 251.

tous de l'Irlande comme on parle d'une patrie. Dans les toasts qu'on me porte à la fin du repas, je suis, en qualité de Français, salué comme un frère celte. Je réponds en promettant de rapporter aux aînés de la famille les vœux des plus jeunes et surtout leurs exemples de succès. Au moment de nous séparer, M. Coghlan, qui est la droiture et la bonté mêmes, ne pourra se défendre de me dire qu'il m'aime beaucoup tel que je suis, mais qu'il m'aimerait davantage encore, s'il n'avait cru découvrir en deux ou trois de mes paroles quelque sympathie pour l'Angleterre.

*
* *

Je ne pus qu'au dernier soir de mon séjour aller voir Mgr Ryan, archevêque de Philadelphie, et son auxiliaire, Mgr Prendergast, qui est en même temps l'unique vicaire général. Chez ce dernier se tient le conseil d'administration du *Catholic Standard and Times*. Ce journal paraît seulement une fois par semaine, comme toutes les autres feuilles religieuses des États-Unis; et le lecteur n'a pas oublié ce que pense là-dessus le cardinal Gilbons. Le *Catholic Standard* se suffit à lui-même. Je ne crois pas, à cette distance, trahir la délibération à laquelle on me permit d'assister, en disant qu'elle finit par le vote d'un dividende très convenable.

A l'issue de ce conseil, où il a eu voix délibérative, M. Coghlan me conduit chez l'archevêque. Mgr Ryan jouit d'une grande réputation d'orateur, et il est connu pour sa largeur d'idées. Résumant le discours prononcé par lui au centenaire de la fondation de la hiérarchie catholique, en 1889, M. de Meaux nous le montre qui attribue les progrès de l'Église en Amérique « à Dieu d'abord et à ses ministres, ensuite aux institutions libres des États-Unis ».

Ce sont les catholiques, d'après l'archevêque de Philadelphie, qui ont le plus profité de la liberté religieuse; il revendique pour eux l'honneur de l'avoir inaugurée dans le Maryland (1), et il remercie les quakers de l'avoir instituée en Pensylvanie. Sans méconnaître qu'en d'autres temps et d'autres contrées l'union de l'Église et de l'État a été salutaire autant que légitime, il pense qu'il n'est pas dans la Constitution américaine de disposition plus bienfaisante que celle qui les tient séparés : « Sous ce régime, dit-il en propres termes, l'Église a pu appeler toutes les vertus et toutes les facultés naturelles de l'homme à la défense des vérités surnaturelles; et si parfois, dans le combat, à travers la contradiction des doctrines, il arrive aux chrétiens fidèles de s'aventurer au delà des justes bornes, mieux vaut, après tout, la liberté avec ses méprises, que la servitude avec ses abaissements (2). »

Je n'ai pas le temps de soumettre de si vastes questions au vénérable et très bienveillant archevêque. La conversation tombe sur la Commission indienne, dont il est membre. Les dix personnages dont elle se compose sont choisis par le Président parmi les citoyens les plus considérés et les plus indépendants de la République. Ils ont pour mission de veiller à ce que les Indiens soient, dans leurs réserves, gouvernés avec justice et protégés avec intelligence. Le rapport annuel, que m'a donné Mgr Ryan, s'occupe de tous leurs besoins matériels et moraux; il expose en détail ce qu'on a omis, ce qu'on a fait, ce qu'on pourrait faire dans leur intérêt, depuis le programme de

(1) Il aurait pu ajouter que le premier gouverneur de New-York à établir la tolérance fut un catholique, Thomas Dougan (1683). C'était, il est vrai, dans un temps où elle profitait surtout à ses coreligionnaires, extrêmement peu nombreux.

(2) Vicomte DE MEAUX, *L'Église catholique et la liberté aux États-Unis*, pp. 3 et 4.

leurs écoles jusqu'à l'irrigation de leurs territoires, depuis l'enseignement professionnel jusqu'à la régularisation de l'état civil et surtout des mariages; il recommande en particulier d'abandonner complètement le système des « rations », qui consistait à pourvoir à tous les besoins essentiels des Indiens même valides, et qui ne faisait, naturellement, qu'entretenir chez eux la pire oisiveté. Mgr Ryan fait partie de la Commission indienne depuis le 14 avril 1902, date à laquelle il y fut nommé par Roosevelt en remplacement du Rév. Whipple, évêque anglican de Minnesota, mort quelques mois plus tôt. La nomination d'un prélat catholique pour succéder à un protestant ne laissa pas de soulever des réclamations dans un petit nombre de journaux. On ne peut pas dire que le Président de la République n'en ait tenu aucun compte; une autre vacance s'étant produite peu après, il y nomma, pour bien affirmer son droit et son indépendance, le plus en vue des catholiques laïques, M. Charles Bonaparte.

*
* *

Philadelphie n'est guère moins remarquable que Boston pour le développement de ses écoles, collèges et universités. *Drexel Institute*, fondé par A.-J. Drexel en 1891, au prix de dix millions, prépare plus de 2,000 étudiants aux carrières industrielles. *Girard College* doit être le plus riche orphelinat du monde. Le Français dont il porte le nom, et qui mourut à Philadelphie en 1831, légua pour élever *poor, white male orphans*, « des orphelins mâles, blancs, pauvres », une somme de dix millions de francs que d'autres bienfaiteurs ont portée maintenant à une centaine. Girard ayant mis comme condition à son legs que jamais un prêtre d'aucune confession ne franchirait le seuil de l'établissement, les autorités hésitèrent

à accepter une telle fondation; mais, s'y étant à la fin décidées, elles ont fait de leur mieux pour observer la clause du testament : on a bâti une chapelle dans l'orphelinat, mais les laïques seuls y font la prière, et les enfants vont au dehors remplir leurs autres devoirs religieux. Avec la lettre officielle de M. Harris, je n'aurais eu, pour être admis, qu'à substituer un nœud de cravate à mon col romain; il me parut qu'il valait mieux respecter, moi aussi, les intentions de M. Girard. D'autres institutions non moins intéressantes pouvaient, du reste, m'occuper, notamment la *High School* centrale, l'université de Pensylvanie, et *Bryn Mawr College*.

La *High School* centrale de Philadelphie est, de toutes manières, la plus importante que j'aie visitée. A regarder ses programmes et la qualité de son enseignement, elle ne diffère des collèges que par cette supériorité d'être absolument gratuite et ouverte à tous les enfants des écoles primaires soit publiques, soit privées, qui en subissent avec succès l'impartial examen d'entrée. Elle coûte à la ville 123,590 dollars par an. Les professeurs sont au nombre de 54 pour 1,470 élèves, tous externes. On y est admis en moyenne vers quinze ans, bien qu'on puisse se présenter à partir de treize. Cinq années de cours aboutissent aux grades de bachelier ès arts et de bachelier ès sciences; deux années supplémentaires couronnées par une thèse peuvent mener au grade de maître ès arts. Les élèves ont le choix entre quatre sections : classique, latin-sciences, langues modernes, commerce. Mais certaines branches de culture générale sont communes à toutes les sections; le latin, par exemple, est obligatoire pendant les quatre années dans les deux premières sections, deux ans dans la section des langues modernes, un an dans la section commerciale. Les programmes de cette dernière section me semblent significatifs; les sept matières qu'ils

comprennent sont, dans l'ordre même du catalogue : langue et littératures anglaises, langues étrangères, mathématiques, histoire, sciences physiques et naturelles, économie politique, technique des affaires. Et voici, presque mot pour mot, les remarquables instructions qui sont données aux professeurs sur l'esprit de cet enseignement : « Le but poursuivi par la section commerciale est avant tout éducatif. Elle n'est pas une simple *business school*, et la technique des affaires, dans la mesure où il faut l'introduire, doit y tenir une place subordonnée. Les élèves seront instruits d'abord à penser, et à penser avec soin, avec prudence, avec rapidité, sur la matière qu'on leur soumettra. Le programme même des études doit faire voir l'importance qu'a dans les affaires la culture proprement libérale. Littératures, langues, histoire, mathématiques, sciences, économie, autant de connaissances utiles dans le commerce, et qui assurent à celui qui les possède la supériorité comme homme et comme négociant. Il ne s'agit pas de former ici un homme entendu en affaires, mais un homme développé de telle sorte qu'il puisse rapidement comprendre les affaires qu'il rencontrera et y réussir. » On n'a pas mis à la tête de la *Central High School* un grand commerçant, mais un écrivain moraliste, et des plus distingués qu'il y ait aux États-Unis, le pasteur méthodiste Robert Ellis Thompson. Indépendamment des qualités plus rares qu'attestent ses ouvrages, j'appréciai fort l'étonnante précision avec laquelle, en moins d'une heure, me voyant pressé, il me montra sa splendide école et m'en expliqua le fonctionnement.

Je restai plus longtemps à l'université de Pensylvanie, où l'on eut l'attention de me donner pour guide le professeur de littérature française, un aimable compatriote. Quels renseignements choisir parmi ceux que je trouverais en

236 pages de rapport imprimé et dans un annuaire de 530 pages? L'université se fait gloire de remonter au milieu du dix-huitième siècle et de devoir sa naissance à des « propositions » de Franklin « relatives à l'éducation de la jeunesse en Pensylvanie ». Rien ne manque aujourd'hui à son organisation, ni dans l'ordre intellectuel et moral ni dans l'ordre matériel. Sauf la théologie, il n'est branche du savoir humain qui ne soit enseignée dans un de ses 358 cours, étudié par un groupe de ses 2,583 élèves. De ces derniers, 1,113 suivent les classes du collège, où l'on fait rentrer, avec les études classiques et scientifiques auxquelles nous songeons d'abord, l'architecture, la mécanique, l'électricité et tout l'art d'ingénieur. Les *graduate* sont 179 en « philosophie » c'est-à-dire, pratiquement, dans la faculté des lettres, 386 en droit, 542 en médecine, 14 en hygiène, 365 en dentisterie, 78 en médecine vétérinaire. Pour ce nombre d'étudiants, qui n'a pas, en somme, de quoi nous surprendre, les ressources de toute espèce dépassent ce qu'on voudra imaginer ; et quand on pense que chaque année voit grandir les édifices, les musées, les bibliothèques, les laboratoires, tout ce qu peut attacher les jeunes gens à leur vie universitaire — appartements gracieux et à bon marché, restaurants confortables, jouissance gratuite de salles de jeux, de piscines, de gymnases, — on se demande à quel prix colossal doit revenir la formation complète d'un Américain.

Il est vrai que cette formation ne coûte guère au Trésor public. Quelques universités sont entretenues par les États ; mais la plupart se suffisent largement à elles-mêmes avec les munificences particulières dont elles ne cessent d'être l'objet. Mais, puisqu'on parle toujours de ces dons extraordinaires, il y aura peut-être intérêt à donner là-dessus quelques chiffres précis, et, pour qu'on ne nous accuse pas de choisir une année exceptionnelle, prenons tout simple-

ment la dernière dont on possède les comptes, l'année scolaire 1901-1902.

En dehors de ses revenus propres et des droits d'enseignement, l'université de Pensylvanie a reçu en pur don, durant cette période, la somme de 936,851 dollars 67 cents, c'est-à-dire, vu le change, à peu près cinq millions de francs, auxquels il faudrait ajouter la promesse ferme d'un citoyen, Joseph Warton, qui s'est engagé à augmenter de cinq cent mille dollars une fondation faite par lui. La moitié des cinq millions versés a été léguée par une seule personne, M. Joseph Bennett; mais, ce qui nous paraît bien plus caractérisque, les deux autres millions et demi ont été donnés en petites sommes (c'est une façon américaine de parler) par plus de quatre cents souscripteurs volontaires. Le prévôt a raison, dans son rapport, d'insister sur ce témoignage évident du dévouement des Américains à la cause de l'instruction, et sur la responsabilité que portent les éducateurs d'une nation à ce point généreuse.

L'université de Pensylvanie, quoique l'une des mieux dotées, ne constitue pas une exception. En 1902 encore, Mme Jane L. Stanford a donné en propriétés et valeurs diverses à l'université californienne qu'a fondée son mari 30 millions de dollars, plus de 150 millions de francs. M. Carnegie a donné 10 millions de dollars à l'Institut qui porte son nom, 100,000 au collège de l'Etat de Pensylvanie et 100,000 à l'Institut technologique d'Oboken, en New-Jersey. M. Rockefeller a donné 1,250,000 dollars à l'université de Chicago, déjà enrichie de ses largesses, 250,000 à Bryn Mawr College; 200,000 à Oberlin College, en Ohio; 140,000 à Wellesley College, en Massachusetts. Ayant offert un million de dollars à Harvard si les amis de cette université en ajoutaient 500,000, il a ainsi amené une donatrice, Mme C. P. Hun-

tington, à en offrir, elle seule, 250,000. Le roi du pétrole se plaît à ce genre de *matches* d'ailleurs intelligent et très profitable; comme il avait pris l'engagement de donner 200,000 dollars à Bernard College, si l'on en trouvait autant d'autre part, il arriva qu'on en recueillit 50,000 de plus : fort gracieusement, il en ajouta le même nombre, et le collège retira de ce petit jeu 500,000 dollars. Quantité d'établissements ont reçu de divers souscripteurs entre cent mille et un million de dollars. La succession Fayerveather a donné 300,000 dollars à Yale, 200,000 à Columbia et autant à Cornell, 100,000 à dix autres collèges ou universités, sans compter quelques aumônes de 50,000 dollars; et, quand tout sera réglé, on calcule qu'il restera encore 150,000 dollars pour chacun des établissements nommés, plus 1,225,000 dollars à répartir entre une trentaine d'autres institutions, la plupart consacrées à l'éducation des femmes. Avant d'arrêter cette liste, bien faite pour éblouir des Européens, je tiens à y noter 200,000 dollars donnés par une Américaine de Paris à l'université de Chicago pour y créer un cours français de pédagogie; 450,000 dollars destinés par Mme Anna Eliza Walsh, de Brooklyn, à l'éducation de prêtres catholiques; et 250,000 dollars offerts par un anonyme à *Cooper Union Institute*. Les dons anonymes sont encore assez fréquents, dans les listes que j'ai sous les yeux; mais ils ne s'élèvent pas, d'ordinaire, à ces proportions.



L'un des collèges les plus favorisés est celui de Bryn Mawr, où je demande au lecteur de me suivre avant que nous ne quittions la Pensylvanie. En dehors des 250,000 dollars de Rockefeller, déjà mentionnés, et de 22,630 que lui a donnés l'association de ses anciennes élèves, il a

reçu en 1902 neuf souscriptions de 10,000 dollars, une de 8,000 et 14 de 5,000, soit, au total, pour une seule année, 526,000 dollars, plus de 2,650,000 francs. Avec ce qu'ajoute la pension des élèves c'est-à-dire 400 fois deux mille francs, voilà un collège qui peut faire ses frais, consentir des prêts d'honneur aux étudiants qui en ont besoin, acheter 20,000 francs de livres par an (1), s'abonner à 332 revues, tenir ses instruments de travail et ses laboratoires au courant de toutes les découvertes, s'agrandir constamment d'édifices nouveaux et de plus en plus parfaits. La tendance est générale, aux Etats-Unis, de reproduire dans les collèges et universités le meilleur style de la Renaissance anglaise; c'est l'idéal, de bâtir parmi les pelouses vertes et parmi les grands arbres une cité de castels féodaux et de cottages enveloppés de lierre. Nulle part nous n'avons vu cet excellent goût donner un plus bel ensemble qu'à Bryn Mawr; et lorsque j'y arrive en voiture, après avoir traversé Fairmount Park et la riche campagne qu'on nomme le « jardin de la Pensylvanie », il me semble que je suis tout d'un coup transporté au centre d'Oxford, dans le jardin presque sacré de New College, dans les allées de Magdalen, dans les prairies de Christ-Church.

En l'absence de la présidente, nous sommes reçus, le neveu de M. Coghlan et moi, par la jeune secrétaire, une ancienne élève, et qui, si ses compagnes sont également simples, énergiques, intelligentes et aimables, donne une fière idée de l'éducation de Bryn Mawr. Elle nous montre la bibliothèque, les salles de cours, le grand hall, les *dormitories*, avec leurs salles à manger, leurs salons, leurs chambres gracieusement meublées. Cette visite me rappelle

(1) Bryn Mawr, par exemple, a acheté en 1892 la bibliothèque de M. Amiaud, l'assyriologue, ce qui a constitué un premier fonds excellent de livres et de textes orientaux, enrichi depuis lors.

en beaucoup plus grand *Trinity college ;* et j'en fais la remarque à notre guide : « Je me réjouis de la ressemblance, dit-elle, mais je n'en suis pas surprise. Les religieuses de *Trinity* sont venues chez nous étudier le système. »

Les élèves de Bryn Mawr se divisent en trois classes : les *graduate,* les *undergraduate*, les simples auditrices. Les étudiantes graduées ne peuvent être admises que munies du baccalauréat de la maison ou d'un collège estimé. Elles ont comme couronnement d'études les grades de maîtresses ès arts et de docteurs en philosophie. En 1900-1901, elles étaient 49. Il faut distinguer parmi elles les *fellows*, au nombre de 11, qui ont obtenu par leur mérite des bourses de 525 dollars; et les *graduate* ordinaires, parmi lesquelles se distribuent encore huit bourses de 500 dollars. — Les *undergraduate*, qui étaient 349 en 1901, ont à subir, pour entrer, un examen qui porte sur l'algèbre, la géométrie plane, le latin, l'histoire, la composition anglaise, les sciences physiques et naturelles, et deux de ces trois langues : le français, l'allemand, le grec. Les baccalauréats, auxquels elles se préparent, équivalent aux nôtres. — Les auditrices, *hearers*, ne sont pas immatriculées et n'ont pas droit au titre d'élèves de Bryn Mawr. Elles doivent être âgées d'au moins vingt-cinq ans. Il n'y a point pour elles de règle précise ; on ne les reçoit et on ne les garde que si elles se montrent capables de profiter sérieusement des cours; des certificats spéciaux peuvent leur être délivrés par leurs professeurs, mais elles sont exclues des grades proprement dits C'est une sage et très souple manière de rendre le haut enseignement accessible aux femmes sérieuses dont les études premières n'auraient pas été dirigées suivant les programmes. Leur travail est nécessairement désintéressé, puisqu'il ne mène à aucun titre officiel. Il n'en n'est pas de même des autres étudiantes; elles peuvent, elles aussi, chercher la science

pour la science, et plusieurs le font, mais elles n'ignorent pas que les grades de Bryn Mawr, justement estimés dans toute l'Amérique, leur assurent, dès qu'elles le veulent, le succès en cette carrière de l'enseignement qui prend chaque jour plus d'importance et qui est si bien rétribuée.

La religion a sa place dans ce grand collège comme partout. Chaque matin on fait la prière à la chapelle, et tous les mercredis soir on y célèbre un service où prêchent alternativement les ministres de diverses confessions protestantes, les catholiques n'acceptant pas un tel communisme. Aucun de ces exercices n'est obligatoire. Le dimanche, des voitures de la maison conduisent les étudiantes aux églises de leur choix; il y en a de toutes les sortes dans le voisinage, et, à la rigueur, quinze minutes de chemin de fer conduiraient à Philadelphie les plus exigeantes. On peut vivre en bon voisinage sans penser de même; tolérer les croyances d'autrui n'est pas abdiquer les siennes. On m'a raconté que Mgr Keane fut invité, il y a quelques années, à prononcer un discours religieux devant l'université Harvard. Le président Elliott, en le remerciant, rappela qu'un original avait laissé autrefois des fonds pour qu'on fît chaque année une conférence sur les abominations du Papisme, *the abominations of Popery*, et il lui offrit de traiter le sujet. L'archevêque déclina en riant la proposition et conseilla au président de s'adresser à Mgr Ryan, spécialiste en la matière.

Notre visite à Bryn Mawr se termine par une promenade en voiture dans le parc. C'est la fin de l'après-midi. Les étudiantes s'adonnent au tennis, au foot-ball, au cricket. Elles ne semblent guère souffrir de surmenage ni de névrose. Si ce n'est ici même, ce doit être en un collège semblable que M. Doumic, égaré aux États-Unis, commença de comprendre, en voyant ces jeunes filles lancer les balles si vigoureusement, « le peu de chose qu'est un

homme ». En même temps que leur air de santé me rappelle cette boutade du moins yankee de nos littérateurs, l'absence de soucis, la joie qu'elles portent sur leur visage me font penser à ce mot de La Bruyère : « J'ai vu souhaiter d'être fille, et une belle fille, depuis treize ans jusqu'à vingt-deux et, après cet âge, de devenir un homme. » Nulle part, je crois, ce vœu ne serait mieux justifié que dans les pays anglo-saxons où, contrairement à ce qui se passe chez nous, la jeune fille est beaucoup plus libre que la femme mariée.

Nous repartons pour Philadelphie au soleil couchant. Ses rayons, en ce mois d'octobre, pénètrent d'une poésie profonde les prairies encore vertes, les forêts aux feuilles rouges, le grand parc accidenté de Fairmount, ses vallées, sa rivière. La beauté augmente encore avec l'apparition des premières étoiles. Malgré la fraîcheur de la nuit tombante, je me réjouis que la voiture marche si lentement. J'aime la nature américaine ; elle garde je ne sais quoi de primitif jusqu'autour des cités et là même où elle a subi les retouches de l'homme. C'est un peu comme les habitants, si simples à la fois et si cultivés, si progressistes et si naïfs. Avec le jeune prêtre qui m'accompagne, nous parlons à cœur ouvert. Quel esprit libre, et cependant quelle candeur ! Quelle sérénité dans la possession du vrai, et quelle ignorance des difficultés ! Quelle confiance dans le bien, dans l'utilité de l'action, dans la bonne volonté des compagnons de route ! Quelle foi dans son pays et dans son Église ! Je l'encourage dans cet optimisme, et cependant je ne peux lui cacher qu'en nos vieux pays tout ne marche pas si aisément. Il me demande pourquoi, et je lui en donne quelques raisons qui le rendent triste : « A votre place, dit-il en manière de conclusion, je resterais en Amérique. »

Le lendemain j'allai à New-York où se prennent les bateaux de France.

CHAPITRE XVIII

RETOUR A NEW-YORK. — ENCORE L'ÉDUCATION

LE PROPHÈTE ÉLIE III

Saint-Sulpice aux États-Unis. — Chez les Paulistes. — Un patriarche. — Écoles primaires : celle de Saint-Paul; celles de la ville. — L'enseignement du patriotisme. — Morale; histoire; géographie. — L'université Columbia; pauvreté à l'américaine. — Élie III le Restaurateur. — Jachère religieuse. — Une carrière de prophète. — La cité de Sion. — A la conquête de New-York. — Une ville inconvertissable. — Succès de ridicule. — Dowie et la presse. — Une séance à Madison Square. — Musulmans d'Amérique.

Entre les deux hospitalités qui m'étaient offertes, au grand séminaire de New-York et chez les Paulistes, j'avais cru pouvoir faire un partage égal de mes derniers jours. Mais le séminaire est tellement éloigné de la ville que je dus, sous peine de passer la moitié du temps en route, le quitter le surlendemain de mon arrivée. Ce ne fut pas sans regret. Les Sulpiciens qui le dirigent unissent, comme nous avons eu déjà occasion de le dire à propos de Baltimore, les avantages de la formation française et de l'américaine. M. Magnien et M. Hogan semblent avoir fait école. Leurs traditions de science et de piété solide revivent ici tout entières chez le supérieur, M. James Dryscoll, un de mes condisciples de Paris ; chez M. Bruneau, un Français grand

exégète ; chez tous ceux de leurs confrères avec qui j'ai pu m'entretenir.

S'il n'était construit, magnifiquement d'ailleurs, au centre d'une campagne déserte (à Dunwoodie, dans le canton de Yonkers), le grand séminaire de New-York pourrait rappeler celui que les Sulpiciens ont à Issy, près de Paris. Au matériel comme au moral, il semble tout d'abord qu'on se retrouve en France ; mais pour peu qu'on observe de près, on s'aperçoit vite des changements que la diversité du milieu fait subir à des organismes d'abord tout semblables. Nos séminaristes n'ouvriraient-ils pas de grands yeux s'ils entraient, par exemple, dans ces salles de gymnastique entourées de bains et d'appareils à douches ; s'ils étaient admis dans ces salles de lecture où se consultent librement les revues et les grands journaux ; s'ils voyaient, en récréation, leurs confrères d'Amérique se livrer sans soutane, et même sans redingote, à leurs sports favoris? Je n'ai pas fait d'enquête sur les cours. D'après les programmes et les auteurs, ils ne me semblent pas différer beaucoup de ce qu'ils sont en France. Cependant, soit dit sans jeter l'ombre d'un soupçon sur l'esprit traditionnel dont ils s'inspirent, je trouve que les questions n'y sont pas mal adaptées aux besoins présents. En philosophie, par exemple, j'aime assez voir les études de seconde année indiquées en ces termes : « origine de l'univers, génération spontanée ; idée matérialiste de la vie ; évolution périodique ; transformisme ; descendance de l'homme ; évolution moniste ; si l'on peut admettre l'évolution ; distinction entre l'homme et l'animal. »

Tant philosophes que théologiens, le séminaire comprend 158 élèves, dont 140 appartenant au diocèse de New-York. Le diocèse de Brooklyn a jugé bon de se bâtir un séminaire à part ; on y compte 45 élèves. Il semblerait, lorsqu'on ignore, comme nous, les questions locales,

qu'autant vaudrait-il concentrer les forces et les ressources.

Après deux jours d'allées et venues, je m'installe donc à New-York même, chez les bons Paulistes. Les lecteurs se souviennent peut-être de l'édifiante surprise que me causa, au premier séjour, l'austérité de ce monastère. Je ne sais si c'est pour avoir, durant le voyage, traversé toutes sortes d'expériences, je ne m'y sens, à cette fois, nullement dépaysé. Le Père Elliott est à Washington, mais je retrouve le Père Doyle et les autres amis. J'y fais plus intime connaissance avec le Père Burke, rédacteur du *Catholic World ;* avec le Père Mac Millan, qui est spécialement chargé de l'école paroissiale ; avec le Père Hughes, le très distingué Assistant dont la fine discrétion et la modestie m'avaient naguère presque intimidé.

Il en est d'autres dont les noms m'échappent et qui pourtant m'ont frappé par leurs allures si simples et si séduisantes. Quelles natures généreuses et droites ! J'entends encore l'un d'eux dire comme la chose la plus naturelle et sans étonner aucun de ses confrères : « C'est vrai qu'on apprend beaucoup dans la vie de missionnaire. Je n'aurais jamais cru, avant de confesser, qu'un gentleman pût mentir. » Mais celui qui me fait le plus d'impression de tous, c'est le supérieur de la congrégation, le Père Deshon, que je n'avais pas encore vu. C'est le seul survivant des premiers compagnons d'Hecker ; et il est plein de souvenirs sur le pieux fondateur. Il a quatre-vingts ans et plus. Très grand, très maigre, orné d'une barbe étroite, qui lui descend jusqu'à la ceinture, c'est le type achevé des Pères du désert. Avec la liberté que permet sa condescendance très paternelle et même très tendre, je lui dis que saint Antoine devait lui ressembler : « Je n'en sais rien, répond-il ; mais on me donne plutôt le surnom de

saint Nicolas. » Le Père Deshon est mort quelques mois après mon voyage. C'est un des souvenirs de ma vie que d'avoir entrevu ce patriarche et d'avoir été traité par lui comme un fils (1).



Qu'on me permette, une dernière fois, de revenir sur les questions d'enseignement. Si l'on pouvait connaître à fond l'éducation d'un peuple, on ne ferait pas que comprendre son état actuel, on saurait son avenir.

La paroisse des Paulistes compte dans son école 590 garçons et 601 filles, élevés ensemble par 22 institutrices laïques. Avec le Père Mac Millan, j'assiste au début d'une de leurs journées. A neuf heures du matin, après s'être groupés dans leurs classes respectives, ils arrivent, marquant le pas et d'une belle allure militaire, au grand amphithéâtre. Ils récitent la prière et chantent un cantique; nous leur adressons quelques mots, et ils repartent en classe. Cela fait une jolie troupe de neuf cents enfants entre six et quatorze ans. Nous montons au *Kindergarten* ou asile, qui compte 200 bébés au-dessous de six ans, tous de mine joyeuse et entretenus dans la sagesse par des exercices très variés. Les gestes et les mouvements en commun se font comme en nos bonnes écoles. Ce qui m'amuse le plus est d'entendre répéter à quelques-uns d'entre eux les histoires expliquées la veille. Je goûte aussi beaucoup leur naïf cantique : « Je suis un petit catho-

(1) Il a été remplacé à la tête de la congrégation par le Père George M. Searle, un converti, docteur de Harvard, professeur à l'école navale avant d'entrer dans les ordres, et, depuis, directeur de l'Observatoire à l'université catholique de Washington. Plus encore que par sa science, reconnue de tous, il s'est imposé au choix des Paulistes par son zèle et son éloquence d'apôtre.

lique, — et chrétien est mon nom; — j'appartiens à la sainte Église, — qui est toujours la même (1). »

L'un des principaux soucis des écoles primaires à New-York est d'inspirer aux enfants le patriotisme et les sentiments civiques. Nulle part ce n'est plus opportun qu'en cette ville cosmopolite où chaque année les étrangers débarquent par centaines de mille. Le drapeau national est l'objet d'un culte visible : une loi de l'État exige qu'il flotte à l'extérieur des écoles pendant les classes ; il est placé bien en vue à l'intérieur et salué chaque matin par les élèves ; quelquefois on en met un tout petit aux mains des écoliers qui, en mesure, le brandissent et le serrent sur leur cœur. On leur apprend à tous les hymnes nationaux, *America, Star spangled Banner, Hail Columbia, Battle Hymn of the Republic; Home, sweet Home; The American Flag*. Rien n'est expliqué si souvent ni avec tant de soin que la Déclaration de l'Indépendance et la Constitution des États-Unis : même dans les quartiers italiens, allemands, slavoniens, russes, juifs, tous les enfants reçoivent ainsi l'éducation américaine. On leur enseigne sur le même pied *Ethics* et *Civics*, la morale et le civisme. Dans les divers cahiers du « Cours d'études pour les écoles élémentaires de New-York » publiés par le département d'édution de la cité, on trouverait, avec les programmes détaillés de l'instruction proprement dite, tout ce qui touche à la formation de l'homme et du citoyen, depuis les menus détails jusqu'aux grands principes, depuis « les soins de

(1) En voici le texte complet :

I am a little catholic — And Christian is my name — And I belong to the holy Church — In every age the same.

I love the altars where I kneel — My Jesus do adore — I love my mother Mary too — O may I love her more!

I love the saints of holy times — The places where they dwelt. — I love to pray where saints have prayed. — And kneel where they have knelt.

propreté à donner aux yeux, aux oreilles, à la bouche, aux dents et au nez », jusqu'aux devoirs de la solidarité sociale et aux fondements de la vie supérieure. La religion n'est pas enseignée à l'école ; et convenons qu'elle ne pourrait l'être, étant donnée la diversité des cultes auxquels appartiennent les familles des enfants. Mais ce n'est pas à dire que, comme chez nous, on n'ose y prononcer le nom de Dieu ou qu'on y supprime dans les dates anciennes la mention « avant Jésus-Christ ». Je lis dans les instructions relatives à l'enseignement moral : « Le sentiment du respect est essentiel à la moralité. Tout ce qui éveille chez les enfants le sentiment de la dépendance à l'égard d'un pouvoir supérieur ; tout ce qui leur inspire un religieux étonnement devant l'ordre, la beauté ou le mystère du monde ; tout ce qui suscite chez eux le sentiment du culte ou les remplit d'admiration pour la vraie grandeur, est apte à développer le respect... La pierre angulaire de la dignité personnelle ne repose pas sur l'égoïsme, mais sur un principe, sur la volonté d'être fidèle à ce qui est bien, parce que c'est bien et quoi qu'il en arrive ; sur la volonté d'agir avec fermeté dans le droit tel que Dieu nous donne de le connaître, *to act with firmness in the right as God gives us to see the right.* »

On recommande avec un grand soin de bien convaincre l'enfant que la coopération et le désintéressement sont indispensables à la vie sociale et qu'il est un membre actif, non seulement de l'école, mais de la famille, du voisinage, de la cité, de l'État et de la nation. « Le caractère moral, ajoute-on, ne saurait être pleinement développé tant qu'on n'a pas transféré du dehors au dedans le siège de l'autorité : un homme moral s'obéit à lui-même. Chaque enfant, si jeune soit-il, doit être constamment aidé à se diriger et à se gouverner seul. Il faut, pour cela, faire appel à l'initiative et aux ressources propres, développer le sentiment

de l'honneur de telle sorte qu'il maintienne l'ordre sans surveillance, arranger tout pour l'éveil et l'exercice de la responsabilité. » Une place, est-il dit plus loin, doit être faite, dans l'enseignement, « à certains aspects de la civilisation moderne qui sont de nature à développer l'esprit social » ; il faut parler, suivant le cas, des hôpitaux, des sociétés pour la protection de l'enfance et pour celle des animaux, des maisons pour orphelins, vieillards et infirmes, des colonies de bon air, de toutes les institutions vouées au bien public. On insistera sur les actes d'héroïsme et d'abnégation des soldats, des inventeurs, des agents de police, et sur ceux que les citoyens accomplissent dans la vie ordinaire. « On ramènera sous toutes les formes cette vérité fondamentale, que réussir dans la vie signifie beaucoup plus que gagner de l'argent. » Jamais enfin on ne l'oubliera, « les méthodes efficaces en éducation morale sont positives bien plutôt que négatives. Dans un esprit qui s'intéresse au bien, qui met en haut son idéal, qui cherche à aider les autres, il n'y a pas de place pour le mal. L'amour est un meilleur et plus fort mobile que la crainte ».

Il est fâcheux que l'espace nous manque pour donner l'idée des cahiers qui se rapportent à la grammaire, à l'arithmétique, à la géométrie, à l'histoire naturelle, à la musique et aux jeux, au dessin, à la construction, à la couture et à la cuisine ; mais je ne puis me résigner, en ce qui concerne l'histoire et la géographie, à ne pas montrer, au moins par le programme de la section supérieure, de quelle façon moderne et pratique les jeunes Américains étudient leur propre nation.

L'écolier ayant appris, dans les sept premiers cours, une brève histoire des différents pays et principalement de l'Angleterre, étudie, dans les deux divisions du huitième cours, l'histoire des États-Unis. Une première partie s'étend depuis l'époque de la découverte jusqu'au vote de la Cons-

titution, dont le texte est étudié et expliqué avec le plus grand soin. La seconde partie va jusqu'aux tout derniers événements et donne l'occasion de voir, en même temps que les faits, les questions économiques et sociales qui y sont étroitement mêlées. Voici, du reste, le sommaire de cette dernière section : « 1. Formation nationale (1789-1865). Partis politiques. Accroissement du territoire. Économie : banques nationales, trésor indépendant, tarifs. L'esclavage ; les droits de l'État. La guerre civile et ses effets sur le pouvoir du gouvernement ; abolition de l'esclavage ; conséquences économiques. — 2. Reconstruction. Suffrage des nègres. Constitutions récentes. Les décisions de la Cour suprême et les amendements XIV et XV de la Constitution. — 3. Progrès économique (1870-1903). Population ; immigrants ; accroissement des villes. Questions monétaires. Manufacture et commerce. Inventions et découvertes. — 4. Les *leaders* dans l'État, la littérature, les sciences et les arts. — 5. Les États-Unis comme puissance dans le monde, *the United States a World Power*. La guerre espagnole ; les possessions étrangères. Doctrine de Monroe : affaire du Vénézuela. Influence sur la diplomatie du monde ; la Chine ; le tribunal de la Haye. — 6. Questions civiques. Amendements à la Constitution fédérale. Gouvernement de l'État de New-York ; les trois pouvoirs. La cité de New-York et son gouvernement ; administration et impôts. »

La géographie — qui a commencé par la simple description de New-York, et qui s'est continuée par des notions générales sur la terre et les continents, par l'étude des deux Amériques ou « hémisphère occidental », de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, ou « hémisphère oriental » — donne ensuite une année à l'Amérique du Nord en insistant sur New-York ; un semestre à l'Amérique du Sud et à l'Europe, où elle étudie spécialement et, « dans l'ordre de leur importance relative », les Iles-Britanniques,

l'Allemagne, la France, la Russie, l'Autriche, l'Italie; un semestre à l'Asie, à l'Afrique, à l'Océanie et aux Philippines. La première partie de la dernière année est consacrée à une revision de la géographie astronomique et physique en général, puis à l'étude comparée de l'Amérique du Nord et de l'Europe. La seconde partie ne s'occupe que de géographie commerciale. En voici le sommaire : « Revue des États-Unis et de leurs possessions coloniales, pour établir une base de comparaison entre ce pays et les autres grandes nations commerciales, colonies comprises, dans cet ordre logique : 1. Lieu, climat, surface, drainage, voies fluviales et irrigations artificielles; comparaison des hauteurs de l'est et de l'ouest, altitude, escarpement, étendue. — 2. Ressources : sol, forêts, gisements minéralogiques et pétrolifères, pêcheries. — 3. Industries et occupations en tant que déterminées par les conditions physiques : agriculture, élevage, bois de constructions, batellerie, pêche, mines, carrières et manufactures. — 4. Productions animales, végétales, minérales, et fabriquées; zones des principaux produits. — 5. Commerce : routes dans leur rapport avec les conditions physiques et industrielles; moyens de transport et de communication; service des postes, du télégraphe et du téléphone; voies ferrées et voies navigables, vitesse et avantages comparés; effet sur l'immigration; exportations et importations. — 6. Principales villes : centres de manufactures, de commerce et de chemins de fer; position et importance en tant que déterminées par les conditions physiques et industrielles; causes de la naissance et du développement des villes les plus importantes des États-Unis, comme New-York, Chicago, Philadelphie, Baltimore, Boston, Saint-Louis, Denver, San Francisco, la Nouvelle-Orléans, Pittsburg. — 7. Développement social du pays et de ses colonies; l'influence du lieu, du climat,

du drainage, des ressources naturelles, des industries, des transports et communications; condition des habitants au point de vue de l'éducation, de la culture littéraire et artistique, de la langue; grandes universités; avancement scientifique d'après les découvertes, les inventions et les travaux du génie civil; coutumes; gouvernement. — On passera brièvement en revue les autres contrées du monde les plus commerciales, et en particulier celles qui font des affaires avec les États-Unis : Grande-Bretagne, France, Allemagne, Russie, Italie, Chine, Japon, Brésil, République Argentine. »

*
* *

Voilà donc un rapide aperçu du degré minimum de formation proposé à un citoyen ordinaire des États-Unis. Une visite à l'université *Columbia*, qui est la quatrième par le nombre des élèves (1), nous permettrait d'étudier une fois encore le haut enseignement. Mais la question est de celles que nous avons rencontrées déjà, et il est temps de prendre garde aux dimensions de notre récit. Disons quelques mots seulement de ce qui est propre à Columbia.

(1) Les statistiques du Bureau d'Éducation donnaient (en suivant l'ordre alphabétique des États) les chiffres que voici pour l'année scolaire 1900-1901, la dernière dont ait paru le recensement : université de Californie, à Berkeley, 1,951 étudiants et 1,386 étudiantes; Yale, 2,415 étudiants et 127 étudiantes; université d'Illinois, à Champaigne, 2,040 et 465; université du Nord-Ouest, à Evanston, 2,099 et 530; Harvard, 4,288 étudiants, pas de jeunes filles; université de Michigan, à Ann Arbor, 2,881 étudiants et 831 jeunes filles; université de Minnesota, à Minneapolis, 2,417 et 996; université Washington, à Saint-Louis, 1,322 et 764; université de Nebraska, à Lincoln, 1,244 et 1,012; Cornell, à Ithaca, 2,397 et 583; Columbia, 2,657 et 429; université de Wisconsin, à Madison, 1,945 et 674. — Nous ne donnons pas les chiffres inférieurs à deux mille.

Sa première particularité est de réunir sous une même direction, tout en leur laissant quelque autonomie, cinq établissements distincts : l'université proprement dite, avec ses facultés de droit, de médecine, de philosophie, d'économie politique et de sciences ; une école de sciences appliquées, réservée aux hommes ; une école normale pour préparer des professeurs aux enseignements primaire et secondaire ; un collège ordinaire pour garçons, et un autre pour jeunes filles. Ce dernier établissement, appelé *Barnard college*, est un des plus avancés qu'il y ait aux États-Unis. Intimement affilié à l'université, jusqu'à être représenté dans ses conseils et à avoir le même président qu'elle, il donne toutefois à ses propres élèves un enseignement séparé jusqu'au baccalauréat inclusivement. Il les envoie ensuite aux mêmes cours que les étudiants.

Mais le trait le plus remarquable de l'université Columbia, c'est sa pauvreté. Comme, devant le jeune secrétaire que le président, M. Nicolas Murray Butler, m'avait donné pour cicerone, je m'extasiais sur la beauté des édifices et la richesse des installations, il se mit, le plus gravement du monde, à se lamenter de tout ce qui manquait encore et de l'insuffisance des dons que l'on recevait. Misérable Columbia ! Lisons, dans le rapport annuel du président, quel est son état financier au 30 juin 1903. L'université, y compris l'école des sciences appliquées et le collège de garçons, possède en immeubles 22,831,364 dollars, et en revenus divers 1,034,278 dollars ; mais son budget est de 1,154,209 dollars. *Barnard college* et l'école normale, qui possèdent respectivement des biens pour 1,373,185 et pour 2,333,358 dollars, avec des revenus de 80,602 et 221,767 dollars, dépensent l'un 104,227, et l'autre 310,969 dollars. Pour compenser la différence entre les recettes et les revenus, il semblerait à de pauvres Européens que les dons annuels seraient capables de suffire, attendu

qu'ils se sont montés, entre juin 1902 et juin 1903, à près de neuf millions de francs, exactement 1,721,895 dollars. Mais en fait, dit le rapport, « les besoins de l'Université demeurent non satisfaits ». Il y a des dettes à éteindre, il y a des améliorations qui s'imposent, il y a un terrain limitrophe qu'il est indispensable d'acheter sans retard. Le prix de ce terrain doit absolument, *must*, être donné à l'université, ci : 2,000,000 de dollars. Pour l'extinction des dettes, il en faut 2,900,000 ; pour les constructions, 2,500,000 ; pour assurer un revenu qui suffise aux besoins les plus urgents, *to meet the most pressing needs,* 2,600,000. Au total, donc, 10,000,000 de dollars, cinquante millions de francs, voilà, pas un sou de moins, « ce que demande Columbia pour être digne de New-York et se montrer à la hauteur de ses responsabilités ». M. Buttler ne doute pas que « New York et les amis de l'enseignement supérieur dans tout le pays ne répondent à cet appel, pour peu qu'ils réfléchissent à la grandeur de la tâche que remplit l'université et à l'urgence de ses besoins ». Il faut bien noter que la demande ne s'adresse pas aux pouvoirs publics, dont l'université ne reçoit absolument rien, mais à la seule générosité des particuliers. Que diraient, en France, les évêques protecteurs de nos universités libres si, dans leur assemblée annuelle, ils entendaient le recteur conclure ainsi son rapport : « Nos immeubles valent 135 millions de francs, nos revenus sont de 7 millions, nous avons reçu en offrandes l'an dernier 9 millions : donnez-nous cinquante millions de plus, et nous nous tirerons d'affaire? »



La chance qui m'a suivi dans tout le voyage fait coïncider mon séjour de New-York avec deux événements dignes d'attention chacun dans leur genre : la mission du

prophète Élie III, et les élections municipales. Parlons d'abord d'Élie III.

Nous avons constaté, on se le rappelle peut-être (1), que la moitié des Américains n'appartiennent à aucune Église, mais qu'ils ne sont pas pour cela dépourvus de sens religieux ni d'une certaine croyance à Dieu, à la vie future, à l'excellence de l'Évangile. Beaucoup, parmi eux, se tiennent pour satisfaits de cette sorte de christianisme diminué et inconsistant; mais beaucoup aussi cherchent une réponse plus complète à leurs besoins d'âme et une plus abondante participation à cette vie supérieure pour laquelle, aux heures généreuses, chacun de nous se sent fait. Ces chercheurs de bonne volonté, dont le Père Hecker demeurera le type, viennent-ils à rencontrer le catholicisme, ils y trouvent pour jamais le repos de leur cœur. D'autres s'arrêtent en quelqu'une des Églises protestantes. D'autres enfin errent au hasard, brebis sans berger, proies trop faciles pour les imposteurs et les illuminés qui poussent tout naturellement sur cette sorte de jachère religieuse. De là cette multitude de sectes bizarres et pourtant nées d'un sentiment respectable, qui surprennent, au premier abord, dans un pays aussi pratique et aussi moderne. On ne commence que depuis peu d'années à en voir diminuer le nombre; et peut-être faut-il attribuer ce fait aux progrès de notre Église qui, devenant de plus en plus visible et inspirant toujours moins de préventions, attire par là même beaucoup plus aisément les âmes en quête de vérité.

De tous les étranges prophètes qui, avec plus ou moins de bonne foi et de désintéressement, exploitent aujourd'hui la situation que nous venons de décrire, il n'en est certainement pas qui égale en audace ni en succès John

(1) Voir chap. II, p. 23.

Alexander Dowie, fondateur de « l'Église chrétienne catholique de Sion », et se disant envoyé de Dieu comme Élie le Restaurateur, pour établir sur terre, avant que le Seigneur vienne, le règne parfait du bonheur et de la justice.

Né à Edimbourg en 1847, il est emmené en Australie par sa famille dès l'âge de treize ans et s'y forme aux affaires. Il revient dans sa ville natale étudier la théologie; puis, il retourne à Sydney comme pasteur de l'Église congrégationnelle. En 1878, il se sépare de ses collègues pour établir une secte à lui. Il prétend relever la puissance méconnue de la prière; il condamne les soins de la médecine, et se met à guérir les malades en invoquant Dieu. La renommée lui vient. Il se rend à Chicago l'année de l'Exposition, et il y pose, en février 1896, les fondements de son Église. Il proclame sa mission divine : « Jésus nous dit que Jean-Baptiste était le Messager de l'Alliance et le prophète Élie. Jésus et le prophète Malachie disent que le Messager de l'Alliance et le prophète Élie doivent revenir. Si donc nous sommes le Messager de l'Alliance, nous devons être aussi Élie le Restaurateur, puisqu'ils ne forment qu'une personne. Déclarer que nous sommes cette personne est un grand blasphème, ou c'est un fait énorme et de la dernière importance pour le monde entier. Nous n'avons pas pris cette décision sur nous. Elle nous a étém iposée par Dieu même. Si nous avions été trompé, ce serait Dieu lui-même qui nous aurait trompé. Or cela est impossible. » — Donc il est envoyé de Dieu, avec la puissance d'Elie et la mission de tout restaurer.

Il faut être juste. Élie III (le second est Jean-Baptiste) n'abuse pas de son autorité pour accomplir trop de bouleversements. Sa doctrine reste celle des puritains, avec un calvinisme moins farouche et une plus grande part attribuée au rôle du démon dans ce monde. La morale

qu'il prêche est plutôt sévère, et sa cité idéale sera « une ville pure à l'usage d'un peuple pur, *a clean city for a clean people.* » Le seul inconvénient immédiat de son système est de supprimer tous médecins et tous soins médicaux, les malades ne devant être guéris que par la seule prière. Il n'a pas inventé cette utopie ; mais il en provoquera une application si dangereuse, que les tribunaux devront plus d'une fois s'en mêler.

Éloquent et fascinateur, Dowie ne manque pas de séduire assez vite des esprits généreux et faibles qui, le prenant en effet pour l'envoyé de Dieu, se déclarent prêts à le suivre et font entre ses mains l'abandon de leurs biens comme de leurs personnes. Il les organise en association, achète un vaste terrain sur les bords du lac Michigan, à une heure et demie de Chicago, le cède par lots à ses disciples et bâtit avec eux une ville sainte qu'il appelle Sion. Commencée en février 1899, la nouvelle Mecque compte déjà dix mille habitants, tous soumis au pouvoir absolu de Dowie. Le prophète, naturellement, est théocrate, et à son profit. N'est-il pas ridicule, demande-t-il, de supposer que Dieu délègue son pouvoir à des électeurs? Du reste, il ne gouverne point mal les affaires de son peuple. La banque, l'imprimerie, la fabrique de boutons, la dentelle, tout semble prospérer sous sa direction, et la fortune de la communauté s'élève, s'il faut l'en croire, à 23 millions de dollars : les cinq centièmes lui appartiennent en propre; mais, de fait, c'est lui qui dispose de la totalité, Son pouvoir ne s'exerce pas qu'en matière de finances ; il ne tolère dans Sion ni liqueurs, ni tabac, ni remèdes, ni viande de porc, ni théâtres, ni jeux, ni maisons mal famées, ni « impureté » quelconque De temps à autre une tournée de propagande augmente la renommée de la ville sainte et en améliore les finances. Chicago, toute voisine, est un champ presque illimité

pour cet apostolat ; en dépit des moqueries de la presse, chaque discours qu'y va faire le prophète suscite des disciples et de pieux actionnaires.

Tel est le personnage qui a résolu de conquérir le peuple de New-York. Le 1er octobre de cette année 1903, « au nom du Christ, roi des rois », il lui annonce, par un message solennel, qu'il lui fera « une Visitation en sa qualité d'Élie le Restaurateur, et accompagné d'une légion de trois mille messagers de l'Armée restauratrice de Sion, pour proclamer : 1° l'Evangile éternel du royaume de Dieu ; 2° repentir, restitution, salut, guérison et sainte vie ; 3° le baptême par triple immersion ; 4° l'obéissance aux onze commandements et à la coopération chrétienne dans l'Église, la famille, les affaires et l'État ; 6° la chute de toutes les formes d'apostasie, d'organisation secrète et de tyrannie ; 7° la restauration de toutes choses suivant la parole des Actes III, 19, 26 (1) ».

Élie III avait compté sans la malice de New-York. Aucune cité n'est moins naïve ; et, s'il est quelque chose au monde qui rappelle l'esprit parisien, c'est, je crois, l'esprit new-yorkais. Le premier jour, 16 octobre, tout se passa bien. On assista avec une curiosité plutôt sympathique à l'arrivée des trois mille conquérants, vêtus d'uniformes extraordinaires, et à leur première réunion dans l'immense hall de Madison square. Dowie, en bonne humeur, daigna sourire aux photographes postés sur son passage : « Vous m'avez pris sous toutes les formes, leur dit-il ; quand me prendrez-vous les pieds en l'air et la tête en bas? » Mais la situation ne tarda pas à se gâter. Les journaux parlèrent du prophète moins respectueusement qu'il ne lui convenait. Ils racontèrent, avec la même liberté

(1) Les deux versets indiqués rapportent des paroles de saint Pierre invitant les juifs au repentir et à la pénitence.

que s'il se fût agi d'un simple mortel, que Mme Dowie s'était laissé voler un bijou de grand prix ; que la police avait saisi la voiture du prophète sur son refus de payer une certaine amende ; enfin que le ménage s'était installé splendidement dans un hôtel luxueux, tandis que les pauvres soldats de l'*ost*, logés en dortoirs assez primitifs, avaient pris des rhumes et toussaient lamentablement durant les séances. Surtout ils donnèrent, des séances mêmes, des comptes rendus aussi exacts qu'irrévérencieux, où l'on voyait Élie III pontifier en grande robe blanche et dire de solennelles insanités devant ses trois mille fidèles en admiration, mais aussi devant une foule affreusement sceptique et moqueuse. Les deux séances du matin se passaient pour le mieux, car les New-Yorkais, tout à leur travail, n'y venaient guère qu'au nombre d'une centaine ; le soir, à huit heures, il y en avait tant que la salle en pouvait tenir, c'est-à-dire plus de cinq mille, et qui ne songeaient qu'à s'amuser. Quand le prophète interrogeait son *ost* : « Croyez-vous que je suis l'envoyé de Dieu, Elie le Restaurateur? » toute la salle répondait : « Oui! Oui! » sur un ton joyeux qui n'était pas du tout de mise. Quand il invitait à se lever ceux qui se sentaient touchés de la grâce et voulaient recevoir le baptême, c'étaient cinq mille convertis qui surgissaient comme un seul homme. Et, après une heure de ces exercices, comme on en avait assez de son éloquence, un peu monotone et difficile à suivre dans une si grande salle, on commençait à s'en aller. Il ordonnait à tous de rester, mais on ne l'écoutait guère. Il entrait alors en fureur, les menaçait, eux et leur ville, des pires châtiments du ciel ; rien n'y faisait, et la cérémonie trop longue se serait achevée devant des banquettes vides, si l'armée sainte n'était demeurée attentive jusqu'au bout. Un soir, cinq cents étudiants de Columbia s'installèrent dans la salle, saluèrent de chants comiques le pauvre Dowie,

renversèrent les bourses qu'on faisait circuler pour la quête, se laissèrent poursuivre en riant par les soldats de l'*ost* et ne cédèrent qu'à l'intervention de la police.

Jamais les reporters n'avaient été à plus belle fête. Les journaux étaient pleins des sermons et des aventures de Madison square, le tout conté on ne peut plus gaîment. Un jour le prophète maudissait le Pape, et le lendemain il se faisait fort de le convertir ; une autre fois il célébrait la vertu de son fils qui, âgé de plus de trente ans, « n'avait jamais été embrassé de façon inconvenante ». Les souscriptions faisaient long feu ; le plus beau chèque reçu par Dowie avait été reconnu faux par la banque où il s'était empressé de l'aller toucher. Bref, les sujets de plaisanterie ne tarissaient point. Le prophète, indigné, se mit à invectiver la presse, et à en accabler les représentants de tous les anathèmes qu'il put trouver dans la Bible. Plus il se fâchait, plus on riait. C'était un échec formidable.

Il trouva encore moyen de l'aggraver en cessant d'être ridicule pour devenir odieux. Un journal avait reproduit la réponse adressée par lui à son père, John Murray Dowie, qui lui demandait un secours. Le vieillard était éconduit durement et traité de « sépulcre blanchi ». Le prophète, dont les discours avaient fini par dégénérer en discussions avec les feuilles publiques, pensa se justifier du reproche en déclarant que cet homme n'était pas son père, et que sa mère était déjà enceinte des œuvres d'un autre quand il l'avait épousée. L'effet de cette accusation fut ce qu'il devait être, et les journaux cessèrent de rire du charlatan pour conspuer le fils sans pudeur. Dowie retira à la presse les places de faveur qu'il lui avait accordées, et déclara qu'il reviendrait à New-York avec un journal à lui, qu'il saurait bien éclairer la ville et la dominer, qu'il serait l'arbitre des élections et ferait nommer le maire à son gré. En attendant, il était, pour parler net, coulé à fond. A peine

sept ou huit baptêmes furent le fruit de sa mission, et il ne fut pris au sérieux, comme disait un médecin aliéniste, que par ce qui restait de fous en liberté dans New-York et dans la banlieue.

Or, voici en quels termes la *Bannière*, son journal de Zion City, racontait de pareils événements : « VICTOIRE DE NOTRE ARMÉE. New-York remué, comme il ne le fut jamais, par la visite d'Élie le Restaurateur. New-York est ébranlé du centre à la circonférence. John Alexandre Dowie se déclare Élie le Restaurateur et est accepté comme tel par des milliers de New-Yorkais. » La merveille est que ce journal, arrivé à Madison square, fut lu avec bonheur par les disciples du prophète, témoins de son échec et convaincus de son triomphe. On a la foi ou on ne l'a pas. Il en était de ce succès comme des guérisons opérées par le thaumaturge. Des nombreux malades qui depuis des années ont recouru à Dowie, quelques-uns ont été guéris par simple coïncidence ou par suggestion, au moins pour un temps ; la plupart sont restés dans le même état ; plusieurs même sont morts pour avoir, sur son ordre, refusé toute espèce de soins, et parmi ceux-là sa propre fille. Rien n'y a fait ; les échecs sont venus de ce qu'on lui a mal obéi, et son prestige est demeuré intact.

Tels que je les vois à Madison square, ces pauvres gens me paraissent, en effet, capables de tout croire. J'ai le temps de les examiner, car c'est une séance du matin (il m'a été impossible de trouver place aux séances du soir) et nous sommes peu nombreux. Dowie, qui ne se met pas en frais, est franchement insipide dans son prêche sur la cupidité et dans ses sorties contre la *Christian Science*, une Église rivale, qui s'élève aussi contre les médecins, mais qui, ayant assez réussi, commence à prendre les allures tranquilles des autres sectes. Lorsque j'ai bien remarqué sa tête puissante, quoique dénuée de

finesse, ses yeux qui visent à la fascination, sa belle barbe blanche, son corps assez gros et court, auquel la redingote ne donne pas tant de majesté que la robe blanche des grandes cérémonies, je ne pense même plus à lui. Un des *surveillants*, au début de la réunion, a obtenu, sans le vouloir, un succès de fou rire en disant qu'une société bien organisée « viderait les prisons et les maisons d'aliénés, pour y loger les armées de Sion ». Mais, à part cet incident, toute mon attention reste concentrée sur ces pauvres dupes, aux mines candides, aux traits fatigués, aux uniformes bizarres. Il est évident, comme on me l'a dit, que la plupart sont de bons ignorants et que ceux dont on fait les officiers sont des êtres à demi cultivés, plus imaginatifs qu'instruits, des excentriques qui mettent naïvement et inconsciemment leur bonheur à sortir des chemins battus. Lorsque, après la séance, j'essaie de parler avec eux, je ne réussis à en obtenir que des quantités de petites feuilles et de bulletins de souscription avec plusieurs brochures qui se vendent assez cher. Ce qu'ils veulent et ce qu'ils pensent, c'est écrit dans ces imprimés! Quant à eux, tout ce qu'ils savent, c'est que Dieu est Dieu, et que Dowie est son prophète : mentalité de musulmans, que je ne m'attendais guère à trouver aux États-Unis. Il y a, décidément, dans tous les pays, et au même moment, des êtres qui appartiennent aux époques les plus différentes de l'humanité. Nous ne sommes qu'en apparence des contemporains.

CHAPITRE XIX

LES DERNIERS JOURS. — LA SÉPARATION

Élections municipales. — Victoire de Tammany. — Sur l'honnêteté des politiciens. — Une station aristocratique : *Tuxedo Park.* — Paysage d'automne. — New-York vu de jour ; le soir ; la nuit. — Société catholique de défense et de propagande. — Pasteurs anglicans. — La *North American Review.* — L'heure des adieux : à Saint-Paul ; sur *la Lorraine.* — La statue de la Liberté.

Les journaux de New-York donnent encore plus de place à la campagne électorale qu'à la mission d'Élie III. La mairie de la grande ville restera-t-elle aux mains de M. Seth Low, ancien recteur de Columbia? sera-t-elle reconquise par Tammany Hall au profit de M. Mac Clellan? A en croire les partisans de Low, il s'agit de faire l'union de tous les honnêtes gens, indépendamment de la politique, et de s'opposer au règne des politiciens véreux. A en croire les amis de Mac Clellan, la question est pour la ville de New-York, dont la majorité fut toujours *démocrate,* de se ressaisir, de démasquer les *républicains,* de se gouverner elle-même et par des hommes qui représentent ses vraies opinions.

La campagne se termina par l'écrasante victoire de Mac Clellan. Est-ce, comme l'ont dit ses adversaires, dont l'honnêteté n'est mise en doute par personne, est-ce le retour aux pratiques lamentables de l'ancien Tammany? Il ne le semble pas, du moins jusqu'ici, et les caricatures politiques, en se moquant du tigre (c'est le surnom de Tam-

many dans la langue des partis) insistent plutôt, depuis l'élection, sur la gaucherie qu'il déploie dans son rôle nouveau d'honnêteté. Au reste, l'on peut dire, d'une façon générale, que la corruption politique, si développée aux États-Unis et principalement dans l'administration des grandes villes, tend beaucoup à diminuer depuis quelques années. Sous l'influence des universités et de hauts fonctionnaires intègres comme Roosevelt, l'on commence à estimer que c'est un devoir pour les honnêtes gens de s'occuper de l'intérêt public et de ne plus l'abandonner, comme on l'a trop longtemps fait, aux politiciens de profession, à ceux qui, incapables de bien mener leurs propres affaires, cherchent leur profit dans celles de tout le monde. Les concussionnaires ont eu, d'autre part, la preuve, et à maintes reprises, que leur commerce n'était plus de tout repos. Pour ne parler que de New-York, ils peuvent se rappeler encore les châtiments de 1871 et comment le tout-puissant maire Tweed finit ses jours en prison. Disons aussi qu'ils ont souvent vu, dans ces derniers temps, des coalitions de gens honnêtes les chasser du pouvoir le plus aisément du monde dès qu'ils commençaient à en abuser. En somme, et si nous en croyons ce qui nous fut dit de plusieurs côtés à l'occasion de cette campagne, on peut souscrire à ces paroles de Roosevelt : « Quand on songe à la masse énorme d'immigrants qui nous arrivent dépourvus de toute expérience d'une forme quelconque de *self-government*, masse qui a été jetée parmi nous et qui même aujourd'hui n'est point encore assimilée, on ne s'étonne point que le suffrage universel ait fonctionné aussi mal, mais qu'il ait fonctionné aussi bien. Nous sommes meilleurs, et non pires, que nous ne l'étions il y a une génération (1). »

(1) *New-York*, p. 293. — Les abus dont on vient de parler ne

La campagne électorale, autant que j'en peux juger, épuise toute sa violence dans les articles de journaux. Point d'affiches comme en France, mais seulement le nom et le portrait des candidats sur de grandes banderoles qui se rejoignent d'une rue à l'autre. Quant aux réunions, les deux que j'entrevois me surprennent par leur calme. Un soir, avec deux Français de New-York, nous partons pour un meeting tammanyste qui se tient dans un théâtre; on ne veut pas nous admettre sans invitation, et nous ne pouvons que jeter un coup d'œil par les galeries, en nous retirant avec lenteur : l'assemblée a l'air d'assister à une pièce classique. Refusés de la sorte par le parti de Mac Clellan, nous passons à celui de Seth Low. L'entrée de son meeting est libre. Nous y entendons, pendant plus d'une heure, vanter les mérites de la municipalité en fonctions. La vertu règne dans New-York, et il ne faut pas laisser le vice la déposséder, tel est le thème que développe l'avocat général Jérôme, un des chefs de la « fusion ». On l'écoute avec calme; les applaudissements sont rares, et plus rares encore les protestations. Bref, aux deux réunions, les salles étaient remplies, et les séances plutôt froides : le lendemain, les journaux de chaque clan dirent qu'il n'y avait personne au meeting adverse et que le leur a soulevé des tempêtes d'enthousiasme. Mais ni dans les réunions publiques, ni dans les journaux, il n'est une seule fois parlé des questions religieuses. Ici l'administration de la ville, et, dans les élections législatives ou présidentielles, les questions de finance ou de commerce, voilà quelles sont, en Amérique, les grandes plates-formes des élections. La manière de prier Dieu n'y relève pas de la politique.

portent jamais (et c'est déjà trop) que sur des questions d'ordre pécuniaire. Les attributions, fort restreintes, des pouvoirs publics laissent intacte, dans tous les domaines, la liberté des citoyens.



S'ils ne facilitent pas le bel ordre du récit, les contrastes donnent au voyage un de ses plus grands charmes. Tel jour j'assiste, le matin, au sermon de Dowie et, le soir, à des meetings électoraux. Le lendemain, je me repose dans le silence d'une campagne délicieuse.

A Tuxedo Park, trente-huit milles à l'ouest de New-York, résident des amis que j'ai connus en Suisse où, comme chacun sait, l'on se rend d'Amérique aussi facilement que de France. C'est beaucoup pour eux-mêmes que je leur fais cette visite depuis longtemps promise ; mais c'est un peu aussi pour le bien que j'ai entendu dire de l'endroit qu'ils habitent. Et il s'en faut que j'éprouve une déception. Trouver les sites de la forêt de Fontainebleau à quinze lieues de Paris n'est pas d'une plus agréable surprise que de rencontrer si près de New-York une vaste étendue de collines rocheuses et boisées que séparent tantôt des vallons étroits, tantôt des lacs, tantôt des rivières. C'est l'Orange County. Or, la plus belle partie de cette région pittoresque a été acquise et organisée par une petite élite sociale d'environ quatre cents membres, la *Tuxedo Park Association*, fort habile à en exclure les gens qui ne seraient point du même monde. Chacun sans doute y garde, légalement, le droit de louer ou de vendre la portion de terre qui lui appartient ; mais il ne peut, en fait, la céder qu'à des personnes agréées par tout le groupe. Vivre sur le territoire du *Park* sans être admis au club qui en réunit tous les habitants équivaudrait au pire des boycottages ; on ne pourrait voir absolument personne, et je ne sais même si l'on aurait la jouissance des routes. C'est le moyen, disent mes hôtes, d'assurer la respectabilité de l'entourage. « Et puis, ajoutent-ils, on est sûr par là d'éviter Israël. »

Contre les Juifs sans doute il n'existe aux États-Unis nulle agitation d'ordre politique, mais ils sont tenus à l'écart de la société bien plus étroitement qu'en notre vieux monde.

Si elle n'est rien moins que démocratique, la création de Tuxedo Park révèle, par contre, chez ses auteurs la présence d'un goût excellent. Impossible d'imaginer retraites plus calmes ni plus ravissantes. Les villas, toutes différentes les unes des autres, sont du style le plus sobre et d'apparence volontairement rustique. Autour de chacune d'elles on a respecté le parc naturel, n'y touchant que pour élaguer par endroits les arbres trop serrés et ménager quelques échappées de vues. Les maisons, cachées comme des nids à quelque distance des routes, laissent subsister partout l'air de solitude. Le cottage de mes amis est un chef-d'œuvre de simplicité luxueuse ; Marie-Antoinette elle-même n'aurait pas rêvé d'une plus confortable chaumière.

Mais loin de nous l'image de Trianon ! Si l'intérieur des maisons cache du raffinement, la nature extérieure conserve très grand air. Est-ce pure association d'idées et parce que j'ai connu à Saint-Moritz les amis qui me reçoivent? la promenade qu'après déjeuner nous faisons autour des lacs me rappelle par plus d'un trait les paysages féeriques de la Haute-Engadine, les vallées de Sils-Maria, de Campfer, de Silvaplana. Et sans doute, à l'horizon, nulle montagne neigeuse ; mais les routes qui bordent l'eau et celles qui grimpent dans les rochers donnent réellement une note alpestre. Des sommets où l'on s'élève, il est bien vrai qu'on ne découvre pas de glaciers ; mais les yeux, par-dessus de beaux vallons, s'égarent aussi loin qu'ils veulent sur des chaînes de collines sans fin et sur des bois qui sont restés ce qu'ils étaient à l'époque indienne. Et le charme du paysage physique se relève d'une sorte d'étrangeté morale, à la pensée de ces villas opulentes peuplant une forêt vierge,

de ces rois de la finance ou de l'industrie succédant de si près aux tribus sauvages. Après tout, malgré leur fortune, quels plaisirs ont-ils inventés, que n'aient, sous une forme bien peu différente, connus leurs prédécesseurs? Ce que les Peaux-Rouges font par nécessité, nos Yankees le font pour leur agrément; mais les uns comme les autres se livrent, suivant les saisons, à la chasse, à la pêche, au canotage, au patinage, et au traîneau. Je n'ai joui, pour ma part, que des promenades en voiture. On en peut faire de magnifiques par des routes qu'a seul inspirées la recherche du pittoresque. Le paysage, ces derniers jours d'octobre, présente un charme incomparable. L'atmosphère limpide ne recèle pas un grain de poussière; le ciel est tout azur; l'air est frais, presque froid malgré un clair soleil. Les arbres qui couvrent les collines, ceux qui penchent sur les rivières, ceux qui se reflètent dans l'eau des lacs, ont revêtu des couleurs d'une richesse infinie. De nous jusqu'à l'horizon c'est une tapisserie savante et de toutes les nuances. Les teintes automnales, si belles déjà en nos contrées, prennent ici, comme décidément toutes choses, un caractère plus nettement tranché; les feuilles jaunes y sont de safran, et les feuilles rouges y sont de pourpre. Seule, chez nous la vigne vierge, aux premières gelées, donne bien l'idée des tons que je voudrais décrire et qui imprègnent, en ce moment, d'une telle poésie la forêt américaine.



Le jour suivant, dans ce profond couloir qu'on appelle *William street*, j'allais prendre vers une heure un ingénieur de mes amis, à son bureau du dix-huitième étage. Après avoir déjeuné dans un restaurant où se pressent les gens d'affaires, nous remontons chez lui, ou plutôt sept étages au-dessus de chez lui, sur la terrasse de son *buil-*

ding. Vingt-cinq étages, c'est loin d'être le maximum, et nous sommes dépassés çà et là par des édifices qui nous cachent quelques coins de l'horizon. Mais, dans l'ensemble, nous voyons très clair; et ce n'est pas, à cinquante mètres au-dessous de nous, les taupinières de dix à douze étages qui peuvent nous incommoder. Comme une carrière géante, la ville étale sous nos pieds ses toits bizarres et ses terrasses. Regardons-nous au nord, elle s'étend, longue et étroite, avec ses onze avenues, coupées à angle droit de cent soixante rues toutes semblables et nommées de leur chiffre; regardons-nous au sud, quelques voies resserrées couvrent de leurs méandres la pointe où s'établirent les premiers colons. A l'ouest l'Hudson, et au delà Jersey City; de l'autre côté, East-River et Brooklyn. En tout cela s'agglomèrent quatre millions d'habitants, sinon davantage. Des flottes de navires couvrent les deux « rivières », sillonnent la rade, vont et viennent, au delà des îles, du côté de l'Océan. Nous sommes trop haut pour entendre les hommes et même les machines; sauf le cri des sirènes, tous les bruits s'achèvent en murmure avant d'atteindre jusqu'à nous. C'est un paysage de puissance et de calme.

J'étais destiné, ce jour-là, à le connaître sous tous ses aspects. Vers la fin de l'après-midi, je me rendis à Brooklyn. A moitié chemin du pont titanesque, m'étant tout à coup retourné, je demeurai stupéfait du spectacle. Je me trouvais en face des plus hautes constructions de New-York, accumulées dans cette partie de la ville. Derrière leurs murailles, profilées sur le ciel en écran fantastique, le soleil se couchait; des châteaux de rêve dessinaient, à des hauteurs vraiment formidables, leurs créneaux tout noirs sur la pourpre des nuages. — Une heure et demie plus tard, du bateau qui me ramenait de Brooklyn à South-Ferry, je revoyais le même paysage éclairé de milliers de

lumières. Les donjons lugubres s'étaient animés. La perspective réapparue échelonnait, depuis la rive bruyante et scintillante jusqu'à l'horizon silencieux et sombre, des rangées de points éclatants, des chaînes d'illuminations, ici modestes sommets de quelques mètres, et là pics audacieux, deux fois plus hauts que nos tours de cathédrale. — Quand, enfin, au milieu de la nuit, je revins de New-Brighton, petite ville de l'île Staaten, où m'avait convié un ami, New-York m'apparut encore sous des formes différentes, et si étranges que j'avais peine, malgré le froid, à quitter le pont de notre énorme *ferry-boat*. Les feux éteints de la cité l'auraient laissée dans le mystère, et peut-être on l'eût prise pour une ville semblable aux autres si des fenêtres n'avaient brillé par endroits à quelque cent ou cent vingt mètres d'altitude. Pour nos petits regards d'hommes, ces lumières faisaient presque l'effet de constellations. Mais infiniment plus haut Dieu avait disposé ses astres par myriades, et ils brillaient dans l'immensité de leur étendue, de leur mystère et de leur durée, défi tranquille à nos grands ouvrages. Au-dessus de nos têtes se déployait ce drapeau d'azur semé d'étoiles, *star spangled Banner;* et il couvrait, dans leur sommeil, toute la ville et tout le pays.



Le terme du voyage approche, et devant moi s'ouvrent chaque jour plus nombreuses les sources d'impressions, les mines de renseignements. Je ne m'abandonnerai pas à les rappeler toutes.

Il me faudrait décrire l'œuvre intelligente qu'on appelle l'*International catholic truth Society* et qui m'a été expliquée par son actif président, le Père W. F. Mac Ginnis,

un curé de Brooklyn (1). Groupant les catholiques éclairés de chaque ville, entretenant des relations suivies avec l'étranger, elle répand à profusion les articles, discours et brochures les plus remarquables qui paraissent, en n'importe quelle langue, sur les questions religieuses de fond ou d'actualité ; elle rectifie, par le moyen des journaux amis ou indépendants, les nouvelles fausses et les fausses manières de présenter les faits authentiques ; elle réfute, par des communications qui ne manquent pas d'être reproduites, toutes les calomnies qui viennent à se faire jour contre l'Église et ses représentants. Sa polémique et sa propagande sont, du reste, conduites en toute loyauté, et il me plut d'entendre raconter au président qu'il avait plusieurs fois refusé de répondre à certaines attaques parce que, après examen, elles lui avaient paru justifiées.

Il me faudrait parler des ministres anglicans avec lesquels, sur le point de partir, je me trouvai mis en rapport. C'est l'un d'entre eux que je suis allé voir dans son *rectory* de l'île Staaten — un très pieux et très zélé, que j'ai connu à Paris étudiant modèle. Il est ritualiste et il me présente à plusieurs de ses confrères qui partagent ses façons de penser et d'agir : deux jeunes vicaires de la Trinité, et un vieux chanoine, la distinction même. Ils me font revivre les plus chers souvenirs d'Angleterre. L'heure des toasts arrivée, je réponds à celui qu'on me porte en proposant à mes hôtes la santé d'un personnage qu'ils aiment pour ses idées, et moi pour sa personne, lord Halifax. « Messieurs, dit ensuite le chanoine, je vais porter un toast pour lequel je ne doute pas que vous vous unissiez à moi de tout votre cœur. Mais pour celui-là, on se tient debout : à Sa Sainteté le Pape Pie X ! » Et il nous raconte ses sou-

(1) Le vice-président est M. W.-J. Carr; les vice-présidents honoraires, MM. Charles Bonaparte, de Baltimore, et W. Bourke Cockran, de New-York.

venirs de Rome, ses pèlerinages aux grands sanctuaires, l'audience qu'il obtint du « Saint-Père ». L'Eglise épiscopalienne d'Amérique, par le peu que j'en ai vu durant mon voyage, semble subir les mêmes courants que celle d'Angleterre. J'ai parlé de celle-ci ailleurs (1).

Parmi les visites de la dernière heure, j'ai noté celle que je fis à M. David A. Munro, le directeur, ou, comme on dit en Amérique, l'éditeur de la *North American Review*. Les bureaux de cette Revue, l'une des quatre ou cinq plus grandes certainement qui existent au monde, n'ont rien qui en impose. Il faut, pour atteindre à la direction, traverser les encombrements de cette immense usine à idées qu'on appelle la maison Harper ; et l'on n'y fait pas queue dans des antichambres qui rappellent celles de la *Revue des Deux Mondes* ou du *Correspondant*. A vrai dire, je n'attends pas. Immédiatement admis dans le tout petit cabinet de travail de M. Munro, je lui présente la lettre d'introduction que m'a donnée le professeur Egan. Il y jette un coup d'œil et me la restitue : « Vous m'êtes présenté par un des hommes que j'estime le plus et qui écrivent le moins lisiblement. Dites-moi vous-même l'objet de la visite. » Je lui fais connaître mon désir d'apprécier dans sa Revue la crise politico-religieuse dont souffre la France, et qui me paraît fort mal comprise aux États-Unis. « Comment verriez-vous l'article? » Je le lui indique en deux minutes : « Eh bien, écrivez-le. — Sous quel titre? — Vous en êtes le meilleur juge. — Pour quelle date? — Quand vous serez prêt. » Nous nous quittons et, deux mois plus tard, un prêtre catholique de France, sans qu'on changeât un mot à son manuscrit ni qu'on exprimât en note la plus petite réserve, publiait dans la *North American Review* un

(1) Voir le chapitre « Anglicans et Romains » dans *Quelques motifs d'espérer* (un vol. in-12, chez Lecoffre).

article où il expliquait la conduite du gouvernement contre les congrégations en un sens tout à fait contraire à celui qu'avait défendu, quelques mois plus tôt, un des rédacteurs habituels du même périodique. On soumet au lecteur les divers éléments des questions en litige; c'est lui-même qui est responsable de ses opinions.



Il faut, dit-on, brusquer les adieux. Brusquons-en tout au moins le récit.

Comme il a commencé, mon séjour s'achève dans le recueillement du monastère Saint-Paul. J'aime à me rappeler notre dernier entretien du soir, dans la salle de récréation, après le souper silencieux. Je revois la prière faite en commun dans la chapelle sombre, groupés devant le maître-autel ; et la visite, qui suit, dans la chambre où a travaillé, souffert, expiré, ce grand ami de Dieu, le Père Hecker.

La nuit n'est pas brillante comme sommeil. Sans la pensée de ceux que je vais retrouver en France, sincèrement je serais trop triste.

De bon matin je dis la messe dans la pieuse église. C'est la dernière sur le sol américain; je l'offre en action de grâces pour les joies et les forces reçues. Après le déjeuner rapide, je serre la main aux missionnaires qui m'ont accueilli si fraternellement; j'embrasse le Père Doyle; je me mets à genoux devant le vieux Père Deshon qui s'émeut, lui aussi, en me donnant sa bénédiction; et je pars sans ajouter un mot.

La *Lorraine*, aux chers souvenirs, est prête à appareiller. Les amis venus dire adieu endorment de leurs entretiens la douleur de se quitter. Les voyageuses

reçoivent des bouquets. Pour la deuxième fois la cloche avertit ceux qui ne partent pas ; ils redescendent la passerelle, et derrière eux on la retire. Je n'aurais jamais cru qu'un acte si simple offrît tant de solennité. C'est bien la séparation ; nous ne tenons plus au continent. Ainsi notre âme se détachera du corps, pour un plus grand voyage.

Le bateau part, majestueusement. On se fait encore des signes, mais déjà l'on ne s'entend plus ; et bientôt l'on cesse de s'apercevoir. Les deux rives de l'Hudson s'écartent, s'éloignent ; la baie s'élargit en cercle, et nous cinglons vers les *Narrows*, l'étroit et difficile chenal qui sert d'entrée — non, hélas ! de sortie — entre Long Island et Staaten Island. Mes yeux ne quittent pas New-York. La lumière brumeuse de ce matin d'automne estompe les arêtes vives des *sky scrapers ;* et les fumées blanches qui s'accrochent à eux, sans pouvoir atteindre au sommet, leur dessinent des contours, les habillent de draperies flottantes. On dirait qu'à cause des adieux ces géants eux-mêmes s'efforcent à paraître doux.

Est-ce que vraiment notre Amérique va disparaître? La plupart des passagers pensent à leurs familles, et j'en vois qui pleurent. Moi aussi, je laisse sur ces rivages de vives affections ; mais, autant ou plus que sur elles, je m'attendris sur la terre libre et forte, sur le pays qui n'a point déçu mes attentes :

Sweet land of liberty !

Tombée d'un bouquet d'adieux et poussée par la brise d'ouest, une rose, de celles qu'on appelle *American beauties*, roule vers moi sur le pont, comme une symbolique réponse à mes sentiments... Ceux-là peut-être ne sont pas le mieux instruits des puissances du cœur, qui n'ont aimé que des personnes. Humanité, progrès, religion, des mots

pour les uns ; les vraies grandes choses pour d'autres.

Nous passons tout près de la statue de la Liberté. C'est du côté de l'Océan qu'elle brandit sa torche colossale. En même temps que le geste d'éclairer, elle fait à ceux qui s'éloignent le geste de dire adieu, mais si noblement et si fermement, qu'elle semble y ajouter l'exhortation : « En avant! courage! » Telle, du moins, je crois l'entendre et la comprendre, cette voix de la Liberté. Alors je refoule mes autres impressions; la vaillance me revient, et je me promets, je promets à Dieu, de porter au vieux monde, humble missionnaire, ma part du message de vie. C'est pourquoi j'ai écrit ce livre.

Bellevue, 1904.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

A BORD DE LA « LORRAINE »

CHAPITRE II

PREMIER SÉJOUR A NEW-YORK

CHAPITRE III

DE NEW-YORK A MONTRÉAL PAR BOSTON

CHAPITRE IV

UNE VISITE AU CANADA

CHAPITRE V

UN ÉVÊQUE RÉACTIONNAIRE AUX ÉTATS-UNIS

CHAPITRE VI

BUFFALO ET LE NIAGARA. — L'UNIVERSITÉ DE NOTRE-DAME

CHAPITRE VII

CHICAGO

CHAPITRE VIII

UNE PETITE VILLE ET UN GRAND ÉVÊQUE : PÉORIA; MGR SPALDING

CHAPITRE IX

SAINT-LOUIS ET L'EXPOSITION

CHAPITRE X

CHEZ LES FORGERONS

CHAPITRE XI

LE CARDINAL GIBBONS A SON RETOUR DU CONCLAVE

CHAPITRE XII

CHEZ LE PRÉSIDENT ROOSEVELT

CHAPITRE XIII

QUELQUES SOUVENIRS DE WASHINGTON

CHAPITRE XIV

ÉDUCATION DE BLANCS ET DE NOIRS

CHAPITRE XV

TROIS JOURS DE PLUS A BALTIMORE

CHAPITRE XVI

FÊTES NATIONALES

CHAPITRE XVII

PHILADELPHIE

CHAPITRE XVIII

RETOUR A NEW-YORK. — ENCORE L'ÉDUCATION
LE PROPHÈTE ÉLIE III

CHAPITRE XIX

LES DERNIERS JOURS. — LA SÉPARATION

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, RUE GARANCIÈRE


COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 04 02 02 16 0